

CLOVIS LUGON

# SAINT GUÉRIN

Abbé d'Aulps

Evêque de Sion

« UN HOMME ET UNE PROVINCE »

*Romandie-Savoie au XII<sup>e</sup> siècle*



PERRET - GENTIL



Bibl. cant. VS Kantonsbibl.



1010103550

TA 23115





CLOVIS LUGON

# SAINT GUÉRIN

Abbé d'Aulps

Evêque de Sion

« UN HOMME ET UNE PROVINCE »

*Romandie-Savoie au XII<sup>e</sup> siècle*



PERRET - GENTIL



1565690



SAINT GUÉRIN

DU MÊME AUTEUR :

*La République communiste chrétienne des Guaranis, 1610-1768*, aux Editions Ouvrières, Paris, 1949, 1<sup>re</sup> édition.

Traduction polonaise, de Zygmunt Glinka, sous le titre :  
*Chrzescijsjanska Komunistyczna Republika Guaranow*, Editions Pax, Varsovie, 1956.

Traduction portugaise, d'Alvaro Cabral, sous le titre :  
*A República comunista crista dos Guaranis*, aux Editions Paz e Terra, Rio de Janeiro, 1968.

*Une République communiste chrétienne, Les Guaranis*, nouvelle édition, revue et adaptée en livre de poche, collection « Foi vivante », Editions Ouvrières, Paris, début 1970.

« Les Missions de l'Amérique du Sud aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles », dans *Histoire universelle des Missions catholiques*, dir. Mgr Simon Delacroix, Gründ, Paris, 1957, t. II.

*Les Religieux en question — A partir d'une expérience : l'Abbaye d'Aulps*, Editions du Cerf, Paris, 1968.

CLOVIS LUGON

# SAINT GUÉRIN

Abbé d'Aulps

Evêque de Sion

« UN HOMME ET UNE PROVINCE »

*Romandie-Savoie au XII<sup>e</sup> siècle*



PERRET - GENTIL

TA 23.115

IL A ÉTÉ TIRÉ VINGT EXEMPLAIRES  
SUR PAPIER CHIFFON, NOMINATIFS  
CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR  
BOUFFANT BIBERIST, NUMÉROTÉS DE 1 A 50  
CES EXEMPLAIRES CONSTITUENT L'ÉDITION ORIGINALE



70/867

Copyright 1970 by Perret-Gentil, Genève  
Tous droits réservés pour tous les pays



*« La perfection n'est pas autre chose qu'un effort constant vers la perfection... Mais n'êtes-vous pas, mon révérend Père, une preuve éclatante de ce que je viens de dire ?... »*

*Et vous, enfants d'un père si saint, soyez ses imitateurs comme il l'est lui-même de Jésus-Christ. »*

*Saint Bernard, Lettre au révérend Guérin, abbé de Sainte-Marie des Alpes et aux frères du même monastère.*



## PRÉFACE

Cher Monsieur l'abbé,

Vous me demandez une Préface pour votre livre : *Vie de saint Guérin, abbé d'Aulps, évêque de Sion*. Je l'écris avec empressement, pour recommander ce travail intelligent et fouillé, que j'ai lu avec un intérêt soutenu du début à la fin.

Les biographies publiées au XIX<sup>e</sup> siècle par deux prêtres savoyards, les chanoines Ruffin et Gonthier, se révélant introuvables, votre science vient combler très heureusement cette lacune ; mieux encore, en nous parlant des années valaisannes de saint Guérin, vous nous menez à la joyeuse découverte de circonstances oubliées, pour ne pas dire ignorées, de sa vie, qui font de ce saint étonnant, non seulement un personnage haut en couleurs de l'histoire du Valais, mais encore un exemple attrayant de sainteté pour tous les chrétiens, prêtres, religieux ou laïcs.

En effet, prier toujours, être détaché, bon et patient, disponible aux inspirations de Dieu, prêt à servir au-delà même de la limite de ses forces, ne sont-ce pas là les conditions qui s'imposent à tous ceux qui, généreusement, veulent répondre à l'appel de Jésus : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » (Mt. 5.48) ?

Du reste, Bernard de Clairvaux et François de Sales, ces deux géants de la mystique, célébrèrent, avec une égale chaleur, les vertus de Guérin, le présentant comme un modèle de progrès inlassable vers la sainteté.

Aussi, en souhaitant avec ferveur le maintien et le développement de la dévotion à saint Guérin, je fais tout simplement écho à la voix de ces deux docteurs de l'Eglise.

Vous avouerez-je que, pour ma part, depuis que Dieu m'a confié le diocèse de Sion, j'invoque notre saint Evêque chaque jour ?

Les lecteurs de votre beau livre, en connaissant mieux la physionomie de saint Guérin et les principales étapes de sa vie, l'honoreront avec respect et l'aimeront avec le désir de l'imiter.

Entre tant d'autres, je relève le chapitre consacré au culte du saint, à travers les siècles, en divers diocèses de France et de Suisse. Ces multiples témoignages de la piété des fidèles, comme aussi l'extraordinaire abondance de grâces temporelles et spirituelles obtenues par l'intercession de saint Guérin, encourageront les âmes chrétiennes, — je n'en doute aucunement — à recourir à sa puissance auprès de Dieu.

Cher Monsieur l'abbé, je vous remercie et je vous félicite de ce fruit savoureux d'un labeur apostolique. Puisse votre livre, tout à l'honneur de saint Guérin, susciter un regain de confiante ferveur, source de nouvelles grâces, pour le diocèse tout entier !

Nestor Adam, Evêque de Sion

Evêché d'Annecy, le 30 juin 1969

Le culte de saint Guérin demeure vivace en Chablais et particulièrement dans la vallée d'Aulps.

C'est pourquoi je suis heureux de l'initiative prise par M. l'Abbé Lugon qui consacre une étude à la vie et au culte du moine lorrain qui fut abbé d'Aulps et évêque de Sion.

Le manuscrit que m'a confié l'auteur m'a permis d'apprécier la conscience avec laquelle il reprend les sources imprimées antérieures et les diverses études parues sur la question.

Il est nécessaire sans doute de faire remarquer l'aspect folklorique qu'a pris ce culte à travers les siècles : cas typique et très éclairant pour la découverte de certains aspects de la mentalité religieuse ancienne en milieu alpin.

Je souhaite bon succès au travail de M. l'Abbé Lugon qui contribuera pour sa part à perpétuer le souvenir de saint Guérin et à éclairer la traditionnelle dévotion que lui portent nos vallées chablaisiennes.

Jean Sauvage, Evêque d'Annecy

*Le lecteur curieux voudra, sans tarder, survoler l'ancienne carte de nos régions alpestres — Romandie-Savoie — reproduite à la fin du volume avec l'aimable autorisation de Monsieur Gardet, imprimeur à Annecy, qui l'avait publiée dans Saint Bernard et la Savoie, d'Anselme Dimier.*

*La carte laisse apparaître ce que révèle la vie de saint Guérin, « soleil des Alpes » : nos régions formaient un vaste ensemble, vivant et coordonné, du glacier du Rhône et de la vallée d'Aoste au Dauphiné, du Genevois et de la Tarentaise au Jura. Autour d'Annecy, de Genève et de leurs lacs, vivait un même peuple. Langue, race, religion, mœurs, tout tendait à unir les habitants par dessus les montagnes.*

*L'unité politique elle-même était en voie de formation et reflétait de mieux en mieux l'unité profonde qu'elle venait protéger. Alpes sans frontières, ose-t-on dire, si l'on compare les relations établies alors entre les hommes à la situation des descendants du XX<sup>e</sup> siècle devenus Italiens, et Suisses et Français, selon le caprice de tracés de frontières où il serait aisé de discerner des résultantes imprévues d'une poussée constante à travers les siècles et nullement affaiblie aujourd'hui. Au temps de saint Guérin, la poussée était représentée par le parti impérial. Les évêques collaborationnistes de chez nous recevaient le titre de chanceliers de l'Empire ; le successeur de notre saint, l'évêque Louis, sous l'influence du parti impérial, savait son œuvre d'unité.*

*Un saint du XII<sup>e</sup> siècle, et un moine par surcroît ! Le dépaysement religieux ne sera sans doute pas moins sensible pour nous que le dépaysement politique et social. Le dépaysement est salubre. A la lumière de saint Guérin, il n'incite à cultiver aucune espèce de nostalgie, aucune espèce d'évasion.*

*Me trouvant, par exemple, sur le point d'achever l'histoire du saint abbé d'Aulps et évêque de Sion, le total contraste aperçu entre la somnolence prolongée de son abbaye et l'élan soutenu du fondateur m'inspira, sur la vie religieuse, des réflexions si actuelles et si brûlantes que je remis à plus tard la Vie de saint Guérin pour publier d'abord Les Religieux en question (Editions du Cerf, Paris, 1968). L'histoire de l'abbaye d'Aulps forme la première partie de l'ouvrage.*

*Le culte des saints, développé à l'extrême aux siècles passés dans l'Eglise catholique, a repris en notre temps la place plus discrète qui lui revient, en simple dépendance de la foi et de la dévotion au Christ.*

*Il devient prudent de souhaiter que nous ne soyons pas entraînés maintenant d'un extrême à l'autre, jusqu'à laisser tomber en oubli les meilleurs disciples du Christ, nos modèles et nos soutiens sur la voie de son imitation. En venir à ignorer les meilleurs témoins de l'Evangile et leur action présente serait de notre part inconséquence, comme si la Loi nouvelle n'avait pas produit et ne produisait pas des exemples dignes d'être retenus et honorés aussi bien que les exemples d'hommes de Dieu proposés dans l'Ancien Testament.*

*Saint Guérin n'est jamais tombé en oubli depuis plus de huit siècles. Lorraine, Champagne, Savoie, Valais, son renom dépasse largement les limites des quatre provinces où il vécut les grandes étapes de son existence.*

*Pour souligner l'opportunité d'une Vie nouvelle, il con-*

vient de mentionner le renouveau de la vie religieuse appelé par le concile Vatican II. Le saint abbé d'Aulps fut présenté, de son vivant déjà, comme modèle du progrès inlassable et du renouvellement.

Au surplus, les trois Vies les plus récentes de saint Guérin sont épuisées. Elles avaient été publiées par les abbés savoyards Ruffin et Gonthier et par un moine de Lérins.

Que deux docteurs de l'Eglise, saint Bernard et saint François de Sales, que des auteurs éminents et les meilleurs historiens de l'Ordre cistercien eussent rendu à saint Guérin des hommages fervents, ce fut un encouragement supplémentaire au cours d'un travail qui s'avéra plus long que prévu.

Pas trop long cependant ! Le saint évêque mérite bien autant de peines et de soins qu'en obtint l'un de ses successeurs, le cardinal Schinner, serviteur passionné de la politique de Jules II : quarante-et-un ans de labeur soutenu fourni successivement par trois ou quatre historiens, tous morts à la tâche !

La présente Vie de saint Guérin rappellera peut-être à quelque chercheur que « l'Histoire a encore tout le charme d'une fouille inachevée ». (Marc Bloch disait cela à propos du monde féodal.) L'incitation vise en premier lieu les historiens et chercheurs du Valais.

Pour la période savoyarde de la vie de notre saint, l'exploration et la mise en œuvre des documents avaient été poussées plus loin. Les documents anciens détenus à Turin devaient être rendus au lendemain de la guerre 1939-1945. Avec retard, ils revinrent en effet et furent répartis aux Archives départementales d'Annecy et de Chambéry. Mon attente fut en quelque sorte déçue : je m'aperçus que les



*chercheurs savoyards avaient accompli leur travail déjà à Turin. Ce qui présentait un intérêt sérieux avait été relevé, étudié, publié.*

*La période valaisanne, par contre, avait été considérée de loin, Le chanoine Briguet et, mieux encore, le Père Furrer avaient aperçu l'importance du rôle de saint Guérin dans l'histoire du Valais. Le chanoine Anne-Joseph de Rivaz prit seul le soin de recueillir dans ses manuscrits des Opera historica ce qui n'avait pas disparu. Il le fit, dit-il lui-même, « pour l'instruction de ceux de mes compatriotes qui, après moi, entreprendront d'écrire notre Histoire ». On trouvera ici, publiés et utilisés pour la première fois, quelques-uns des éléments mis en réserve par le grand historien valaisan.*

*On ne peut évaluer le prix de tout ce qui a disparu entre-temps. Les archives épiscopales furent souvent pillées. Quant aux archives de Valère, descendues en 1958 à Sion, Gremaud écrit en introduction aux Necrologes de l'Eglise cathédrale de Sion que « les plus anciens catalogues des évêques conservés aujourd'hui à Sion et à l'abbaye de St-Maurice ne remontent pas au-delà du XVI<sup>e</sup> siècle ». De Rivaz, comme Briguet, Cibrario et Promis, a vu des documents originaux qui, depuis, ont été vendus ou bien ont disparu.*

*Il est juste de rappeler, à la décharge du Valais, que des observations semblables s'imposent en beaucoup d'autres régions ! L'intérêt très insuffisant marqué en Valais pour saint Guérin et pour la période de l'histoire valaisanne éclairée par lui s'explique en outre par le fait que toute l'histoire du pays, depuis que l'on s'en occupe, a été étudiée d'ordinaire du point de vue particulier adopté à partir de l'éviction de la Savoie. Saint Guérin fait partie de la période savoyarde de l'histoire valaisanne. Les chanoines Briguet, Boccard et*

de Rivaz, très attentifs et ouverts à cette période savoyarde, font figures d'exceptions.

La rareté des études s'explique en outre par la rareté des documents sauvés des incendies, guerres et pillages. La rareté des documents requiert en effet, à propos de chaque point, une recherche étendue à tout le contexte, l'éclairage des circonstances d'époque, de lieux et de personnes. Une appréciation juste est à ce prix lorsque les documents apparaissent un peu comme des blocs erratiques en géologie. Se confiner dans un cadre étroitement isolé, négliger de recourir à des hypothèses de travail rendrait souvent stérile et sans issue l'analyse la plus méticuleuse. Cela s'applique en particulier à la mise en lumière du rôle de saint Guérin comme chef temporel du Valais.

Le professeur Liebeskind s'est plié à la règle du jeu pour nous faire connaître dans et par le contexte l'évêque Ermanfroï, un illustre prédécesseur de saint Guérin. Etudiant pareillement le Royaume de Bourgogne, que nous retrouverons au chapitre « Saint Guérin, chef temporel », Louis Jacob avoue n'apporter et n'utiliser aucun document nouveau. « Ce n'est donc pas, dit-il, un travail fait à l'aide de sources nouvelles et inédites. » Le savant a simplement rassemblé et coordonné les sources de façon nouvelle.

Ces exemples autorisés devraient animer les chercheurs du Valais à approfondir encore et à tirer mieux au clair le panorama de la période valaisanne de saint Guérin, en même temps que toute la période bourguignonne et savoyarde de l'histoire valaisanne.

*Ecrire la vie d'un saint du Moyen Age, à travers les aléas d'une recherche menée ainsi, au moins pour l'un ou l'autre*

*des chapitres, comme au milieu des décombres d'un cataclysme, c'est tenter d'établir le contact avec un personnage vivant.*

*Dans un ouvrage intitulé De la Connaissance historique, Henri Marrou s'est penché sur le cas de certains historiens pour qui l'histoire n'est qu'une accumulation d'éléments neutres, accidentels, absurdes, qu'ils rassemblent comme d'autres collectionnent des timbres. Henri Marrou plaide pour une communication vivante avec les vivants du passé, il plaide pour l'intuition, pour l'amitié, pour la confiance en la possibilité de rencontrer l'homme vivant au-delà des résidus écrits ou autres.*

*Le professeur de Sorbonne m'a confirmé dans ma démarche. Comment écrire l'histoire d'un saint du Moyen Age sans croire à l'humain dans l'histoire, et à Dieu ? sans chercher à rencontrer l'homme de Dieu ? On mêle ainsi son esprit personnel à la connaissance d'un autre esprit ? Oui. Est-ce une faiblesse ? Peut-être. Est-il un autre moyen d'atteindre chez l'autre ce qui est personnel ?*

*Jose, par là, terminer en avouant que l'origine de cette Vie de saint Guérin remonte à une dévotion transmise par une grand-mère et par une mère qui avaient accompli maintes fois, à partir de Champéry, le pèlerinage « à saint Guérin », c'est-à-dire à St-Jean d'Aulps, à pied, par les Portes du Soleil ou le Lac Vert, par le col de Coux et Morzine.*

*Les précisions, références, documents, citations et dates ne font pas partie de la dévotion de nos grands-mères. Celles-ci voudront bien les supporter avec indulgence, en devinant les motifs qui les justifient. Le saint Guérin de l'histoire est du reste bon et admirable autant que le « bon saint Guérin » de la légende.*



## *Chapitre premier*

### PREMIÈRES ANNÉES SAVOYARDES

#### *A la découverte*

Saint Guérin, devenu Savoyard par élection, était né Lorrain.

Sans vouloir ignorer la Lorraine de son enfance, ni la Champagne de sa jeunesse, nous allons d'abord à sa rencontre en Savoie. C'est dans le cadre savoyard du monastère d'Aulps qu'il vit la majeure partie de son existence. C'est en Savoie qu'il réalise son œuvre la plus marquante. Son culte se développe en Savoie, autour de son tombeau qui attire les pèlerins de tous les diocèses voisins. Les ruines majestueuses de l'église abbatiale perpétuent son souvenir dans la vallée des Dranses ; elles produisent un effet évocateur saisissant au milieu du paysage environnant, à la fois montagneux et très doux, d'un charme paisible qui ne s'oublie pas.

Entre Evian et Thonon, pèlerins et touristes font halte à la chapelle de Vongy, dédiée à Notre-Dame du Léman et aux saints de Savoie. Au chœur, une mosaïque de Bauméjean représente saint François de Sales à genoux, tenant à bout de bras une église — l'Eglise — qu'il offre aux chrétiens séparés, les Vaudois d'en face.

Debout au centre de la mosaïque, saint Guérin prie, tourné, lui aussi, vers l'autre rive du Léman. On aperçoit en retrait saint Bernard de Menthon, sainte Jeanne Antide Thouret et sainte Marguerite de Savoie.

Sur les rives du Léman, au milieu des saints de Savoie en prière dans une chapelle très recueillie, le contact spirituel avec saint Guérin est aussi valable et plus aisé qu'aux sentiers poussiéreux des parchemins du XII<sup>e</sup> siècle. Ceux-ci doivent être suivis par ailleurs, ils ont leur attrait et nous risquerions, sans eux, de ne connaître qu'un saint de légende.

Les paysages ont tout de même résisté à l'usure du temps mieux que la plupart des documents. Eclairés par les documents écrits, ils deviennent eux-mêmes des documents qui nous parlent à leur façon de l'âme de celui qui les élut au terme d'une longue recherche, qui s'en imprégna durant près d'un demi-siècle et revint enfin mourir à leur ombre.

L'érudit historien Marius Besson, évêque de Lausanne, Genève et Fribourg, le relevait lors du pèlerinage du huitième centenaire de la consécration épiscopale de saint Guérin : « Ces montagnes majestueuses, disait-il, qui nous saluaient tout à l'heure à notre arrivée, sont le décor grandiose que notre saint admira tant de fois. » Les eaux bleues du lac, « le plus grand et le plus beau d'Europe », reflètent le même ciel et les mêmes coteaux.

Sérénité du Léman, vigueur et beauté des montagnes savoyardes, équilibre de force et de paix, le cadre est en harmonie avec l'homme que nous découvrirons en saint Guérin.

Il est vrai que nos ancêtres du Moyen Age, les moines en particulier, ne regardaient pas les paysages avec nos yeux. Un jour, le plus fervent ami de saint Guérin, et le plus illus-

tre, saint Bernard de Clairvaux, longea le lac Léman de Lausanne à Genève, monté sur un âne. Absorbé dans ses méditations, il ne l'aperçut même pas, ou bien « il ne vit pas qu'il le voyait », dit son biographe. Au soir, ses compagnons s'entretenaient de la beauté du lac. Saint Bernard demanda où était ce lac. « Et tout le monde fut dans l'admiration. » C'est dom Anselme Dimier qui cite l'anecdote dans *Saint Bernard et la Savoie*.

Lorsqu'on se trouve comme saint Guérin en quête d'un lieu propice à l'installation d'une communauté, on avance les yeux ouverts.

Saint Guérin vient en Savoie en l'an 1094, ou 1093. Il accompagne un autre moine de l'abbaye de Molesme en Champagne, Guy de Langres, qui sera le premier supérieur d'Aulps. Par étapes, à travers Franche-Comté et Jura, les deux voyageurs sont parvenus en vue de Lausanne et du Léman. Les montagnes au-delà du lac les ont attirés.

Voici le récit du chroniqueur de Savoie, Champier : « *Et environ ce temps-là, deux dévôts hommes religieux partirent de l'abbaye de Clerevaux par licence de leur abbé afin de prouffiter au peuple et pour prescher l'Evangile et parole de Dieu tout par tout en plusieurs pays et afin qu'ils fussent hors du monde. Et tant prindrent peine qu'ils cherchèrent en plusieurs parties devers orient devant qu'ils pussent trouver lieu convenable à leur dévotion. Et à la parfin de leur intention passèrent le lac de Lausanne et adressèrent leur chemin devers les hautes montagnes en ung lieu que l'on appelait les Arpes (Alpes) qui leur sembla être moult dévocioux ; et là ils se mirent à faire deux petits abitacles d'ermitage au plus près d'ung ruyssellet corrant, et firent l'ung des abitacles pour adorer et l'autre pour leur estre (de-*

meure). Et en ce lieu menèrent si bonne et sainte vie que leur renommée s'espandit et près et loin, car par leur oraison, prédication et mérite, Dieu montra maint miracle apers (notoire) »<sup>1</sup>.

Nous éloignant à peine de Vongy, il semblerait que nous allions assister au débarquement des moines qui ont fait la traversée à partir de Lausanne sur une *navicelle* ou *nagelle* de l'époque. A moins qu'ils n'aient contourné le lac par Genève, ou plus probablement par Villeneuve car, sous la plume de l'écrivain savoyard, « devers orient » indique le Haut-Lac et le Chablais valaisan.

On comprend que les deux moines aient de là rebroussé chemin vers le sud du lac, à la vue des « glaciers et de leur antique horreur » comme s'exprime un moine contemporain de saint Guérin, Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, qui connaissait les Alpes pour avoir passé six fois en Italie. Les sommets étaient cependant pour Pierre le Vénérable images de la contemplation, alors que la plaine représentait la bassesse ; les glaciers, c'était la charité refroidie. Aux yeux des moines venus des plaines de Champagne, les chaînes des Dents du Midi et de la Dent de Morcles qui ferment le Valais ne purent en tout cas apparaître que comme des monstres terrifiants barrant l'accès d'un monde inhabitable.

L'exploration des deux moines fut heureuse. Champier a raison de dire que le site est « moult dévocioux ». L'emplacement choisi occupe dans la vallée un point privilégié

<sup>1</sup> Champier, *Grans Chroniques de Savoie*, f. 42. — Saint Guérin fera passer Aulps à Cîteaux, dans la filiation de Clairvaux, d'où l'erreur de Champier selon qui les deux moines seraient venus de l'abbaye de « Clerevaux ». — « Dans le même temps (1093), Guy et Guérin de Mousson vont s'établir à Aulps en Chablais. » (Laurent, *Cartulaires de Molesme*, t. I, p. 150.



entre tous. Francis Wey, voyageur amoureux de la Savoie, décrit sa situation sur « un tertre proéminent, au centre d'un spacieux carrefour de montagnes interceptant cinq vallées ou passages ». Il dépeint à loisir, comme on faisait au XIX<sup>e</sup> siècle, les alentours de la clairière où s'éleva la première *cella*, cabane qui devait être le berceau de l'abbaye de Sainte Marie des Alpes.

Le point se trouve à vingt-cinq kilomètres au sud-est de Thonon, à 800 mètres d'altitude, en amont des gorges de la Dranse centrale, qui semblent isoler du monde cette partie de la vallée très avenante et pittoresque. Après la rude montée dans les gorges, les moines n'avaient pu douter que Dieu lui-même les eût conduits là.

\* \* \*

L'histoire des premières années d'établissement et d'expansion, objet de ce chapitre, nous fait connaître les principaux actes officiels à partir desquels saint Guérin, devenu abbé, entreprendra ses fondations et ses réformes. Elle fait apparaître les principaux personnages qui l'appuieront et avec lesquels il aura à traiter. Lui-même cependant, moine ou prieur, demeure dans l'ombre de son ermitage. Le caractère de ses interventions, presque aussitôt après le décès de Guy, révèle seulement qu'il est, durant toute cette période, le fidèle compagnon, le confident, le conseiller tenu au courant de tout.

*L'entourage humain, l'évêque*

Saint Guérin est présenté comme « le créateur et le civilisateur de cette belle vallée » (Ruffin). Le cantique des pèlerins le proclame

*... chef d'ouvriers sublimes  
Dont les bras forts défrichaient nos forêts ;  
Et maintenant, des plaines jusqu'aux cîmes,  
Un peuple entier vit grâce à tes bienfaits.*

Le prestige du « désert » se ravivait alors parmi les moines. Une abbaye voisine, Sixt, s'établit aussi en « un affreux désert » ; de même Abondance, Chamonix, Entremont, toutes enfouies au creux des monts.

Il n'est pas nécessaire à la gloire de notre saint de prétendre qu'il ait défriché la vallée. Son action contribua à son développement, mais la vallée n'était pas du tout déserte ni inculte. Elle était peuplée surtout du Biot à La Baume. Comme le relève dom Anselme Dimier, à propos d'une vallée voisine et d'un autre saint moine très célèbre, de la même époque, Pierre II de Tarentaise, « au XII<sup>e</sup> siècle, la société était organisée, les terres avaient des propriétaires et pour établir un monastère, il fallait l'autorisation de l'évêque » <sup>2</sup>.

Dans la vallée de la Dranse centrale, à part l'église du Biot, dédiée à saint Nicolas, indiquée déjà au milieu du XI<sup>e</sup> siècle, on signale au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, à une demi-heure du monastère, une église dédiée à saint Jean-Baptiste. L'église suppose une population stable déjà plus ou moins ancienne,

<sup>2</sup> Dom Anselme Dimier, (sous le nom de : un moine de Tamié), *Saint Pierre de Tarentaise, Essai historique*, p 35.

cela d'autant plus que, là comme dans le Valais voisin et un peu partout, la constitution des paroisses est assez régulièrement fort en retard sur le développement des villages. Ainsi s'explique au surplus la rareté des documents de caractère local<sup>3</sup>.

Si la vallée était moins peuplée qu'aujourd'hui, les hommes établis dans les villages et hameaux étaient chrétiens et civilisés au même degré que les paysans de l'époque. Ils n'étaient pas moins évolués. Leur défense pacifique contre certains empiètements et les clauses d'un accord signé avec l'abbaye en témoignent. A l'instar des paysans du Moyen Age, ils étaient pauvres, misérables souvent.

Ce furent pourtant ces pauvres montagnards et non l'évêque, le comte et les seigneurs, qui accueillirent concrètement les moines, les aidèrent à surmonter les premières difficultés et à se bâtir une cabane semblable aux leurs, comportant une seule pièce servant à la fois de cuisine et de chambre à coucher.

Les documents ne parlent qu'un peu plus tard de la population au milieu de laquelle vécut saint Guérin. Ils citent d'abord les grands personnages qui jouèrent un rôle dans l'établissement de l'abbaye. La présence des simples gens autour de saint Guérin n'eut pas moins d'importance. Lui-même sut vivre en amitié avec eux. Le souvenir de sa bonté

<sup>3</sup> Sur le peuplement de la vallée, voir Gonthier, *Inventaire inédit*, p. 6, et *Saint Guérin et son Abbaye N. Dame d'Aulps*, sans nom d'auteur, Annecy, 1956, p. 23-24. — St-Jean Baptiste d'Aulps fut ensuite placé sous la protection de l'abbé Izard, deuxième successeur de saint Guérin, par bulle du pape Alexandre III du 21 janvier 1180. — Sur les paysans de l'époque, voir, par exemple, Marc Bloch, *La Société féodale*, 2 vol.,

maintiendra, en période de crise, un sentiment d'estime et d'attachement envers l'abbaye, par ailleurs contestée et attaquée à cause de ses privilèges et de ses exigences.

Il vaut la peine de présenter à part l'évêque par qui nos deux moines furent accueillis. Saint Guérin devenu abbé sera plus que Guy aidé et choyé par lui. Sa physionomie est bien propre à donner une vue moins conventionnelle de l'entourage humain de notre saint en Savoie. Le monde du Moyen Age, même dans les Alpes, n'était pas primitif et sauvage autant qu'on l'imagine.

L'évêque était Guy de Faucigny, résidant à Genève. La vallée des Dranses dépendait alors de l'évêque de Genève avec tout le Chablais savoyard jusqu'à Saint-Gingolph. Notre carte, instructive à plusieurs égards, manifeste l'heureux agencement des diocèses sous l'égide de l'archevêque de Tarentaise dont dépendaient Aoste, Maurienne et Sion. Les populations des Alpes romanes étaient moins qu'aujourd'hui fragmentées et artificiellement séparées. De caractère homogène, parlant la même langue, elles formaient un ensemble moralement uni qui comprenait, outre la Tarentaise, la Maurienne, le Faucigny et la vallée d'Aoste, la Savoie, les Alpes valaisannes et vaudoises jusqu'au Jura. Lorsque l'archevêque de Tarentaise s'en ira de Moûtiers consacrer à Sion en Valais le nouvel évêque, Guérin, jusque là abbé d'Aulps, la chose sera tout-à-fait naturelle, l'archevêque restera dans son domaine.

L'unité morale, renforcée par l'organisation ecclésiastique, recherchait alors sa base politique, qui se reformait à la suite de la dissolution du royaume de Bourgogne. Les

seigneurs de Maurienne s'apprêtaient à assumer la tâche sous le nom de comtes de Savoie. Dès le XI<sup>e</sup> siècle, Humbert aux Blanches Mains avait reçu le Valais de l'empereur Conrad, en même temps que le Chablais. Par l'adjonction du Pays de Vaud, le lac Léman prend place au cœur de la Savoie, sous Amédée VIII.

Voici donc Guy de Faucigny, évêque de Genève du 1<sup>er</sup> février 1083 à l'an 1119. Il est assez exceptionnel que la physiologie d'un homme de la fin du XI<sup>e</sup> siècle, brillant mais de second plan, nous soit si bien connue. Son peintre est, lui, un homme de premier plan, Pierre le Vénérable, abbé de Cluny.

Guy de Faucigny était, nous dit Pierre le Vénérable, « de grande noblesse selon le monde et menait à cause de cela une vie beaucoup plus dissolue qu'il n'eût convenu à un évêque. Frère d'Aimon, comte de cette même ville (Genève), doublement fier de sa noblesse profane et de sa dignité ecclésiastique, environné de toutes parts de richesse et de puissance, il s'adonnait plus au monde qu'à Dieu. Mais, s'il négligeait bien des devoirs, du moins s'appliquait-il de tout son cœur aux œuvres de la pitié, distribuant largement l'aumône aux pauvres, nourrissant les affamés, habillant ceux qui manquaient de vêtements, écoutant patiemment les plaintes des misérables, subvenant à beaucoup, de son mieux et avec bonté. Il honorait magnifiquement les ecclésiastiques, ceux surtout qui lui étaient vantés comme les plus religieux. C'était aux moines qu'allait en particulier son affectueuse sollicitude. Il ne se bornait pas à leur témoigner sa vénération, il les comblait de bienfaits en se dépouillant lui-même. Et entre les moines, c'était les frères de l'ordre de Cluny

qu'il portait plus spécialement dans son cœur, leur prodiguant ses dons pour obtenir par ce moyen une récompense éternelle. C'est ainsi que, sans parler d'autres libéralités, ce noble personnage a cédé à d'autres monastères dépendant de Cluny le revenu de plus de soixante églises. Ayant ainsi atteint le terme de sa terrestre carrière, il mourut plein de repentir et le cœur contrit, après s'être dûment confessé, ainsi que me l'ont affirmé ceux qui ont assisté à sa fin. »<sup>4</sup>

Une attitude qui honore à nos yeux Guy de Faucigny est celle qu'il adopta dès les premières années de son pontificat, alors que le pape Grégoire VII se trouvait accablé par l'empereur d'Allemagne qui devait le faire mourir en exil. « Guy de Faucigny ne reconnaissait plus l'autorité impériale et datait ses actes d'après les années du pontificat de Grégoire VII. »<sup>5</sup>

Un autre honneur insigne de Guy de Faucigny fut d'être l'ami personnel du successeur de saint Grégoire VII, Pascal II, ce pape inspiré qui entreprit de dégager l'Eglise des soucis et dangers du pouvoir temporel. Pascal II souffrit également, fut méprisé, emprisonné.

Ces faits éclairent la vie de saint Guérin. Lorsqu'il sera évêque de Sion et chef temporel du Valais, il aura lui-même à souffrir des menées du parti impérial. Déjà comme abbé, informé de première main par Guy de Faucigny de l'expé-

<sup>4</sup> Pierre le vénérable, *De Miraculis*, Patrologie latine, t. 189, col. 894. — Voir également Gingins-La-Sarraz, *Note sur Guy de Faucigny, évêque de Genève (1078-1120)*, pp. 259-272 de l'*Histoire de la Cité des Equestres*, (Lausanne, 1865). — Burlet, p. 275, *Le Culte de Dieu, de la Sainte Vierge et des Saints en Savoie*, énumère 46 paroisses détachées du diocèse de Genève.

<sup>5</sup> *Régeste genevois*, No 219, p. 63.

rience et des idées de Pascal II, il accomplira des actes peu communs de détachement et de dégagement.

Quant à Guy de Faucigny, bon vivant généreux et courageux, s'il favorisa en effet les bonnes dispositions du comte et des seigneurs, s'il se montra accueillant à l'égard de nos moines, comme à l'égard d'autres moines, et s'il fut plus tard spécialement bon envers saint Guérin, il faut bien dire que sa générosité n'apparaît pas aujourd'hui sous un jour entièrement positif. Ses bonnes œuvres étaient des gestes de compensation et de diversion d'un seigneur ecclésiastique soucieux d'apaiser sa conscience. Evêque avant tout devant Dieu et devant l'Eglise, il négligea la formation et le soutien spirituel de ses prêtres. Il est un parfait exemple et l'un des responsables en son temps de la démission des clercs. Les moines ayant assumé peu à peu depuis longtemps le rôle de délégués à la perfection évangélique, sous la direction d'évêques tels que Guy de Faucigny, clercs et laïcs leur laissent trop volontiers ce beau rôle, qui était d'abord le leur propre, quittes à racheter la médiocrité de leur vie par des aumônes aux pauvres et des faveurs aux couvents.

Envers l'abbaye d'Aulps, des donations spéciales de Guy ne sont à vrai dire pas mentionnées au moment même de la fondation, mais seulement à l'adresse de Guérin, abbé.

*Comment le comte Humbert fonda une moult belle abbaye, bien dévote*

Reprenons les *Grans Chroniques de Savoye*. La page qui suit idéalise, de façon fort agréable du reste, le rôle des comtes de Savoie. Elle se permet aussi quelques erreurs

matérielles pardonnables en ce genre de récit. Le fond de vérité existe.

*« Si advint, environ ce temps, que l'évêque de Genève vint visiter le comte de Savoie pour le réconforter doucement de ce qui lui était advenu du trépas de sa noble femme. Et après plusieurs paroles consolatives dites par icelluy évêque au comte, il lui signifia et advertit que, en son diocèse, avait deux bons saints moynes de l'abbaye de Cîteaux qui étaient manans (résidant) entre deux montagnes appelées les Arpes, en un hermitage, lesquels donnaient à plusieurs gens confort et bon conseil de leurs tribulations et adversités quand on les allait voir. Pourquoi il lui disait que s'il allait jusqu'en celluy lieu pour parler à eulx et se dévotement recommander à leurs saintes prières et oraisons, qu'il pourrait lui en être mieux. Le comte qui ouït bien ses paroles remercia grandement ledit évêque de Genève de sa bonne visitation. Et puis tantost après s'en alla es Arpes où étaient les deux saints hommes et dévots religieux de Clerevaux, lesquels il trouva en leur petite chapelle priant et disant leurs oraisons à N. Seigneur... Ces deux vénérables et dévots religieux commencèrent à le réconforter au mieux qu'il leur était possible..., lequel fut tout réjoui et consolé. Et quand ses barons et chevaliers le virent ainsi réconforté, ils en furent tous très joyeux. »*

*« Et souventes fois le comte allait revisiter ces deux bons religieux, lesquels il trouva moult pauvres de biens et ne trouva en leur logis qu'un petit morceau de pain qu'on leur avait donné en aumône. »*

*« Et adonques le comte Humbert fit fonder et édifier en ce lieu une moult belle et grande abbaye et y fit mettre et*



*instituer ung dévot abbé avec dévots religieux des plus renommés clerks qu'il put trouver en plusieurs lieux de la religion et ordre de Cîteaux. Et fut environ l'an de notre Seigneur mille cent nonante trois. Et quand il eut du tout parfait et accompli son édifice pour mettre iceulx religieux, il leur acheta et donna de grandes terres avec rentes et possessions et autres choses nécessaires pour l'entretienement d'icelluy lieu. Et se nomma ce lieu abbaye des Arpes. »*

A propos de ce récit de Champier, signalons seulement qu'il situe au même moment et fait honneur au même prince d'actes accomplis à un bon demi-siècle d'intervalle par deux comtes portant le même nom <sup>6</sup>.

Pour ce qui concerne saint Guérin, les *Grans Chroniques* ont réflété la tradition qui présente toujours Guy et Guérin unis en tout dès le début.

L'acte le plus important qui justifie le récit de Champier est la charte solennelle de 1097 par laquelle Humbert II, rentré de Terre Sainte, ratifia, amplifia peut-être, et garantit « au nom de la sainte et indivisible Trinité », les donations faites trois ou quatre ans auparavant par Gérard d'Allinges

<sup>6</sup> Champier, *Les Grans Chroniques des gestes et vertueux faicts... de Savoye*, f. 42-44 ; Gonthier, *Inventaire inédit*, Nos 461 et 404. — Ce fut en réalité Humbert II, pour lors comte de Maurienne, qui présida aux premières donations de terres à l'abbaye par ses vassaux. Au siècle suivant, Humbert III, dit le Saint, successeur d'Amé III son père, qui était décédé en 1148 à Nicosie, contribua à la construction, non de l'abbaye elle-même, mais de l'église abbatiale, aux dernières années de la vie de saint Guérin et après sa mort. (Guichenon, *Histoire de Savoie*, pp. 92-93). Guichenon avait pu relever le texte sur l'acte original des archives de l'abbaye, (p. 44). — Autres sources de renseignements : Léon Menabrea, *L'Abbaye d'Aulps*, p. 302 ; *Régeste genevois*, p. 228 ; Pierre de Rivaz, *Diplomatique de Bourgogne*, p. 46.

et Gillion de Rovorée. Dans cette chartre, l'abbaye d'Aulps est proclamée, en la personne de son abbé, propriétaire à perpétuité de tout un tronçon de la vallée, « sur une largeur d'une lieue à gauche comme à droite de la rivière, avec tous les prés, les champs, les pâturages, les forêts, les alpages, les sources, les cours d'eau », de sorte que les moines « pourront posséder ces biens et en user sans être inquiétés par personne, étant saufs toutefois les droits justes et raisonnables déjà acquis... Celui qui se livrera à des vexations téméraires contre notre donation payera cent livres d'argent et restituera le quadruple du dommage causé <sup>7</sup>.

Il est dit que le comte donne avec le consentement ou l'approbation des propriétaires ou seigneurs directs — *annuente Giraldo*, etc. — Il est ainsi clair que le titre de fondateur de l'abbaye, au sens vrai, ne peut être accordé à Humbert II, si ce n'est par un aimable courtisan.

Le chanoine Gonthier voit les cabanes des moines édifiées « avec des branches d'arbres ». Il écrit dans sa *Vie de saint Guérin*, que nos moines n'avaient « pour boisson que de l'eau du ruisselet et pour aliments que les fruits de quelques arbres, des racines et des légumes cuits dans l'eau, sans assaisonnements ».

Idéalement, dans l'abstrait, il semble qu'il eût été beau de pratiquer la sainte imprévoyance sans aucune précaution,

<sup>7</sup> Texte de la chartre aux Archives d'Annecy. — Voir Besson, *Mémoires pour servir à l'histoire des diocèses de Genève, Tarentaise, etc., Preuves*, Nos 10 et 12; Gonthier, *Inventaire inédit*, Nos 46 et 404. Besson avait daté l'acte de 1094. La rectification s'appuie entre autres sur le fait qu'Humbert II ne succéda à Aimé II qu'en 1090. D'autre part, l'évêque d'Aoste, Boson II, est témoin, en même temps que Rodolphe de Faucigny.

de se contenter, comme de vrais pauvres, de la *cella* primitive, de renoncer à en devenir propriétaire. Le mot *cella*, en usage dès le VII<sup>e</sup> siècle parmi les moines, désignait la cabane où logeaient les bouviers, les bergers travaillant aux fermes des monastères.

Il n'en fut donc pas ainsi. Nous verrons Guy, premier abbé, non content des donations de 1097, en accepter ou en solliciter de nouvelles. Cela posera un problème à son successeur saint Guérin.

### *L'Acte officiel de fondation*

L'élément qui constitue le véritable acte de fondation de l'abbaye d'Aulps est la convention signée au début de 1097<sup>\*</sup> entre l'abbaye-mère de Molesme et les moines d'Aulps — *Conventio inter nos et Alpenses monachos* —. Bien que cela semble paradoxal, cet acte, établi de façon très solennelle, sera abrogé par les soins de saint Guérin.

La charte est confirmée par les sceaux des deux évêques respectifs, Guy de Faucigny, évêque de Genève, et Robert de Bourgogne, évêque de Langres. Le protecteur et les bienfaiteurs, Humbert II, Girard d'Allinges et Gillion de Rovorée,

\* L'acte fut signé en tout cas avant le 12 mars 1097. Calcul en relation avec le début du pontificat d'Urbain II. Dans l'abstrait, le calcul d'indiction dirait seulement : entre le 12 mars 1096 et le 12 mars 1097. — Laurent, *Cartulaires de Molesme*, t. II, No 4, pp. 7-8. — Relevé de l'essentiel dans Mabillon, *Ann. Bened.*, T.V., p. 385, et *Régeste genevois*, p. 229. — Trois dignitaires de chacun des deux diocèses contresignèrent l'acte de fondation d'Aulps. Saint Etienne Harding fit fonction de secrétaire. — « Le terrain reviendra de plein droit à Molesme au cas où, ce qu'à Dieu ne plaise, les religieux d'Aulps apostasieraient ou retourneraient au monde. »

l'ont approuvée. Signent au nom de Molesme les trois saints qui s'en iront fonder Cîteaux en 1098, Robert, abbé, Albéric et Etienne Harding.

Les droits de Molesme sont nettement définis. Il est dit par exemple que les abbés du monastère d'Aulps seront choisis par le chapitre de Molesme. Lorsque l'abbé de Molesme sera en visite à Aulps, il aura partout la préséance. Il arbitrera les difficultés éventuelles entre l'abbé d'Aulps et ses moines. Le terrain sur lequel est bâtie la *cella* d'Aulps est concédé à Molesme pour y élever un monastère. Un frère d'Aulps ne pourra cependant être reçu à Molesme sans l'accord de l'abbé d'Aulps.

A nos yeux, le point essentiel de la convention, celui qui éclaire toute l'action ultérieure de saint Guérin, est le passage qui spécifie le but de la nouvelle fondation. Les moines d'Aulps, est-il dit, veulent « suivre plus strictement les règles de notre père saint Benoît », *S. Patris nostri Benedicti praeceptis arctius inherentes*. Nous comprendrons mieux les intentions des fondateurs d'Aulps après avoir observé ce qui se passe alors à Molesme.

Un an après la signature de la convention, saint Robert et ses meilleurs compagnons se séparent de Molesme pour aller fonder Cîteaux. Molesme ayant renoncé à suivre elle-même plus strictement la Règle, les moines d'Aulps tendent à devenir autonomes. Ils obtiennent du pape (2 mars 1103) l'annulation de certaines clauses.

*Rapide expansion*

A la fin du XI<sup>e</sup> siècle et aux débuts du XII<sup>e</sup>, dans une société essentiellement rurale, toute l'existence sociale était fondée sur la propriété du sol. Les institutions religieuses n'échappaient pas à la règle et ne tentaient guère d'y échapper.

L'étendue des terres reçues en 1097 par les moines d'Aulps paraît d'emblée suffisante, voire excessive, pour un groupe de moines relativement peu nombreux encore. Or, ce n'est qu'un début, les donations vont affluer de plus belle. Le destin spirituel du monastère d'Aulps sera déterminé en une grande mesure par sa situation de principal propriétaire de la vallée.

Sur une terre reçue en 1101 dans l'Albanais, c'est-à-dire à une distance considérable de la vallée, une petite communauté fut formée « par des ermites sortis du monastère des Alpes ».<sup>9</sup> On voudrait voir là un indice du rapide développement de l'abbaye d'Aulps, mais on ignore, à vrai dire, quand un groupe de moines s'installa pour la première fois en ces lieux. On sait seulement que saint Guérin s'en occupa vers 1121, soit une vingtaine d'années plus tard.

Pour lors, il ne semble pas que les donations savoyardes aient répondu à une nécessité posée par le nombre des moines. Elles témoignent simplement de l'estime inspirée par les religieux d'Aulps et de la foi des donateurs.

<sup>9</sup> Janauscek, *Originum Cisterciensium...*, p. 35 ; Gonthier, *Vie de saint Guérin*, p. 16, selon « une vieille chronique ». — Parmi les seigneurs qui imitèrent bientôt les premiers donateurs, les actes citent les noms de Montfaucon, Sallaz, de la Tour. Des terres considérables échurent à l'abbaye dans la vallée de Mégevol (Mégevette), Dorjon, au mont Gembaz. A part l'*Inventaire*, Menabrea, dans *Mém. et Doc. de l'Acad. Savoisienne*, 2<sup>e</sup> série, t. II, p. 297 et *Régeste genevois*, No 240.

Des circonstances différentes doivent avoir produit la nouvelle expansion qui s'observe en 1107, hors de la Savoie, au-delà du Jura, dans la haute vallée de l'Ain, à Balerne, alors diocèse de Besançon, aujourd'hui St-Claude. Dès 1110, l'abbé de Molesme fixe par un règlement spécial les obligations liant l'abbaye de Balerne à l'abbaye d'Aulps et les obligations liant ces deux abbayes à Molesme. De sérieuses contestations ont précédé le règlement. L'abbé de Molesme intervient comme arbitre à la demande des deux abbés.

Le règlement interdit aux moines d'Aulps de se livrer à aucune violence ou exaction contre les biens des moines de Balerne ; les moines de Balerne, de leur côté, reçoivent la même interdiction à l'égard des biens de Sainte Marie d'Aulps. De part et d'autre, on devra s'en tenir aux services exigés par la charité.<sup>10</sup>

Que de telles précisions aient été nécessaires, cela révèle bien la rudesse de mœurs des hommes de l'époque. Il n'apparaît pas que saint Guérin ait jamais rencontré, comme abbé, des désordres de ce genre. On pense qu'il sut les prévenir, en particulier en renonçant assez volontiers aux droits de son abbaye, comme par exemple, à l'égard de Hautecombe.

Entre Aulps et Balerne, les difficultés avaient surgi presque d'emblée — *diu inter se altercantes*, est-il dit dans l'acte d'arbitrage de 1110, soit trois ans après la fondation ! — Au lieu d'être le fruit du seul rayonnement de la ferveur, la création de Balerne n'aurait-elle pas été voulue pour des motifs utilitaires. Il convenait à Aulps de disposer d'un poste de relais sur la route de Molesme et sur la route du ra-

<sup>10</sup> Laurent, *Cartulaires de Molesme*, t. II, No 158, pp. 150-151.

vitaillement en sel, etc. Des chartes de l'*Inventaire inédit* l'indiquent.

La rapide expansion de notre abbaye en Albanais, à la Combe de Cessens, berceau de la future Hautecombe, et jusqu'au delà du Jura, paraît au premier abord invraisemblable à une époque où les communications n'étaient pas aisées. Encore n'avons-nous pas mentionné que, selon Maxime Reymond, Aulps aurait essaimé en outre « bien vite à St-Sulpice, puis à Blonay »<sup>11</sup>, c'est-à-dire sur l'autre rive du Léman, au pays de Vaud.

La vérité est que l'essaimage des couvents par delà monts et frontières n'avait rien d'exceptionnel. Dans notre région, peu d'années après la création de Balerne par Aulps, c'est en sens inverse l'abbaye de Bellevaux en Bourgogne qui commence à installer dans le diocèse de Lausanne l'abbaye de la Grâce-Dieu, plus tard Montheron. A peu près au même moment, une autre abbaye bourguignone, celle de Cherlieu, essaime à son tour par dessus le Jura, à Hautcrêt sur Lausanne. Plusieurs maisons d'origine française s'étaient déjà établies ou allaient s'établir dans les parages de la Suisse romande actuelle, à Bonmont près de Genève (1123), à Hauterive (1138), à Payerne, à Humilimont, au Val de Joux, à Villars-les-Moines, à Rougemont.

La floraison extraordinaire d'abbayes et de prieurés dans la Savoie proprement dite à la fin du XI<sup>e</sup> siècle et durant le XII<sup>e</sup> mérite d'être relevée. Elle dessine le cadre religieux au centre duquel l'action de saint Guérin va se développer durant un demi-siècle.

Une simple énumération fait apparaître l'ampleur de

<sup>11</sup> Reymond Maxime, *L'Oeuvre de saint Bernard et la Savoie*, p. 255. — L'affirmation est à vérifier.

l'invasion monastique et sa densité. Les noms ont été notés au hasard des lectures, sans recherches particulière, et rassemblés ici en vrac.

Voici, sans oublier les maisons rencontrées plus haut, la toute proche abbaye d'Abondance (1108), liée aux Augustins de St-Maurice d'Augaune, ses filiales de Sixt (1144) et d'Entremont (1154), Tamié (1132-1134), Filly, entre Thonon et Douvaine, Contamine-sur-Arve, Bellevaux en Bauge et Saint-Victor de Genève ; Chamonix, Chézery, Grandval et Gollie, Talloires ; les prieurés de Douvaine, Draillon, Meillerie étaient créés au XIIe siècle ou sur le point de l'être ; Vallon et Ripaille, issus de la Chartreuse de S. Bruno, le Reposoir, Pomier, St-Hugon, Aillon, détruites par la suite comme Ste-Catherine d'Annecy, abbaye de Cisterciennes ; Betton, Lieu, Bellerive, St-Georges, Bonlieu.

L'explication d'un essor aussi prodigieux contribuerait à éclairer la vocation de saint Guérin lui-même et la psychologie du XIIe siècle.

On a dit que l'expansion monastique avait coïncidé avec les époques les plus terribles du Moyen Age : monastères bénédictins au temps des invasions, réforme clunisienne au moment des ravages normands, réforme cistercienne en pleine anarchie féodale.

La coïncidence suggère que les abbayes se peuplaient de tous les esprits qui refusaient de participer au désordre et aux violences, comme aussi d'hommes plus faibles, pris de désarroi devant les cruautés et les injustices de la société.

D'autres soulignent que l'agriculture ne permettait pas une augmentation trop rapide de la population. « Les villages qui existent aujourd'hui étaient tous fondés au XIIe et au XIIIe siècles, beaucoup d'autres, que les chartes nous



font connaître, ne se retrouvent plus aujourd'hui... Le célibat monastique, le célibat ecclésiastique, furent une digue qui mit des limites à l'accroissement de la population.»<sup>12</sup>

Ce genre d'explications est surtout valable pour les familles de seigneurs qui fournissaient une proportion élevée de religieux et de religieuses par suite de la difficulté des cadets à s'établir convenablement dans un monde troublé et surpeuplé.

Quoiqu'il en soit des diverses conditions historiques plus ou moins favorables à l'éclosion des vocations, l'afflux vers les couvents de Savoie et d'ailleurs, à la fin du XI<sup>e</sup> siècle et au XII<sup>e</sup>, exprime un renouveau réel et authentique de la vie religieuse. Il est un aspect du renouveau général qui s'observe au sortir de la barbarie du haut Moyen Âge. C'est alors du reste que surgissent les plus beaux témoignages de la foi des hommes de ce temps, telles les églises de Vézelay, St-Denys, Le Puy.

Le rapide essor de Sainte-Marie d'Aulps, la magnifique église abbatiale dont les ruines subsistent, témoignent du même élan de foi.

### *Guy et Guérin*

Parce que Guy décéda une quarantaine d'années avant Guérin, parce qu'il fut le premier supérieur d'Aulps, on s'accorde à le présenter comme l'aîné, voire comme un vieillard relativement à Guérin. Rien ne contredit cette vue. Le fait que les moines élurent librement Guérin pour continuer l'œuvre confirme la tradition qui montre Guy et Guérin

<sup>12</sup> D'Arbois de Jubainville, *Etude sur l'état intérieur des abbayes cisterciennes aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles*, pp. 2 et 3.

comme deux compagnons inséparables, à qui revient le mérite de l'heureux et rapide développement de l'abbaye.

L'œuvre réalisée sous l'abbatiate de Guy est importante. Parmi les abbayes savoyardes, Aulps fut, avec sa filiale Hautecombe, la plus influente et la plus glorieuse, au moins sur le plan de la puissance temporelle et du prestige féodal, grâce à la solide plateforme établie par Guy. Malgré l'abandon volontaire de certains domaines, Guérin ne contesta pas du tout l'œuvre de son compagnon. Il l'avait sans aucun doute approuvée et soutenue en toute bonne foi ; le temps de saint François d'Assise était proche, il n'était pas arrivé.

En la première période de l'abbaye, saint Guérin n'étant pas encore aux responsabilités officielles, il est naturel que sa présence et son action demeurent discrètes. La présence et l'action de Guy le sont presque autant. Au moment où il disparaît, en 1110<sup>13</sup>, elles ne sont signalées que par l'apparition de son nom, ou même seulement de son initiale, au bas des deux ou trois actes que nous avons présentés. Comme résidu historique, cela semble léger pour un fondateur qui donna en une vingtaine d'années un développement si inattendu à la modeste *cella* de Sainte Marie des Alpes.

Le résidu est appréciable, si l'on sait comment des hommes et des événements importants de cette époque furent éclipsés de façon plus ou moins durable ou bien ne laissèrent aucune trace précise. Un autre moine de la région des Alpes devint archevêque de Tarentaise. De son vivant, au XIIe siècle, il fut célèbre autant que saint Bernard lui-

<sup>13</sup> Laurent, *Cartulaires de Molesme*, t. I, pp. 225-226.

même. Des foules immenses vinrent prier pendant plusieurs siècles sur sa tombe qui portait l'inscription : *Miraculum Orbis* et qui vit s'accomplir de nombreux miracles. Or, si l'on excepte Moûtiers, Aoste et Aulps, le nom de ce moine, saint Pierre II de Tarentaise, sombra dans un oubli total, comme son œuvre, pourtant extraordinaire. Un dictionnaire d'hagiographie « mis à jour » et publié en 1925 ne le mentionne pas. Il fut aussi confondu soit avec son prédécesseur, soit avec le Bx. Pierre de Tarentaise, O.P., archevêque de Lyon au XIII<sup>e</sup> siècle. Il fallut la dévotion et la patience d'un moine, dom Anselme Dimier, pour restituer sa figure historique avec surabondance de documents et de faits bien établis <sup>14</sup>.

Guy et Guérin, « ces deux vénérables et dévôts religieux » des *Grans Chroniques de Savoye*, furent mieux traités par l'histoire et par la dévotion. Guérin, pour sa part, entrera pleinement dans l'histoire une fois placé à la tête de l'abbaye, et sa dévotion ne subira aucune éclipse.

Ce que nous avons découvert en ce premier chapitre est surtout extérieur, matériel et juridique. L'institution est ainsi en place, telle que saint Guérin la trouvera lorsqu'il sera nommé abbé.

L'intérieur nous intéresse plus que l'extérieur chez un moine. La première période ne nous fait guère connaître l'âme de notre saint, ni sa formation, ni son idéal religieux.

C'est saint Robert, abbé-fondateur de Molesme et fondateur de l'Ordre de Cîteaux, qui fournit la clef de l'âme et de la vie de saint Guérin, le fil permettant de suivre et de comprendre ses décisions.

<sup>14</sup> *Saint Pierre de Tarentaise*, par un moine de Tamié (Dimier), 1935.



## Chapitre II

### LORRAINE ET MOLESME OU LES ANNÉES DE FORMATION

#### *Saint Guérin, Lorrain*

Avant de nous rendre à Molesme, nous passons par la Lorraine.

Saint Guérin naquit vers 1065 à Pont-à-Mousson, aujourd'hui petite ville industrielle et chef-lieu du canton de Meurthe-et-Moselle. En l'absence d'un acte de naissance ou de baptême en bonne et due forme, pièce rarement disponible pour les personnages de l'époque, nous respectons les données d'une tradition unanime chez les cisterciens comme en dehors d'eux.

Les anciens auteurs résumés au XVII<sup>e</sup> siècle par le Père Le Nain, historien de l'ordre de Cîteaux, avaient sans doute brodé selon les conceptions de leur époque. Tout à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'historien savoyard Gonthier présentait encore le père de notre saint comme « un gentilhomme non moins distingué par sa valeur personnelle que par l'illustration de son origine ». Guérin avait eu « le bonheur de sucer la piété avec le lait ». Illustre par son père, saint par sa mère », *patre clarus, matre beatus*, avait dit plus sobrement Nicolas de Liège dans une vie de saint Guérin écrite en vers latins.

Jean Laurent, éditeur des *Cartulaires de Molesme* a voulu rattacher la tradition à quelque acte historique conservé dans les archives de l'ancienne Molesme. Il a découvert un Guérin de Mousson bienfaiteur d'une filiale de Molesme établie à Aube, dans la direction de Metz. Selon la date et les lieux, il pense que « ce Guérin pourrait bien être le père de notre saint ou du moins l'un de ses proches ». Un acte signé au château même de Mousson (1111-1132) entre l'abbé de Molesme et Isambard, pour l'église de Buy et le domaine d'Aube, confirme l'existence de bonnes relations liant Molesme, Aube et Mousson<sup>1</sup>.

Ce sont là en effet des indices positifs en faveur de la tradition qui fait de saint Guérin le fils du châtelain de Mousson. La liste des châtelains du lieu présente plusieurs fois, à l'époque, le nom de Guérin — ou Guerinus, Guarinus, Garinus, Vuarinus, Warinus — et l'on sait que le même nom se transmettait d'une génération à l'autre. Mousson est devenu Pont-à-Mousson parce que, depuis le Moyen Age, la population se porta de plus en plus des abords de la colline et du château vers le pont de la Moselle et l'ancien hameau de Béquelay.

Qu'il soit né au château ou dans le hameau, notre saint est « le plus illustre enfant de la cité », ainsi qu'il fut proclamé le 3 septembre 1950, lors de la célébration du huitième centenaire de sa mort, en présence de l'évêque du diocèse, Mgr Lallier. Sur le clocher de l'église Saint-Laurent

<sup>1</sup> Laurent, *Cartulaires de Molesme*, T. I, pp. 225-226, et T. II, No. 236 ; Henry J.-Fr., *Panegyrique de saint Guérin*, dans *Bulletin de Saint Laurent de Pont-à-Mousson*, oct. 1950 ; Gonthier, *Vie de saint Guérin*, pp. 1-2 ; Digot, abbé, *Journal de la Soc arch. lorr.*, p. 124 ; de Rivaz, Anne-J., *Opera historica*, manuscrit, II, p. 489 ; Zimmermann, *Kal. benedictinum*, p.84.

de Pont-à-Mousson, sa statue monumentale, restaurée au lendemain de la guerre, continue de protéger la ville.

Gabriel Pérouse, le savant archiviste de Chambéry, dans *Hautecombe, abbaye royale*, dépeint saint Guérin « prudent Lorrain », maître de soi et circonspect, face à son ami saint Bernard, trop bouillant, pressé d'inscrire l'abbaye d'Aulps à son tableau de chasse.

Nous verrons saint Guérin, non seulement prudent et calme, mais ardent et fort. Saint Jeanne d'Arc était aussi Lorraine.

### *Une vocation précoce*

Les anciens auteurs affirment que Guérin entra à Molesme très jeune, âgé d'une quinzaine d'années. Un calcul à rebours, à partir des dates que nous connaissons, donne un chiffre qui assure au moins le caractère précoce de la vocation du saint moine : il entra en religion au plus tard vers 18-20 ans<sup>2</sup>. Il est possible que cela ait été plus tôt.

<sup>2</sup> A titre d'approximation, on peut établir ainsi le compte à rebours. De 1138 à 1150, saint Guérin est évêque de Sion. La lettre 254 de saint Bernard adressée à Guérin et à ses moines, à la veille de l'adhésion à Cîteaux, nous apprend que le vénéré abbé est alors déjà (1136) un vieillard : « Votre âge vous donnait droit au repos et vos longs services à la récompense... A mesure qu'en vous l'homme extérieur se détruit, l'homme intérieur se renouvelle. » Pour un homme robuste, qui va se dépenser durant douze ans en Valais, ces paroles indiquent un âge qui ne doit pas être inférieur à 70 ans. A son arrivée à Aulps, saint Guérin aurait ainsi été âgé d'une trentaine d'années au maximum. Il ne reste qu'à déduire les années nécessaires à sa formation religieuse à Molesme pour constater que les auteurs cités sont proches du chiffre le plus probable, plutôt en dessous tout de même. (Ruffin, pp. 1-2 ; Gonthier, p. 2 ; Duhoux, man., p. 9 ; Laurent, T. I, pp. 146 et 272.) Dimier, *San Guarino*, fixe l'entrée à Molesme vers 1085.

Les bénédictins élevaient volontiers de tout jeunes garçons dans leurs couvents. L'oblation d'enfants par les parents était une pratique prévue par la législation de saint Benoît (cap. LIX). Elle n'était pas tombée en désuétude à la fin du XI<sup>e</sup> siècle. L'abbé de Molesme, saint Robert, « scrupuleux observateur de la Règle, n'avait garde de priver son monastère d'un aussi précieux contingent. Il accueillit donc ceux qui lui étaient confiés en bas âge »<sup>3</sup>. L'enfant n'avait pas à revenir sur la décision de ses parents... Les Cartulaires de Molesme citent des exemples.

La vocation de saint Guérin, appréciée dans ses fruits, manifeste une qualité qui garantit son authenticité. A supposer qu'il fût entré encore enfant à Molesme, le choix de ses parents aurait été ratifié ensuite par lui de la meilleure façon. Mais la supposition semble fausse. Voici pourquoi.

Dans la région, il se créait alors des prieurés et des abbayes, sous le pontificat de l'évêque de Toul, Pibon (1069-1107). En 1075, année de la fondation de Molesme, un prieuré fut établi à Châtenois et bientôt uni à Molesme, comme le prieuré d'Aube installé sur le terrain cédé par Guérin de Mousson. Le choix de Guérin fut normalement influencé par la présence de ces maisons filiales.

Surtout, coïncidence remarquable, à la mort de Guérin de Mousson, le bienfaiteur d'Aube, qui avait compris dans sa donation l'église de Buy, son beau-frère Isambard, de Barle-Duc, ayant attaqué la validité de l'acte et maltraité les moines d'Aube, ce fut Guy de Langres, le premier compagnon de Guérin à Aulps, qui vint de Molesme à Aube pour

<sup>3</sup> J. Laurent, *Cartulaires de Molesme*, t. I, p. 136.



rétablir les droits de l'abbaye<sup>4</sup>. On est porté à voir là la meilleure occasion de l'éveil, à la fois, de la vocation de Guérin et de l'amitié des deux futurs fondateurs d'Aulps. Les tenants des titres de noblesse de notre saint souligneront ici que la rencontre eut lieu parce que Guérin faisait partie de la famille du bienfaiteur. L'éditeur des *Cartulaires de Molesme* note que l'entrée de Guérin au monastère serait en relation avec la fondation du prieuré d'Aube.

Aux yeux du jeune homme appelé à fuir le monde, Molesme offrait l'avantage de se trouver assez éloignée pour assurer la rupture avec son milieu, rupture voulue définitive comme le montrera le départ vers les Alpes de Savoie.

Il s'agissait en même temps, dans les plus saintes vocations de l'époque, de rompre avec la violence et les haines des rivalités de familles des petits et grands seigneurs. Non loin de Mousson, des massacres avaient été perpétrés par un seigneur évêque, Bertolde, pour venger les mauvais traitements exercés contre saint Gérard de Toul. Bertolde avait poursuivi les seigneurs coupables « comme des bêtes farouches dans leur retraite », ruiné de fond en comble leurs châteaux et exterminé leur race<sup>5</sup>. Les croisades servirent aussi d'exutoire à l'instinct de violence. Saint Bernard lui-même, parlant des hommes d'armes, avoua un jour : « Singulière milice que cette milice qui n'est que malice ! »

Devenu évêque, saint Guérin sera un pacificateur. Son départ de Molesme au moment des plus vives dissensions le montre partisan de la paix et des moyens pacifiques.

<sup>4</sup> J. Laurent, *Cartulaires...*, t. I, p. 122. Détails et références dans ms. Duhoux, pp. 6-7.

<sup>5</sup> Dom Calmet, *Histoire ecclésiastique et civile de Lorraine*, t. I, p. 1034.

*A Molesme, abbaye prestigieuse,  
carrefour des mouvements de rénovation*

Molesme est une maison religieuse nouvelle, originale, en plein essor et déjà glorieuse au moment où Guérin de Mousson s'y présente. *Est quasi baptismus quibus est in amore Molismus*. La sentence métrique de Renard de Bar-sur-Seine, évêque de Langres, dit l'attrait exercé sur les contemporains à la veille de l'arrivée du jeune Guérin : avoir au cœur l'amour de Molesme, c'est une sorte de baptême, un bain de jouvence. La sentence fut composée avant 1085.

A un chercheur de Dieu, en quête de vie évangélique, Molesme offre alors mieux que prestige et gloire : un milieu de vie religieuse intense, un poste d'observation et de réflexion qu'il ne trouverait pas ailleurs. Il s'y prépare dans le même temps une crise d'orientation dont le dénouement conditionnera la vie cénobitique en Occident.

Tout n'est pas clair dans cette crise. Son étude provoque des discussions encore au XX<sup>e</sup> siècle. Le débat fut relancé et renouvelé par les études que publia en 1956 Jean-A. Lefèvre dans la *Revue d'Histoire ecclésiastique* et les *Analecta Bollandiana*. Les considérations et conclusions de Lefèvre touchent directement saint Guérin et sont éclairantes sur le genre de motifs qui amenèrent Guy et Guérin à quitter Molesme pour aller créer le monastère nouveau d'Aulps.

« Les Cartulaires de l'abbaye de Molesme, édités par J. Laurent, contiennent, dit l'abbé Lefèvre, un document négligé jusqu'ici et qui contribue à expliquer le climat spirituel de réforme dans lequel prit naissance le *propositum* cistercien. Il s'agit de la *Conventio inter nos et monachos Alpenses*... Ce texte (est) d'une importance capitale pour saisir

le climat spirituel de Molesme peu de temps avant la fondation de Cîteaux... Ainsi, un an à peine avant l'érection canonique de l'abbaye de Cîteaux, on peut saisir dans une filiale de Molesme — l'abbaye d'Aulps — les premières manifestations d'une réforme spirituelle dont le but est de pratiquer plus strictement la Règle bénédictine. Cet essai se fait sous le patronage des supérieurs, abbés et prieur de la maison-mère, et avec les encouragements d'une partie de la communauté. Il serait vain, en face d'un document aussi explicite, de tenter, comme on l'a fait quelquefois, de nier toute relation entre l'expérience d'Aulps et celle de Cîteaux qui va suivre, issues toutes deux du même milieu monastique, Molesme, et patronnées par les mêmes personnes : S. Robert, abbé, et son prieur Aubri. »

Rappelant plus loin que « l'importance de ce texte ne peut être niée », Lefèvre ajoute qu'il « n'a jamais, jusqu'ici, été utilisé par les historiens » <sup>6</sup>.

Si la charte de fondation d'Aulps est ainsi « d'une importance capitale pour saisir le climat spirituel de Molesme peu avant la fondation de Cîteaux », pénétrer dans le climat de Molesme autrement que par cette charte, très nette mais sommaire, ne sera pas d'un moindre intérêt.

En saint Robert et en son abbaye de Molesme, nous rencontrons l'homme et le milieu qui formèrent saint Guérin ; nous découvrons aussi le contexte religieux et les problèmes qui entourèrent toute sa vie et l'occupèrent jusqu'au temps

<sup>6</sup> Lefèvre, Jean-A., *Saint Robert de Molesme dans l'opinion monastique du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècles*, dans *Analecta Bollandiana*, 1956, pp. 50-83 ; autres études du même auteur dans *Revue d'Histoire ecclésiastique*, Louvain 1956, et *Collectanea*, 1932.

où il devint évêque. Molesme, en effet, est en ces années, grâce à saint Robert, soit la source, soit le carrefour des principaux courants de rénovation.

Cluny et Cîteaux sont assez connus comme points de départ de deux branches majeures de l'arbre de saint Benoît. On n'en peut dire autant de Molesme, berceau de l'Ordre de Cîteaux fondé par saint Robert.

En 1082, c'est-à-dire peu d'années ou de mois avant l'arrivée de saint Guérin, saint Bruno, en quête de solitude, fuyant l'épiscopat, est à Molesme. Il s'éclaire, il précise dans ses entretiens avec Robert, l'abbé du monastère, la direction qui le conduira à établir les chartreux. Sans se lier par aucun engagement, revêtu de l'habit bénédictin, il prend part quelque temps à la vie conventuelle. Les rapports fraternels de saint Robert et de saint Bruno ressortent aussi du souvenir entretenu à Molesme à l'égard du fondateur des chartreux.<sup>7</sup>

Comment vit donc Molesme vers 1083-1085, à l'entrée de Guérin ?

La maison n'est pas encore riche. Les moines ne se bornent pas à chanter les louanges de Dieu ; ils défrichent les terres, creusent des canaux. C'est la ferveur de la jeunesse. L'abbaye n'a été fondée, par saint Robert, qu'en 1075. Les moines pratiquent l'abstinence rigoureuse, le lever nocturne, le silence.<sup>8</sup>

<sup>7</sup> Laurent, *Cartulaires...* II, p. 3 et I, p. 115 ; *Revue Mabillon*, 1932 : « Les origines cisterciennes », par Othon Ducourneau. A propos de la présence de saint Bruno à Molesme : « Le séjour à Molesme marque les origines cartusiennes du cachet bénédictin que ses fils leur ont toujours reconnu. » (Schmitz, *Histoire de l'Ordre bénédictin*, t. III, p. 108.) *La Vie de saint Bruno*, par un Chartreux, Montreuil-sur-Mer, 1898, titres funèbres 40, 47, 68, 139, 143.

<sup>8</sup> Lekai, *Les Moines blancs*, pp. 25-27.

A ce moment, le vallon de Molesme est caché au fond d'une vaste forêt. Sur la carte, on trouverait l'emplacement de l'abbaye à 17 km. au nord-ouest de Châtillon sur Saône, Côte d'Or. L'église abbatiale, construite au XVI<sup>e</sup> siècle, « magnifique monument à dix tours, a été entièrement rasée, ainsi que le bâtiment nord. » (renseignement du Dr Petit, ancien maire de Molesme). — Le vallon est caché, mais Molesme est, au temps de saint Robert déjà, très accessible, située près de la grand-route Paris-Lyon, ce qui explique, à part le rayonnement de Robert, certaines visites illustres et l'arrivée de recrues de qualité venues de l'étranger, Etienne Harding par exemple, rentrant d'un pèlerinage à Rome.

Cependant, la vie est alors un peu différente de celle que mèneront Guy et Guérin à Aulps, ou Robert et ses compagnons à Cîteaux, à la fin du siècle. Durant les premières années, la pauvreté des moines de Molesme a même été plus rigoureuse que celle des futurs cisterciens. Pierre Le Nain reconnaît que Robert et ses disciples avaient posé dès Molesme les fondements de Cîteaux en construisant de leurs mains « de pauvres cabanes avec des branches d'arbres », manquant quelquefois de pain pour se soutenir dans leurs travaux.<sup>9</sup>

Au Moyen Age, on connaît nombre de petites communautés religieuses autonomes, établies ainsi, sans appui extérieur, et supportant plus ou moins longtemps un réel dénuement. La pauvreté ne suscite pas dans tous les cas le large mouvement de sympathie, d'estime et de générosité qui va élever Molesme avant de la submerger.

<sup>9</sup> Le Nain, *Essai...*, I, p. 88 ; et Laurent, *Cartulaires...*, I, p. 148, sur la pauvreté des premières années.

Il est juste de faire hommage, pour une grande part, à saint Robert et à Molesme de l'esprit de recherche et de renouveau qui animera saint Guérin et le fera proclamer par saint Bernard modèle du progrès permanent.

*Le maître spirituel, saint Robert, fondateur de l'Ordre de Cîteaux*

Partageant le sentiment de saint Bernard, les historiens modernes de l'ordre de Cîteaux voient en saint Guérin le parfait disciple selon le cœur de saint Robert.

Au moment d'aborder saint Robert, apprécions notre chance en nous rappelant à quelle ignorance l'absence de données historiques nous condamne au sujet d'autres hommes de premier plan, ayant vécu à la même époque. Plus célèbre encore que saint Pierre de Tarentaise nommé plus haut, Pierre le Vénérable, personnage éminent, non sans profonde analogie avec saint Robert et saint Guérin, eut la responsabilité de mille abbayes ou prieurés, comme abbé de Cluny, durant des dizaines d'années. Sa vie se partage en deux périodes presque égales, dit son biographe dom Leclercq. « De la première, nous ne savons presque rien, sinon que la seconde en fut la suite et qu'elle l'avait préparée. »

Les hasards de l'histoire ont été moins cruels pour nos deux saints. Nous savons du moins, à propos de saint Guérin, comment, dans quel milieu, dans quel esprit et par qui fut préparée la seconde partie de sa vie, celle-ci étant connue dans ses aspects extérieurs par des actes assez précis et nombreux. Si étrange que cela paraisse d'abord, son maître saint Robert, plus tard fondateur de l'ordre de Cîteaux, fut et

demeure moins connu du peuple fidèle et dévot que son disciple des lointaines Alpes savoyardes. Il n'est même guère connu du commun des religieux. Des données abondantes sont pourtant à disposition de qui veut bénéficier du rayonnement de son esprit si personnel, tout simple dans sa complexité, déconcertant seulement pour ceux qui suivent ses itinéraires en négligeant le fil conducteur qu'il ne dissimula jamais et qui est le même que celui de saint Guérin.

Il arrive que de bons auteurs s'essoufflent au récit des pérégrinations de saint Robert et de ses expériences religieuses. Ils qualifient son caractère d'énigmatique, voire de versatile : « Malgré ses éminentes qualités, assez faible et pusillanime », écrit dom Othon Ducourneau<sup>10</sup>, à la suite d'autres auteurs.

On peut à la rigueur comprendre cette espèce d'incompréhension. Saint Robert anima tour à tour une vingtaine de communautés, comme abbé ou comme prieur, « sans compter le temps considérable que ses déceptions lui firent passer dans la solitude ».<sup>11</sup> Cela dépasse par trop les normes. Lekai, compétent historien moderne de Cîteaux, rend fort bien hommage, lui, à la noblesse de caractère et à la persévérance de Robert de Molesme.

Une étude attentive persuade que le maître spirituel de saint Guérin ressentait vivement l'attrait de la solitude et y cédait avec bonheur quand il était possible, mais l'amour de ses frères et leurs appels le ramenaient à la communauté. Animateur et chercheur par amour, il passait ainsi d'un lieu à un autre, d'une abbaye à un groupe d'ermites, d'une création à une nouvelle création ou à la restauration d'une mai-

<sup>10</sup> Ducourneau O., *Les Origines cist.*, *Revue Mabillon*, 1932, p. 234.

<sup>11</sup> Lekai, *Les Moines Blancs*, p. 25.

son menacée, au gré des appels et des refus qu'il recevait. Vitalité splendide et non instabilité. Vif sentiment de la valeur contingente et relative de ses réalisations, recherche docile et patiente de la volonté de Dieu et du progrès religieux, dût l'œuvre la plus chère être abandonnée.

Pour l'illustration de ce qui vient d'être dit de saint Robert, le lecteur curieux trouvera en note <sup>12</sup> le détail de quelques étapes et circonstances.

C'est la présence de Robert qui fait que le petit groupe de douze moines perdus dans la forêt de Molesme ne s'y perd pas et qu'il rayonne au loin. Après quatre ou cinq ans de misère, la charité des fidèles et des seigneurs est intervenue, alertée par l'évêque de Langres au lendemain d'une visite aux moines dans la forêt.

Lorsque que Guérin arrive de Mousson, Robert est à la tête d'une maison importante qui a essaimé, non seulement à Aube et Châtenois, mais à Senan et à Flacy en Sénonais. On pourrait croire que le temps des incertitudes et des recommencements est terminé pour Robert et que le nouveau moine va vivre paisiblement dans le plus classique des monastères.

<sup>12</sup> En 1053, une trentaine d'années avant l'arrivée de saint Guérin à Molesme, saint Robert est déjà prieur de Montier-la-Celle. Il n'est alors âgé que de 25 ans. Elu abbé par les moines de la riche abbaye de St-Michel de Tonnerre, vers 1070, il ne réussit guère à y rétablir la ferveur. Sept ermites établis dans une forêt du voisinage le supplient de prendre leur direction ; il accepte mais, empêché de quitter son abbaye, il dirige les ermites par correspondance. Deux ans plus tard, il résigne sa fonction pour devenir simple moine à Montier, puis supérieur du prieuré de St-Ayoul près de Provins (1073). Une lettre du pape place Robert à la tête des ermites de Collan, enfin récompensés de leur persévérance. Leur nombre monte à treize. Le futur saint Albéric apparaît. Dès la fin de 1075, les ermites groupés en communauté viennent à Molesme, qui offre un espace moins resserré.



Il n'en sera rien, car en Robert s'incarne cette vérité : nous n'avons pas ici-bas de demeure stable. Sur un rythme plus calme, Guérin réalisera la même vérité et l'inculquera jusqu'à la fin de sa vie.

### *Dans Molesme en crise*

Des éléments annonciateurs de crise vont apparaître dans les premières années de la présence de Guérin à Molesme. Dès 1084 au plus tard, l'ère d'abondance s'ouvre. Les donations vont se multiplier, spécialement jusqu'à 1094 : églises, villages, serfs, fours, moulins<sup>13</sup>.

Par une sorte de règle presque fatale, au moins dans les âges de foi, la plus grande pauvreté, endurée vaillamment, attire la plus grande richesse. Mais Molesme se distingue ici parce que le processus classique d'enrichissement y provoque une crise résolue par des décisions historiques. Un saint, plusieurs saints sont là, qui ne se résignent pas.

L'enrichissement de Molesme est lié à la coutume qui fait accueillir au monastère les enfants et les jeunes gens que les familles féodales lui confient pour leur éducation, quand ce n'est pas simplement pour caser les surnuméraires. La noblesse participe dans une mesure notable au peuplement de l'abbaye. L'examen des chartes de Molesme en cette période ne révèle pas moins de dix-neuf religieux issus de familles nobles de la région. Le moine Guérin figure, lui aussi, nous l'avons vu, dans l'une de ces chartes portant cession d'une église et d'un four.

<sup>13</sup> Jean Laurent, *Cartulaires de Molesme*, t. I, *passim*.

Il apparaît, par les deux phénomènes conjoints de l'enrichissement de l'abbaye et de son invasion par la classe dirigeante du pays, que Molesme prend alors « un nouvel aspect et revêt un second caractère ». C'est Jacques Laurent qui en fait la remarque dans son Introduction aux *Cartulaires*. Les seigneurs et chevaliers bienfaiteurs viennent même tenir au monastère leurs « cours », séances de justice, réunions d'affaires politiques, militaires ou économiques, à l'occasion de solennités religieuses. Saint Bruno serait parti chercher ailleurs solitude et pauvreté, parce que, entre autres raisons, Molesme lui aurait paru « trop fréquentée ».

Le tableau de Molesme a été souvent noirci, à partir de là, dans le dessein de faire mieux ressortir la blancheur des cisterciens ou Moines Blancs à une époque où la tension et les polémiques étaient vives entre cisterciens et bénédictins traditionnels. Le cistercien Pierre Le Nain, écrivant quelques siècles après les événements, reflète encore, comme ses confrères Manrique et Henriquez, le jugement des puristes de la première génération. A son avis, seuls « saint Albéric et quelques autres », c'est-à-dire le petit groupe de Cîteaux, auraient été alors fidèles à l'idéal primitif.

Dom Cutberg Butler note finement : « De tout temps, il y a eu un monastère, une congrégation, un réformateur, que l'on a présenté comme le sel de la terre. »<sup>14</sup> Nous verrons que saint Robert et saint Guérin ne partageaient la naïveté des néophytes. Ils reconnaissaient le bien partout.

<sup>14</sup> Butler Cuthbert, *Le monachisme bénédictin*, p. 374. Henriquez alla jusqu'à écrire : « Voluptatibus magis, magisque disfluens, corruerat in pejus ». Un autre texte dit mieux : « Cum coepissent abundare temporalibus, coeperunt spiritualibus vacuari. » (*Vita sancti Roberti*).

En vérité, si Molesme ne tomba pas, du moins en cette période, dans un relâchement tel que le laissent entendre Henriquez et Manrique, il est indéniable que la tension entre conservateurs et partisans d'une réforme provoqua des divisions, du trouble dans les esprits et même des désordres violents.

Autour de 1090, Robert constatant son impuissance à réaliser la réforme dans l'union, laisse Albéric en place et se retire à Aux (Aure) où il est bientôt élu abbé par des moines qui travaillent de leurs mains et vivent dans une grande simplicité. A Molesme cependant, l'énergie et la souplesse d'Albéric, secondé par Etienne Harding, ne réussissent pas du tout à surmonter les résistances. Insulté, battu, fouetté cruellement, mis en prison, Albéric finit par se retirer à son tour avec Etienne et deux autres religieux.

Robert est de retour au plus tard à la fin de 1093, de même que tous les exilés. Les « durs », désarmés devant « le mépris des gens du monde qui ne leur accordaient plus d'aumônes comme auparavant », ont pour cela fait intervenir l'évêque de Langres et le pape lui-même ! La crise semble résolue. Par un heureux hasard, on a là-dessus le témoignage de l'évêque Lambert, premier titulaire du siège d'Arras restauré, qui s'arrêta à Molesme lors de son voyage à Rome. L'autorité morale de Robert s'est encore accrue. On l'avait méprisé, disant que son devoir eût été de se faire obéir, au besoin par la fustigation des coupables, selon la Règle, non de quitter l'abbaye. Il n'était pas un chef à la manière militaire : son humilité et son refus de la violence avaient vaincu la violence.

Les deux camps s'affrontent dès lors de façon toujours

aussi passionnée, mais seulement en honnêtes débats, où les armes sont l'Évangile, la règle et les textes des Pères. La scission sera finalement décidée, sans que le cœur de Robert ne se laisse diviser, ni inféoder à un camp.

### *L'objet du débat*

Le débat de Molesme est d'importance pour la destinée de saint Guérin, qui va en tirer la conclusion la plus pratique et la plus immédiate par un acte, en quittant avec Guy l'abbaye, approuvé en cela par saint Robert.

La Convention de 1097, qui nous a fait connaître le but des deux fondateurs d'Aulps, ne précise pas en quels points essentiels le respect de la Règle était à restaurer, c'est-à-dire quel était l'enjeu de cette longue et ardente contestation.

Le temps a fait son œuvre d'apaisement. D'autres documents ont été publiés et analysés en notre siècle par des hommes compétents. Il se trouve que ceux-ci défendent des thèses plus ou moins divergentes.<sup>15</sup> Les points incontestables n'en ressortent que mieux.

Ce fut à cause de la prospérité matérielle, à propos du travail manuel rendu moins nécessaire, à propos des terres et des revenus, que la tension s'établit entre un souci de fidélité à l'idéal sans compromission et une honnête vertu plus accommodante.

<sup>15</sup> Laurent, *Cartulaires*, I, Introd. pp. 116-118, 127 et suiv. ; Ducourneau, *Revue Mabillon*, 1932, p. 233 ; Lefèvre, *op. cit.*, *passim* ; Lenssen, *Collectanea*, 1932. Une grande partie des documents servant de base à la discussion se trouvent dans Julien Paris, *Nomasticon cisterciense*, ou dans les anciens ouvrages de Janauschek et Manrique (voir bibliographie).

La *Vita sancti Roberti* le dit : « Lorsqu'ils commencèrent à se voir comblés des biens de ce monde, ils commencèrent du même coup à se vider des biens spirituels. »

Les anciens ermites venus de Collan avec Robert et les premiers moines qui les avaient rejoints avaient enduré la faim, ils avaient vraiment gagné leur pain à la sueur de leur front. Les nouveaux venus, les fils de famille admis ensuite, avaient été insérés d'emblée dans un cadre régulier comportant un minimum de confort et de sécurité.

L'évolution des coutumes et la réaction des anciens s'expliquent à partir de là et de la conception tempérée de l'austérité religieuse ancrée alors dans la mentalité générale et dans les mœurs par l'influence de Cluny.

A la seconde étape, les réactions inspirées ou instinctives cherchent leur justification, les arguments se précisent. Guillaume de Malesbury, renseigné grâce à un séjour chez les premiers cisterciens, dit en ses *Gesta regum Angliae* que la règle de saint Benoît fut examinée et discutée point par point à Molesme, d'un bout à l'autre. « Deux moines distingués par leur science et leur vertu » avaient été désignés pour préparer et diriger l'étude. « L'abbé (Robert) ne négligea rien pour que toute la communauté consentît à se réformer selon la règle, mais presque tous refusèrent ; ce qui est enraciné dans l'esprit des hommes s'en arrache difficilement. »

Les reproches adressés aux défenseurs des coutumes sont alignés en dix-neuf points dans l'*Esprit de Cîteaux*. Par exemple, « ils ne s'occupaient au travail en la manière prescrite au chapitre 8 de la Règle, ils ne lavaient pas les pieds des hôtes, ... ils ne reconnaissaient point l'autorité de leur évêque diocésain, contre le chapitre 64, ... contre les saints canons et

leur règle, ils avaient en leur jouissance et sous leur administration des villages, des châteaux, des banques (?), des églises, des cures et des dîmes »<sup>17</sup>. Il est aussi beaucoup question de pellisses, de capuces, etc., non conformes à la règle, car chez les premiers cisterciens le feu de la lutte avait conduit à un certain rigorisme minutieux.

La conduite ultérieure de saint Robert, comme celle de saint Guérin, démontre que leur zèle ne portait pas nos deux saints au rigorisme, ne les exposait pas à confondre la lettre et l'esprit.

Le mouvement de réforme de Molesme, à s'en tenir à son objet, la fidélité à la Règle, n'a rien d'extraordinaire. « Les X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles sont partout scandés par les réformes successives de la vie conventuelle. »<sup>18</sup>

Parmi toutes ces réformes, Molesme présente ceci d'unique : à part son influence sur saint Bruno et la fondation de la Chartreuse, son mouvement aboutit à la naissance, sur l'arbre de saint Benoît, d'une branche tout-à-fait nouvelle par sa structure, un ordre puissamment organisé, bientôt répandu à travers toute la chrétienté occidentale.

Un autre fait qui distingue Molesme, c'est la conjonction dans ses murs, au même moment, de cinq authentiques saints de l'Eglise. Il fallait leurs forces réunies pour opérer une percée à travers le barrage d'inerties et de solidarités complices qui protégeait l'ordre établi.

Le premiers cisterciens se montreront intraitables envers les seigneurs bienfaiteurs les plus puissants, envers tel évêque

<sup>17</sup> Selon le Père Le Nain, *Essai...*, I, pp. 16-19.

<sup>18</sup> *Le Monde féodal*, (Clio), p. 258.

fulminant l'excommunication, envers tout moine menaçant leur indépendance de pauvres.

Saint Albéric et saint Etienne Harding personnifient cet aspect du courant sorti de Molesme, tandis que saint Robert et saint Guérin font preuve d'une énergie spirituelle égale, plus pure encore peut-être, sous l'apparence de ruptures moins rigoureuses.

### *Saint Robert et saint Guérin*

Le débat de Molesme serait aperçu de façon superficielle et, surtout, les raisons de la longue temporisation de saint Guérin face à l'ordre de Cîteaux nous échapperaient, si nous ne connaissions pas la position personnelle de saint Robert et sa conduite au cours du débat et après son dénouement.

A partir de son départ de Molesme, durant près de soixante ans, le rythme des décisions et des étapes marquantes de la vie de saint Guérin se maintient apparemment aussi paisible et lent que sont précipités les changements voulus ou acceptés par saint Robert. La similitude de positions et d'attitude est cependant frappante. C'est pourquoi la conduite de saint Guérin s'éclaire si bien à la lumière de l'exemple de saint Robert.

Le *Petit Exorde* cistercien, œuvre plus ancienne et plus sûre que le *Grand Exorde*, dit que la fondation de Cîteaux, le 21 mars 1098, est issue des entretiens de « plusieurs moines, ensemble avec leur abbé ». Leur abbé, Robert, tous s'accordent aujourd'hui, à le proclamer fondateur de l'ordre cistercien, tandis qu'Albéric en fut le législateur, Etienne Har-

ding, l'organisateur, et Bernard de Clairvaux, le propagateur.

Jusqu'après sa canonisation, au XIII<sup>e</sup> siècle, il n'en fut pas ainsi. Le rôle de Robert fut méconnu, mis au second plan ou nié dans les écrits cisterciens, à une exception près. Selon l'opinion moyenne ou modérée, recueillie à Cîteaux au début du XII<sup>e</sup> siècle par le bénédictin anglais Guillaume de Malesbury, Robert avait bien, le premier, ouvert la voie. D'un élan puissant, *ingenti impetu*, il avait poussé les autres à y entrer, mais « il recula par la suite ; supportant mal le dur régime, il se retira de Cîteaux ».<sup>19</sup>

C'est un fait que Robert revint définitivement à Molesme, après avoir dirigé l'établissement des premiers cisterciens jusqu'au moment où fut inaugurée une petite église abbatiale. Les réticences des anciens cisterciens s'expliquent par là. Un vœu personnel du pape Urbain II et un ordre de l'archevêque de Lyon, légat pontifical, justifient le départ au point de vue formel, mais il n'est pas douteux que Robert fut consentant, parce qu'il ne s'était pas identifié tout-à-fait avec le Nouveau Monastère et la tendance qui s'y renforçait. Il emmena du reste avec lui de Cîteaux à Molesme plusieurs moines qui n'avaient pas reçu l'ordre de rentrer, les mêmes qu'il avait lui-même persuadés de le suivre à Cîteaux lors d'une visite faite, non sans beau courage, à son ancienne abbaye, quelque temps après le lancement de Cîteaux.

<sup>19</sup> Malesbury, Guil, de., *Gesta Regum Angliae* (dans Patrol. latine, t. 179, col. 1286 et suiv. Voir Oldéric Vital, P. L., t. 188, col. 640 : *coactus*, contraint, Robert regagna Molesme. Avis partagé par Lefèvre, « *Que savons-nous...* », p. 83, et *Saint Robert dans l'opinion monastique...*, pp. 28-30.



Rentré à Molesme, Robert se vit confier aussitôt le poste d'abbé. Il réussit à faire régner une telle observance que « par l'excellence de sa discipline », Molesme connut une nouvelle expansion et devança par son développement le futur essor cistercien, couvrant « la France de l'Est, le Luxembourg, les diocèse de Bâle et de Lausanne, d'un réseau de 64 prieurés disséminés en dix-huit diocèses... Par son observance, la vie molesmienne ressemblait à celle de Cîteaux : son caractère agricole était nettement accusé ». Dom Philibert Schmitz, qui donne ces indications dans son *Histoire de l'Ordre de saint Benoît*, affirme que, déjà au cours de la première période, Robert avait « établi la Règle de saint Benoît dans toute sa rigueur, aggravée encore de prescriptions qui visaient la pauvreté collective et la nourriture ».<sup>20</sup>

Il est dit d'autre part que Robert, avant de mourir, approuva et bénit les institutions créées entre-temps par son fils spirituel Albéric, abbé de Cîteaux. Le saint abbé bénissait et ne condamnait pas. Les cisterciens, attirés de plus en plus, le bénissent à leur tour depuis des siècles, ils le déclarent « principal fondateur » et tiennent que tout fut « l'épanouissement de l'esprit profondément monacal de notre Père saint Robert ».<sup>21</sup>

Quant à la pédagogie de saint Robert, dom Oldéric Vital, moine anglais contemporain, informé sur place, rapporte les paroles qu'il adressait à ses moines avant le départ pour Cîteaux : « Je vous rappelle l'existence inimitable des Pères d'Egypte comme élément d'information pour la recherche

<sup>20</sup> Schmitz, dom Philibert, *Histoire de l'Ordre de saint Benoît*, III, pp. 108-109.

<sup>21</sup> Lenssen, *Collectanea*, 1937, p. 170.

du bien. Mais, par là, aucun engagement ne vous est imposé de force. Tout au plus, une saine émulation vous est proposée. »<sup>22</sup>

Si l'on a présent à l'esprit le souci de saint Robert de ne violenter ni contraindre personne, ses effacements successifs se comprennent sans qu'il soit besoin de soupçonner jamais une pusillanimité si contraire au courage constant dont fit preuve par ailleurs cet homme doucement tenace, *satis pertinax*, selon le mot d'Oldéric Vital.

Ni le manque de courage, ni la crainte des austérités ne sont en cause dans le retour définitif de Robert à Molesme. Nous devons y voir pour une part son esprit de soumission, pour une autre part, sa réserve devant la tendance au rigorisme et à l'exclusivisme qui l'emportait alors à Cîteaux. Oldéric Vital exagère à peine lorsqu'il dit que, sous la conduite d'Albéric, on observa parfois la règle de saint Benoît « comme les Juifs suivaient la loi de Moïse » — ou comme on imagine qu'ils la suivaient.

Le rigorisme et l'exclusivisme rompaient l'unité morale de la famille de saint Benoît, unité qui paraissait sans doute plus importante à Robert que le fait de porter ou de refuser tel habit, puisqu'aussi bien la règle prévoit que « les frères porteront des vêtements adaptés à la diversité des climats et aux variations de la température ». (cap. 55.)

Dans le sens de la paix et de l'unité, saint Robert fit si

<sup>22</sup> Dans son *Hist. eccl.*, Oldéric Vital écrit que, devant l'opposition des moines, Robert, fort tenace, se retira, *abbas in sua satis pertinax sententia, recessit ab eis cum duodecim sibi assentientibus*. (Patrol. lat., t. 188, col. 640.)

bien que saint Bernard, cistercien très conquérant et peu semblable à lui, entretenait les meilleurs relations avec Molesme.

Extérieurement, saint Guérin suit un itinéraire presque exactement contraire de celui de saint Robert : il garde ses distances très longtemps envers Cîteaux et finit par y adhérer pour toujours. Point par point cependant, on retrouve dans sa conduite la mise en œuvre fidèle de l'esprit et des méthodes de saint Robert, le même refus du rigorisme et de la contrainte, une patience plus grande encore pour persuader.

Pour la conception et la pratique de la pauvreté collective, la similitude est également parfaite. Guillaume de Malesbury résume l'action d'éveil initial menée par Robert à Molesme, en disant que l'abbé Robert rassembla ses disciples, les instruisit en la sainte pauvreté, leur fit connaître les usages et les expériences d'autres communautés... On vient de voir qu'il réussit plus tard en sa dernière période de Molesme à faire accepter par ses moines des décisions nouvelles touchant la pauvreté collective. On le sait, celle-ci est plus difficile aux monastères que la pauvreté du vêtement.

Saint Guérin, modelant et réformant inlassablement son abbaye, donnera de son côté un exemple peu ordinaire de détachement à l'égard des possessions abbatiales. Eclairé par les dures expériences de saint Robert, il subordonnera toutefois à l'assentiment de ses frères la réalisation des projets les plus importants.

En tout, nos deux saints pratiquent une pédagogie à la fois exigeante et sans compromis quant à l'idéal proposé, réaliste, tolérante, patiente, par vive conscience de l'illusion et des dangers du purisme.

En 1104, l'abbé de Molesme Robert participe, à Troyes, à un concile national, au milieu d'une foule d'archevêques, d'évêques et d'abbés. Chacun peut le croire honoré, récompensé, ou bien le mépriser en songeant à ses « avatars ». Son cœur est paisible, dans la solitude au milieu du monde, dans l'humilité, dans l'humiliation.

Quelques jours plus tard, une grande assemblée féodale se tient à Molesme sous ses auspices. C'est le genre de servitudes qu'il avait voulu fuir en allant fonder Cîteaux. Ses fils de Cîteaux pensent qu'il a capitulé. Il leur envoie encore, en 1110, à la veille de sa mort, quelques religieux fervents, pour renforcer leur monastère, incertain de pouvoir survivre faute de recrues.<sup>24</sup>

Saint Robert sauve l'institution, mais c'est comme par surcroît. Son attention est toute donnée à l'Esprit qui le guide, au jour le jour, et aux hommes auxquels il se donne. L'abbé de Molesme semble avoir passé sa vie en expériences de vie religieuse, un peu comme Gandhi en expériences de vérité dans l'action. Au fond, il n'a voulu que frayer son modeste chemin, ouvrant par surcroît la voie à beaucoup d'autres et à une nouvelle famille religieuse.

À part son penchant à la solitude et à l'érémisme, penchant sacrifié au service de ses frères, une note constante — qui passa à Cîteaux — apparaît à travers toutes les étapes : la recherche de l'équilibre de la vie religieuse dans l'union de la prière et du travail gagne-pain, non dans le raffinement et l'exaltation des cérémonies liturgiques, comme à Cluny.

Une seconde note ne passa pas d'emblée à Cîteaux : la compréhension, l'accueil ou du moins la tolérance à l'égard

<sup>24</sup> Le Nain, *Essai...*, I, p. 30.

de chacun et à l'égard des diverses règles religieuses et familles spirituelles. Saint Robert présente une tonalité orientale, il est un trait d'union entre le monachisme occidental et le monachisme d'orient, où existent des règles religieuses diverses, non des ordres organisés. Toutes les règles sont le bien de chaque moine, qui s'applique à suivre telle ou telle d'entre elles, suivant son inspiration, selon les lieux et fonctions qu'il occupe.<sup>25</sup>

Saint Guérin nous a conduits à découvrir et à vénérer son maître après Jésus-Christ, saint Robert, foyer rayonnant qui n'offusque pas sa propre sainteté, qui l'éclaire, comme il éclaire celle des saints Albéric et Etienne, et celle de saint Bernard lui-même.

Par la présence et l'exemple, de saint Robert, le caractère de ces moines réalisateurs ou organisateurs s'enrichit d'une nuance plus parfaite de gratuité, d'amour humble, sans ambition, qui est la nuance de saint Robert.

Au long de ses réalisations et de ses réformes, en son ardeur tenace et, encore plus, patiente, saint Guérin est le plus proche de Robert, il est le fils selon le cœur d'un maître qui ne chercha pas à former des disciples, mais des frères respectueux de l'appel de Dieu.

### *De Molesme à Aulps*

Au moment de quitter Molesme pour retrouver notre saint à Aulps, où il succède à Guy, le sens de la décision prise

<sup>25</sup> *Revue liturgique et monastique*, 1929-1930, pp. 136-137, « Le monachisme byzantin ».

autour de l'an 1094 par les deux fondateurs de l'abbaye des Alpes nous est assez clair. Son importance et le rôle de précurseur et de stimulant, sinon d'inspirateur, joué par le monastère d'Aulps relativement à Cîteaux, sont bien mis en lumière par la conclusion de l'étude de Lefèvre *Saint Robert dans l'opinion monastique des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles*.

Après avoir analysé, daté, évalué de façon critique les sources cisterciennes et les sources non cisterciennes, en les reproduisant intégralement quand il en valait la peine<sup>26</sup>, Lefèvre écrit :

« De cette succession d'opinions contradictoires, que peut retenir l'historien ? Uniquement ce que permettent d'affirmer des documents officiels, contemporains de la fondation de Cîteaux en 1098... On y joindra la charte de fondation d'Aulps en 1097. Voici les témoignages convergents de ces textes sur la personne de Robert et son rôle dans la réforme cisterienne.

» En 1097, il remplit le vœu des ermites d'Aulps qui désirent pratiquer *artius* (plus strictement) la Règle de saint Benoît. Peu de temps après, sans doute dans l'été de 1097, il prend lui-même la tête du groupe des moines de Molesme qui poursuivent le même dessein et qui, afin de le réaliser, gagnent la solitude de Cîteaux. Il est le premier destinataire de l'*Epistola Hugonis legati* qui expose le *propositum* des premiers cisteriens : *regule beatissimi Benedicti ... artius deinceps atque perfectius inherere velle...* (s'en tenir désormais de façon plus stricte et plus parfaite à la règle de saint Benoît). »

<sup>26</sup> *Analecta bollandiana*, 1932, pp. 233-244 ; Lefèvre, *Que savons-nous...*, pp. 5-41 de *Revue d'Hist. eccl.*, 1956, t. LI.

Sont ainsi établis le lien profond et la continuité qui rattachent les fondateurs d'Aulps à saint Robert d'une part, au Cîteaux primitif d'autre part.

Lorsque Guy et Guérin quittent Molesme, Robert est âgé d'une soixantaine d'années environ. Il est rentré peu auparavant d'Aux, ou Aure, avec ses plus fidèles compagnons, aux premiers rangs desquels on peut placer Guy et Guérin. Sans doute est-ce pour avoir goûté la vie érémitique en compagnie de Robert, à Aux, que Guy et Guérin ont demandé presque aussitôt l'autorisation de se retirer loin de Molesme et de ses débats, qui reprennent alors de plus belle.

C'est trois ans plus tard que Robert signe l'acte consacrant l'existence de Sainte Marie des Alpes et déterminant les obligations et droits de la nouvelle abbaye à l'égard de Molesme.

Louis-J. Lekai, le plus récent historien des *Moines Blancs*, souligne également à ce propos, à la suite de Lefèvre, la similitude presque littérale des textes concernant Aulps et Cîteaux. L'acte de fondation d'Aulps laisse entrevoir, dit-il, la fondation de Cîteaux, une année plus tard, « dans des circonstances toutes semblables ». Le succès du nouvel établissement encourage Robert et ses compagnons à entreprendre à leur tour une création pareille <sup>27</sup>.

L'approbation solennelle donnée par Robert à la fondation d'Aulps signifie que l'expérience réalisait bien ses vœux. Au surplus, parmi les nombreuses fondations enregistrées par le saint Abbé de Molesme, Aulps est la seule qui reçoive le rang d'Abbaye, les autres étant des prieurés. L'usage réservait, dit-on, le titre d'abbaye à des maisons comptant au moins

<sup>27</sup> Lekai, *Les Moines Blancs*, p. 27.

trente moines. Il est très improbable que le monastère d'Aulps comptât déjà trente moines en 1097.

L'abbaye de Molesme conserve dans ses chartes le nom du moine Guérin sur un acte particulier concernant le mariage d'un serf de l'abbaye et d'une « serve » de St-Oyend <sup>28</sup>. L'abbaye fondée par saint Robert possédait donc des serfs. L'abbaye d'Aulps en possèdera à son tour, plus tard ; il ne s'en trouve aucune mention au temps de saint Guérin. Le servage n'était pas un total esclavage, les serfs avaient quelques droits. L'institution n'était tout de même pas un fruit du christianisme, mais un héritage du paganisme, trop longtemps toléré.

Du moins relève-t-on comme un dernier signe de l'influence de saint Robert le fait que l'abbaye de Molesme ait manifesté par la suite un esprit nettement libéral envers ses serfs, cela en contraste avec tant d'autres couvents qui, nous dit dom Ursmer Berlière <sup>29</sup>, se distinguèrent par leur dureté.

<sup>28</sup> Laurent, *Cartulaires*, II, no. 171.

<sup>29</sup> Berlière, dom U., *Revue bénédictine*, 1931, p. 336.



### *Chapitre III*

## QUELQUES ACTES DE SAINT GUÉRIN, ABBE

### *Sens des premiers actes officiels*

Au sortir des débats fiévreux — et fructueux — de Molesme, nous retrouvons saint Guérin en Savoie au moment où il succède à son premier compagnon Guy, comme abbé de Sainte Marie des Alpes. Ici, c'est la paix et l'union. Aucun usage contraire, aucune règle mitigée ne contrarient le désir de fidélité parfaite.

Durant près de trente ans, le nouvel abbé va diriger l'abbaye. Celle-ci recevra de lui sa « grande forme monastique ». Les épreuves ne font sans doute pas défaut mais, après les difficultés avec la filiale de Balerne, qui viennent d'être résolues par saint Robert peu avant sa mort, survenue en 1111, du vivant de Guy, l'histoire ne révèle aucun incident, aucun procès, aucune scission. Il est permis de penser que la bonté et la prudence de l'abbé prévoient et préviennent autant que possible les écueils. Les moines agrément l'esprit qui anime leur supérieur et ses initiatives successives. Ils l'ont placé à leur tête par un choix entièrement libre, grâce au privilège que la bulle du pape Pascal II a accordé à l'abbaye d'Aulps le 2 mars 1103.

Les premiers actes officiels où intervient saint Guérin indiquent une expansion nouvelle par afflux de vocations. La première charte où notre saint figure comme abbé est une donation obtenue en 1113, à St-Cergues près de Genève, « afin que le Seigneur soit servi en ce lieu » et « qu'il y soit construit une maison d'habitation pour les serviteurs de Dieu ».<sup>1</sup> Le donateur est Guy de Faucigny, l'évêque de Genève qui avait accueilli Guy et Guérin à leur arrivée de Molesme.

L'acte de 1113 aide à fixer la date de l'élection de Guérin qui se situe entre 1110 et 1113, soit entre le dernier acte connu de Guy et le premier de Guérin.<sup>2</sup>

Une autre donation, reçue vers 1121, est pour nous du plus vif intérêt : Gautier d'Aix, vice-seigneur de Rumilly, cède la Combe de Cessens à Guérin, abbé d'Aulps. La pièce originale a traversé les siècles, elle est conservée aux archives d'Annecy.<sup>3</sup> Autre élément digne d'intérêt : les moines instal-

<sup>1</sup> *Régeste genevois*, No 253 ; Besson, *Mémoires pour l'histoire des diocèses de Genève, Tarentaise...*, Preuves, No 14, p.341. Besson note que le sceau de l'évêque pend au bas. *Gallia christiana*, trompée sans doute par la notoriété de Guérin, date de 1113 la fondation même de l'abbaye. (t. XV, p. 486).

<sup>2</sup> Le Nain, en référence à la bulle de Calixte II, avait indiqué 1120, faute sans doute d'avoir connu l'existence de l'acte de St-Cergues.

<sup>3</sup> « Au nom du Seigneur, moi Gautier, pour le repos de mon âme, pour l'âme de tous mes ancêtres et de mon fils Gaultier, je donne à Dieu, à la Bienheureuse Vierge Marie d'Aulps et au seigneur Guérin, abbé de cette église, une terre appelée autrefois le Fornet (Fornalus) et aujourd'hui La Combe, située dans le pays d'Albanais, sur la montagne où s'élève le château de Cessens (Sexent). Rodolphe de Faucigny, sa femme, son père, ses frères et ses fils ont approuvé cette donation. »

La charte originale se trouve aux Archives départementales d'Annecy, SA 198, pièce 2. Elle fut publiée d'abord par Ménabréa dans *Mémoires Acad. Savoie*, t. II, p. 304.

lés en ce lieu ont formé la plus glorieuse filiale d'Aulps. Nous la retrouverons sous le nom de Hautecombe.

La même année 1121, Guérin, abbé d'Aulps, apparaît comme témoin lors d'une donation de terre faite par Gerold de Neuvecelle aux Augustins de l'abbaye voisine d'Abondance<sup>4</sup>. Par là sont manifestées les bonnes relations que notre saint sait entretenir avec les confrères de la région. Ses successeurs ne réussirent à suivre son exemple que de très loin.

Avec Guérin, les différends, s'il s'en présente, conduisent à des arrangements. Au besoin, sa modestie et sa sagesse le font recourir à des conseillers ou à des arbitres. Cela se produit en 1130 pour le règlement d'une contestation entre son abbaye et celle de Romainmôtier.

La présence de notre abbé est bénéfique pour d'autres maisons. En 1131, il signe comme témoin l'acte portant diverses donations faites à l'abbaye de Bonmont par Gaucher de Divonne.<sup>5</sup>

En résumé, selon les premiers documents rencontrés, saint Guérin se signale dès le début par des actes d'amitié et de paix et par un nouvel accroissement du nombre des moines désireux de vivre à son école.

### *Une bulle, à première vue, gênante*

Dans l'histoire du saint abbé des Alpes, une bulle provoque d'abord surprise et embarras. Elle est concédée par le pape Calixte II à Guérin, abbé de Sainte Marie d'Aulps, en date

<sup>4</sup> Mercier, *L'Abbaye d'Abondance*, doc. No 3 ; *Régeste genevois*, 262 bis.

<sup>5</sup> *Régeste genevois*, No 280 et Spon, *Histoire de Genève*, doc. I.

du 20 avril 1120. Les privilèges accordés paraissent exorbitants. Les abbés d'Aulps ne peuvent, par exemple, être obligés par aucun évêque à prendre part à un synode diocésain ; nul évêque n'a le droit de les excommunier ni de les citer devant un tribunal ecclésiastique ; les religieux d'Aulps seront libres d'aller recevoir les ordres sacrés « de quelque évêque catholique que bon leur semblera ». <sup>6</sup>

Sans doute serait-il aisé de découvrir des cas semblables d'exemptions en ces siècles régis par le privilège. Les cisterciens, qui avaient voulu se distinguer par le mépris des privilèges et se contenter du seul droit de suivre la Règle strictement, n'avaient pas tardé à entrer dans le mouvement et à en prendre la tête. La Charte de Charité approuvée en 1119 ouvrait la voie vers l'exemption totale. Plus tard, peu avant l'adhésion d'Aulps à Cîteaux, une bulle d'Innocent II (1132) exemptera des dîmes dues aux évêques et de la participation aux synodes tous les cisterciens. Le privilège paraîtra tout de même excessif et Pierre le Vénérable lui-même croira devoir sortir de sa réserve pour exprimer son inquiétude, sinon son désaveu.

En sollicitant la bulle de 1120, saint Guérin ne fit-il que suivre le courant ? Ce que nous savons par ailleurs nous interdit en tout cas de penser qu'il ait été inspiré par les mobiles d'intérêt et de commodité qui poussaient alors à rechercher des privilèges semblables. L'ordre normal de

<sup>6</sup> *Inventaire inédit...*, No 2. La bulle est « *sellée d'un sel de plomb où est son nom (Calixte) et l'effigie de S. Pierre et de S. Paul* ». (*Inventaire inédit*, No 2). Un extrait de la bulle de 1120 à saint Guérin fut fait le 12 juin 1426, signé de trois notaires et de l'Official de Genève (*Inventaire inédit*, No 3), cela sur l'ordre de l'évêque de Genève qui trouvait les privilèges exorbitants.

l'Eglise était ainsi bouleversé par la mise à l'écart de l'autorité de l'évêque. Il ne faudra du reste pas plus d'un siècle pour que le pouvoir suprême de l'Eglise réagisse nettement. Le concile de Latran (1223) enlèvera aux supérieurs d'abbayes diverses fonctions épiscopales et pastorales. « Il ne reste plus, disaient les évêques, qu'à nous ôter la crosse et l'anneau et à nous mettre aux ordres des moines. »<sup>7</sup> Ce concile confirmera du même coup d'innombrables décisions de conciles régionaux demeurés sans effet.

Dans la recherche d'une explication de l'attitude de saint Guérin, on ne se trompera pas en voyant l'une de ses causes dans le rôle de seigneurs féodaux joué par les évêques comme par les monastères. Quelle animation, quel soutien spirituel pouvait-on attendre de jeunes fils de familles hissés sur les sièges épiscopaux par le jeu des rivalités, voire par simonie, et pratiquant le cumul des bénéfices ? L'ordre de la féodalité entretenait le désordre dans l'Eglise.

Circonstance locale, Guy de Faucigny, le grand ami des moines, venait de mourir en 1119. Son successeur Humbert de Grammont (1120 à 1135 environ) inspira-t-il des craintes spéciales au saint abbé ? Elu en 1120, ce prélat put recevoir en moins d'une semaine les ordres mineurs des mains de l'archevêque d'York, en présence de Calixte II, et les ordres

<sup>7</sup> Ou encore : « A eux les églises, les villes, les châteaux, les dîmes, les oblations des vivants et des morts. Les chanoines et les clercs sont tombés en discrédit depuis que les moines, qui passent pour avoir abandonné ce monde et toutes ses concupiscences, poursuivent avec une insatiable avidité les choses du monde et, dédaignant le repos que leur offre saint Benoît, ne s'occupent nuit et jour qu'à dérober les droits des évêques. » (Chron. Cassin, I. VII, c. 80). Sur la conquête des privilèges par les ordres religieux, voir Mahn, *L'Ordre cistercien et son gouvernement...*, pp. 73-172 (Paris, 1945).

majeurs et la consécration épiscopale, des mains de Calixte II lui-même. De telles faveurs ne distinguaient pas toujours une vertu éminente. Arducus, qui succéda à Humbert, justifia encore mieux les précautions de saint Guérin. Il nous reste à son sujet deux lettres de l'ami de saint Guérin, saint Bernard. Dans la première, il est dit : « Si la sainteté de vie n'a pas précédé votre élection, que du moins elle la suive ! » Et dans la seconde : « En effet, vos actions et vos études passées n'ont ressemblé en rien à une préparation à la charge d'évêque. »

A la suite de la bulle d'exemption, aucune tension ne se manifeste entre Guérin et Humbert. On est amené à croire que la bulle fut obtenue avec le consentement de l'évêque, avec son appui peut-être, par exemple à l'occasion du sacre. Ce ne serait pas un cas unique du pouvoir de persuasion de notre saint. On n'imagine pas comment aurait pu être obtenue, autrement que dans une ambiance toute paisible, une bulle privant de ses droits à l'égard de l'abbaye un évêque si spécialement choyé par le pape<sup>8</sup>.

Si l'on se rappelle encore que Calixte II n'avait été couronné qu'en 1119 et qu'il avait été jusque là archevêque de Vienne, dans le proche Dauphiné, on ne doute plus que la bulle d'avril 1120 ait été accordée en relation avec le sacre d'Humbert, par un pape qui connaissait très bien les situations locales, comme il connaissait Humbert et saint Guérin lui-même. La présence de Guérin, abbé d'Aulps, est signalée en d'autres circonstances importantes pour la région. Nous le

<sup>8</sup> Anselme Dimier, *San Guarino*, p. 90 : «...y con quien San Guarino había debido tratar más de una vez algún negocio. » Les deux lettres de saint Bernard à Arducus sont citées par Spon, *Histoire de Genève*, t. I, pp. 40 et 41. (Vers 1134-1135).

retrouverons dans les environs de Genève quatre ans après le sacre d'Humbert.

Ajoutons que la bulle de 1120 prononce l'indépendance complète d'Aulps envers Molesme et annule la bulle du 2 mars 1103 qui maintenait certains éléments de subordination.

A ce sujet, on n'accusera pas l'abbé d'Aulps d'avoir brusqué les choses. Saint Robert était décédé depuis dix ans et l'abbaye d'Aulps existait depuis près de trente ans, avec son objectif propre. Soustraire Aulps à l'autorité de Molesme était un acte de prudence. Molesme demeurait alors une abbaye estimable, nous l'avons dit, mais, surtout depuis la mort de Robert, le style clunisien prédominait à nouveau. Molesme est désignée assez ouvertement dans la bulle comme l'un des dangers pouvant menacer la vie religieuse d'Aulps.

Enfin, clause qui éclaire toutes les autres, le pape interdit à qui que ce soit de rien changer à la règle de saint Benoît observée et suivie dans le monastère et abbaye d'Aulps.

Libre de ses décisions, l'abbé Guérin peut attendre l'heure favorable en gardant son abbaye dans la paix, à l'écart des passions suscitées précisément en ces années-là par l'expansion de Cîteaux. La petite guerre bat son plein. En la même année 1120, le jeune abbé de Clairvaux, Bernard, publie un premier réquisitoire contre les bénédictins traditionnels. Il y développe une vingtaine de griefs. Trois ou quatre ans plus tard, c'est la célèbre *Apologie*, « satire magistrale », dit aujourd'hui le cistercien Lekai.

Aux yeux de Guérin, supérieur d'une communauté « réformée » à sa naissance, la polémique n'a pas à venir troubler ses moines. Le passage à Cîteaux ne s'accomplira que quinze ans plus tard.

*Aux origines des libertés de Genève*

A la différence de saint Bernard, saint Guérin ne cherche en rien à influencer la vie politique de ses contemporains, pas même à l'échelle modeste de la Savoie. Une fois pourtant, nous le voyons apparaître au premier plan, comme conseiller, au traité de Seyssel qui va exercer une influence marquante et durable sur les destinées temporelles et spirituelles de la cité de Genève. L'acte de Seyssel est considéré comme le fondement du droit public de l'ancienne Genève. C'est aussi une sorte de Canossa des comtes de Genevois-Faucigny.

Guy de Faucigny, l'évêque accueillant, l'ami des moines de Cluny, d'Aulps et d'ailleurs, se repentit sur son lit de mort d'avoir aliéné trop de biens qui ne lui étaient pas personnels. Il s'était montré généreux surtout en faveur de son frère Aymon, comte de Genevois, qui avait reçu des châteaux et divers droits. A partir de là, les comtes avaient accaparé de nouveaux « droits » par la violence. Le successeur de Guy, Humbert de Grammont, réagit, engagea la lutte, obtint de Calixte II l'excommunication du comte qui, ébranlé, accepta de composer lorsque l'archevêque de Vienne en Dauphiné intervint à son tour « à cause de l'obstination des parties ».

Un conseil d'arbitrage fut réuni en 1124 à Seyssel, sous la présidence de l'archevêque de Vienne, Pierre, légat du pape, assisté de l'évêque de Lausanne Géraud, *et coram Garino Alpense*, « et en présence de Guérin d'Aulps » et de sept autres personnages civils et ecclésiastiques.

Aux termes du traité, le comte de Faucigny abandonne à l'église de Genève en propriété perpétuelle tout ce qu'il a reçu de son frère et tout ce qui ne faisait pas partie de son fief, de même que le tiers des redevances ou dîmes qu'il per-



cevait. Il invite ses vassaux à en faire autant. Le comte jure fidélité à l'évêque de Genève et déclare qu'il lui fera hommage « sans préférence autre que de l'empereur ». L'évêque reçoit ou récupère le titre et les fonctions d'unique seigneur de Genève, le droit de rendre la justice, de battre la monnaie, de confisquer les biens des voleurs, de percevoir les droits de péages, pêche et pâturages. Le comte ne pourra bâtir aucun fort sans le consentement de l'évêque, il aura seulement un lieutenant pour le civil. Une phrase de la dernière partie de l'acte résume tout : « Le comte a abandonné en paix à l'évêque toute la ville de Genève. »<sup>9</sup> Par la suite, le traité de Seyssel sera toujours invoqué et repris dans les arrangements successifs entre les pouvoirs rivaux.

Le rôle des conseillers consista essentiellement à apaiser les esprits « obstinés », à établir le climat de bonne volonté et de confiance qui est sensible dans le texte. La victoire de l'évêque et la défaite du comte sont voilées par la sérénité des termes de l'accord. Il n'est pas surprenant qu'un passage du traité loue l'influence des conseillers grâce à qui la paix fut rendue possible : *religiosorum virorum consilio*.

Si important qu'ait été le rôle des conseillers, il ne put renverser le rapport des forces en présence ni faire oublier les plus graves préoccupations des hommes de l'époque. Les hommes d'Eglise en particulier, et des esprits religieux

<sup>9</sup> V. *Régeste genevois*, No 267, V. Van Berchem, *Humbert de Grammont*, p. 84. V. Spon, *Recueil...* t. II, doc. I, et t. II, 3-6.

Selon Ruffin, *Vie de saint Guérin*, Calixte II avait lui-même désigné à l'archevêque de Vienne Guérin comme « personnage le plus capable de mener à bonne fin cette affaire épineuse ». De fait, ce pape connaissait le saint abbé d'Aulps au moins depuis le sacre de Humbert de Grammont et les démarches qui avaient abouti à l'autonomie d'Aulps et à son exemption à l'égard des évêques de Genève par la bulle de 1120.

éclairés, s'employaient passionnément à dégager la fonction spirituelle de l'Eglise et du sacerdoce de l'emprise et de la tyrannie des seigneurs laïcs. La querelle des investitures laïques procédait chez les meilleurs d'un souci sincère de réformer l'Eglise. La simonie et d'autres désordres proliféraient dans le cadre de la féodalité, lui-même incrusté dans le corps de l'Eglise.

Donner le pouvoir aux évêques semblait à de bons esprits une solution inévitable, voire excellente. Le détachement simple et radical de Pascal II (1098-1118) paraissait teinté d'utopie. Ce pape prophète, qui venait de mourir, avait fait sensation et scandale en prônant l'abandon pur et simple, aux mains des laïcs, de toutes les fonctions temporelles.

Rien n'autorise à affirmer que saint Guérin, comme premier conseiller à Seyssel, ait poussé dans le sens de Pascal II. Plus tard, évêque de Sion, il sera également chef temporel et soutiendra les droits de son église en présence d'une assemblée plus solennelle que celle de Seyssel. Conciliant, bon, réaliste, il contribua à apaiser le comte, mais il demeura dans le courant clérical dominant alors à Genève.

Le peuple de la ville n'avait certes pas été consulté. La princesse Marie-José, historienne de la maison de Savoie, n'a cependant pas tort d'écrire que « les habitants de Genève, jaloux de leur indépendance, préféreraient la tutelle d'un évêque à celle d'une trop puissante famille féodale ». <sup>10</sup> Ce fut à partir de l'acte de Seyssel que les citoyens de Genève, mentionnés là pour la première fois, purent développer leurs droits et libertés, d'abord sous la protection de l'évêque, plus tard contre le pouvoir de l'évêque.

<sup>10</sup> Marie-José, Princesse, *Amédée VIII*, p. 143.

En définitive, le renforcement et la concentration de tous les pouvoirs dans les mains de l'évêque, tels que décidés à Seyssel, favorisèrent de façon paradoxale le mouvement qui allait faire de Genève la cité de Calvin. Sous l'autorité de chefs laïcs, comtes de Genevois ou ducs de Savoie, la foi catholique n'eut pas été impliquée pareillement dans la lutte entre le peuple et le pouvoir. Il est vraisemblable qu'elle eût été sauvegardée comme en Savoie. Le plus sage conseiller avait-il le moyen de le prévoir en 1124 ? Il n'avait pas le moyen de renverser le courant dominant.

### *Hautecombe, l'illustre filiale*

Hautecombe est dite illustre parce qu'elle prospéra magnifiquement, allant jusqu'à compter deux cents moines. Elle donna à l'Eglise deux papes, Célestin IV et Nicolas III, et plusieurs cardinaux et évêques ; elle reçut aussi en sa chapelle la garde des tombeaux de la maison de Savoie.

Saint Guérin est appelé abbé de Hautecombe dans le Martyrologe de Cîteaux (6 février) édité à Dijon par les Bollandistes. Le titre de fondateur lui conviendrait mieux, car il n'exerça pas directement la fonction d'abbé à Hautecombe. Comme fondateur, il ne lui suffit pas d'obtenir, vers 1121, de Gautier d'Aix, les terres nécessaires à l'établissement d'un groupe de moines à la Combe de Cessens. Dans des conditions mal définies, sur lesquelles nous aurons à revenir, il dut former les animateurs appelés à prendre en main la nouvelle communauté. Il les forma à sa façon solide et patiente, si l'on en juge à l'heureux essor de la première période.

La Combe de Cessens ou Hautecombe se trouvait à vingt

minutes de l'église actuelle de Cessens. « Un petit cloître fut bâti, une chapelle et quelques bâtiments dont les ruines, paraît-il, se voyaient encore au XVI<sup>e</sup> siècle. Plus rien n'en subsiste aujourd'hui, pas même le nom de Hautecombe. » <sup>11</sup>

La communauté elle-même n'avait pas disparu, elle s'était transportée sur les bords du lac du Bourget, où elle avait conservé le nom de Hautecombe, bien que le nouveau monastère ne fût pas installé dans une combe, mais sur un promontoire dominant le lac.

Le premier biographe moderne de notre saint, Ruffin, affirme que « de Seyssel, Guérin s'était rendu directement à Haute-Combe qui n'en est éloignée que de quelques lieues, pour y installer les moines de son monastère de Cessens. » Le transfert, pense Ruffin, avait été décidé pour des raisons de tranquillité, parce que la Combe de Cessens située sur le passage entre Rumilly et Ruffieux tendait à être trop fréquentée. Guérin avait observé les inconvénients d'une telle situation à Molesme. <sup>12</sup>

Que saint Guérin ait profité de sa présence à Seyssel pour aller installer ou visiter les moines déplacés de la Combe de Cessens, on peut en douter, car la date du transfert n'est pas connue. Le savant historien de Cîteaux, Janauschek, a réduit à néant l'opinion admise par d'autres historiens avant lui, et encore après lui, selon laquelle l'abbaye de Hautecombe aurait été transférée en 1125, sous la direction d'Amédée de Hauterive, le futur saint évêque de Lausanne. Ces historiens ont sans doute suivi soit Delbène, soit la chronique qui inspira Delbène et dont Janauschek démontre les erreurs. Un exem-

<sup>11</sup> Gabriel Perouse, *Hautecombe, abbaye royale*, p. 4.

<sup>12</sup> Ruffin, *Vie de saint Guérin*, p. 84.

ple : en 1125, Amédée de Hauterive n'était âgé que d'une quinzaine d'années. Autre exemple : la dite chronique affirme que Hautecombe adhéra à l'ordre de Cîteaux la même année 1125, Janaushek établit soigneusement pourquoi cela est impossible.<sup>13</sup>

Il importe peu, à vrai dire, que la date et les conditions du transfert ne figurent sur aucun document, non plus que le moment exact et les circonstances où saint Guérin admit la pleine autonomie de Hautecombe. A propos de ce dernier point, on le sait assez, les conflits suscitent plus d'actes écrits que les décisions prises à l'amiable. Ainsi la solennelle convention réglant les graves difficultés surgies entre Aulps et sa première filiale Balerne, au temps de l'abbé Guy. Guérin se rappelait les dures contestations subies alors par Aulps. Pour sa part, il avait lui-même obtenu, par la bulle de 1120, la rupture des derniers liens rattachant son abbaye à Molesme. On comprend donc qu'il ait voulu de bonne grâce laisser Hautecombe prendre le large, s'éloigner vers le Bourget et devenir indépendante sous la sage direction de l'abbé Vivian. Celui-ci et ses moines devaient précéder Guérin et son abbaye au sein de l'ordre de Cîteaux.

<sup>13</sup> Janaushek, *Originum cisterciensium...* t. I, p. 35. V. aussi Dimier, *Saint Bernard et la Savoie*, p. 41, note 50. A. de Jussieu, archiviste, avait été induit en erreur, sans doute par Delbène ou sa chronique. Dans son introduction à *Nice et la Savoie* de Joseph Dessaix, il écrivit en 1864 : « A cette époque, les religieux d'Aulps ayant abandonné la règle de saint Benoît pour suivre celle de saint Bernard, des moines de Cessens se réunirent sous la direction de saint Amédée d'Hauterive et quittèrent leur vallée ou combe de Cessens pour fonder sur la rive opposée du lac du Bourget, dans un lieu appelé Charaya, un couvent qu'ils appelèrent Hautecombe, sans doute en souvenir de l'ermitage qu'ils venaient d'abandonner. »

Ce fut au contraire Hautecombe qui entra la première dans la filiation de Clairvaux quelques années seulement après le transfert.

Pour le reste, de persistantes divergences entre auteurs indiquent tout de même que les points de repère vraiment sûrs sont rares. La valeur de l'acte qui établit le rôle de notre saint n'en est que mieux soulignée. La donation de 1121 constitue en effet le point incontestable et incontesté : Gautier d'Aix céda ses terres de la Combe de Cessens « à Dieu, à la Bienheureuse Vierge Marie d'Aulps et à dom Guérin, abbé de cette église. »<sup>14</sup> L'acte original est conservé aux archives départementales d'Annecy.

On est d'autant plus surpris que le nom même de saint Guérin soit omis en tel gros ouvrage, traitant de l'histoire de l'abbaye royale de Hautecombe. La chose s'explique d'une autre manière que pour saint Robert dont le nom comme fondateur disparut également, pour un temps, des listes et écrits de Cîteaux.

On imagine comment, dans sa gloire, du haut de son rocher solitaire, l'abbaye princière put se former de ses origines une image embellie. Histoire et légende s'amalgamèrent en la « vieille chronique » — du XV<sup>e</sup> siècle ? — utilisée sans méfiance à la fin du XVI<sup>e</sup> par Alphonse Delbène, abbé commendataire.

Cet aimable humaniste envoya en 1593 à l'abbé général de Cîteaux un rapport où il faisait remonter les origines de son abbaye plus haut que celles de Sainte Marie des Alpes ! Aulps n'aurait eu encore que deux abbés, Guy et Guérin, quand Hautecombe de Cessens en aurait compté déjà une demi-douzaine.<sup>15</sup> Effet d'une rivalité entre les deux grandes

<sup>14</sup> Voir note 3.

<sup>15</sup> Janauschek, *Orig. cisterciensium...*, t. I, p. 35. Voici le récit, remontant au XV<sup>e</sup> siècle, publié par M. Cibrario, p. 119 de *Mémoires et Doc. Société Sav. d'Histoire*, t. XI, 1867 : « L'an 1101, quelques homi-

abbayes savoyardes ? Un manuscrit du XV<sup>e</sup> siècle, conservé naguère à Turin, racontait en tout cas la fondation de Haute-combe sans aucune référence à Aulps ou à saint Guérin.

Janaushek, relève que Delbène ne cite pas le moindre document pour étayer la créance accordée aux textes tardifs qu'il utilise. Il taxe d'« extrêmement légère » l'autorité d'Alphonse Delbène. Il est d'accord en cela avec Guichenon qui, dans son *Histoire générale de la Maison de Savoie*, écrit dès la préface : « Il a débité beaucoup de choses apocryphes », « aussi ne cite-t-il aucun historien ou manuscrit d'où il ait pu tirer ces amples relations qu'il nous a données. »<sup>16</sup>

Les historiens de Savoie expriment au moins, à l'exemple de Janaushek et de Guichenon, de fortes réserves à l'égard de Delbène et, plus souvent, une nette opposition. Il aurait

mes animés de l'esprit de Dieu, désirant embrasser la vie érémitique, arrivèrent à un lieu alors plein d'horreur et de solitude appelé Haute-combe. Là, ils bâtirent un oratoire et menèrent une vie sainte et solitaire jusqu'à l'année 1125 du Seigneur, où suivant les conseils de saint Bernard qui alors passait dans cette direction..., ils se transférèrent sur cette rive. »

Rappelons que saint Bernard était alors âgé d'une quinzaine d'années et que les deux dates du récit sont fausses ou sans fondement. Delbène fit crédit à des récits semblables, dont les erreurs sont mises en lumière par Janaushek.

S. Bernard avait dit dans sa recommandation à Arducus : « ...qui circa vos sunt Alpenses, illi de Bono-Monte et illi de Altacumba ». (Lettre 27). Selon Cibrario, Delbène voulut, à partir de là, prétendre que la lettre 142 du même S. Bernard était également adressée aux moines de Hautecombe et non à ceux d'Aulps. Cibrario ne partage pas du tout la thèse et les erreurs de Delbène, tout en publiant sa lettre, ch. II de sa *Storia e descrizione della R. Badia d'Altacomba : Lettera d'Alfonso Delbene Vescovo d'Alby intorno alla fondazione d'Altacomba*.

<sup>16</sup> Guichenon, *Hist. gén. de la Maison de Savoie*, (Turin, 1778), dit encore de Delbène : « Vous trouveriez difficilement une chose vraie dans ses livres... nisi a Vignerio sùt furatus ».

donc pu paraître superflu de mentionner ici la thèse originale de l'abbé commendataire de Hautecombe.

Mais il arrive encore que des auteurs traitant par occasion de l'illustre abbaye suivent Delbène, peut-être sans le savoir, parce que celui-ci a vu ses données reprises, non sans quelques tempéraments certes, dans l'ouvrage de Claudius Blanchard, *Hautecombe, abbaye royale*.

Du moins Blanchard ne fait-il pas abstraction de l'unique document connu, et conservé jusqu'à nous par surcroît, touchant les origines de Hautecombe : l'acte de donation de la Combe de Cessens à Guérin, abbé de Sainte Marie d'Aulps. Blanchard le reconnaît, « ce titre donne sans doute beaucoup de fondement à l'opinion qui voit dans Hautecombe une filiation de l'abbaye d'Aulps. » Il relève que cette opinion est la plus accréditée.<sup>17</sup> Son effort s'applique néanmoins à la faire oublier au profit du récit de Delbène !

De notre côté, bien qu'aucune espèce de document ne l'atteste, nous ne nierons pas qu'il ait pu exister des ermites dans la région de Cessens avant l'intervention de saint Guérin. Malgré ses précisions suspectes, la chronique utilisée par Delbène était peut-être l'écho d'anciennes traditions. Delbène écrit que les ermites de Cessens observaient la règle de saint Basile « ou tout au moins ne suivaient pas la discipline de saint Benoît, ce qui ressort, dit-il, de deux actes. » Quels actes ? Personne ne le sait.

Les ermites auraient demandé et reçu l'aide et la direction de Guérin, peut-être déjà celle de Guy ; ils se seraient déci-

<sup>17</sup> Claudius Blanchard, *Mém. et Doc. Acad. Savoisienne*, t. XI, p. 198 ; *Histoire de l'abbaye d'Hautecombe*, du même (741 p., Chambéry, 1874), pp. 18-19 et 515-517.



dés, autour de 1121, à vivre en communauté selon la règle plus stricte observée à Aulps. Un contingent de religieux venus d'Aulps pour renforcer le groupe aurait introduit les observances et usages communs. Dès l'adoption du projet ou dès que la stabilité et l'orientation de la nouvelle communauté auraient paru suffisamment assurées, saint Guérin aurait obtenu à titre définitif le terrain de la Combe.

Ce sont là de simples vraisemblances correspondant à la vraisemblance de l'une des affirmations de Delbène. Le rôle de chef responsable, de formateur et d'animateur joué par l'abbé d'Aulps ne serait pas diminué dans cette vue. C'est un rôle semblable à celui qu'exerça son maître spirituel saint Robert auprès des ermites de Collan appelés à former avec lui l'abbaye de Molesme.

Après le transfert de Hautecombe vers le lac du Bourget, sous la direction de Vivian, l'abbaye eût difficilement prospéré, elle n'eût peut-être pas survécu dans son isolement excessif. Bernard de Clairvaux recommande dans une lettre « nos pauvres fils des Alpes qui sont vos voisins, ceux de Bonmont et ceux de Hautecombe. » (Lettre No 28). Amédée de Clermont-Hauterive, issu de haute noblesse, survint à point pour attirer les faveurs des princes. Bientôt saint Bernard sembla regretter d'avoir été trop bien entendu. « O ma fille Hautecombe, s'écria-t-il, tu es trop superbe, tu ne subsisteras pas longtemps. »<sup>18</sup>

La glorieuse abbaye ne subsista en effet pas très longtemps dans sa ferveur, mais elle végéta longtemps, comme ses sœurs, avant de mourir.

<sup>18</sup> Saint Bernard, lettre 28, P. L., t. 182, col. 160, et Le Nain, *Essai...*, t. II, pp. 60, 61.

A la différence d'Aulps, elle réussit à revivre.

Le fils de saint Benoît qui m'accueillit à la bibliothèque de l'abbaye sut me communiquer sa conviction : saint Guérin est maintenant connu et aimé en la maison comme père spirituel, il est situé à sa juste place d'initiateur et de guide dans l'histoire de l'abbaye. Il offre sa lumière discrète et pure aux côtés de saint Amédée, l'abbé qui donna à la nouvelle Haute-combe du Bourget sa forme et sa ferveur. Le rôle de saint Amédée ne commença en effet que plus tard, lorsque Vivian, premier abbé de la nouvelle Hautecombe, se démit de ses fonctions en 1139, saint Guérin étant alors évêque de Sion depuis un an.

### *Saint Guérin « renonce aux bénéfices »*

La raison d'être particulière de Sainte Marie des Alpes étant l'application plus fidèle de la Règle, il est instructif de considérer l'attitude adoptée par son saint abbé dans le domaine délicat de la possession des biens et des revenus.

Saint Benoît se montre rigoureux, impitoyable même, envers le vice de la propriété individuelle. Sa Règle dit par exemple : « L'abbé fera fréquemment la visite des lits dans la crainte qu'il ne s'y trouve quelque objet indûment approprié. » Le moine coupable sera soumis à « une correction très sévère. » (Ch. 55) « L'un des principaux désordres à retrancher au monastère et à extirper jusqu'à la racine est l'esprit de propriété... Un moine ne saurait détenir en propre un objet quelconque. » (Ch. 33). Par contre, aucune limite ne semble fixée à la propriété commune du monastère. La Règle le suppose bien équipé et largement pourvu. Pour hôtes et

visiteurs, tous les jours de l'année, la table doit être prête, assurée comme celle de l'abbé par une cuisine spéciale.

Sans annoncer encore saint François d'Assise, saint Guérin donne un exemple rare en ce domaine. Il reconnaît le grave danger de l'accumulation des propriétés monastiques, il met ses moines en garde par des actes.

Lorsqu'il s'agit d'établir de nouveaux groupes de moines, il n'hésite pas, nous venons de le voir, à demander les terres nécessaires. Mais il n'accepte aucune autre donation dès lors, durant près de vingt ans, jusqu'à son élection au siège épiscopal de Sion, en 1138. Son successeur n'attendra pas deux ans pour obtenir de nouveaux domaines, vallons, prés, champs, pâturages, cours d'eau. Puis, en 1184, dom Isard étendra le territoire de l'abbaye jusqu'au Col de Coux sur Champéry, à la frontière suisse actuelle. Dès la fin du siècle suivant, la vallée d'Aulps presque entière appartiendra à l'abbaye, avec la majeure partie de quelques autres communes.<sup>19</sup>

Le contraste devait être souligné. Les trop larges acquisitions des successeurs de saint Guérin viendront augmenter des revenus très suffisants et arrondir un territoire assez vaste déjà, tandis que les deux terres éloignées données à saint Guérin étaient destinées à établir de nouveaux foyers de prière.

Saint Guérin prit une décision plus extraordinaire : il renonça à des domaines et à des revenus jugés superflus ou excessifs, et spécialement aux terres de Cessens et de St-Cer-

<sup>19</sup> Les communes de Mégevette, Habère-Poche, Saxel. De plus, les possessions de l'abbaye s'étendirent sur plus de soixante communes ; *Inventaire inédit de l'Abbaye d'Aulps*, No 406, Gonthier, *Notice sur l'Abbaye d'Aulps*, p. 14.

gues. Il est possible de suivre au XII<sup>e</sup> siècle et à d'autres époques, l'histoire de multitudes d'abbayes sans rencontrer rien de pareil. Pour autant, saint Guérin ne dépouilla nullement son monastère. Le vieil historien de Cîteaux le dit bien : il décida ses moines à abandonner « les églises séculières et les bénéfices, puis toutes les possessions *superflues*. »<sup>20</sup>

Hautecombe se trouve libre en ces années-là. Son transfert sur les bords du lac du Bourget fournit peut-être à saint Guérin l'occasion de renoncer aux droits de son abbaye avec le minimum de formalités, en épargnant à l'abbaye filiale les démarches et recours qui lui furent nécessaires à lui-même pour émanciper Aulps.

Il est fort possible que l'esprit de détachement n'ait pas seul poussé le saint abbé des Alpes à renoncer à certains biens. Il existe de nombreux exemples de mesures papales et épiscopales prises au XII<sup>e</sup> siècle contre l'exercice du ministère paroissial par des moines. « Lorsque les Cisterciens, dit dom Berlière, eurent abandonné leur idéal primitif dans le cours du XIII<sup>e</sup> siècle, on ne doit pas s'étonner de les voir administrer eux-mêmes des chapelles et des paroisses. »<sup>21</sup> Mais l'abus était moins répandu au temps de saint Guérin. On comprend qu'il n'ait pas voulu retenir sans nécessité des terres et des bénéfices de caractère paroissial. Le biographe savoyard de notre saint écrit par exemple, à propos des terres de St-Cer-

<sup>20</sup> Manrique, Angelus, *Cisterciensium Annalium...*, t. I, p. 315. Par exemple, la paroisse et les terres de St-Cergues retournèrent à l'évêché de Genève, au moins pour la plus grande partie, sans doute lorsque saint Guérin eut logé à La Combe de Cessens le groupe qu'il avait installé à St-Cergues. Voir Perouse, *Hautecombe, abbaye royale*, p. 4 ; Blanchard, *Histoire de Hautecombe*, pp. 12-13 et 32-34 ; Gonthier, *Vie de saint Guérin*, p. 16 ; Duhoux, *Saint Guérin et son culte...* manuscrit, pp. 25 et 26.

<sup>21</sup> Dom U. Berlière, « L'exercice du ministère par les moines » (dans *Revue bénédictine*, 1927, p. 364).

gues, que celles-ci retournèrent à l'évêque de Genève. « La construction d'un monastère qui servait de presbytère et de maison de prière fut abandonnée. » <sup>22</sup> Les « hommes de Dieu » logés à St-Cergues trouvèrent place à la Combe de Cessens, reçue entre-temps, ou à Aulps même dans le nouveau bâtiment également construit entre-temps.

Tout de même, l'abandon volontaire de bénéfices était chose inusitée. C'est pourquoi l'on voit saint Bernard de Clairvaux, dans une lettre enthousiaste, louer Guérin d'avoir « renoncé aux églises et bénéfices » qu'il possédait. (Lettre N° 254)

<sup>22</sup> Ruffin, *Vie de saint Guérin*, p. 81.



## Chapitre IV

### REGARD SUR LA VIE QUOTIDIENNE

#### *A la lumière de la Règle*

Pour le lecteur supposé dévot, voir vivre le saint qu'il admire et qu'il aime en son milieu et dans son existence quotidienne, présente plus d'intérêt que l'étude des actes publics, donations reçues, renonciations, fondations, présence à des assemblées comme celle de Seyssel.

Les actes publics occupent, comme il est normal, une place limitée dans le cours des quarante-cinq ans passés à Aulps et même durant les vingt-cinq à vingt-huit ans passés à la tête de l'abbaye. Ils sont pourtant des jalons qui éclairent la route et l'homme, tout en situant le saint dans le contexte historique.

La vie de tous les jours est encadrée par la règle. Dom Anselme Dimier écrit à propos de saint Pierre de Tarentaise, autre moine des Alpes à la même époque : « Cette vie du moine dans son monastère n'a pas d'histoire ; ou si l'on veut, cette histoire, c'est la règle. Le moine la vit du matin au soir et du soir au matin. En lisant cette règle, nous pouvons connaître dans le détail la vie de ces milliers de moines qui ont vécu cachés dans le cloître. »<sup>1</sup>

<sup>1</sup> *Saint Pierre de Tarentaise*, par un moine de Tamié, pp. 22-23.

Aux yeux d'un moine fervent, ce sont là sans doute des affirmations simples et vraies, car elles évoquent pour lui la richesse de vies réelles et personnelles. Pour le profane, la règle représente plutôt un arcane. L'existence d'un moine médiocre se révélerait très mal à travers un aperçu de la règle ; guère mieux celle d'un moine fidèle, étant donné les adaptations et variations souvent substantielles intervenues au gré des temps et des lieux.

S'agissant de saint Guérin, il en va autrement. La règle nous livre une image de sa vie dans une lumière qui n'est ni vague, ni incertaine, puisque pour la suivre avec entière fidélité, sans interprétation, sans accommodements ni aggravations, il quitta l'abbaye et le maître aimé, Molesme et saint Robert, et que l'application authentique et intégrale de cette règle demeure le but constant de ses efforts et des deux grandes décisions mûries et menées à bien jusqu'à la veille de son départ pour Sion.

Dès le jour où Guérin avait été élu abbé par ses frères, il était devenu le vicaire du Christ, le père, le pasteur, le sage médecin, le maître, le dispensateur. Ce sont les termes employés par la règle pour désigner l'abbé du monastère. Les deux chapitres définissant les tâches de l'abbé sont, au dire de dom Butler, « le chef d'œuvre de saint Benoît. »<sup>2</sup> En voici quelques points dont la tonalité se retrouve de façon sensible dans le caractère et les actes de notre saint :

« Qu'il soit intègre, modéré, indulgent, et fasse toujours prévaloir la miséricorde sur la justice, en sorte qu'il bénéficie à son tour d'un traitement pareil. » (Ch. 64)

<sup>2</sup> Ce sont en particulier les chapitres 2 et 64 qui traitent du rôle de l'abbé.



« C'est à lui qu'il incombe de ménager toutes choses et de les disposer si bien que le salut des âmes ne soit point en péril et que les frères, en accomplissant leurs tâches, n'aient pas sujet de murmurer. » (Ch. 41) « En somme, qu'il ait plutôt l'ambition d'être aimé que redouté. » (Ch. 64)

La règle, il est vrai, multiplie par ailleurs les prescriptions les plus précises et les plus rigoureuses et elle insiste pour que l'abbé les fasse respecter : « Suprême recommandation dit-elle : qu'il observe jusqu'aux moindres prescriptions de la présente règle. » (Ch. 64) La « mesure bénédictine, on le voit, est un art difficile.

Il nous suffit ici de dessiner l'ordonnance générale, en même temps que le style de vie particulier dicté par saint Benoît. Nous ne douterons pas que la fidélité parfaite cultivée par saint Guérin ait comporté une générosité en beaucoup de points excessive aux yeux du chrétien moyen.

### *Vie de prière*

« Seigneur, ouvre mes lèvres, et ma bouche annoncera tes louanges. » Ainsi débute la prière du moine. Ainsi, toutes les nuits, durant cinquante-cinq ans environ, à Molesme puis à Aulps, Guérin loua Dieu au milieu de ses frères.

Saint Benoît avait découvert avant dom Guéranger que « Dieu n'aime point la monotonie ». La règle admet les changements bienvenus introduits par le rythme des saisons. Les moines célèbrent matines « au point du jour » après avoir reposé « un peu au-delà de minuit, de sorte qu'au réveil, la digestion soit faite » (chap. 8). A défaut d'horloge ou de clepsydre pour mesurer les heures et donner le signal du

lever, on se fie au cierge brûlé, au nombre des pages lues par le veilleur, ou tout simplement au chant du coq.

L'abbé de Sainte Marie d'Aulps, surnommé « le soleil des Alpes » par saint Bernard, est en fait levé à toutes saisons longtemps avant le jour. A Tamié, abbaye cistercienne réformée de Haute-Savoie, le lever a lieu à 2 h. 15 en hiver, à 2 h. 30 en été. La veille, le repos commence plus tôt en hiver, soit dès 7 h. (19 h.), en été, dès 8 h.<sup>3</sup> En tenant compte de la sieste facultative après-midi, les heures de repos seraient suffisantes. Le cistercien consacre à la prière stricte environ six heures.

L'horaire journalier de saint Guérin diffère peu de celui du cistercien. Les cisterciens trappistes, comme les premiers cisterciens, n'ont visé, comme saint Guérin lui-même, qu'à respecter scrupuleusement les indications de la règle.

Voici donc, en pleine nuit, l'abbé Guérin au chœur de la chapelle, au milieu de ses moines. Un ou deux lecteurs récitent ou chantent les psaumes ; la communauté écoute, puis reprend l'antienne « entre chaque verset ». C'est que la lanterne ne suffit pas à éclairer tout le monde. La psalmodie se fait de mémoire, psaumes, antiennes, répons et une bonne partie de la messe sont ainsi récités. Le temps libre entre matines et laudes est employé, surtout par les jeunes, à apprendre ce qui sera nécessaire pour la journée ou le lendemain. Celui qui préside ne manque jamais, en terminant, de dire le Notre père « de manière à être entendu de tous » (ch. 13).

<sup>3</sup> Fracheboud, dom André, *L'Abbaye cistercienne de Tamié*, p. 103, sans tenir compte des variantes propres à chaque auteur. Horaire détaillé dans *La Vie dans la prière*, p. 36 (album cistercien sans nom d'auteur, Ed CEFAG).

Sept fois par jour, Guérin réunit ses frères pour la prière. L'office est le centre de la vie bénédictine. La messe n'est prévue dans la règle que le dimanche. Au temps de saint Benoît, les moines étaient encore plutôt des laïcs. A Aulps, au XII<sup>e</sup> siècle, la messe est célébrée tous les jours, mais on ne chante pas, comme à Cluny, une, deux ou trois messes solennelles : l'abbaye a été fondée pour restaurer la simplicité primitive.

Après le petit déjeuner, *frustulum*, les moines se rendent à nouveau au chœur, un peu après six heures, pour l'office de prime, lequel est suivi de l'assemblée de communauté et de la coulpe.

La coulpe est l'aveu public des fautes contre la règle. Celui qui se reproche quelque chose se prosterne de tout son long en disant *mea culpa*, c'est ma faute.

Le système pénal, assez rigoureux par ailleurs, reflète les habitudes du VI<sup>e</sup> siècle. Mais la nécessité des rigueurs apparaît fort relative. Il n'est nullement certain que saint Guérin ait dû y recourir. Un missionnaire rentré du Togo me raconte au moment où je rédige ce chapitre le fait suivant. Les punitions corporelles étaient d'usage courant envers les élèves, comme en d'autres pays d'Afrique. Un éducateur arriva vers 1958, chargé de créer un important collège. Contre l'avis général, il interdit absolument à tous les maîtres de brimer, ou frapper jamais d'aucune façon, aucun élève. Après cinq ans d'heureuse expérience, un adepte des anciennes méthodes s'incline et rend hommage sans réserve. L'auto-discipline est par surcroît entrée dans les mœurs.

Les verges sont seulement un exemple pour évoquer les peines physiques et morales, et les diverses « excommunica-

tions » détaillées en dix chapitres de la règle<sup>4</sup>. Saint Guérin ne les ignore pas. Nous considérons qu'ils sut s'en passer aussi bien que tant de bons abbés de notre temps. Les moyens violents et la contrainte répugnaient au fils de saint Robert, qui n'avait pas oublié l'exemple constant de son maître, ni l'exemple contraire donné par d'autres moines de Molesme. Son caractère nous l'atteste, de même que la manière patiente à l'extrême et essentiellement persuasive dont il usa pour amener sa communauté à opérer sans heurt et dans l'union les deux tournants difficiles auxquels nous allons assister.

L'assemblée de communauté fournit au saint abbé l'occasion régulière et privilégiée à la fois pour former au cours des années l'esprit de la maison et pour soutenir l'idéal commun qui permettra en temps opportun le passage paisible à l'ordre de Cîteaux.

Au milieu de ses frères, l'abbé enseigne dans une ambiance de prière et de paix, il conseille et il consulte. C'est un échange fraternel, c'est la communion qui se prolonge et s'exprime.

### *Vie de travail*

Au sortir de la prière, après le « chapitre » ou assemblée de communauté, nous suivons le saint abbé au travail, qui va alterner avec la prière jusque vers la fin de l'après-midi, occupant de quatre heures et demie à cinq heures et demie environ, selon les saisons. Le travail est lui-même prière pour le moine comme pour tout homme qui se sait enfant de Dieu.

<sup>4</sup> Les chap. 23 à 30, 44 et 46 traitent des peines.

L'abbé d'Aulps ne se borne pas à diriger et animer le travail de ses frères. Entraîné dès les premières années au défrichage des terres et à la construction des cabanes, il travaille. La remise en honneur du travail réel et productif est l'un des objectifs de saint Robert adopté par les fondateurs d'Aulps, qui avaient quitté la riche Molesme afin de vivre comme des pauvres, en travaillant de leurs mains.

Les activités domestiques ne sont pas seules à occuper l'abbé et ses moines. L'abbaye d'Aulps, grande ferme bien gérée, produit tout ce qui est nécessaire à l'entretien des moines. L'abbé est responsable des champs, de l'atelier et de l'outillage. « De tous ces biens, l'abbé tiendra un inventaire. »

De notre temps encore, après avoir visité quelques monastères, l'impression générale que l'on retient, à part le sentiment de recueillement, est l'image d'un petit monde vivant, complexe, aux activités variées et bien agencées. On comprend que saint Benoît ait comparé le moine engagé dans son effort de sainteté à un artisan qui sait utiliser les outils les plus appropriés. L'atelier, selon la règle, est le cloître du monastère.

Si nous suivons maintenant notre saint en quelques-unes de ses occupations, nous le voyons d'abord à l'infirmierie, s'il s'y trouve des malades, car « le soin des malades passe avant toutes les tâches, c'est la plus urgente ».

Ensuite, c'est la visite de la maison, du dortoir — « l'abbé fera fréquemment l'inspection des lits. » —, du *scriptorium*, où l'on copie les livres nécessaires à la communauté, puis il visite la bibliothèque, le réfectoire, la cuisine, le four, le moulin, l'atelier où l'on fabrique et répare les outils, l'atelier

de couture, car les moines confectionnent eux-mêmes leurs habits ; en hiver, la visite se termine par le chauffoir, l'unique pièce chauffée de la maison.

Les travaux de plein air, défricher, labourer, semer, faucher, moissonner, prennent en bonne saison plus d'heures que les travaux d'intérieur. Les moines d'Aulps travaillent alors à peu près comme la population de la vallée. A Cîteaux, des âmes pieuses instituent des messes fondées afin que les moines prêtres puissent du moins célébrer leur messe privée.

Il arrive ainsi que la communauté se réunisse en pleins champs pour méditer et prier. Après le repas de midi, au moment de la sieste, nous voyons le saint abbé suggérer à ses frères une pensée chrétienne dans une prédication dont le cadre agreste, près du torrent du Clénant, renouvelle la saveur :

« On peut au moins voir en nous, mes bien-aimés, comment tout homme doit manger son pain à la sueur de son front... A défricher ce champ pour ne pas semer parmi les épines, nous ruisselons de sueur, avec ce soleil de midi qui nous brûle par-dessus le marché ! Ainsi donc, après nous être bien fatigués pour la semence terrestre, reposons-nous un peu sous le couvert de l'yeuse accueillante que vous voyez près d'ici. Nous y secouerons, nous y moudrons, nous y pétrirons, nous y cuirons et nous y mangerons (non sans suer à nouveau intérieurement !) la semence de la parole divine, faute de laquelle nous défaillirons à force de jeûner. »

Ce ne sont pas les paroles textuelles de saint Guérin, mais l'esprit et le ton se retrouvent en l'exhortation de l'abbé cistercien Isaac de l'Etoile, son contemporain. Bon nombre

des sermons de cet abbé furent prononcés « aux champs dans une pause du travail manuel »<sup>5</sup>.

Dès la fin du XII<sup>e</sup> siècle, les successeurs de saint Guérin et leurs moines ne seront plus guère zélés au travail et, à la fin du XIII<sup>e</sup>, le travail manuel sera de nouveau, comme ailleurs, abandonné ou laissé aux frères convers. La tension deviendra sensible et plus d'une fois pénible entre l'abbaye féodale d'Aulps et la population de la vallée soumise à diverses servitudes<sup>6</sup>.

Il faut avouer que la règle n'inquiète pas les moines sur les dangers de l'enrichissement collectif. En ce point, elle porte la marque de son temps. Le travail « servile » y est simplement présenté comme un sacrifice vertueux. Le moine travaille parce que « l'oisiveté est ennemie de l'âme : pour éviter ce danger, les moines s'occuperont à certains moments au travail des mains, et consacreront d'autres heures, également déterminées, à l'étude des choses divines. » (chap. 48).

« Il peut arriver, est-il dit au même chapitre, que les circonstances locales ou la pauvreté obligent les frères à se charger eux-mêmes de la récolte ; qu'ils ne s'en affligent pas, puisque c'est encore être vraiment moine que de vivre du travail des mains, à l'exemple de nos Pères et des Apôtres. »

Cependant, répétons-le, au début du XII<sup>e</sup> siècle, chez les bénédictins réformés d'Aulps, comme chez les cisterciens, on veut vraiment gagner son pain comme de vrais pauvres, à la sueur de son front. L'abbé Guérin n'est un seigneur féodal ni pour les habitants, ni pour ses frères de l'abbaye. Il tra-

<sup>5</sup> Bouyer, Louis, *La Spiritualité de Cîteaux*, p. 204.

<sup>6</sup> Voir l'histoire de l'abbaye d'Aulps, première partie de notre ouvrage *Les Religieux en question*, Editions du Cerf, Paris 1968.

vaillè, lui aussi, de ses mains, il administre très sagement le monastère et son domaine. Tout cela est accompli comme par surcroît, car son vrai travail est de soutenir la marche de chacun de ses frères vers la sainteté.

*En santé par la « mesure dans le manger »*

Saint Guérin, âgé de plus de soixante-dix ans, sera encore assez vigoureux pour prendre en charge et assumer durant douze ans la direction du diocèse de Sion. C'est dire que, s'il jeûne et se mortifie, il ne le fait pas de façon à débilitè sa santé. Il sait user des deux « grains de poivre » qui entretiennent l'appétit du moine malgré la monotonie des mets : le lever matinal et le travail manuel.

A s'en tenir aux précisions de la règle, les moines ne sont pas rationnés en dehors des temps de pénitence. L'équilibre alimentaire est souhaité. « Si l'on peut se procurer des fruits ou des légumes nouveaux », on les ajoutera, dit la règle, aux deux mets cuits prévus chaque jour aux repas de sexte et de none.

Aulps étant revenue avant la création du nouvel ordre de Cîteaux à la simplicité primitive conçue de façon stricte, il est vraisemblable que la privation ait été souvent sensible. Une réaction s'était imposée car la table des moines clunisiens et de leurs semblables de toutes nuances reniait ouvertement l'esprit de pénitence durant la plus grande partie de l'année. On peut se fier là-dessus au tableau alléchant de Pierre le Vénérable lui-même, lequel n'est pas suspect d'exagération.

Saint Guérin s'interdit en tout cas toute l'année « la chair des quadrupèdes » qui est autorisée par la règle seulement



« pour les malades très affaiblis ». Quant au vin, il n'est pas exposé à oublier que, toujours selon la règle, « il n'est nullement fait pour les moines » (ch. 40), même si saint Benoît avait dû contre son gré en tolérer l'usage.

Pour le reste, notre saint s'adapte aux besoins des moines et aux possibilités de chacun. Saint Benoît dit en effet : « Nous éprouvons un certain scrupule à fixer par des règlements le vivre d'autrui. » (ch. 40). Et au chapitre suivant : « L'appréciation est laissée à la prévoyance de l'abbé. »

L'étonnant petit chapitre 56 doit être cité, concernant la table. Le voici dans son texte intégral : « L'abbé prendra tous ses repas avec les hôtes en résidence ou de passage ; et quand il y en a trop peu, il ne tient qu'à lui d'inviter à sa table ceux des frères qu'il lui plaira, pourvu qu'il laisse toujours avec la communauté un ou deux anciens pour le maintien de la discipline. »

Nous avons dit pourquoi les textes de la règle nous instruisent sur la conduite de saint Guérin de façon aussi sûre que les documents contemporains où son nom est mentionné. A propos de ce chapitre, il faut pourtant se rappeler que, si les restaurateurs de la règle formés à l'école de saint Robert sont zélés à appliquer strictement la lettre, ils comprennent celle-ci de manière vivante et réaliste. Saint Etienne Harding, l'organisateur et le législateur de Cîteaux, ne mange pas d'ordinaire séparé de sa communauté ; plus tard, le rigoureux réformateur de la Trappe, l'abbé de Rancé, non plus, ni les abbés trappistes de notre temps, si j'en juge par Tamié où, de plus, les convers sont à la même table que les autres frères, prêtres ou non.

Saint Guérin, formé également à l'école de saint Robert et

se disposant à rejoindre le nouvel ordre cistercien, ne saurait plus qu'Etienne Harding s'isoler artificiellement de ses frères à l'instar d'un patricien romain du VI<sup>e</sup> siècle. Il ne boude pas pour autant les passants, qui sont plutôt rares dans la solitude des Alpes.

### *Loisir et culture religieuse*

Après le repas de midi, le moine bénédictin peut aller s'étendre au dortoir « dans le plus complet silence ». L'habitude remonte à saint Benoît. Si le moine préfère lire, « libre à lui, note la règle, à condition de ne pas gêner autrui ». (ch. 48).

Ce peut être aussi le moment d'un entretien fraternel ; sauf nécessité raisonnable, le silence doit par ailleurs toujours être observé.

Le but de la lecture n'est ni l'érudition, ni la culture littéraire. A raison toutefois de deux heures environ par jour ouvrable, à quoi s'ajoute le temps libre du dimanche, le moine du Moyen Age obtient une instruction et une culture supérieures à celles du commun !

Sur les lectures de saint Guérin, nous possédons des indications importantes et nettes grâce à ses années de formation à Molesme et, d'autre part, du fait des conditions particulières de son adhésion à Cîteaux.

Un moine anglais contemporain, Oldéric Vital, informé sur place par les premiers cisterciens, compagnons de saint Robert, raconte avec quelle pédagogie, discrète et persuasive à la fois, le saint fondateur savait orienter les esprits vers les pères du désert, Pacôme, Antoine, Cassien, et plus

haut, vers l'Evangile, tout en favorisant l'étude minutieuse de la règle, elle-même inspirée assez directement de l'Evangile<sup>7</sup>. Chez les cisterciens, c'est Etienne Harding qui concrétise le fruit de la recherche commune entreprise à Molesme. Son génie lui aurait acquis une célébrité par sa seule œuvre dans le domaine biblique, si sa gloire comme organisateur du nouvel ordre n'avait éclipsé le mérite exceptionnel qu'il s'acquît, entre 1098 et 1109, en établissant une version critique de la Bible. Saint Etienne propose à ses frères « l'Ecriture Sainte comme le principe de toutes les lumières et comme la source de toutes les vérités » pour « la nourriture, la consolation et la sanctification de leurs cœurs »<sup>8</sup>.

Le caractère éminemment biblique de la spiritualité et des écrits, trop rares, des premiers cisterciens est un fait remarquable. Le Père Louis Bouyer le met en lumière dans son ouvrage *La Spiritualité de Cîteaux*. Ajoutons que les homélies sur la Vierge d'Amédée de Lausanne, le voisin de

<sup>7</sup> Oldéric Vital, *Historia Eccl., Patrol. lat.*, t. 188, col. 640.

<sup>8</sup> Le Nain, *Essai*... t. I, pp. 125-130. — Etienne Harding recourut aux services de Juifs « habiles dans leur langue ». — La Bible lue chaque année chez les cisterciens : v. Dimier, dans *Collectanea*..., 1937, p. 186. Aussi d'Arbois de Jubainville, *Etat intérieur des abbayes cisterciennes au XII<sup>e</sup> siècle*, p. 111, sur œuvres étudiées par les moines de Clairvaux. A part Clairvaux, ou Signy meublée par Guillaume de Saint Thierry, le hiatus est en général béant, dans les bibliothèques cisterciennes de ce siècle, entre la Bible, toujours présente, et les lectures d'appoint, légendaires, vies de saints comme Simon le Stylite, Marie l'Egyptienne, Euphrasie, Thaïs, ou le *Diadema Monachorum*, recueil des faits les plus capables de susciter l'admiration et la ferveur. Dans la zone d'Aulps, à Hauterive-Fribourg, de l'autre côté du Léman, les vies de S. Théodore, évêque de Martigny, de S. Martin, 4 légendaires et le roman de Lancelot (XIII<sup>e</sup> siècle), selon Pittet, *Hauterive*, pp. 111-113.

A de telles abbayes, il manque peut-être alors, pour les stimuler, un grand problème vécu consciemment, comme celui qui anima Molesme, ou le Cîteaux des débuts, ou Aulps jusqu'à son adhésion au nouvel Ordre.

saint Guérin, cistercien comme lui, sont des tapisseries de textes bibliques.

Saint Guérin se tient au courant mieux que la plupart de ses contemporains de l'orientation cistercienne. Nous allons voir ses relations avec saint Bernard. Avec saint Etienne Harding, il a vécu quelques années à Molesme. Autant que par fidélité à son maître saint Robert, c'est par souci de ménager au bon moment l'adhésion éventuelle de son abbaye à l'ordre nouveau qu'il doit suivre, non sans une sainte passion, les plus heureux prolongements de la recherche de Molesme. Il vit en union avec les premiers cisterciens une spiritualité puisée dans la Bible. Il s'informe aussi nécessairement de leurs écrits spirituels et polémiques, le problème de son adhésion demeurant posé en permanence jusqu'à la décision de 1136.

Mais il lit en sage et en homme engagé, non en érudit ou en lettré. Tel que nous le découvrons à travers ses actes, il n'est pas exposé à développer une culture religieuse ou littéraire en cancer sur sa vie de moine. La vie prime. La lecture n'est pas cependant un simple exercice de règle « pour éviter l'oisiveté » ; elle est un aliment qui entretient sa recherche incessante sur le chemin de la sainteté. Sur ce dernier point, nous entendrons le témoignage enthousiaste de saint Bernard.

Le voisin de saint Guérin, saint Amédée de Lausanne, supportera des luttes très dures, mais ses homélies révèlent une préciosité raffinée, factice, sans relation avec la vie de ses diocésains ; les textes bibliques s'y trouvent affaiblis ou déviés par les allusions et allégories. Sans avoir laissé aucune œuvre écrite, saint Guérin s'est vu désigner comme grand et

noble esprit par l'historien de Cîteaux Manrique.

Ce qui frappe chez notre saint, c'est la calme maîtrise avec laquelle il dessine au cours des ans l'itinéraire de sa vie religieuse. Celle-ci se trouve reflétée en certains de ses aspects dans les étapes qu'il fit parcourir à son abbaye.



## *Chapitre V*

### L'ABBAYE DES ALPES PASSE A L'ORDRE DE CITEAUX

#### *Ermite ou cénobite ?*

Jusqu'à 1130 ou un peu au-delà, on pourrait sans trop exagérer présenter saint Guérin comme un ermite parmi d'autres ermites. Durant toute la première période d'Aulps, à peu près une quarantaine d'années, le mode de vie est semi-érémitique. Saint Guérin ne connaît pas d'autre demeure qu'une cabane, un « abitacle d'ermitage », pour reprendre le mot de Champier.

Les moines possèdent certes une chapelle ou une église et un réfectoire-salle de communauté, mais il n'existe aucun bâtiment groupant tous les autres services communs. Des cabanes y suffisent. Les moines logent eux-mêmes en de petites cabanes par groupes de trois ou quatre. Ceci est indiqué dans une lettre de saint Bernard à Guérin, abbé de Sainte-Marie d'Aulps. Il n'est nullement exclu que l'abbé soit seul dans sa cabane. La règle prévoit la solitude pour des moines « animés d'une ferveur qui n'est plus celle de la première conversion », « moines aguerris » capables « d'affronter le combat singulier du désert » (chap. I<sup>er</sup>). Il est vrai

que, par la suite, elle ne s'occupe que des cénobites.

De nouvelles cabanes ont été construites au fur et à mesure des besoins, éparpillées « entre le Thex et le Plan ». Par leur simplicité et leurs dimensions, elles figurent mieux qu'un imposant bâtiment l'humilité, la vie pauvre, l'idéal évangélique. Le souvenir de saint Robert contribue sans doute au maintien prolongé de ce mode de vie alors que les moyens semblent à disposition depuis longtemps pour entreprendre une construction plus importante.

Il faut dire que la tendance à l'érémisme est répandue dès la fin du XI<sup>e</sup> siècle parmi les religieux en quête de vraie perfection. « La plupart des réformes monastiques des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles pratiquent la vie érémitique à dose plus ou moins forte, est-il dit dans l'*Histoire de l'Ordre bénédictin*. Jamais l'anachorétisme n'a été plus florissant en Occident qu'à cette époque. »<sup>1</sup> Les « ermites » se réunissent en général au moins pour l'office. Ils observent un jeûne sévère sous l'influence de moines irlandais, écossais, grecs.

Malgré la générosité, le danger d'aventurisme et d'anarchie menace le mouvement, qui se manifeste de l'Italie du Sud et des Abruzzes à la Normandie. Les structures établies péniblement dans le monachisme d'Occident et sanctionnées par les conciles, le cadre même de la règle de saint Benoît se trouvent une fois de plus remis en question pour avoir servi à couvrir par la note générale de « mesure » une conception médiocre et affadie de la vie religieuse.

Dans cette conjoncture, le mérite de saint Robert fut de

<sup>1</sup> Schmitz, *Histoire de l'Ordre bénédictin*, t. III, p. 13. — Détails particuliers à la Lorraine dans dom Calmet, *Histoire ecclésiastique et civile de la Lorraine*, t. I, pp. 1023 et suivantes.



participer de tout cœur au nouveau courant sans renoncer à la discipline de la règle bénédictine.

A partir de Molesme, trois voies s'ouvrent sous son influence : Cîteaux qui accentue la discipline, la Chartreuse de saint Bruno où chaque moine est un ermite dans sa cabane individuelle, tandis que toutes les cabanes sont englobées dans l'enceinte du monastère, Aulps enfin qui, avec ses petites équipes de trois à quatre moines, laisse espérer une souplesse plus grande et, entre la personne et la communauté-collectivité, un élément plus familier, plus humain, plus concret et plus exigeant dans le sens de l'amour fraternel.

Aucune des trois voies n'intègre vraiment, en fait, à notre ordre monastique la richesse et la liberté du meilleur monachisme d'Orient tel que les pères du désert l'avaient révélé à saint Robert. La formule d'Aulps offre une bonne amorce dans la direction ouverte de façon magistrale par saint Pacôme, dont le monastère était à la fois si fermement organisé et si souple dans le respect des diverses démarches spirituelles. Pourquoi donc saint Guérin renonce-t-il à son mode d'organisation ?

### *Passage au cénobitisme intégral*

L'abbaye d'Aulps est alors indépendante, elle a essaimé, elle est prospère et respectée. Saint Guérin décide de bâtir un grand monastère classique et de détruire les cabanes qui incarnent l'inspiration initiale des deux fondateurs. Avant 1136, sa décision est réalisée. Les cabanes n'existent plus.

Un point paraît clair : la dispersion des moines par groupes n'avait amené aucune décadence de la vie intérieure. Si les moines avaient été tièdes ou relâchés, la force de persuasion que l'on reconnaît à saint Guérin n'aurait pu les conduire à abandonner leurs habitudes et leurs aises.

Pourtant, une lettre de saint Bernard de Clairvaux, qui est reproduite plus loin, félicite saint Guérin d'avoir démoli « ces synagogues de Satan, je veux dire les cellules particulières dans lesquelles les religieux vivaient trois ou quatre ensemble, en dehors d'une maison commune, sans règle et sans ordre, *extra coenobium...*, *sine disciplina* ». Qu'est-ce à dire ?

Il semble bien que l'abbé de Clairvaux, informé de la transformation accomplie par l'abbé d'Aulps, mais non des circonstances et des motifs, ait saisi l'occasion de mettre en lumière l'article de la règle où sont dénoncés les moines « sarabaïtes », moines détestables, vivant deux ou trois ensemble ou même seuls, « dans leurs propres bercails, non dans ceux du Seigneur » (chap. I<sup>er</sup>). Les ermites de l'époque n'avaient pas tous bonne réputation. Saint Bruno met aussi en garde contre l'esprit d'indépendance et l'indiscipline de certains d'entre eux : « Fuyez comme la peste, écrit-il à ses compagnons de la Chartreuse, la troupe malsaine de ces laïcs éminemment imposteurs ... Ce sont des oisifs et des gyrovagues. » <sup>2</sup>

Mieux informé bientôt, sans doute par saint Guérin lui-même, saint Bernard écrira aux moines d'Aulps, aussitôt après l'affiliation de l'abbaye à l'ordre de Cîteaux : « Vous

<sup>2</sup> Bligny, *L'Eglise et les ordres religieux en Bourgogne au XII<sup>e</sup> siècle*, p. 254.

étiez saints et, sans tenir compte de votre sainteté, vous avez sollicité une part à la sainteté d'autrui. » (Lettre 142).

Des circonstances locales jouèrent-elles un rôle ? Ruffin, premier historien savoyard de saint Guérin, donne comme motif de l'abandon des cabanes l'accroissement de la population dans la vallée : les religieux, entourés de trop près, se voyaient arrachés à la solitude. Le motif indiqué par dom Anselme Dimier paraît plus décisif et il est confirmé par la suite des faits : la décision fut prise « afin de rendre possible l'incorporation à l'ordre de Cîteaux ». Le nouvel ordre répugnait en effet, comme saint Bernard, à laisser vivre hors des murs du monastère aucun moine, même celui dont la vertu était le mieux éprouvée<sup>3</sup>.

Par l'abandon des cabanes, un obstacle était en tout cas levé à une adhésion éventuelle rendue plus probable par l'action de saint Bernard de Clairvaux qui se manifestait dès ce moment-là en Savoie. Quant au mode de vie des moines, il ne fut pas totalement transformé, puisque les principaux exercices de piété se pratiquaient déjà en commun, de même que, probablement, le travail aux champs.

<sup>1</sup> Parce que saint Guérin construisit à cette occasion le premier monastère d'Aulps, on lui attribue parfois également l'église abbatiale monumentale, longue de 57 mètres, disposée sur trois nefs, dont les ruines attirent encore les visiteurs à St-Jean d'Aulps.

Il n'est pas impossible que notre saint ait entrepris l'ouvrage avec l'aide d'Amédée III. L'étude de Léon Ménabréa

<sup>3</sup> Exception : Albert de Sestri, frère convers devenu ermite et honoré comme saint (*Cist. Chronik*, 1911, pp. 161-171). Le deuxième pape cistercien, Benoît XII, interdit de nouveau les cellules séparées, même situées sous le même toit. Ruffin, *Vie de saint Guérin*, p. 68 ; Dimier, *San Guarino*, p. 91.

conclut que le gros de l'œuvre fut mené à bonne fin grâce aux libéralités d'Humbert III qui succéda à Amédée en 1150, l'année même de la mort de saint Guérin.

Dans la lettre déjà citée, saint Bernard félicite saint Guérin d'avoir interdit aux femmes l'accès de son église. Nous apprenons par là que l'église existant à l'époque de saint Guérin était déjà assez grande pour accueillir les habitants des environs. L'abandon des cabanes et l'interdiction de l'église du monastère aux femmes révèlent chez l'abbé la volonté d'isoler ses moines selon la conception des pères du désert. On voit mal comment et pourquoi il aurait pu en même temps vouloir une église si vaste. Il connaissait bien et sa conduite montre qu'il partageait l'avis exprimé par saint Bernard, vers 1125 dans l'*Apologie*, sur « l'immense hauteur des églises, leur longueur démesurée, leur largeur superflue ». Il sera donc sage d'admettre avec dom Dimier que la construction de l'église abbatiale d'Aulps ne commença que « vers 1150 pour se terminer au début du XIII<sup>e</sup> siècle ».<sup>4</sup> Ce n'est pas à saint Guérin qu'il faut en attribuer la gloire suspecte. Aulps, Clairvaux et nombre d'églises trop fières ont été démolies en d'étranges circonstances.

*Saint Bernard proclame saint Guérin modèle du renouveau permanent*

Informé du tournant opéré par l'abbaye d'Aulps, saint Bernard adressa à son supérieur une lettre qui est considérée

<sup>4</sup> Dimier, *L'Art cistercien*, p. 55. — Dans son *Recueil de Plans d'églises*, dom Anselme Dimier fixe sagement la date de construction de l'église abbatiale d'Aulps aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles (Planche 19, *ibid.*).

comme l'une des plus belles du saint docteur. La vénération qui s'y exprime et les vertus mises en lumière forment à l'honneur de notre saint le panégyrique le plus autorisé et le plus élogieux qu'on eût pu souhaiter. Le texte apporte au surplus quelques renseignements sur les actes de gouvernement de saint Guérin. Il contient une page célèbre sur le sens et la nécessité du progrès. La page est maintes fois citée dans les ouvrages de spiritualité, mais on ignore en général qu'elle fut inspirée à l'abbé de Clairvaux par l'exemple de la vie de saint Guérin.

En voici les principaux passages :

« Au révérent père, digne de toute vénération, Guérin, abbé de Sainte Marie des Alpes, et aux frères du même monastère, le frère Bernard, serviteur de votre sainteté.

« Je vois maintenant se vérifier en vous, mon révérent père, cette parole que je me rappelle avoir lue dans les divines Ecritures : « Lorsque l'homme a fini (de chercher), il ne fait encore que commencer. » (*Eccli. XVIII, 6*). Votre âge vous donnait droit au repos et vos longs services à la récompense. Cependant... vous entreprenez une nouvelle campagne, vous provoquez derechef l'ennemi au combat. En effet, il vous voit, divinement inspiré, passer outre à l'usage et aux traditions de vos devanciers pour vous démettre des églises et des bénéfices que vous possédiez, détruire ces synagogues de Satan, je veux dire ces cellules particulières dans lesquelles les religieux vivaient trois ou quatre ensemble, en dehors d'une maison commune, sans règle et sans ordre ; interdire l'accès de votre église aux femmes et veiller avec plus de zèle que jamais à faire fleurir la piété et la régularité...

« Il n'est pas à craindre que l'ennemi triomphe de celui sur qui les années mêmes n'ont pas de prise : son âme est plus forte que l'âge. En vain la vieillesse glace déjà son corps, alourdit ses membres... il conserve un cœur embrasé de saints désirs, une âme ardente à poursuivre ses pieux desseins, un esprit supérieur aux défaillances du corps.

« Le prix de la course, c'est Jésus-Christ. Si vous vous arrêtez quand il avance à grands pas, non seulement vous ne vous approchez pas du but, mais le but s'éloigne de vous... Jamais le juste ne dit : c'est assez, mais toujours il a faim et soif de justice, de sorte que s'il vivait toujours, il tendrait toujours à devenir plus juste et mettrait toutes ses forces à avancer du bien vers le mieux. Ce n'est pas en effet pour une année ou pour un temps, comme un mercenaire, qu'il accomplit son service...

« Où sont donc ceux qui disent volontiers : « Il nous suffit d'être ainsi, nous ne voulons pas être meilleurs que nos pères ? » O moine, tu ne veux pas avancer ? Que veux-tu donc ? Je veux être et demeurer ce que je suis, dis-tu, et ne devenir ni pire, ni meilleur. Tu veux ce qui ne saurait être. Il n'y a rien de stable en ce monde et encore moins en l'homme... Notre corps est dans un changement perpétuel, il perd s'il n'acquiert. Ainsi en est-il de notre âme : il faut nécessairement qu'elle avance ou qu'elle recule. La perfection n'est autre chose qu'un effort constant vers la perfection... Cesse-t-on d'avancer, on n'est plus dans la course. Ne plus courir, c'est commencer à reculer. Il s'ensuit que ne pas vouloir avancer, c'est lâcher pied.

« Prétendre demeurer dans l'état où l'on est arrivé, sans en changer, est une impossibilité. Celui qui ne veut pas pro-

gresser recule. « Mais n'êtes-vous pas, révérend père, une preuve éclatante de ce que je viens de dire ? A mesure qu'en vous l'homme extérieur se détruit, l'homme intérieur se renouvelle. D'où vient en effet cette ardeur à renouveler l'ordre, sinon du renouvellement de votre âme ? Vos fruits sont des primeurs de très pure qualité. L'arbre qui les produit est un cœur pur...

« Et vous, enfants d'un père si saint, soyez ses imitateurs comme il l'est lui-même de Jésus-Christ... Il l'est non seulement pour vous, mais son parfum est venu jusqu'à nous... que dis-je, il a pénétré jusqu'aux cieux... S'il s'en trouvait parmi vous qui fussent sourds à ces chants d'allégresse, c'est que leur âme serait rongée d'envie. »<sup>5</sup>

L'ordre cistercien a ratifié le jugement de saint Bernard instituant saint Guérin modèle du progrès spirituel et du perpétuel renouveau. La *Commission d'Histoire de l'Ordre de Cîteaux*, au chapitre « Saint Bernard et les abbés de l'Ordre » du grand ouvrage *Saint Bernard et son temps*, accorde la première place à saint Guérin et ce sont les deux lettres écrites à l'abbé de Sainte Marie d'Aulps et à ses moines qui sont le plus largement citées, parce que « importantes pour la vie spirituelle ». <sup>6</sup>

Pour aider à comprendre cette importance et le caractère actuel de la leçon contenue dans la lettre de saint Bernard et d'abord dans la vie de saint Guérin, il vaut la peine de citer encore ce qu'en dit un religieux averti dans *Le Sens de la Vie monastique* :

<sup>5</sup> Bernard, saint, Lettre 254 (Patrol. latine, t. 182, col. 459-462.).

<sup>6</sup> Commission Historique de l'Ordre de Cîteaux, *Bernard de Clairvaux*, pp. 167 et 701.

« D'une façon générale, le danger de l'accoutumance dans la vie monastique, c'est peut-être d'amener à se plier trop aisément à ses contraintes. Elles n'ont pourtant point d'autre sens que de gêner en nous le vieil homme dans son installation, dans ses aises, dans son confortable recroquevillement sur soi. Mais il est singulièrement retors pour s'accommoder des situations qu'on croirait les moins propices au repos et à la détente. Si même il lui faut pour cela quelque temps, il arrivera toujours, si l'on n'y veille, à se creuser son trou et à retomber dans son invincible torpeur. » <sup>7</sup>

### *Attendre et voir*

La place de *Sainte Marie d'Aulps* était apparemment marquée dans l'ordre de Cîteaux dès la création du Nouveau Monastère par saint Robert en 1098. Le prudent Lorrain, devenu abbé, attendra en fait vingt-cinq ans.

L'évolution et l'expansion de Cîteaux sont suivies alors avec passion. Elles suscitent des débats et des luttes dont certaines péripéties sont demeurées célèbres. Parmi tous les contemporains, il en est pourtant très peu qui soient en état de suivre le développement de l'aventure avec un intérêt plus éclairé que celui de saint Guérin. Beaucoup d'abbés, avant lui et après lui, engagent leur abbaye sur le chemin de Cîteaux, aucun d'eux n'est mieux averti, aucun ne reçoit de saint Bernard une lettre semblable à celle adressée « au vénéré abbé Guérin. »

<sup>7</sup> Bouyer, *Le sens de la vie monastique*, p. 199.



Mais pourquoi donc le sage abbé attend-il ?

Découvrir les raisons d'une si longue temporisation, c'est pénétrer en son esprit et connaître mieux une situation complexe qui fut un objet constant de ses pensées.

N'allons pas imaginer saint Guérin hésitant, indécis. Il sait ce qu'il veut depuis son départ de Molesme. Les fluctuations ne se trouvent pas en lui mais dans les courants divers qui agitent le monde monastique. Aucune loi n'oblige l'abbaye autonome d'Aulps à s'affilier à un ordre particulier. Depuis la bulle de 1121, elle est entièrement libre dans le cadre fort large de la grande famille bénédictine. Les cisterciens de la première période sont accusés de rompre l'unité morale de celle-ci. Saint Robert est rentré à Molesme ; l'obéissance à un désir du pape n'a pas été son seul motif. Saint Guérin observe, il peut attendre.

La qualité et la solidité du Cîteaux primitif sont d'abord moins évidentes que sa rigueur et sa tendance au sectarisme. Après des débuts ardu, qui ont fait craindre pendant une douzaine d'années l'échec définitif, le succès s'est annoncé à la suite de l'arrivée, en 1112, de Bernard et de ses compagnons. Par ailleurs, si l'isolement dans les lointaines Alpes comporte à la longue un danger de torpeur, il existe d'autres possibilités d'affiliation. A part la Chartreuse de Grenoble, assez proche à divers égards, des rameaux religieux nouveaux, vivants et prometteurs, ont surgi çà et là.

Mais voici que le rythme d'expansion de Cîteaux s'accélère au point de mettre en péril la règne moral de Cluny. Entre 1120, date où le nouvel ordre passe les Alpes, et 1133-1135, dates d'un voyage de saint Bernard en Italie et de son arrêt à l'abbaye d'Aulps, des fondations cisterciennes sont

signalées en Allemagne, Angleterre, Italie, Espagne, Belgique et Suisse. En 1134, l'ordre compte 80 abbayes. Cîteaux offre donc sans conteste une base assez large et une promesse de stabilité.

Le succès même, trop rapide, ne serait-il pas suspect aux yeux d'un moine prudent ? Un historien moderne, cistercien lui-même, relève que la croissance démesurée de l'ordre « fut la cause d'un déséquilibre de plus en plus marqué entre la qualité et la quantité. »<sup>9</sup> Le déclin général se dessine du reste après moins d'un siècle et demi. L'engouement n'est pas un argument. Cîteaux bénéficie du besoin de nouveauté qui est présent et agissant au cœur de l'homme du XII<sup>e</sup> siècle comme chez nous. Le mouvement des idées et le foisonnement d'ordres nouveaux en témoignent<sup>10</sup>. Les traditionnels traitent les cisterciens de « sectateurs de nouveautés », de « novateurs, d'auteurs de schisme et de scandale ».

Quant à la ferveur, si elle se montre sincère et éclatante dans les premières décades de l'ordre, l'esprit rigoriste, teinté de sectarisme, qui l'accompagne souvent, doit sembler peu conforme à la discrétion ou mesure bénédictine. Travers de jeunesse peut-être. A saint Guérin, le sectarisme rappelle la manière ingrate dont son maître saint Robert fut jugé pour avoir quitté Cîteaux.

En fait de nouveautés, les réformateurs cisterciens ne visent vraiment qu'à une application sans glose et sans dispense de la règle de saint Benoît, laquelle est fort minutieuse

<sup>9</sup> Lekai, *Les Moines blancs*, p. 62.

<sup>10</sup> Parmi la floraison de nouvelles branches religieuses qui se produisait alors, on peut citer Vallombreuse, Frontevault, Grandmont, Savigny, et les Camaldules, les Guillemites, les Olivétains, les Célestins, les Sylvestrains.

si on la compare à l'autre grande règle monastique, celle de saint Basile. Mais pour respecter matériellement la règle, ils innovent en réalité de manière substantielle, par exemple, en supprimant la réception d'enfants dans la communauté, contrairement à la plus ancienne tradition, sanctionnée par plusieurs indications de la règle ; ou encore en instituant les frères convers, séparés des autres moines au point de devoir entrer dans l'église par une porte spéciale, à eux réservée. Pourquoi les convers ? Par souci de fidélité littérale à la règle. « Sans leur secours (pour les travaux des champs en particulier), ils n'auraient pu, dit le *Petit Exorde*, observer pleinement, jour et nuit, les prescriptions de la règle », la résidence au couvent surtout, alors que les convers demeurent plusieurs jours de suite dans les « granges » éloignées.

On conçoit que saint Guérin demeure longtemps réservé. Au temps de saint Robert, à Molesme, le souci de fidélité à la lettre ne s'était jamais systématisé de telle façon.

Si, finalement, c'est par saint Bernard que saint Guérin va accéder à Cîteaux, il semble bien que le même saint Bernard ait d'abord contribué à faire mettre en sursis le projet d'adhésion. Apparaissant comme ardent propagandiste du nouvel ordre et prédicateur de croisade, il ne manifeste guère la tonalité d'esprit du fondateur saint Robert. On pense, aujourd'hui encore, que sa carrière agitée présente un style de vie et d'action situé « aux antipodes de ce que les réformateurs cisterciens avaient voulu. »<sup>11</sup> Il s'agit de « bernar-

<sup>11</sup> Bouyer, *La Spiritualité de Cîteaux*, p. 33. — Plusieurs ordres militaires naissent dans l'orbite de Cîteaux, spécialement en Espagne. Se préparant à prêcher la croisade, saint Bernard écrit au pape : « Qui ne voit que des chevaliers en armes sont plus nécessaires dans ces lieux que des moines qui ne sont bons qu'à chanter et à pleurer ? » (Lettre 359, citée en Vacandard, *Saint Bernard*, I, p. 164).

disme » plus que de « cistercianisme ». D'autres spirituels cisterciens du XII<sup>e</sup> siècle sont placés aujourd'hui par les connaisseurs aussi haut et, à plusieurs égards, plus haut que saint Bernard ; tels Guillaume de Saint-Thierry, Isaac de l'Etoile, Alfred de Rievaux. Mais dans le climat du XII<sup>e</sup> siècle, la figure de Bernard de Clairvaux éclipse les compagnons plus discrets, plus profonds ou plus nuancés.

Avant le début de la décadence générale, provoquée par l'enrichissement, la vanité du rigorisme et du puritanisme éclate par l'accession, en 1133, au poste suprême d'abbé général d'un certain Guy, déposé peu après, comme indigne, bien qu'élu à l'unanimité sur proposition d'Etienne Harding.<sup>12</sup>

### *L'autre pôle : Cluny*

Dans le genre discret, paisible, une lumière monte à l'autre pôle depuis 1122. C'est Pierre le Vénérable qui, durant 34 ans, jusqu'à sa mort en 1156, va diriger la vaste fédération de Cluny dont dépendent 1450 maisons, 815 en France et 635 à l'étranger.

Saint Guérin fut initié à la vie religieuse selon les traditions de Cluny, que Molesme suivait sans être directement agrégé.

Cluny représente, avec son style particulier, excessivement liturgique, le monachisme établi, considéré alors comme

<sup>12</sup> Olderic Vital, *Hist eccl.*, VIII, 24, 36 (Patrol. latine, t. 188, col. 955).

traditionnel. Après avoir été à l'origine d'un important renouveau, la noble abbaye vit sur sa gloire et sur ses richesses. Celles-ci minées par l'endettement, s'étaient partout et minent la gloire.

Pierre le Vénérable, suivant sa méthode propre, persuasive et tenace, entreprend de remonter le courant. En 1132, il réunit un chapitre général dans l'intention de faire aboutir la réforme : 200 prieurs et 1212 frères venus de tous les pays de chrétienté. C'est en la même année 1132 que l'ordre de Cîteaux obtient l'exemption générale.

L'effort de redressement éveille ou renforce au-delà des rangs de Cluny la confiance de tous ceux qui souhaitent une réforme sans rupture trop accusée, dans le respect de la tradition admise et de la variété des vocations, tandis que les conquérants cisterciens foncent, à l'abri de leurs privilèges et de leur gloire toute neuve, sans beaucoup d'égards.

Les escaramouches se multiplient. Bernard de Clairvaux a déclenché l'affrontement public au sommet en publiant sa célèbre *Apologie*, en 1123-1125, c'est-à-dire avant que Pierre le Vénérable ait pu mettre en route sérieusement sa réforme. Deux biographes modernes de saint Bernard qualifient l'*Apologie* de mercuriale, de philippique, de diatribe.<sup>13</sup> Les principales accusations contre Cluny touchent la bonne chère, la recherche vestimentaire et les constructions luxueuses. Quelques précautions oratoires n'atténuent guère la violence de l'attaque.

L'abbé de Cluny, si vivement pris à partie, ne se laisse pas emporter. Il défend ses moines avec dignité et modération,

<sup>13</sup> Ce sont Calmette et Daniel-Rops. — Voir sur cette polémique Oldéric Vital et Le Nain.

reconnaît que, si les reproches sont parfois exagérés, ils ne sont pas sans fondement. Sur le point de la richesse, Pierre le Vénérable est faible, comme sur la nécessité du travail manuel. Il se laissera du reste entraîner en de très nombreux procès concernant dîmes, héritages, etc. Finalement, les richesses perdront tout-à-fait Cluny. Saint Bernard n'avait pas écrit sans raison dans l'*Apologie* : « Pour parler clairement, c'est la cupidité qui fait tout le mal. » La décadence de Cluny, depuis le milieu du XII<sup>e</sup> siècle, est « une des plus tristes pages de l'histoire monastique », pense dom Butler.<sup>14</sup>

Pour saint Guérin, pas plus que pour tant d'autres religieux qui suivent avec attention et espoir les efforts de Pierre le Vénérable, il n'est question de se mettre sous l'obédience de Cluny. L'aventure de Pierre le Vénérable sert simplement de test majeur quant aux possibilités de redressement substantiel du monachisme par la voie de réformes progressives, sans rupture.

Dans la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle, saint Bernard et Pierre le Vénérable agissent comme deux pôles d'attraction. Saint Bernard a sans doute discerné d'emblée sous l'apparente modération de Pierre le Vénérable un esprit sans peur, de nature à suivre contre toute espèce d'obstacles une voie spirituelle, pédagogique et même politique différente de la sienne, étrangère à son propre esprit.

Plutôt que de prêcher une croisade guerrière contre l'islam, Pierre le Vénérable publiera, en 1143, une traduction du Coran, non sans avoir préconisé entente sincère et amitié avec la Constantinople orthodoxe, « Byzance, donnée par Dieu comme une forteresse contre les assauts barbares ». Son

<sup>14</sup> Butler, dom, *Le Moine bénédictin*, p. 259.

plus long traité sera écrit en faveur des Juifs. Auparavant, jeune abbé encore, il fournit l'hospitalité à Calixte II arrivé en France dans des conditions difficiles, isolé et menacé. Son geste de paisible indépendance exerça grande influence sur les princes portés à prendre le parti de l'empereur Henri d'Allemagne contre le pape, dans la querelle des Investitures. Pierre le Vénérable accueillera avec le même courage tranquille, en 1141, Abélard incompris, persécuté et bientôt, grâce à lui, repentant.<sup>15</sup>

Observant cet homme, à qui le courage ne manque donc pas, Guérin, abbé d'Aulps, ne peut que constater, comme à Molesme, la difficulté presque insurmontable que l'on rencontre à vouloir réformer vraiment des communautés médiocres, enracinées dans des traditions déformées.

Fidèle à la première inspiration qui l'avait décidé à quitter Molesme, il accepte la nécessité d'une rupture, même au prix d'un certain appauvrissement. Il se prépare sans hâte à agir, voulant laisser s'apaiser les bouillonnements de la première croissance du nouvel ordre, car la violence et l'injustice des polémiques choquent en lui le pacificateur et le vrai disciple de saint Robert.

### *Pourquoi enfin Cîteaux*

Au premier plan, parmi les éléments qui attirèrent saint Guérin à l'ordre de Cîteaux, on aperçoit la pauvreté, un style

<sup>15</sup> Mieux : Pierre le Vénérable vengera la mémoire d'Abélard. Il dira : « Il a été le serviteur et vraiment le philosophe du Christ. » Saint Bernard avait traité Abélard non seulement d'hérétique, mais de précurseur de l'Antéchrist (L. 333, 334, 335).

de vie nouveau caractérisé par la pauvreté religieuse autant que par une discipline renforcée. Dans son *Essai* sur les origines de Cîteaux, le Père Le Nain consacre deux chapitres à la pauvreté telle qu'elle fut pratiquée sous la direction de saint Etienne Harding, « cette pauvreté qu'ils considéraient comme la gardienne et la conservatrice de toutes les vertus. »

Quant à la propriété et aux revenus, « parce qu'ils ne voyaient ni dans la règle, ni dans la vie de saint Benoît qu'il eût possédé... des dîmes — sur le travail ou la nourriture d'autrui — ou des fours, ou des moulins hors de l'enclos du monastère, ou des villages, ou des gens de la campagne à son service..., ils rejetèrent toutes ces choses comme contraires à ce point de la règle qui ordonne de s'éloigner des pratiques des personnes du monde ».<sup>16</sup>

La pauvreté était rigoureuse dans l'alimentation : ni viande, ni poisson, ni graisses, ni laitages, ni œufs. Quoi donc ? Surtout des légumes bouillis !

Sincèrement acceptée, la pauvreté rend libre à l'égard des riches : saint Guérin, qui avait été témoin des conséquences de l'envahissement de Molesme par les seigneurs, admira le geste d'Etienne Harding interdisant au duc de Bourgogne, grand bienfaiteur de Cîteaux, de tenir sa cour au couvent et de troubler le silence de la maison par ses fréquentes visites. Duc et seigneurs, blessés, boudèrent les moines et la maison fut réduite « à la dernière pauvreté. »

Dans sa lettre aux moines d'Aulps, saint Bernard souligne lui-même la signification de leur entrée dans l'ordre de Cîteaux : « Notre ordre, dit-il, c'est l'abjection, l'humilité, la

<sup>16</sup> Le Nain, *Essai*, I. pp. 46, 47.



pauvreté, l'obéissance, la paix et la joie dans le Saint-Esprit.» (Lettre 142).

Un autre saint cistercien, abbé de Bonnevaux, accueillant Amédée, futur évêque de Lausanne, contemporain de saint Guérin, dira de son côté : « Si vous entrez chez nous, il faut vous attendre à ce qu'on vous emploie à conduire les bœufs, tondre les brebis, mener le fumier. Il vous faut réfléchir à cela avant d'entrer, car si vous n'y êtes pas décidé, il vaut mieux vous en aller chez les templiers, ou dans un autre ordre où vous puissiez servir Dieu sous une discipline plus douce. »

L'idéal de pauvreté agréait à saint Guérin, qui avait fait mieux que le proclamer en principe lorsqu'il s'était démis des « églises et bénéfices. »

Par ailleurs, peu de temps avant l'adhésion d'Aulps, les Statuts dits de saint Etienne confirment officiellement la volonté de l'ordre : « Les moines de notre ordre doivent tirer leur subsistance du travail de leurs mains, de la culture des terres et de l'élevage des troupeaux. Dès lors, il nous est permis de posséder, pour notre usage personnel, des étangs, des forêts, des vignes, des pâturages, des terrains et des animaux. Pour les entretenir, les faire prospérer et les maintenir en état, nous pouvons avoir à proximité du monastère, ou plus loin, des granges surveillées et administrées par les convers. » (Article XV).

Ce n'est pas encore la règle de saint François d'Assise, qui sera du reste, après peu de temps, tournée sur ce point essentiel, mais le progrès est sérieux puisque la propriété devient chez les cisterciens un moyen de vivre en travaillant, alors que les moines tiraient d'ordinaire d'importants revenus du

travail des autres par le moyen de diverses dîmes et redevances.

Les textes de la législation primitive de Cîteaux permettent aussi à l'abbé d'Aulps une appréciation d'ensemble du nouvel ordre. Aucune autre congrégation ne possède en ce temps-là des lois si développées, si claires et si bien agencées.<sup>17</sup>

La forte organisation de Cîteaux, l'institution du chapitre général régulier et obligatoire pour tous les abbés, le contrôle de l'abbaye-mère, autant de points qui signifient pour l'abbé autonome d'Aulps une sensible diminution de sa liberté d'action. Le saint abbé ne se préoccupe pas de sa commodité personnelle.

Rappelons enfin que, face aux courants anarchiques greffés sur les monachismes oriental et irlandais, il importait de sauvegarder le bien précieux de la règle de saint Benoît. L'historien le plus récent de Cîteaux, Louis J. Lekai, pense que l'ordre cistercien « consolida définitivement l'autorité ébranlée de saint Benoît et de sa Règle en rajeunissant l'antique structure au sein de l'efflorescence des réformes religieuses contemporaines. »<sup>18</sup>

Quant à l'efficacité des institutions qui devaient assurer l'autorité et le contrôle à travers toutes les abbayes, la suite de l'histoire se révèle décevante. Au moment de la décision de saint Guérin, l'espoir était raisonnablement fondé. Le saint abbé voulut offrir à son abbaye cette chance supplémentaire de fidélité. Il le fit sans partager les illusions des néophytes

<sup>17</sup> A part la *Charte de Charité* reproduite dans Lekai, *Les Moines blancs*, p. 311 et les Statuts de S. Etienne, voir Canivez, *Statuta Capitulum generalium Ordinis Cisterciensis ab anno 1116 ad annum 1786*, Louvain, 1933, pp. 12 et ss.

<sup>18</sup> Lekai, *Les Moines blancs*, p. 50.

au sujet du nouvel ordre. Ayant déjà vécu quelques réformes, il savait que, pour les institutions et les communautés comme pour les individus, fidélité et sainteté sont liées aux humbles et inlassables recommencements.

Sans avoir produit tous les fruits possibles, l'appartenance à Cîteaux fut bénéfique. Au cours du premier siècle qui suit le départ de saint Guérin, la fidélité se maintient et le prestige de l'abbaye grandit. Les abbés d'Aulps apparaissent plus d'une fois comme hommes de confiance des comtes de Savoie. A la différence de certains monastères de la région, qui durent être confiés à d'autres congrégations pour avoir été trop livrés à eux-mêmes, l'abbaye d'Aulps, même dégénérée, échappa à tout dérèglement grave. Le dernier prieur, dom Collet, mort à Thonon au début du XIX<sup>e</sup> siècle, est une figure digne et attrayante qui rappelle saint Guérin<sup>19</sup>.

### *L'occasion : une visite de saint Bernard à Aulps*

Il ne saurait surprendre que saint Bernard ait désiré faire une visite à notre saint : nous nous rappelons les sentiments exprimés dans sa lettre au vénéré abbé Guérin. Nul ne doute que la visite ait pesé de façon sensible dans la décision finale. Est-ce une raison de trop simplifier ? — Bernard le conquérant est venu à Aulps, dit-on en somme, il a parlé, il a vaincu ! — Si saint Guérin se laissa conquérir en effet, son illustre visiteur avait été ou fut également conquis par lui. Il s'agit donc d'une mutuelle conquête, d'un effet de l'amitié et de la

<sup>19</sup> Voir Lugon, *Les Religieux en question*, Editions du Cerf, Paris, 1968 : la première partie de l'ouvrage raconte l'histoire de l'abbaye d'Aulps.

confiance surgies entre ces deux hommes si différents. Cela est aussi vrai si la lettre à saint Guérin fut écrite après la visite.

Saint Bernard était quelque peu « assagi » par son expérience de la faiblesse des hommes. Il commençait à appeler de ses vœux une Eglise plus évangélique, moins impliquée dans les affaires et les procédés de ce monde. Il lui arrivait de tempérer son zèle trop exclusif pour son ordre et pour sa maison.

En saint Guérin, le promoteur de Cîteaux vint découvrir non seulement l'infatigable ouvrier du renouvellement religieux, mais aussi l'ancien compagnon de Robert, d'Albéric et d'Etienne, les trois colonnes de Cîteaux, un compagnon assez libre, paisible et détaché pour pouvoir transmettre une vue éclairante des souvenirs du début.

Bernard manifesta à Guérin, comme à tous ceux qui l'approchaient, qu'il portait de mieux en mieux en lui sa maxime de vie : « Ma philosophie, c'est de connaître Jésus et Jésus crucifié. » La visite fut marquée par un miracle dont Guillaume de Saint-Thierry fait le récit en la *Vita prima* :

« Au monastère d'Aulps, une femme qui souffrait d'épilepsie fut saisie d'une crise subite qui la terrassa. L'homme de Dieu la prit par la main et la releva aussitôt. A partir de ce moment, elle fut guérie tout-à-fait (*perfecte omnino*) et plus jamais n'éprouva d'accès. »<sup>20</sup>

Le passage de saint Bernard à Aulps est en outre attesté par un acte : Ulrich de Rovorée ratifia entre ses mains la

<sup>20</sup> Thierry, *Vita prima*, lib. I, cap. XIV, no. 67 (dans Patrol, latine, t. 185, col. 264 b ; *Inventaire inédit*, 151, 13.

donation des alpes d'Evorée et de Costier, donation faite par ses parents à Guérin, soit à son abbaye.<sup>21</sup>

A part l'influence directe de saint Bernard et les raisons de fond déjà considérées à loisir par saint Guérin, un événement local survenu au même moment dut inciter une abbaye isolée comme l'était Sainte Marie d'Aulps à rechercher une base plus large. En 1135, un nouvel évêque, Arducius, montait sur le siège de Genève. Par le décès de l'ancien évêque, Humbert de Grammont, Guérin et son abbaye perdaient un ami sûr et généreux avec lequel les relations avaient été sans ombre depuis son intronisation en 1120. La personne d'Arducius était au contraire de nature à susciter des craintes si l'on en juge aux deux lettres extrêmement sévères adressées par saint Bernard au nouvel élu ; nous en avons cité des passages dans un précédent chapitre.

Sur un plan plus général, un autre élément, que saint Bernard ne manque pas de souligner, provoquait une lourde inquiétude dans l'Eglise : le schisme sévissait. La solide structure cistercienne et sa rigoureuse discipline répondaient au besoin plus pressant d'autorité et de stabilité. De 1130 à 1138, le pape Innocent II eut à lutter durement pour éliminer l'antipape Anaclet. Bernard de Clairvaux fut son plus précieux lieutenant. C'est justement au retour d'une expédition entreprise en Italie contre le schisme que se situe la visite de saint Bernard à Aulps.

Dans la période en question, saint Bernard se rendit en Italie à trois reprises, en 1133, 1135 et 1136. Le voyage de 1133, commencé en janvier, fut interrompu au début de l'été.

<sup>21</sup> Gonthier, *Inventaire inédit...*, no. 404. Ibid, p. 151, 13 et 237.

En 1135, saint Bernard se trouve à Milan au mois d'octobre ; on le retrouve ensuite à Besançon, puis le 29 novembre, à Troyes. Le retour s'est effectué par le Grand-Saint-Bernard ou plus probablement selon certains, par le Petit-Saint-Bernard, ou encore par Suse et le Mont-Cenis. Ce dernier itinéraire paraît plus probable à dom Dimier car il conduisait en Tarentaise, au siège archiépiscopal de Moûtiers, occupé par un évêque cistercien, Pierre I<sup>er</sup>, l'un des fondateurs de l'ordre. Saint Bernard avait rencontré Pierre I<sup>er</sup> à Cîteaux lors de sa prise d'habit. A la descente des Alpes, on le comprend, aucun gîte n'était préférable. De là vers le nord, par le Genevois et le col de Tamié, saint Bernard atteignait l'abbaye de Tamié fondée trois ans auparavant, en 1132 ; un peu plus loin encore, peut-être Hautecombe. C'est en tout cas dès la même année 1135 qu'Hautecombe est reçue dans l'ordre de Cîteaux, précédant d'un an l'abbaye d'Aulps. Ce serait encore un indice en faveur de l'itinéraire proposé par dom Anselme Dimier.

De Tamié ou Hautecombe, il suffisait de poursuivre vers le nord pour atteindre Aulps, qui put aussi bien être atteinte par le Grand-Saint-Bernard, la vallée du Rhône et le col de Coux. L'itinéraire nous importe moins que le fait de la visite. Celle-ci se situe naturellement dans le cadre de ce retour de 1135 plutôt qu'en 1133, où un motif urgent hâtait la marche de saint Bernard, ou bien en 1136, date à laquelle saint Bernard se rendit en Italie pour rejoindre l'armée allemande sur le désir du pape, ce dernier séjour s'étant prolongé bien au-delà de l'année et s'étant finalement terminé, lui aussi, par un retour précipité.

L'abbaye de Sainte Marie d'Aulps fut reçue dans l'ordre

de Cîteaux le 28 juin 1136, dans la filiation de l'abbaye de Clairvaux, sans doute par l'acceptation personnelle de saint Bernard, car le chapitre général n'eut lieu qu'en automne.<sup>22</sup>

Avant Hautecombe et Aulps, une autre abbaye de la région avait donné l'exemple : Bonmont, fondée par Balerne, première filiale d'Aulps, en 1123, près d'Aubonne, au pays de Vaud, diocèse de Genève. Bonmont avait passé aux cisterciens le 7 juillet 1131. Guérin, abbé d'Aulps, s'y était trouvé présent pour signer comme témoin un acte de donation.

Ainsi Aulps, Balerne, Bonmont et Hautecombe, les quatre abbayes issues de Molesme et échappées à sa juridiction, furent réunies dans la grande famille de Cîteaux, elle-même fruit du rayonnement de saint Robert. Avec dom Dimier, on est obligé d'admettre que l'effort de saint Bernard fut bien concerté.

Dans la même période, l'ordre de Cîteaux fit d'autres conquêtes dans la région, au nord comme au sud du lac de Genève. Quatre ans après Bonmont, c'est Montheron à l'est de Lausanne, puis, en 1138, Hauterive, au nord-est, près de Fribourg, et Frienisberg (Berne). Vers l'ouest, l'abbaye du Miroir est née entre le Rhône et la Loire en 1131, une année

<sup>22</sup> Janauschek, *Originum cisterciensium...*, t. I, p. 41. Voir aussi pp. 20 et 35. Janauschek a démontré la fausseté de diverses dates d'affiliation. Pour Aulps, voir sa mise au point pp. 288 et 307. Aulps fut la vingt-deuxième filiale de Clairvaux qui devait en avoir 69, sans compter douze autres abbayes conquises par saint Bernard, mais qui ne furent pas rattachées directement à Clairvaux.

Saint Bernard se rendit encore en Italie en 1137. Son retour se fit « en toute hâte » à la fin de juin 1138. (Commission d'histoire de Cîteaux, *Bernard de Clairvaux*, p. 584. Voir également Dimier, *Saint Bernard et la Savoie*, p. 13 et note 32 ; *San Guarino*, p. 91 ; *Saint Amédée*, pp. 52-53. Gonthier, *Vie de Saint Guérin*, pp. 25-26. Müller, *Der heilige Garinus*, p. 165. Lekai, *Les Moines blancs*, chapitre intitulé « Saint Bernard et l'expansion de l'Ordre ».

avant Tamié. Notons encore Hautcrêt, près de Vevey, en 1143, Saint-Sulpice, au diocèse de Genève, qui avait dépendu de Molesme plutôt que d'Aulps. Et plus à l'est, en Suisse allemande, Kappel, 1185, St-Urbain (Lucerne), 1195, Wettingen, 1227, plus onze maisons aujourd'hui disparues.<sup>23</sup>

Afin de découvrir le panorama où va se situer l'abbaye d'Aulps au terme des étapes que lui a fait suivre saint Guérin, ajoutons enfin que l'extension de l'ordre de Cîteaux se poursuit par ailleurs en tous les pays où nous l'avons vu s'établir et, de plus, en Ecosse, 1136, au Portugal, 1138, en Hongrie et en Irlande, 1142, en Pologne, Suède et Bohême, 1143, au Danemark, 1144, en Norvège, 1146.

Plus impressionnant encore est le graphique de la multiplication des abbayes. On en comptera 343 en 1153 et 694 à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Elles seront 742 au XVII<sup>e</sup> siècle pour se retrouver 393 en 1962.

A partir de la seconde moitié de XII<sup>e</sup> siècle, dans l'ensemble des maisons, l'esprit de puissance se développe avec le sentiment d'appartenir à un ordre riche et influent qui fournit beaucoup d'évêques, bientôt des papes, et qui est redouté même par les seigneurs temporels.

Dans la *Vie de saint Guérin* du chanoine Gonthier, le chapitre « Affiliation à l'ordre de Cîteaux » se termine par la citation d'une lettre écrite par saint Bernard au nouvel évêque de Genève Arducus, afin de lui recommander ses « pauvres frères » cisterciens établis en son diocèse. « A tra-

<sup>23</sup> Le premier monastère de cisterciennes avait été Chézery, en notre région, puis Lieu, Bellerive, St. Georges, Bonlieu-sous-Sallenove et, sur la rive vaudoise, Bellevaux. Ont seuls survécu jusqu'à nos jours : Collombey, fondée seulement en 1629 ; La Fille-Dieu et la Maigrauge. Le couvent de Gérondie fut fondé en Valais, au XX<sup>e</sup> siècle.



vers eux, disait saint Bernard, nous éprouverons la mesure de votre dévouement à notre égard. » Gonthier, voulant préciser quels moines il s'agissait ainsi de secourir, indique « les trois maisons de religieux cisterciens » existant dans la région, « savoir : Aulps, Hautecombe et Bonmont. » En fait, saint Bernard ne parlait que de Bonmont et Hautecombe. L'examen du texte le démontre.<sup>24</sup>

Sainte Marie d'Aulps allait gouverner la vallée de longs siècles durant comme principal seigneur féodal, tandis que l'appartenance à Cîteaux se transformait en source de prestige et d'autorité supplémentaire au service de l'institution féodale.

L'homme de Dieu le plus sage ne saurait prévoir les résultats de ses décisions. L'héritage authentique et indiscutable de saint Guérin réside en son esprit de progrès et de renouveau.

### *Deux ans de vie cistercienne*

De juin 1136 au printemps 1138, Guérin, devenu moine cistercien avec tous ses compagnons, passe en son abbaye une

<sup>24</sup> Voici le texte : « *Sint pietati vestrae commendati pauperes fratres nostri, qui circa vos sunt : Alpenses illi de Bonomonte et illi de Altacumba. In his experiemur quanta vobis de nobis cura sit.* » (Lettre 28). Voir note No 37, Dimier, *Saint Bernard et la Savoie*. Les religieux d'Aulps n'appartenaient sans doute pas encore à Cîteaux et ils étaient du reste, comme communauté, loin d'être pauvres, malgré les renonciations de saint Guérin.

période marquée par les transformations et adaptations que requiert la nouvelle observance. Aucun bouleversement extérieur comparable à l'abandon des cabanes. Les moines, dit Gonthier, « échangèrent l'habit brun qu'ils avaient porté jusqu'alors pour endosser l'habit blanc adopté par les cisterciens. »

Cela n'est même pas certain, car ce sont plutôt les prémontrés que l'on appelle à ce moment Moines blancs. La règle de saint Benoît prévoit simplement un habit d'étoffe commune et de bas prix. La législation primitive de Cîteaux dit en conséquence : « Que le vêtement soit simple et sans recherche. » Les cisterciens s'en tiennent à la teinte naturelle, blanche, rousse ou grise selon les régions. En Allemagne, ils reçurent ainsi le nom de *grisei*.

L'introduction des frères convers représente pour Aulps un élément plus réellement nouveau. Par leur travail, les convers devraient dispenser les couvents de recourir à l'exploitation des serfs, courante à l'époque. Pourtant la règle de saint Benoît, ni la tradition monastique antérieure ne comportent rien de semblable à cette espèce de religieux à qui il est définitivement interdit d'aspirer à occuper le rang de moines. Non astreint au chœur, le convers sort de bonne heure pour labourer, mener les bestiaux aux pâturages, etc. Dans la maison, c'est lui qui prépare les cuirs, foule le drap, moud le blé. Mais, « dans ces occupations, le silence de la prière et de la méditation ne l'abandonne point ; ce laboureur, ce pâtre, cet artisan, c'est toujours un religieux. »

Selon la coutume, deux ou trois convers de Clairvaux vinrent à la filiale d'Aulps former le noyau initial. Ajoutons,

pour la petite histoire, que les convers connurent presque dès leur arrivée des difficultés exceptionnelles dans leur travail : une sécheresse inouïe sévit en 1137 dans tout le pays. Oldéric Vital, qui nous la décrit, assure qu'en certaines régions les populations durent parcourir jusqu'à sept lieues pour se procurer de l'eau.<sup>25</sup>

Si l'on en juge par d'autres exemples semblables, des moines de Clairvaux vinrent également à Aulps pour favoriser l'introduction de coutumes conformes, spécialement dans le domaine de la liturgie.

La *Charte de Charité* prévoit déjà, à l'intention des abbayes accueillies dans l'ordre, que « les usages, le chant et tous les livres nécessaires à l'office et à la messe soient conformes aux us et aux livres du Nouveau Monastère afin que, dans toutes nos actions, il n'y ait aucune discordance. »

Le désir de célébrer l'office divin comme au temps de saint Benoît avait amené les cisterciens à supprimer toutes les parties ajoutées au cours des deux siècles précédents, sous l'influence de Cluny en particulier. Les cisterciens s'étaient limités aux 150 psaumes hebdomadaires, beaucoup d'hymnes et d'oraisons avaient disparu de leur office, non sans sérieux scandale pour le monde monastique traditionnel. Saint Guérin, malgré son âge, n'avait pas été effarouché. Autres particularités : les cisterciens ne prenaient de l'eau bénite qu'une fois le jour, la messe et le cérémonial avaient été simplifiés.

<sup>25</sup> Oldéric Vital, dans *Patrol. latine*, t. 188, col. 955. Sur les convers : *Nomasticon*, pp. 234-241 et 352-359. « *Nullus conversus habeat librum, nec discat aliquid, nisi tantum Pater noster et Ave Maria, et hoc non littera sed cordatenus.* » (*Institutiones Cap. gen. de Conversis II*, dans *Nomasticon*, p. 352. La règle originelle fut confirmée en 1240 et 1256 contre les exceptions qui s'introduisaient.

Puisque des changements liturgiques superficiels continuent (1969) de provoquer des remous, il est intéressant de relever, au sujet de la messe, que la réforme liturgique adoptée par saint Guérin comportait par exemple les changements suivants : au lieu du psaume *Judica me*, au bas de l'autel, on priait le *Pater noster* ou le *Veni sancte Spiritus*, et l'on avait repris nombre d'éléments, tout au long de la messe, du rite gallo-romain et de l'ancienne liturgie lyonnaise; la communion se donnait sous les deux espèces. Ceci sera de règle jusqu'en 1261. La chasuble était toute ronde, comme une cloche. La couleur liturgique ne variait pas selon la fête.

Avant d'être nommé évêque, l'abbé Guérin eut encore le temps de participer au chapitre général qui se tint à Cîteaux en 1137. La présence y était obligatoire pour tous les abbés de l'ordre, quelle que fût la distance.

Au terme de ces quarante-cinq ans passés à Aulps, saint Guérin, considéré à travers les actes que nous connaissons, nous apparaît caractérisé par sa sagesse et son ardeur. Il a reconnu la valeur assez relative des lois et des règlements, sans renoncer du tout à vouloir les améliorer toujours. Il a pu observer rigorisme et libéralisme et se convaincre que les fruits des deux tendances sont plus ou moins équivalents. Son détachement personnel et l'amour qu'il a déployé pour ses frères le placent à l'entière disposition de Dieu.

En le voyant quitter son abbaye pour aller diriger le diocèse de Sion, nous nous demandons si l'abbé de Clairvaux n'aurait pas contribué à sa nomination au plus grand bénéfice de l'église de Sion d'abord, mais aussi parce qu'une sagesse

trop sereine à ses yeux aurait pu lui sembler moins apte à former la nouvelle génération dans la rigueur du nouvel ordre.<sup>26</sup> Le vieil abbé Vivien, de Hautecombe, reçoit de même dès 1139 une retraite honorable à Clairvaux comme moine vénéré.

<sup>26</sup> Manrique affirme que des moines vinrent de Clairvaux pour initier la communauté à la discipline de Cîteaux.

## *Chapitre VI*

### ÉVÊQUE DE SION

#### *L'élection*

L'homme que saint Bernard nous a présenté comme un vieillard dont la faiblesse physique fait ressortir la force spirituelle, le voilà appelé à se dépenser encore durant douze ans à la tête d'un diocèse montagneux et difficile.

Il fallait alors au Valais un évêque « spirituel » et non « politique ». Au cours des décades précédentes, les chefs de l'église de Sion en Valais n'avaient pas été toujours et avant tout les pasteurs de leur troupeau. Le dernier en date, Boson I<sup>er</sup>, venait de mourir en rentrant de Terre Sainte. Un prédécesseur illustre, Ermanfroi, avait donné le ton et son influence se prolongeait cinquante ans après sa mort. Il avait d'abord servi les papes Nicolas II et Alexandre II à des postes éminents, présidant par exemple comme légat pontifical les conciles de Lisieux (1055) et Winchester (1070). Il avait assisté de même au sacre de Philippe I<sup>er</sup>, roi de France et avait placé le diadème royal sur la tête du roi d'Angleterre Guillaume I<sup>er</sup>. Mais trop impliqué dans la diplomatie et l'esprit du siècle, il avait pris ensuite le parti de l'empereur contre le pape luttant pour la réforme de l'Eglise. Le fait est

à mentionner parce que, à cause du prestige d'Ermanfroi, créé par l'empereur chancelier de Bourgogne en récompense de ses services, l'influence du parti impérial persistait en Valais à l'arrivée de saint Guérin. Celui-ci dut en souffrir sur la fin de sa vie et son successeur immédiat ne continua pas son effort, mais pactisa avec le parti impérial et détruisit même directement une partie de son œuvre.

Saint Bernard se trouvait auprès du pape au moment de l'élection de saint Guérin. Depuis huit ans, l'antipape Anaclet empêchait Innocent II de s'installer à Rome. Les auteurs ne sont donc pas téméraires en expliquant le choix de Guérin comme évêque à la fois par l'influence de saint Bernard et par le désir des populations du diocèse qui aspiraient à la paix, à la stabilité sur le plan religieux, sous la houlette d'un pasteur voué à son ministère, demeurant au milieu de son troupeau.

On parle des démarches insistantes des Valaisans auprès de Guérin, de leur recours aux bons offices du comte de Savoie, puis au pape lui-même qui aurait usé de son autorité pour amener le saint abbé à accepter.<sup>1</sup>

En dépit de certaines décisions romaines et conciliaires, on admet l'influence directe du peuple fidèle dans l'élection

<sup>1</sup> « Mais l'ordre du souverain Pontife n'était pas capable de le faire changer de résolution ; il écrivit à sa Sainteté pour s'excuser du ministère qu'elle lui imposait. Cependant le pape persista dans sa pensée et lui commanda une seconde fois de ne plus s'opposer au Saint-Esprit. » (Le Nain, *Essai...*, t. V, p. 428)

Voir aussi Gonthier, *Vie de S. Guérin*, p. 35 ; Ruffin, *Vie...*, 155 ; Un moine de Lérins, *Vie de Saint Guérin*, p. 193 ; Imbart de la Tour, *Les élections épiscopales dans l'Eglise de France du IX<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1829 (pour les considérations générales). Ernaldus, *S. Bernardi Vita prima*, mentionne les évêques issus de Clairvaux : « *Citra Alpes, Lausannae datus est Amedeus ; Seduno, Garinus.* » Suivent séries d'autres évêques. (P.L., t. 185, col. 297 B.)

de saint Guérin, dont la réputation avait eu largement le temps d'atteindre le Valais voisin. L'élection par le chapitre de la cathédrale de Sion ne deviendra pas la règle avant le XIII<sup>e</sup> siècle et, en pratique, les comtes de Savoie garderont la haute main, selon une tradition remontant à l'époque des rois de Bourgogne ; Sion était considéré anciennement comme l'un des « évêchés royaux », avec Lyon, Genève et Lausanne, c'est-à-dire que des candidats du roi y étaient nommés, les autres sièges étant féodaux.<sup>2</sup>

Saint Guérin, d'origine lorraine, devenu personnage savo-yard, fut agréé comme tel, en même temps que désiré à cause de sa vertu et de sa sagesse. La Savoie, la Tarentaise, le Valais, le pays de Vaud et la vallée d'Aoste formaient un même peuple par le caractère, par la langue et par les relations d'amitié. Saint Bernard de Menthon, Savoyard établi à Aoste, s'immortalise en Valais par la fondation de l'hospice du Mont-Joux qui porte aujourd'hui son nom.

Quant à saint Bernard de Clairvaux, qui prenait un vif intérêt à toute nomination d'évêque, il s'occupa activement de nos régions. Nous avons déjà cité l'une des deux lettres assez raides écrites par lui à Arducus de Faucigny, nouvel évêque de Genève.

A ses yeux, l'accession de Guérin à l'épiscopat représentait un honneur et une promotion pour son ordre, un gage de renouveau pour le diocèse qui allait le recevoir. Saint Guérin était le troisième cistercien à devenir évêque. L'auteur de *L'Oeuvre de saint Bernard dans les diocèses de Lausanne et de Genève*, écrit simplement que saint Bernard « avait ce

<sup>2</sup> Poupardin, René, *Le Royaume de Bourgogne*, p. 197.



religieux (saint Guérin) en telle estime qu'il le fit monter sur le siège épiscopal de Sion. »<sup>3</sup>

Par la suite et bientôt, le nombre des évêques cisterciens allait augmenter très fort et provoquer tensions, compétitions et dissensions au sein de l'ordre, avec les autres ordres et avec les séculiers. Du vivant de saint Bernard, on compte déjà un pape et quinze évêques choisis parmi les moines blancs.

De tous ces évêques cisterciens, aucun ne reçut du saint docteur de Clairvaux les louanges accordées à saint Guérin dans une nouvelle lettre adressée, celle-ci, directement aux moines d'Aulps, au lendemain de l'élection. Il s'agissait de leur donner des directives de circonstance.

Il est bon de le relever, les moines n'avaient pas été placés devant le fait accompli : ils avaient été consultés, comme du reste pour l'adhésion à Cîteaux. « Chaque fois qu'au monastère se présente une affaire importante à traiter — c'est la règle qui le prescrit —, l'abbé convoquera la communauté tout entière et lui exposera la question. Il recueillera l'avis des frères, le considérera mûrement à part lui et fera ensuite ce qu'il jugera plus à propos. La raison qui nous porte à demander que tous les frères soient appelés à délibérer, c'est que souvent Dieu inspire aux plus jeunes les meilleures suggestions. » (Chapitre 3).

L'amitié enracinée profondément entre saint Guérin et ses moines ne devait pas être rompue au cours des douze ans

<sup>3</sup> Reymond, Maxime, *L'œuvre de S. Bernard dans les diocèses de Lausanne et de Genève*, p. 258 ; Dimier, dom Anselme, *San Guarino*, pp. 91-92. « Il advint que les moines-évêques se préoccupèrent de protéger les monastères quels qu'ils fussent : au XII<sup>e</sup> siècle, la solidarité monastique fut plus forte que les dissensions. » (Bligny, *la Concurrence monastique dans les Alpes au XII<sup>e</sup> siècle*, pp. 286-287.)

de séparation. C'est au couvent même, lors d'un séjour, que la mort viendra cueillir notre saint.

La lettre de saint Bernard aux moines d'Aulps couronne pour nous l'étape de Sainte Marie des Alpes.

« Guérin, votre bon père, qui est aussi le nôtre, écrit le saint docteur, a été élevé par la volonté de Dieu à une fonction plus sainte. Il ne nous reste qu'à faire ce que le prophète rapporte du soleil et de la lune : « L'un s'est élevé et l'autre est demeurée à sa place. » Le soleil, c'est ce Père par qui l'abbaye des Alpes est rendue illustre. Il a été élevé, restons à notre place...

« Notre ordre, c'est l'abjection, l'humilité, la pauvreté volontaire, l'obéissance, la paix et la joie dans l'Esprit-Saint. Notre ordre... c'est de faire en tous ces points un progrès perpétuel et d'y persévérer jusqu'à la fin. C'est bien ce que vous faites tous les jours, j'en ai la conviction... Vous étiez saints et, sans tenir compte de votre sainteté, vous vous souciez de participer à la sainteté d'autrui... Vous vous regardez comme inutiles, c'est la preuve que vous êtes humbles... Cette vertu, me semble-t-il, est préférable aux longs jeûnes, aux veilles répétées et à toute ascèse corporelle... Oh ! avec quelle joie l'ordre de Cîteaux vous a accueillis dans son sein !... L'humilité dont cette union est le fruit plaît souverainement à la divine Majesté.

« Il me reste, mes frères, à vous engager à élire sans retard un abbé, après avoir demandé les lumières du Saint-Esprit. Si vous m'attendiez, je craindrais que le délai soit préjudiciable. Mais vous pourrez mander auprès de vous pour l'élection le prieur de Clairvaux, notre cher frère Godefroy... Il vous aidera de ses conseils. De concert avec lui et avec

Guérin, votre père, vous ferez choix d'un abbé tel que Dieu en reçoive honneur et vous, profit spirituel. Mes frères, souvenez-vous de moi (dans vos prières). »<sup>4</sup>

### *D'Aulps à Sion*

Les biographes du XIX<sup>e</sup> siècle, Ruffin et Gonthier, citent à l'occasion du départ de Guérin pour le Valais la page d'adieux attendris du célèbre moine Alcuin appelé à la cour de Charlemagne : O ma cellule, douce et bien-aimée demeure, adieu pour toujours ! Je ne verrai plus les bois qui t'entourent, etc.

Notre saint moine renonçait en effet à tout ce qui avait fait sa vie, il laissait son œuvre aux mains d'un autre. Tout de même, rien de larmoyant chez lui. Ruffin écrit :

« Une foule en larmes l'accompagna fort loin ; les gens de l'abbaye, plusieurs religieux le suivirent jusqu'aux frontières du Valais, où il fut reçu par les magistrats envoyés à sa rencontre et une multitude de fidèles comme un ange descendu du ciel, avec toutes les démonstrations du respect et de l'allégresse, conduit et escorté triomphalement jusqu'à Sion, la ville épiscopale. »<sup>5</sup>

Marquons en chemin deux relais certains, Saint-Maurice, avec le champ des martyrs thébéens et l'antique abbaye, Saint-Pierre de Clages et la petite communauté bénédictine établie là depuis le XI<sup>e</sup> siècle. Haltes bienvenues, car le voyage s'accomplissait, en l'absence de bonnes routes, sur

<sup>4</sup> Lettre 142 de saint Bernard, *Patrol. lat.*, t. 182, col. 297-298. Ecrite de Rome en 1138, selon Va:andard, *op. cit.*, t. II, 395 et 565.

<sup>5</sup> Ruffin, *Vie de saint Guérin*, p. 160.

un char incommode ou à cheval. Sept siècles plus tôt, le premier évêque connu du Valais, saint Théodule, pour se rendre au concile d'Aquilée, avait voyagé plus confortablement par les transports de la Rome impériale.

Sion, la cité qui attend le nouvel évêque, est un bourg celtique occupé et développé par les Romains. Le petit fils de Charlemagne, Arnolphe, est venu brûler la petite capitale un peu plus d'un siècle auparavant, en 893. Il a aussi pillé St-Maurice et dévasté le pays durant toute une année, pour le punir de sa fidélité au roi de Bourgogne. Sion, qui n'en a pas moins grandi et prospéré, présente, à l'arrivée de saint Guérin, un aspect jeune et neuf. Les constructions débordent largement au-delà des anciens remparts. Le paysage est accueillant, rehaussé par les collines de Tourbillon et de Valère — Vallière, dit le chroniqueur savoyard Paradin, qui, après avoir décrit les montagnes du « Valois », « prodigieuses, aux froidures extrêmes », ajoute : « Mais au pied et bas d'icelles, y est le pays bon et terre fertile à merveilles, féconde de toutes choses requises pour l'usage de la vie de l'homme : osant assurer qu'il n'est possible au monde de voir contrée semblable à celle-cy... Au surplus, il est malaisé à croire la fertilité du pourpris qui est autour de la ville de Sion, car en tout le pays du Valais, il n'y a point de meilleur vin, ny pain, accompagnés de prairies, force d'arbres de plusieurs sortes. » <sup>6</sup>

Pour être objectif, il faut ajouter que la plaine du Rhône est alors en partie marécageuse, souvent inondée par les débordements du fleuve, par là plus ou moins impropre aux

<sup>6</sup> Paradin, Guillaume, *Chronique de Savoie*, pp. 9 et 13. Sur l'empereur Arnolphe en Valais : Furrer, *Histoire du Valais*, pp. 59-61.

cultures sur de grandes étendues. Les points recherchés sont les coteaux. En été, la chaleur et les moustiques poussent les habitants vers l'altitude. Une retraite de temps en temps au monastère d'Aulps sera, pour l'ancien abbé, doublement reposante.

Avant la consécration, une cérémonie originale attend le nouvel évêque au terme de la dernière étape, St-Pierre de Clages-Sion, à l'entrée de la ville. Dans un pré, au pied des remparts, le clergé, les notables et le peuple accourus de loin à la ronde attendent leur évêque « pour une agréable réception », qui comporte aussi une formalité. Le clergé en procession s'avance en chantant vers le nouveau chef du diocèse. On proclame les lettres pontificales et le Chapitre requiert de l'élu l'engagement par serment de maintenir les droits de l'église de Sion. Cet usage particulier sera confirmé vingt-cinq ans plus tard par Alexandre III. A l'engagement de l'évêque répond le serment de fidélité et d'obéissance prêté par le clergé et par les représentants du peuple. Le cortège pénètre enfin dans la cité et se rend en chantant à la cathédrale où l'évêque entonne « à pleine voix » le *Te Deum*.

Des prédécesseurs de l'évêque Guérin ont été consacrés à Moûtiers en Tarentaise par l'archevêque métropolitain. Guérin est consacré en sa cathédrale par Pierre I<sup>er</sup> de Tarentaise assisté de ses deux suffragants, Humbert, évêque d'Aoste, et Ayrald, évêque de Maurienne. Celui-ci est également honoré comme saint. « Un véritable congrès de saints ! », s'exclame Gonthier. Il convient pourtant de préciser que Pierre I<sup>er</sup> de Tarentaise, évêque très méritant par ailleurs, a été confondu par Gonthier avec saint Pierre II de Tarentaise.

Mais Pierre I<sup>er</sup> est en revanche le premier évêque sorti des

rangs cisterciens, Guérin de Sion étant le troisième, et il est en outre regardé « communément comme un de ceux qui sortirent de Molesme » pour aller fonder Cîteaux. Ce sont deux anciens compagnons qui ont la joie de se retrouver à Sion, deux disciples fidèles de saint Robert, car Pierre I<sup>er</sup> n'a renié en rien son idéal de pauvreté. « Gardant pour vêtement son froc de moine, il continua, nous apprend dom Dimier, d'observer à sa table l'abstinence et les jeûnes tout comme dans le cloître ; se plaisant à pratiquer autant que le lui permettait son nouvel état les autres points de la règle bénédictine. » L'exemple sera suivi par saint Guérin et par les premiers évêques cisterciens.

On souhaite qu'il ait pu être suivi en partie lors du banquet faisant suite aux cérémonies du sacre ! Saint François de Sales, présent à Sion également pour le sacre d'un évêque, en 1614, raconte qu'il dut rester à table « depuis un'heure après mydi jusques à sept heures et demie. »

Une fois « installé », le nouvel évêque prenait en main le gouvernement spirituel et temporel de son diocèse. L'usage voulait, paraît-il, qu'il parcourût bientôt après « l'état épiscopal » « pour recevoir l'honneur de ses vassaux et de ses sujets. »

En fait, nous allons voir notre saint engagé sans retard dans un acte de paix. Saint Guérin est en effet mentionné pour la première fois avec le titre d'évêque de Sion lors d'un important arrangement signé le vendredi 11 mars 1138. Dom

<sup>1</sup> Dimier, Anselme, *Saint Pierre de Tarentaise*, p. 26 ; Van Berchem, *Guichard Tavel*, 96-100 ; de plus : Dimier, A., *San Guarino*, p. 92 et note 16 qui signale l'erreur de Gonthier, *Chartes sédunoises*, No 13, p. 361.

Piolin propose même, à partir de là, comme date de l'intro-nisation, le mardi 8 mars. Il est déjà très appréciable, pour cette époque, de connaître l'année d'un tel évènement, et par surcroît le mois.<sup>8</sup>

Il est sûr que la cérémonie du sacre ne précéda pas de plus de quelques jours la signature, à St-Maurice, de l'acte du 11 mars 1138 où l'on trouve réunis l'archevêque métropolitain, Pierre I<sup>er</sup>, Guérin et les deux autres évêques suffragants. Le différend réglé là par les quatre évêques était certes grave, mais il ne concernait qu'une région limitée. Nul n' imagine qu'on eût mobilisé pour ce seul objet, à de si grandes distances, un archevêque et trois évêques.

Par contre, que le métropolitain de Tarentaise procédât lui-même au sacre de son suffragant Guérin, c'était simple fidélité à l'usage en vigueur depuis la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, aussi bien pour les évêques de Sion que pour ceux de Maurienne et d'Aoste.<sup>9</sup> Par surcroît, en cette occasion, c'était un geste d'amitié envers un confrère cistercien. La présence de trois évêques à un sacre était par ailleurs déjà prescrite au temps du premier évêque du Valais.

La rencontre et l'arbitrage de St-Maurice apparaissent comme un acte occasionnel très bienveillant à l'égard de l'illustre abbaye d'Agaune, sans doute aussi, pour les évêques, d'ordinaire isolés dans leur diocèse, comme un prolongement bienvenu des bonnes journées de Sion.

<sup>8</sup> Cibrario e Promis, *Documenti...*, p. 48 et suiv.

<sup>9</sup> Richermoz, *Le Diocèse de Tarentaise*, pp. 2 et 3. L'archevêque de Tarentaise intervient assez fréquemment dans les affaires valaisannes, réglant la desservance des paroisses, tranchant les différends. (Voir aussi Gremaud, t. I, p. 109 et II, pp. 50 et suiv.)

*Les actes de paix qui marquent l'arrivée de saint Guérin*

Au sortir de l'âge barbare, le Moyen Age faisait l'apprentissage du droit, ou du moins de la procédure, en conduisant des procès sans fin à partir d'actes plus ou moins valables, revêtus du prestige de l'écrit rédigé dans les formes par devant notaire. Mettre un terme définitif à certains procès opposant de grands personnages, c'était mériter le titre de bienfaiteur public, car, au cours des contestations, la tranquillité et la vie même des personnes et des populations se trouvaient plus d'une fois sacrifiées.

Le conflit réglé à St-Maurice persistait ou rebondissait depuis plus d'un siècle (1011). On avait eu à déplorer des spoliations violentes, des « envahissements sacrilèges », des morts terribles, sans parler de châtiments divins, comme la lèpre de l'un des révoltés, et des excommunications solennelles.

Le ministère de saint Guérin, qui réalisera d'autres actes de réconciliation, débuta par là devant tout le pays d'une manière qui annonçait bien son rôle de bonté et de paix. A propos de la même affaire, il est dit que déjà auparavant, en 1118, encore abbé d'Aulps, Guérin avait contribué par ses conseils à un arrangement. Lors de son passage vers Sion, les chanoines d'Agaune n'avaient pas manqué de lui confier leur souci.

Il s'agissait de droits féodaux, cela va de soi. La vallée de Salvan, célèbre pour ses chasses à l'ours, et le village d'Autanelle — aujourd'hui Vernayaz ou environs — étaient en jeu. A la suite d'une concession ecclésiastique, les territoires étaient tantôt revendiqués, tantôt accaparés par les repré-



sentants de la famille d'Allinges, c'est à dire par les ancêtres, puis par les descendants de Girard d'Allinges, le premier bienfaiteur de l'abbaye d'Aulps.

Dans les jours suivant le sacre, « les évêques se réunirent, dit le parchemin de l'abbaye de St-Maurice, à savoir Pierre de Tarentaise avec ses suffragants Guérin de Sion, Humbert d'Aoste et Ayrald de Maurienne, évêque de grande maturité et de précieux conseil. » Une excommunication venait d'être prononcée contre Guido d'Allinges, qui n'était pourtant qu'une faible et pâle figure, comparé aux personnages indomptables des deux groupes successifs de trois frères qui avaient mené le combat avant lui.

Selon le texte conservé à St-Maurice, le mérite de la paix revient aux quatre évêques, ce qui ne contredit pas l'avis du P. Le Nain ni celui identique et plus autorisé de l'historien du Valais Anne-Joseph de Rivaz disant : « Ce ne fut pas avec un moindre zèle qu'il (saint Guérin) fit restituer à l'église d'Agaune par les seigneurs d'Allinges la vallée de Salvan qu'ils détenaient. »<sup>10</sup>

Guido exprima les sentiments les plus humbles, il se prosterna même devant les chanoines. Dès lors, à part l'une ou l'autre velléité passagère de remise en question, la paix régna. Aujourd'hui, huit siècles après l'accord, les paroisses de la vallée de Salvan et Vernayaz, enclavées dans le diocèse de Sion, continuent d'être administrées par les chanoines de l'abbaye d'Agaune. On n'avait pas en vain voulu « confir-

<sup>10</sup> De Rivaz, Anne-Jos., *Opera hist.*, t. II, 442, 317 à 328 et 434-435. Tamini, *Annales Val.*, juin 1939, p. 520, souligne la non-valeur ou du moins la fragilité des textes qui voulaient faire remonter à la générosité de Sigismond l'appartenance de Salvan à l'abbaye. Voir Cibrario e Promis, *Documenti*, p. 56. Pierre de Tarentaise est accompagné de « Guérin de Sion » et des deux autres suffragants.

mer par le témoignage des évêques » l'acte établi « dans le cloître agaunois le 11 mars 1138. »<sup>11</sup>

C'est par l'effet d'une décision prise par le seul Guérin, évêque de Sion, peu après l'accord de St-Maurice, que la paroisse catholique de la petite ville vaudoise d'Aigle, sur la rive droite du Rhône, est également administrée encore au XX<sup>e</sup> siècle par les chanoines de l'abbaye de St-Maurice. Celle-ci possédait des droits à Aigle et y avait construit au XI<sup>e</sup> siècle une église dédiée à saint Maurice.

A l'occasion d'un mariage, l'abbaye avait été dépouillée de ses droits par un commendataire laïc qui les avait livrés en dot. Les droits avaient échu en 1080 à l'évêque de Sion Ermanfroi, partisan de l'empereur, que l'on voulait récompenser. Saint Guérin évêque se trouva ainsi détenteur d'Aigle.

Le récit des *Chartes sédunoises* dit que « les chanoines d'Agaune recoururent à Guérin afin qu'il daignât les remettre en possession de la dite église d'Aigle. Accueillant avec bonne grâce leur requête, Guérin leur remit l'église et la leur concéda à perpétuité. »<sup>12</sup>

Le successeur de saint Guérin, Louis, tout dévoué au parti impérial, voudra annuler sa décision ; il fera rentrer

<sup>11</sup> V. note précédente. De plus, Gremaud *op. cit.* I, 127, Aubert, *Le Trésor de l'Abbaye*, p. 218 ; de Rivaz, *Opera hist.*, II, 435 et VII, 279 ; ms. Boccard, *Histoire de l'abbaye*, II, p. 44 ; Kehr-Blackmann, II, 144. Aubert, *Le Trésor...*, Pièce justificative, No 11, relève comme les autres auteurs l'influence pacificatrice de saint Guérin. Le pape Luce II approuva l'acte par bulle du 15 avril 1144.

<sup>12</sup> Relation dans *Chartes sédunoises*, No 11, pp. 357-358, Gremaud, *Nécrologes* et de Rivaz, *Opera hist.*, t. X, 313. Après les noms de trois témoins, il est ajouté : *et multi alii (sic)*, ce qui peut désigner beaucoup de citoyens d'Aigle ! Aussi Tamini, *Annales Val.*, 1939, pp. 525-526 et *Mém. et Doc... Suisse Romande*, t. I, p. 86.

par la force Aigle sous son autorité, après 1150. Mais le légat du pape Etienne, archevêque de Vienne en Dauphiné, de passage dans la région, l'obligera par décret à restituer la petite cité à l'abbaye<sup>13</sup>. Comme motif, le décret rappelle que l'évêque Guérin avait « reçu avec bonté » la demande des chanoines et qu'il leur avait « rendu et concédé à perpétuité l'église d'Aigle. » Le pape Alexandre III confirmera aux chanoines d'Agaune la possession de l'église Saint Maurice d'Aigle « donnée à l'abbé et aux frères par Guérin, évêque de Sion. »

Le terme « donnée » employé par Alexandre III laisse entendre que l'on ne voulait pas, officiellement, considérer comme dénuée de toute valeur juridique la « donation » contraire faite par l'empereur à l'évêque Ermanfroï. Le légat Etienne tint à faire respecter tout de même la décision de l'évêque Guérin qui avait examiné le cas dans un esprit de justice désintéressée et avait admis le bien-fondé de la requête des chanoines.

L'historien du Valais Anne-Joseph de Rivaz, étudiant le règlement de la question d'Aigle, écrit que saint Guérin « en fut l'*amiable compositeur*. »<sup>14</sup>

### *Le réforme de l'abbaye de St-Maurice*

Peu de temps après le sacre, l'antique abbaye d'Agaune-St-Maurice reçut une autre preuve de la bienveillance du

<sup>13</sup> En 1155-1160 (Kehr-Blackmann, p. 145). Aubert, *op. cit.*, p. 219 et de Rivaz, *Opera hist.*, t. 10, pp. 313-316. Autres faits concernant Aigle en 1160, 1209, 1214, 1254. L'acte original est conservé à St-Maurice, selon Aubert, p. 47.

<sup>14</sup> de Rivaz, *Op. hist.*, t. II, 435. Mêmes éléments, en substance dans Bocard, *L'Abbaye de St-Maurice*, manuscrit, t. II, p. 44.

nouvel évêque. Il apparaît que la réforme canoniale en cours à St-Maurice était en avance sur celle des chapitres de Moûtiers, Aoste et Sion. Les évêques contribuèrent de façon décisive à son succès. Leurs projets d'action pastorale s'en trouvèrent éclairés et stimulés.

Au cours des journées de Sion et de St-Maurice, des hommes aussi zélés échangèrent tout autre chose que de vains commentaires. Si l'on en juge par la convergence de leurs efforts, leur rencontre fut une fructueuse session pastorale, un vrai petit concile. L'historien Bernard Bligny résume ainsi les faits en son ouvrage *L'Eglise et les Ordres religieux dans le royaume de Bourgogne aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles* :

« A Sion, l'année même où il fut élu, Guérin d'Aulps, inspiré peut-être par Pierre I<sup>er</sup>, qui avec Ayraud de Maurienne et Herbert d'Aoste participa à la négociation, avait réussi à faire rendre aux chanoines d'Agaune la prévôté que le comte de Savoie exerçait à l'abbaye. »<sup>15</sup>

De quoi s'agit-il ? Un laïc, Raynaud, frère du comte de Savoie, portait le titre d'abbé et percevait comme tel les revenus disponibles. Il était donc abbé commendataire.

Guérin put contribuer à remédier à l'abus grâce aux bonnes relations entretenues comme abbé d'Aulps avec les comtes de Savoie, et en particulier, depuis 1103, avec Amédée III qui avait succédé alors à son père. Amédée avait cédé son titre de prévôt à son frère vers 1112. Celui-ci fut accusé d'inconduite et de malversations.

Avant l'arrivée de Guérin, une réforme avait cependant pu commencer en 1128 grâce à l'initiative de saint Hugues, évêque de Grenoble, qui avait alerté le comte. Dans le décret

<sup>15</sup> Bligny, Bernard, op. cit., p. 373.

du 30 mars de cette année, le comte déclare avoir découvert le monastère dans un état « misérable ». L'office divin était abandonné et un historien de la maison, le chanoine Bocard, dit même quelle était devenue « un lieu de débauche. »

Des chanoines réguliers avaient été introduits à côté des séculiers qui pouvaient conserver leurs prébendes jusqu'à leur mort. « Le prince Raynaud fut prévôt jusqu'en 1143, que le comte Amédée lui enleva définitivement cette prévôté aux instances de saint Pierre de Tarentaise, de saint Garin, évêque de Sion, et d'Ayrald, évêque de Maurienne. »<sup>16</sup>

L'acte signé à St-Julien de Maurienne en 1143 sanctionne en somme les progrès accomplis dès 1128 sous l'influence de saint Hugues et, à partir de 1138, sous l'influence de saint Guérin. Une note sensible de bonne volonté, d'esprit de conciliation et de paix, s'y fait entendre comme dans les autres arrangements inspirés par saint Guérin. Le comte, sa femme et son jeune fils Humbert expriment les sentiments les plus humbles, ils se font absoudre des péchés « contractés en cette affaire » ; le jour anniversaire du père d'Amédée sera inscrit dans le martyrologe d'Agaune et célébré chaque année.

Raynaud voudra profiter encore, en 1147, du voyage d'Amédée en Terre Sainte pour s'emparer des revenus de la maison d'Agaune, mais le pape Eugène III, de passage à St-Maurice la même année, élèvera le prévôt à la dignité d'abbé. Depuis cette époque, il n'y eut plus d'abbés commendataires à l'abbaye. Les chanoines d'Agaune conservèrent le privilège rare d'élire librement leur abbés « grâce à la pro-

<sup>16</sup> Le fait fut consigné dans une charte à St-Julien de Maurienne le 3 des calendes d'avril 1143 ; Van Berchem, *Un conflit d'avouerie au XII<sup>e</sup> siècle*, pp. 5 et 6.

tection du Saint Siège et à l'aide efficace des prélats de la région. »<sup>17</sup>

A la suite de la restauration de la vie « régulière », les biens de l'abbaye augmentèrent, comme le montre la comparaison des listes de possessions portées dans les bulles de 1147 et 1179. Une nouvelle décadence s'amorça par là, illustration particulière de l'espèce de loi historique selon laquelle richesse et fidélité ne cohabitent pas longtemps dans les maisons religieuses.<sup>18</sup>

### *Pour la réforme du clergé*

Revenons à 1138. Les évêques quittent l'abbaye avec le sentiment d'avoir été témoins d'une expérience prometteuse et avec une volonté commune d'en transposer les éléments dans la réforme de leur clergé, à commencer par le clergé de leurs cathédrales respectives. Leur effort paraît en effet bien concerté et parallèle si l'on en juge par les quelques indications que nous allons donner et qui suffisent à notre objet : saisir le contexte de l'action personnelle de saint Guérin et l'objectif premier poursuivi par lui sur le plan de la réforme de son clergé.

A travers la réforme du clergé des cathédrales, des chanoines en particulier, c'est en bonne logique la réforme de tout le clergé qui est recherchée. Le clergé dispersé dans les bourgs et les villages est l'extension du clergé des cathédrales, celui-ci

<sup>17</sup> Van Berchem, *Un conflit d'avouerie au XII<sup>e</sup> siècle*, p. 9.

<sup>18</sup> Le phénomène de l'enrichissement des couvents est étudié en plusieurs chapitres de notre ouvrage *Les religieux en question*, (Éditions du Cerf, Paris, 1968), à partir de l'histoire de l'abbaye d'Aulps.

étant lui-même l'extension du clergé de la maison épiscopale et du conseil presbytéral.<sup>19</sup> Par souci d'un retour aux origines, suivant la règle mal connue de saint Augustin et sous l'influence du monachisme, nombre de communautés de clercs se sont déjà formées en d'autres régions de France, d'Italie, d'Allemagne, à partir du X<sup>e</sup> siècle. Les prémontrés (1120) et d'autres groupes moins importants renoncent à la propriété privée et s'attachent à l'office du chœur. Des décisions romaines ont poussé dans ce sens en 1059 et 1074. Grégoire VII réservait sa protection à ceux qui se soumettaient à la discipline « régulière » imitée de la règle des moines.

Le mouvement de réforme n'est pas en avance, il s'esquisse à peine, en 1138, dans les diocèses dépendant de l'archevêché de Tarentaise. On ne doute cependant pas que Pierre I<sup>er</sup> de Tarentaise, installé à Moûtiers depuis quatorze ans, se soit montré attentif et actif, mais il semble que ses efforts auprès du chapitre local soient demeurés infructueux. C'est sans doute pourquoi, en se fondant sur les seuls résultats connus, Bernard Bligny fixe à 1138 le moment où il « admit la nécessité d'une réforme de son chapitre ». Pierre I<sup>er</sup> entreprit en effet alors des négociations avec le prieur de St-Maurice. « et d'autre part, ajoute Bligny, avec ses suffragants Herbert d'Aoste et Guérin de Sion ». Un accord d'association fut établi. En 1140, un acte de donation permit d'accueillir des chanoines de St-Maurice au prieuré de Mont St-Michel près de Moûtiers. C'était une menace « suspendue au-dessus des négligents » du chapitre de la cathédrale encombrée de grands et de nobles.

<sup>19</sup> Reymond, Maxime, *Les dignitaires de la cathédrale de Lausanne*, p. 2.

La mort devait empêcher Pierre I<sup>er</sup> de conduire à bonne fin la réforme entreprise. Saint Pierre II s'en chargea dès le début de son pontificat, au plus tard en 1143. Des chanoines réguliers furent simplement substitués aux séculiers, ceux-ci conservant toutefois, sur le modèle de St-Maurice, leur situation matérielle jusqu'à extinction.<sup>20</sup>

A Aoste, les encouragements et l'appui de l'archevêque de Tarentaise Pierre I<sup>er</sup> n'avaient pas manqué à l'évêque Herbert qui avait obtenu dès 1132 du pape Innocent III l'introduction de la « vie régulière » chez les chanoines de Saint-Ours. La réforme ne s'accomplit réellement que peu avant 1150, c'est-à-dire peu avant la fin du pontificat de saint Guérin.<sup>21</sup>

Si nous jetons un regard au diocèse voisin de Sion, à Lausanne, nous y découvrons un autre cistercien éminent, saint Amédée. Des difficultés plus grandes l'attendent. Il a par exemple dû signer, avant d'être consacré, des statuts méticuleux le subordonnant en nombre de points à l'autorité des chanoines dans sa propre cathédrale comme au dehors. La vie commune ne sera reprise à Lausanne qu'en 1168<sup>22</sup>.

Il semble à première vue que saint Guérin ait dû rencontrer moins de résistance à Sion. Le chapitre n'y était pas encore aussi puissant qu'à Lausanne ou à Moûtiers. Les évêques de Sion avaient vécu plus ou moins en commun avec leur clergé jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle, au flanc de la colline de

<sup>20</sup> Richermoz, *Le Diocèse de Tarentaise*, 37 à 73, *passim*, et Dimier, dom Anselme, *S. Pierre de Tarentaise*, p. 54-56 et 90-92 ; Bligny, *op. cit.*, p. 371 ; *Gallia christiana*, t. XII, *Instr.*, col. 382B.

<sup>21</sup> Cibrario e Promis, *Documenti*, pp. 44 et 75 ; Bligny, *La Concorrence monastique...*, p. 158 ; Reymond, Maxime, *Les Dignitaires...*, *passim*.

<sup>22</sup> Reymond M., *op. cit.*, *passim* et Bligny, *op. cit.* 157.



Valère, puis sur son sommet, dans la « maison de l'église ». La pauvreté et la simplicité du pays avaient aidé à sauvegarder l'unité du clergé sous une forme presque patriarcale.

Moins d'un siècle avant saint Guérin, une donation avait été faite par l'évêque Aymon de Maurienne en faveur du réfectoire des frères au service de Dieu dans l'église de Sion. Il est parlé de la cuisine des frères, de la table des frères. Le première mention d'un chanoine de Sion figure en 1043 dans un acte d'inféodation de terre, à Morcles. Le premier doyen du chapitre qui nous soit connu, Bourcard, apparaît dans un acte de 1131, c'est-à-dire sept ans seulement avant la venue de saint Guérin. Des chanoines prébendiers disposent à ce moment de biens-fonds, de sorte que le nouvel évêque rencontre un chapitre organisé qui a pris ses distances et son autonomie vis-à-vis de l'évêque, même s'il ne paraît pas encore très puissant. La communauté patriarcale a disparu.<sup>23</sup>

Il ne sera pas possible à Sion mieux que dans la plupart des diocèses de réaliser pour la réforme du clergé une solution correcte, déduite du rôle normal de l'évêque dans l'Eglise. L'échec relatif tient aux conceptions et à la conjoncture de l'époque autant et même plus qu'à des obstacles venus des circonstances de lieu et de personnes.

Formateur de communauté à Aulps durant tant d'années, saint Guérin évêque ne peut qu'exercer son rayonnement et ses dons de persuasion afin de faire comprendre et partager peu à peu à ses chanoines et aux autres prêtres de Sion

<sup>23</sup> Besson, *Recherches...*, p. 2 ; *Chartes séd.*, No 8 ; Gremaud, op. cit., t. V, p. XXXIV et p. XX ; Tamini et Deleze, *Nouvel Essai...*, p. 20.

son désir de ne pas vivre et agir seul, mais bien en coopération et en équipe.

Un résultat se dessine, modeste, susceptible d'heureux développements, bien dans le style de notre saint. Un groupe de chanoines quitte la hauteur de Valère pour venir s'installer près de l'évêque et près du peuple. Si les nécessités du ministère pastoral étaient seules en cause, il ne s'imposerait nullement de disloquer le chapitre car, à cette époque, il est entré dans les mœurs cléricales de se décharger sur des prêtres subalternes du service direct des fidèles ! Mais, de son enfance lorraine, Guérin a retenu l'exemple de saint Gérard de Toul, évêque qui avait réussi à rétablir la « vie commune » parmi les clercs de sa cathédrale. Rare bonheur, son successeur avait développé l'entreprise. La formation de Guérin le pousse spontanément à reconstituer de même autour de lui une famille, à ranimer la « maison épiscopale », à ouvrir par là à ses prêtres la voie vers une vie unissant prière et action.

Les rencontres épiscopales de Sion et de St-Maurice l'incitent à accorder une attention privilégiée aux chanoines de sa cathédrale. Même sans l'influence de Pierre I<sup>er</sup> de Tarentaise, il ne pourrait manquer d'entreprendre le redressement de son clergé en commençant par les prêtres de son entourage.

Hélas ! avec l'évêque Louis comme successeur, il ne verra pas comme Gérard de Toul son effort continué. Partisan actif de l'empereur, allant jusqu'à prendre part à la diète antipapale de Roncaglia, Louis n'entretiendra pas dans le pays une atmosphère favorable au renouveau religieux. Sa position politique l'entraînera plutôt, nous l'avons dit, à con-

trecarrer, à ruiner en certains points, l'œuvre de saint Guérin.

Quelques années après la mort de Louis, on enregistre tout de même, en ce qui concerne les chanoines, la survivance au moins formelle d'éléments issus de la réforme mise en route en 1138. Mais le même acte révèle que l'on tend du même coup à perpétuer la division du chapitre et qu'il n'est plus question d'acheminer tous les chanoines et tout le clergé vers une vie communautaire organisée autour de l'évêque.

L'acte est établi en 1168, moins de vingt ans après le départ de saint Guérin. Il subsiste à cette date, à Sion, deux groupes de chanoines. Le plus nombreux demeure isolé sur sa colline de Valère. L'autre, limité à quatre membres, est voué au ministère non moins qu'à l'office du chœur ; il est attaché à l'église inférieure. La division du chapitre est marquée par la présence de deux doyens résidant l'un à Sion, l'autre à Valère. Entre l'évêque et le chapitre, la division est également consommée : il est interdit à l'évêque de résider à Valère.<sup>24</sup>

Les chanoines de Valère, « réguliers » à certains égards, d'un point de vue formel, semblent voués à la louange de Dieu. Ils vivent confinés, séparés du monde ; il leur est interdit, sauf permission spéciale, de pousser leur promenade au-delà des limites étroites marquées par les remparts du XI<sup>e</sup> siècle qui dominent le ravin de la Sionne. Leurs seuls devoirs quotidiens sont donc de prier l'office au chœur et de respecter quelques observances de type monastique. Pour le reste, ils administrent leurs biens communs, ils ont conservé leurs prébendes individuelles et leurs ménages privés. Ce sont des rentiers comme le seront plus tard les religieux d'Aulps

<sup>24</sup> Gremaud, t. V (1168).

et la plupart de leurs confrères cisterciens et autres jusqu'à la révolution française et même plus tard.

De leur côté, les chanoines résidant en ville sont devenus séculiers au mauvais sens du mot. La convention prévoit que « s'ils s'absentent trop et ne veulent pas servir comme ils le doivent, ils seront écartés et remplacés ».<sup>25</sup>

On doit bien le constater, la réforme inaugurée en 1138 avait dévié et tourné court peu d'années après la disparition de saint Guérin. Il est même probable que les chanoines descendus de Valère n'avaient pas renoncé à leurs prébendes particulières. L'acte de 1168 les appelle prébendiers.

Dans le cadre des montagnes du Valais, un petit diocèse a donc vécu une phase originale et tout à fait nette d'un phénomène général, le phénomène de la monachisation des éléments du clergé prédestinés par leur situation à animer la réforme de l'ensemble des prêtres diocésains. Ces épisodes locaux illustrent l'histoire décevante du mouvement de réforme canoniale et cléricale.<sup>26</sup>

Saint Guérin procéda selon son mode propre d'action et de persuasion, dont le caractère de discrétion, respectueuse des personnes, s'était ancré en son cœur à travers l'expérience de Molesme et le long entraînement d'Aulps. Saint Guérin ne pouvait rien précipiter. Le libre engagement d'un premier groupe de chanoines dans le ministère, leur renonciation à la vie plutôt oisive de Valère, c'était un succès qui, de soi, ouvrait la voie à d'autres progrès. Il n'était pas dans la nature de notre saint d'urger l'adoption d'une vie strictement

<sup>25</sup> Gremaud, t. V (1168).

<sup>26</sup> Voir *Les Religieux en question*, ch. XI : « La tutelle monastique dévie les vocations séculières. »

commune à laquelle les prêtres ne s'étaient pas engagés, n'étaient pas préparés, ni nécessairement appelés.

En d'autres diocèses où la réforme fut menée plus rondement et aboutit à des transformations extérieures plus complètes, il ne semble pas que les résultats aient été finalement supérieurs. Pour nous en tenir à Moûtiers où saint Pierre II mena à bonne fin avec fermeté et promptitude le projet de Pierre I<sup>er</sup>, les chanoines réguliers, introduits par décret, négligèrent de plus en plus le ministère, l'office divin, le service des pauvres et le devoir d'hospitalité. En lutte par la suite avec de nouveaux réguliers appelés par l'évêque, une transaction fut admise : deux chapitres considérés l'un comme régulier et l'autre comme séculier, ne devaient se réunir que pour l'élection de l'évêque. Cette solution allait durer trois siècles et demi ! Réguliers et séculiers se souciant également peu d'agir comme ferment dans le clergé, les réguliers furent relevés de leurs vœux et intégrés au chapitre séculier.<sup>27</sup>

Dans l'échec des efforts amorcés à St-Maurice sous l'égide de Pierre I<sup>er</sup> de Tarentaise, on voit une confirmation concrète de l'espèce de loi historique qui se dégage du vaste mouvement de rénovation du clergé axé sur la réforme des chapitres de cathédrales et d'abbayes et mené à partir du modèle monastique : la tutelle monastique dévie les vocations séculières les plus généreuses et renforce du même coup, dans la masse du clergé (et des laïcs) une conception amoindrie de sa vocation. On en est venu, en ces siècles-là, à considérer que la sainteté évangélique n'est pas, normalement, destinée à se réaliser au milieu du monde.

<sup>27</sup> Richermoz, *Le Diocèse de Tarentaise*, pp. 37 à 73, *passim*.

Il est clair à nos yeux que saint Guérin, moine devenu évêque, n'est pas plus que ses confrères, les deux Pierre de Tarentaise, responsable de la déviation. Les trois saints évêques, anciens moines, donnèrent plutôt l'exemple d'une vie ardemment apostolique et non plus monastique. L'unité entre leur vie intérieure et leur action extérieure paraît homogène. Dans les circonstances de l'époque, la présence de l'évêque chaque matin à l'office du chœur, aux côtés de son petit groupe de chanoines et des prêtres rattachés à son église, est le point de départ d'une journée consacrée au troupeau. Nous nous en persuadons à l'écoute des témoignages que nous allons citer sur le ministère général de saint Guérin : l'attention accordée aux chanoines et aux prêtres de sa cathédrale n'affaiblit nullement son zèle dans la direction des prêtres et des fidèles de toutes les paroisses.

## *Chapitre VII*

### RELATIONS ET MINISTÈRE

D'un homme qu'on aime, d'un saint que l'on prie, la trame de la vie quotidienne intéresserait plus que les actes officiels. Mais vouloir broser, sans références historiques, un tableau pieux plus ou moins vraisemblable, comme celui qui occupe près de cent pages de la *Vie de saint Guérin* de Ruffin, cela paraîtrait aujourd'hui vain.

Afin de situer la vie personnelle de notre saint évêque, nous relevons néanmoins, dans ce chapitre, quelques points de repère, des événements dont il fut acteur ou témoin direct, nous signalons des personnages qu'il rencontra, les circonstances de ses relations avec eux. Par là, certains aspects du cadre humain de son existence apparaissent. Nous nous rapprochons de lui en découvrant tant soit peu ses amitiés, ses joies, ses émotions, son labeur.

#### *A son poste*

Ecrivant un jour à ses chers fils de Lausanne, saint Amédée, l'évêque voisin, leur dit : « Absent de corps, présent de cœur. »

Saint Guérin est présent de cœur et de corps. En butte à moins de difficultés que son confrère lausannois, moins lié

aux puissants, il demeure au milieu des siens jusqu'à son dernier départ pour Aulps. On lui a appliqué la parole du psalmiste : « Il préfère les portes de Sion à toutes les tentes de Jacob. » (psaume 86).

Pour autant, le « bon saint Guérin » ne saurait oublier ses frères cisterciens de Notre-Dame d'Aulps et d'ailleurs, sur les bords du Léman. Il ne manque même pas de participer, quand il le peut, au chapitre général de Cîteaux, afin de coopérer au bien de l'Ordre, tout en retrouvant son ami saint Bernard.

La présence des évêques issus du nouvel ordre est en effet devenue une règle pratique, sinon une stricte obligation, le premier évêque cistercien, Pierre de Tarentaise, ayant donné l'exemple. On verra en 1192 le chapitre général voter un blâme à l'évêque de Brugnato, en Italie, coupable de n'être pas venu au chapitre depuis son élévation à l'épiscopat.

Encore mieux sont respectés par saint Guérin les relations de bon voisinage et les devoirs d'amitié et d'entraide à l'égard de ses plus proches confrères dans l'épiscopat, les évêques de Genève et de Lausanne. Des raisons spéciales le lieront à saint Amédée, nous allons le voir, et à d'autres saints évêques de nos régions.

### *Les confrères en épiscopat*

Lorsque l'on découvre les plus importantes relations de saint Guérin, on éprouve d'abord l'impression d'une étrangeté presque impossible : on le voit inséré, autour de ses deux métropolitains successifs, dans une vraie constellation de



saints évêques, tous cisterciens. Saint Bernard disait pourtant : « Un bon évêque est un oiseau rare. » Bien considéré, chacun de ces évêques se révèle de solide relief. Encore faut-il ajouter que, dans le groupe, saint Ayrald n'est pas compté, ancien chartreux, évêque de Maurienne, mentionné comme l'un des deux assistants lors du sacre de saint Guérin et suffragant comme lui de l'archevêque de Tarentaise.

Guy de Marlagny (1129-1144) n'est pas un saint, lui, pas plus qu'Arducius de Genève, si l'on en juge aux avertissements et remontrances de saint Bernard. Moins sévère que les deux lettres adressées à Arducius, la lettre « à Guy de Lausanne » rappelle celui-ci au devoir de pratiquer la justice et « surtout la tempérance, de peur que celui qui prêche aux autres ne soit lui-même réprouvé ».

Par comparaison, on apprécie à leur prix les louanges enflammées du même saint Bernard à l'adresse de saint Guérin placé dans les mêmes circonstances. C'est donc à sa sollicitude discrète qu'est naturellement confiée la vertu de cet évêque. Saint Guérin veut d'autant moins se dispenser de coopérer avec son supérieur et ami que Guy est, dit-on, parent de saint Bernard et issu de la famille des fondateurs de Molesme, plus ou moins directement neveu de saint Robert lui-même. Un frère de Guy avait fait partie du groupe sorti de Molesme pour fonder Cîteaux.

La générosité de Guy de Marlagny et la nouvelle direction qu'elle prend laissent supposer que les influences conjuguées de saint Bernard et de saint Guérin produisent des fruits : en 1142, on compte au diocèse de Lausanne deux toutes jeunes abbayes cisterciennes fondées à la demande de Guy et soutenues par lui, Haut-Crêt-Montheron, dans le pays

de Vaud, et Hauterive, près de Fribourg, celle-ci en voie de formation dès 1138.

Quant à la tempérance, objet du plus grave souci de saint Bernard, l'exemple de saint Guérin ne dut pas être de nul effet sur Guy, bien que celui-ci ne se soit apparemment pas laissé attirer jusqu'à l'abstinence complète de vin, pratiquée par les premiers cisterciens : Guy détermina les moines de Haut-Crêt à planter les premières vignes vaudoises sur les pentes du Dézaley !

### *Avec Amédée de Lausanne, son voisin*

Une joie parfaite pour Guérin, évêque de Sion, c'est, en 1144, l'élection d'Amédée de Clermont au siège de Lausanne. Le nouvel évêque est cistercien. Pour diriger son diocèse, il va quitter un monastère savoyard dont il est supérieur depuis 1139, et ce monastère n'est autre que l'abbaye de Hautecombe, la principale filiale de Notre-Dame d'Aulps, fondée du temps où Guérin en était abbé.

Les ressemblances et les affinités remontent haut, puisqu'Amédée avait fait une première entrée chez les cisterciens, encore enfant, en 1119, à Bonnevaux, en compagnie de son père, avant de se rendre, toujours conduit par son père, à Cluny qui avait paru apte à assurer sa formation générale mieux que la pauvre abbaye cistercienne encore en voie d'établissement.

De Cluny, le jeune Amédée s'était rendu à la cour d'Allemagne. Les Clermont-Hauterive étaient « cousins » de l'empereur. Après la mort d'Henri V enfin, le jeune homme avait

renoncé définitivement au monde pour entrer dans l'ordre le plus rigoureux. Son père, édifié et heureux, avait alors échangé l'habit noir de Cluny contre la bure des cisterciens.

Le prédécesseur de saint Guérin, Boson, s'était rendu jusqu'à Vienne en Dauphiné pour assister au sacre d'Arducus par l'archevêque de Vienne, le futur pape Calixte II. Guérin n'a qu'à suivre son cœur pour observer la tradition bien ancrée, se trouver, le 21 janvier 1145, au sacre d'Amédée et entretenir avec lui, par la suite, les relations d'amitié et de bon conseil mutuel. Relations, échanges, mises en commun s'imposent d'autant plus que ces premiers évêques cisterciens ne peuvent se référer à aucune règle établie quant à la manière de pratiquer dans l'épiscopat l'esprit et la discipline du nouvel ordre.

Dès 1147, saint Guérin et saint Amédée auront de nouveaux motifs de contacts. L'évêque de Lausanne se verra confier la surveillance des Etats de Savoie par Amédée III partant pour la croisade. Celui-ci mort, saint Amédée deviendra, en 1149, tuteur du fils héritier, Humbert III, encore mineur. Pendant trois ou quatre ans, ce sera donc entre les deux confrères que se traiteront les affaires valaisannes de la Savoie. Il suffit de se reporter aux pages consacrées plus loin à la présence savoyarde en Valais pour se rendre compte que les occasions ne furent pas rares.

On sait que saint Amédée s'occupera aussi, à titre de remplaçant du comte, de régler la cession de Bagnes à l'abbaye de St-Maurice en guise de compensation pour la table d'or empruntée par Amédée III.

Par les circonstances qui nous sont rapportées sur les épreuves subies par Amédée, du fait du parti impérial, nous

nous faisons une idée de ce que saint Guérin put avoir à souffrir de la part du même parti impérial. L'analogie des situations semble confirmer les récits touchant les dernières années de saint Guérin et son « exil » à Aulps.

De 1145 à 1158, saint Amédée dut résister aux menées du comte de Genevois et à celles de Berthold de Zaehringen. Il arriva au saint évêque d'être attaqué personnellement et battu, de voir l'un de ses compagnons blessé dans ses bras. Vers 1156, il fut contraint de quitter le pays, mais il mourut évêque de Lausanne en 1159<sup>1</sup>.

### *Le pape Eugène III en Valais*

Dans les années 1147 à 1149, à part le souci de ses diocésains embarqués dans la lamentable croisade franco-allemande, saint Guérin éprouva de façon personnelle et directe l'émotion de la chrétienté inquiète au sujet du pape lui-même, Eugène III (1145-1153), qui dut s'exiler et fut amené à traverser le diocèse de Sion et à s'y arrêter quelques jours. En 1138 déjà, lors de l'arrivée de notre évêque à Sion, le pape Innocent II vivait réfugié en France.

<sup>1</sup> Sur Amédée et les circonstances qui marquèrent le pays romand en cette période : MDSR, XIX ; *Mémorial de Fribourg*, I, 378 et II, 355-364. Pour le sacre d'Arducius de Faucigny, évêque de Genève, les évêques de Lausanne et de Sion avaient été les assistants de l'archevêque. De Vienne, ils avaient accompagné Arducius à Genève, où ils avaient fait un centrée solennelle. (Besson, op. cit. et *Hist. de Genève*, Fleury, t. I p. 67. Le Chne de Rivaz pensait que, selon la date du sacre, l'évêque de Sion présent aurait été saint Guérin (*Op. hist.* II, 446). On croit aujourd'hui que le sacre d'Arducius eut lieu avant 1138. La lettre de S. Amédée à ses fils de Lausanne, in. P.L., t. 188, col. 1299-1304. Sur Amédée de Lausanne en général : *Mémorial de Fribourg*, 1954 et 1958, études de Gremaud et Schmitt.

Le sort d'Eugène III touchait saint Guérin de plus près encore. Ce pape était cistercien, appartenant à la première équipe d'évêques choisis dans l'ordre nouveau sous l'influence de saint Bernard. Religieux durant dix ans à Clairvaux, il avait fonctionné comme simple « chauffournier » — chargé d'entretenir le feu au « chauffoir », la seule salle chauffée. Il était devenu, en 1140, abbé de Trois-Fontaines, en Italie.

Signe des temps, son prédécesseur sur le trône pontifical avait été tué, les armes à la main, alors qu'il assiégeait le château Saint-Ange. Les séquelles du schisme suscité par Frédéric Barberousse n'étaient pas éliminées et le peuple de Rome, soulevé par Arnaud de Brescia, tenait à ses conquêtes. Peu de jours après son élection, faite à la sauvette par six cardinaux, Eugène III avait dû fuir, pour ne rentrer à Rome que neuf mois plus tard. Parti de nouveau, vers le 10 mars 1147, il passa en France et y séjourna plus d'un an.

C'est ainsi qu'à la fin de cette année, jusqu'à la mi-janvier 1148, nous trouvons saint Amédée de Lausanne et Arducius de Genève à ses côtés, avec saint Bernard, à Trèves où se tient un synode qui s'occupe entre autres des révélations de sainte Hildegarde.

Saint Guérin, qui n'a pas accompagné ses confrères à Trèves, peut d'autant moins manquer la réception solennelle du pape à Lausanne, au printemps. Le pape arrive de Reims par Besançon et le Jura. Un « concile » s'est tenu à Reims qui a « interdit aux laïcs de prendre connaissance des affaires ecclésiastiques », peut-être parce que, dans la même ville, les gens de l'archevêque de Trèves se sont opposés dans une grande bagarre à ceux de l'archevêque de Reims, à propos de privilèges ou de préséances.

A Lausanne, tout se passe dignement. Le pape travaille en paix. Quatre ou cinq bulles sont expédiées du 14 au 20 mai. Par les signatures des bulles, on voit que quatorze cardinaux accompagnent le pape. C'est le voyage de retour vers Rome, qui n'aboutira qu'après de longs mois.

La scène la plus mémorable est la rencontre fraternelle de trois ou quatre illustres fils de Cîteaux, Eugène III, les saints évêques Amédée et Guérin, et saint Bernard. Selon les supputations de ses biographes, saint Bernard a en effet accompagné le pape jusque là.

Quoi qu'il en soit, c'est dans son propre diocèse qu'il revient à saint Guérin de veiller à assurer l'accueil convenable au Saint Père et à son imposante suite. Sur tout le parcours, autorités et populations veulent se surpasser. A Trèves, pour rendre l'entrée plus grandiose, on a prié le visiteur de la différer au lendemain.

La royale abbaye d'Agaune, une maison amie, se trouve à la première étape dans le diocèse, à St-Maurice, pour fournir avec empressement honneurs et gîte. La chronique intitulée *Livre de la Val d'Iliez* relate que, le 25 mai, la nouvelle église abbatiale a été consacrée par Eugène III. Celui-ci, bien impressionné par son séjour, accorde aux chanoines la faveur de porter désormais une mosette écarlate. L'étape de St-Maurice est marquée en outre par l'expédition d'une bulle de protection à Payerne.

Une autre bulle, du 27 mai, en faveur du monastère de Ruggisberg, est datée de Martigny. On ignore la durée de l'arrêt dans cette ville. Eugène III approche du terme de son long périple. Avant la dure montée vers le Grand-St-Ber-

nard, c'est le repos de l'esprit et du cœur. On peut croire que, prévenu par son conseiller saint Bernard, le pape goûte à son tour la sagesse du doyen des évêques cisterciens. Toujours est-il qu'il n'est à Verceil, de l'autre côté des monts, que le 16 juin<sup>2</sup>.

Le franchissement du col n'était pas, à l'époque, une petite affaire. La haute montagne conservait un caractère effrayant et, aux abords du mont Joux, le souvenir de brigandages sacrilèges restait fixé comme une hantise. Par exemple, la captivité de l'abbé de Cluny, saint Mayeul, à la fin du dixième siècle. Les moines de la riche abbaye, sur réception d'une lettre du prisonnier, avaient expédié aux Sarrasins du Valais mille livres d'argent, la valeur d'une grosse fortune, pour obtenir vie sauve et liberté à leur supérieur. Les brigands, satisfaits de la rançon, avaient relâchés du même coup près de mille voyageurs, mais beaucoup d'autres avaient péri. Saint Guérin avait suivi les épreuves et pérégrinations du Saint-Père, son illustre confrère, avec assez de sollicitude pour vouloir lui offrir en ces lieux, par

<sup>2</sup> Anselme Dimier, *Saint Bernard...*, pp. 27-28. Gremaud, *Documents relatifs à l'histoire du Valais*, I. p. 85. Le fait de la consécration de l'église abbatiale de St-Maurice est rapporté dans une bulle du pape du 1<sup>er</sup> avril 1196. (Aubert, *Le Trésor...*, p. 223). *Le Livre de la Val d'Illeaz* indique 1146 comme année de la consécration de l'église abbatiale de St-Maurice, ce qui est une erreur. Le passage d'Eugène III en 1148, par Lausanne, St-Maurice et Martigny, est abondamment prouvé. En 1146, le pape se trouvait à Viterbe. Autres détails sur le voyage d'Eugène III, Dom Calmet, op. cit., t. II, pp. 66-68. C'est l'année suivante, 1149, que le nom de saint Bernard de Menthon se trouve joint pour la première fois à celui du col du Mont-Joux, à propos de la chapelle de l'hospice, auparavant sous le patronage de S. Nicolas de Myre. Peut-être les chanoines saisirent-ils l'occasion du passage du pape pour honorer ainsi leur fondateur.

sa présence, la meilleure sécurité jusqu'aux limites de son territoire.

Au XI<sup>e</sup> siècle, des chanoines hospitaliers avaient pris la place des brigands au sommet de la sauvage vallée. Il semble donc que le trajet valaisan du voyage pontifical ait pu s'achever de la façon la plus paisible et sûrement de la façon la plus fraternelle, dans la maison fondée par saint Bernard de Menthon.

### *A l'exemple des deux métropolitains*

Nous avons déjà rencontré les deux archevêques qui jouèrent un rôle direct en d'importantes circonstances de la vie de saint Guérin, Pierre I<sup>er</sup> et Pierre II de Tarentaise, ses deux métropolitains successifs.

Depuis 1141, c'est l'extraordinaire Pierre II qui occupe le siège de Moûtiers. Saint Guérin le rencontre dès 1143, lors du plaid de Conflans. Les textes relatant la décision indiquent le rôle joué par l'archevêque. Nous avons découvert un autre résultat de l'influence concertée de Pierre II et de Guérin dans l'acte signé le 30 mars de la même année, à St-Julien, acte par lequel Amédée III rend aux chanoines d'Agaune le droit d'élire eux-mêmes leur abbé<sup>3</sup>.

Ce qui intéresse nos saints évêques plus que les problèmes de juridiction et de cession de terres, c'est, on s'en doute, la manière de transposer dans leur vie épiscopale leur idéal

<sup>3</sup> On voit maintes fois, dans l'histoire valaisanne, les archevêques de Tarentaise user de leur autorité au service de la paix. Cela se produit encore en ce siècle en 1179 et 1181.



de religieux. Entre le jeune archevêque, tel que nous le devinons à travers l'étude du P. Anselme Dimier, et le vieil évêque toujours en quête de renouvellement et de progrès, tel que nous l'a fait connaître saint Bernard, il serait difficile d'imaginer la richesse des entretiens spirituels et pastoraux, soit lors de leurs visites mutuelles à Moûtiers ou à Sion, soit lors de leurs voyages en commun à partir de Genève ou de Lausanne, à l'occasion des chapitres généraux annuels.

Un demi-siècle d'expérience de la conduite des hommes, c'est le lot de saint Guérin, à qui il incombe de plus de transmettre l'esprit, l'exemple et les directives du premier des évêques cisterciens, saint Pierre I<sup>er</sup> de Tarentaise. Par dessus un successeur indigne, Isdraël, installé quelque temps à Moûtiers et déposé, l'idéal de la sainteté épiscopale vécu selon le mode cistercien a passé de Pierre I<sup>er</sup> à saint Guérin, de saint Guérin à saint Pierre II et à saint Amédée de Lausanne, pour former la tradition qui sera sanctionnée comme norme pour les évêques cisterciens par le chapitre général de Cîteaux. Un règlement précis oblige par la suite les évêques issus de l'ordre à demeurer d'authentiques religieux, fidèles à la pauvreté, à l'office, aux jeûnes, et bénéficiant d'une seule faveur, celle de « porter un manteau de vil tissu et de peau de mouton et un bonnet semblable ».<sup>4</sup> Ruffin brode donc moins qu'il n'y paraît lorsqu'il écrit de saint Guérin : « Sa chambre à coucher était étroite et sans feu pendant les hivers les plus froids. » Il énonce la règle admise et appliquée par les saints évêques cisterciens primitifs.

<sup>4</sup> *Nomasticon, Instituta Cap. Gen.*, ch. LXI, p. 226.

Les renseignements recueillis par le Père Anselme Dimier sur saint Pierre de Tarentaise confirment certains détails et la note générale des anciennes biographies de saint Guérin en ce qui concerne son ministère : « Il entreprit, dit le Père Dimier, de visiter toutes les paroisses. Il s'y trouvait quantité de fidèles qui avaient négligé de recevoir le sacrement de confirmation, non seulement des enfants, mais des personnes de tout âge. Notre saint passa alors des jours entiers, du matin au soir, à administrer ce sacrement à des foules qui accouraient de toutes parts, pour ne terminer souvent que bien avant dans la nuit. »

« L'archevêque voulut aussi doter chacune de ses paroisses du matériel, des livres et des vêtements nécessaires pour célébrer décemment le culte divin. Dans les paroisses qui étaient trop pauvres pour supporter pareille dépense, il organisa la collecte des œufs chaque semaine, dans toutes les maisons, se chargeant lui-même de la vente, dont le produit devait servir à l'achat d'un calice. Il fit tant et si bien qu'au bout de peu de temps, il n'exista plus dans le diocèse une seule chapelle, si petite fût-elle, qui ne possédât son calice d'argent. »<sup>5</sup>

Si l'on ne parle pas de la vente des œufs à propos de saint Guérin, il est aussi dit qu'il veilla à ce que toutes les églises fussent munies d'ornements convenables.

Le Propre du diocèse de Sion loue son « zèle incroyable » à « corriger les mœurs corrompues du peuple » et surtout à éclairer tous ses diocésains et à les conduire au salut « par ses bonnes œuvres, ses discours, sa doctrine ».

<sup>5</sup> *Saint Pierre de Tarentaise*, par un moine de Tamié (Dimier), p. 57 et 58.



*Saint Guérin. Vitrail de Gaudin,  
chœur de la Cathédrale de Sion.  
(Photo A. Luisier, IMS, Sion)*



Le *Ménologe cistercien* de Henriquez avait de même peint saint Guérin évêque comme un « pasteur extrêmement vigilant », tandis que le vieil auteur de *Vallesia christiana* dit qu'« il ne changea presque rien » à sa vie de moine et qu'il se voua entièrement « à la restauration de la discipline relâchée du clergé »<sup>6</sup>. Tous les témoignages rejoignent celui du Père le Nain et s'en inspirent. Le Nain fait lui-même allusion à des Vies antérieures qui ne nous sont pas parvenues.

Saint Guérin visita trois ou quatre fois tout son diocèse, probablement bien plus souvent, parce qu'en l'absence de doyennés organisés, c'était l'évêque qui suivait directement le ministère de ses prêtres et s'occupait de parachever leur formation sur le terrain. Ceci était d'autant plus nécessaire qu'il n'existait pas de séminaire.

En quelques lieux du Valais, la pastoration était assurée par des bénédictins, d'Ainay ou d'ailleurs, et par des chanoines de St-Maurice et du Grand-St-Bernard.

Le diocèse offrait une analogie avec les diocèses missionnaires de l'Afrique d'aujourd'hui, non que le paganisme y fût encore vivant — saint Guérin aurait, dit-on, extirpé au val d'Anniviers les derniers vestiges d'idolâtrie — mais parce que les églises et paroisses y étaient extrêmement clairsemées, du moins dans la partie orientale. Elles étaient plus nombreuses dans la partie occidentale, berceau de la foi en nos régions bourguignonnes. Cependant, à s'en tenir aux documents, on n'aurait compté, dans le territoire du Valais romand actuel, qu'une quinzaine de centres religieux plus ou moins modestes, à part Martigny, St-Maurice et Sion, et,

<sup>6</sup> Briquet, *Vallesia christiana*, voir pp. 143 et suiv.

dans le Haut-Valais, deux seulement. Mais il est juste d'admettre que ceux que l'on trouve mentionnés au début du XIII<sup>e</sup> siècle remontaient au XII<sup>e</sup> et peut-être plus haut. Nous pouvons ainsi penser que saint Guérin eut à s'occuper d'une cinquantaine d'églises ou chapelles.<sup>7</sup>

Certains biographes parlent de divisions dans les rangs du clergé, de simonie, que saint Guérin aurait eu à combattre. Les menées du parti impérial créaient la division dans tous les milieux. Quant à la simonie, le mal s'était alors tellement étendu que la publication des lois qui la condamnaient avait provoqué des soulèvements en Italie, en Allemagne et en France, sous Grégoire VII et ses successeurs.

Selon la méthode qui lui avait réussi avec ses moines, saint Guérin dut s'employer à réduire les abus en fournissant le meilleur de son effort dans un sens positif. Ayant consacré son existence à la formation chrétienne de ses confrères, il ne pouvait s'empêcher de prendre soin avec prédilection des jeunes clercs attachés à sa cathédrale et de ses prêtres en général. Les biographes ne se sont pas trop avancés en l'affirmant.

Une notable proportion du clergé résidait à Sion même, par groupes établis, soit au sommet de la colline rocheuse de Valère, soit sur son flanc, soit dans la plaine. Le mot grou-

<sup>7</sup> Approximativement 38 églises ou chapelles dans la partie occidentale et 7 dans la partie orientale, soit un total de 45. Le chiffre variera selon le point de repère adopté au XIII<sup>e</sup> siècle. V. Gremaud, *passim*, Tamini, *Nouvel essai...*, pp. 92 et suiv., Imesch, *die Gründung...* Parmi les communautés anciennes dont l'existence est attestée au milieu du XII<sup>e</sup> siècle. Tamini cite Collombey, Vionnaz, Aigle, Bourg-St-Pierre, Saillon, Ardon, Conthey, Ayent, Nax, Grône, Granges. L'administrateur d'une église ou d'une paroisse s'appelait simplement le prêtre, *sacerdos*, *presbyter*, ou le chapelain. Le terme de curé, *incuratus*, sera donné au début du XIII<sup>e</sup>.

pes ne veut pas désigner de vraies communautés, car rien ne permet de croire que le reste du clergé ait mieux que les chanoines renoncé à son mode individuel de vie.

Pour un évêque magnifié comme « formateur de communauté », cette situation n'empêchait pas, au contraire, de vouloir constituer, du moins avec les prêtres de sa maison épiscopale, une famille unie, capable d'offrir un exemple.<sup>8</sup> Il serait risqué de prendre à la lettre les chants de victoire des panégyristes parlant de la transformation des mœurs du clergé. Le poids à soulever était lourd. A Sion comme ailleurs, les divisions et les abus favorisés par la politique impériale se voyaient amplifiés dans la pléthore des effectifs du clergé. Un document, quelque peu postérieur indique dix-huit à vingt-quatre chanoines et trente-trois recteurs résidant à Sion ! L'évêque de Lausanne constatait dans une lettre que les recteurs de Sion étaient rarement présents au chœur, non pour raison de ministère, mais parce qu'ils allaient boire dans les tavernes de la ville en compagnie de personnes nullement honorables.<sup>9</sup>

Les prébendes et bénéfices variés ne s'étaient probablement pas encore à tel point multipliés au XII<sup>e</sup> siècle et l'on ose penser que la réforme des simples clercs donna des résultats plus nets que la tentative de réforme du chapitre entreprise de concert avec Pierre de Tarentaise, au début du pontificat.

<sup>8</sup> On croit pouvoir situer la maison occupée par saint Guérin au levant de la cathédrale actuelle. Gremaud, I, p. 82 ; II, 274 et V, introduction.

<sup>9</sup> Gremaud, V, No 2162. En 1364, on comptait à Sion 36 recteurs et 33 autels (*Liber ministraliae*, II, p. 136, comptes du chapitre).

Les désordres et les guerres provoqués par la politique impériale de Louis, le successeur de saint Guérin, et de Berthold de Zaehringen, ne permettent guère de déceler des signes de régénération spirituelle. Au cours des décades et des siècles suivants, on découvre aussi difficilement l'action de cet esprit de paix, de progrès chrétien et de renouveau perpétuel qui caractérise notre saint. Le Valais du Moyen Age fait parfois songer à un certain Thibet. Absorbé dans sa défense et dans ses luttes intestines, il demeure plusieurs siècles durant, à l'instar d'autres cantons suisses, comme indifférent à la vie de l'esprit remise en route en d'autres régions de l'Europe.<sup>10</sup> L'histoire religieuse et civile du pays tempère l'optimisme des biographes étrangers quant à l'ampleur du renouvellement réalisé par saint Guérin.

L'observation, faut-il le dire ? ne diminue en rien le mérite du saint, ni ne contredit la vocation chrétienne et la solide foi de ses diocésains. Chaque peuple à tour de rôle, comme le peuple d'Israël, sait se montrer raide et têt.

Il apparaît ainsi d'autant mieux que saint Guérin apporta à son diocèse, avec le souffle d'en haut, un souffle du large.

<sup>10</sup> Une chronique datant du XII<sup>e</sup> siècle relate les origines de l'abbaye d'Agaune. C'est l'unique écrit qui nous soit parvenu. Sa valeur littéraire est « parfaitement nulle », dit Gremaud (*Mémorial de Fribourg*).

Alors même que le ferment du protestantisme travaillera maintes familles dirigeantes, la réaction viendra de l'extérieur, par saint François de Sales, aidé de son ami des marches savoyardes, Antoine de Quartéry de St-Maurice. « Quelques enfants du Valais, afin, espérait-on, de secouer la torpeur du clergé valaisan », reçurent le droit de fréquenter la « Sainte Maison », sorte de petite université catholique établie à Thonon afin de former de bons prêtres à l'intention de la Savoie du nord. *Annales Valaisannes*, 1959, p. 470).



*Souffle d'en haut, souffle du large*

C'était de France qu'en la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle, soufflait un air nouveau, religieux et humaniste, de douceur, de liberté, d'espoir, coïncidant avec un retour dans la piété, à la personne de Jésus et à la Bible.

*Joie et prouesse j'ai aimé  
Mais toutes deux me faut quitter  
Et vers celui m'en vais aller  
Où pécheurs trouvent paix enfin...  
J'en prie aussi Jésus le bon  
Et en roman et en latin.*

Ainsi s'exprimait vers 1117 Guillaume IX, le premier troubadour.

Les heures de lecture quotidienne déterminées par la règle, jointes à la recherche inlassable du progrès et à l'exercice prolongé de la responsabilité d'abbé, avaient accumulé en saint Guérin, ce trésor vivant de sagesse qui avait conquis et, semble-t-il, quelque peu subjugué saint Bernard.

Au terme, une culture chrétienne supérieure était le surcroît dont un saint moine n'avait pas à se soucier et qui n'en agissait pas moins. Une vie spirituelle ardente donnait des fruits également sur le plan de la vie naturelle de l'esprit, malgré l'austérité cistercienne. Cela va nous apparaître, au chapitre qui suit, en architecture et en urbanisme. En philosophie même, Cîteaux fournit un exemple de haute audace : Joachim de Flore, apparu dans le nouvel ordre peu de temps après saint Guérin. A part cette exception,

l'amour de la Sainte Ecriture fut cultivé avec ardeur dans l'orthodoxie la plus stricte par les premiers cisterciens, contemporains de notre saint. Quand on relit les homélies de saint Amédée de Lausanne, *Homélies sur la Sainte Vierge*, il apparaît que la dévotion à Marie est une seconde caractéristique de ces cisterciens. La virtuosité et les prouesses de l'auteur sont admirables, mais les belles envolées n'y finissent jamais par un atterrissage dans la vie des hommes. Il est certain que la prédication de saint Guérin, non moins biblique, fut d'un genre plus simple au milieu de ses montagnards ! La simplicité extrême était aussi dans la ligne de Pierre I<sup>er</sup> de Tarentaise et l'on sait, de Pierre II de Tarentaise, à quel point il détestait les subtiles spéculations. « Dans sa vie entière, on eût dit qu'il n'avait en vue que les petits » et s'il devait prêcher devant un auditoire plus distingué, « qui ne se fût pas contenté de ses instructions ordinaires, il préférerait confier ce soin à quelqu'un de son entourage. »<sup>11</sup>

Chez saint Guérin, au surplus, contemplation et recherche avaient toujours abouti à des décisions dans la vie concrète. Le *Ménologe cistercien* voit le signe de la vraie contemplation pratiquée par lui dans son aptitude aux actes qui s'imposaient et dans son aversion à l'égard des affaires du monde : « Voué au plus haut point à la contemplation, écrit Henriquez, il fuyait tout le tumulte des affaires du monde. »

Comme évêque de Sion, il dut néanmoins s'occuper des affaires du monde.

<sup>11</sup> Dimier, *op cit.*, p. 75. Les homélies sur la Sainte Vierge de saint Amédée connurent par la suite le grand succès : une dizaine d'éditions depuis la première, à Bâle, en 1557, Cologne, Paris, Madrid, etc.

## Chapitre VIII

### SAINT GUÉRIN MARQUE UNE ÉTAPE VERS L'INDÉPENDANCE DU VALAIS <sup>1</sup>

Apaiser d'abord les conflits, régler les différends, supprimer les causes de troubles, de façon à pouvoir se consacrer à son action pastorale dans une atmosphère plus sereine, cela avait été le vœu naturel du nouvel évêque de Sion. Cependant, après l'heureux et rapide règlement des affaires

<sup>1</sup> Sous une forme à peu près identique, ce chapitre a paru dans le *Bulletin du Diocèse de Sion*, juin 1965 à l'occasion du 150<sup>e</sup> anniversaire de l'entrée du Valais dans la Confédération Suisse, avec l'introduction suivante :

Saint Guérin joua un rôle efficace autant que discret parmi les hommes qui frayèrent la voie à la formation du Valais uni et libre reçu en 1815 dans la Confédération helvétique. Des historiens comme le chanoine de Rivaz ou le Père Furrer avaient signalé la portée de son action.

L'étape que célèbre le Valais nous offre l'occasion de considérer de plus près l'œuvre du saint évêque de Sion, tout en attirant l'attention sur certains aspects de notre passé à une époque quelque peu délaissée à cause de la rareté des documents.

On oublie trop que les deux communautés linguistiques composant le Valais de 1815 avaient uni leur sort librement et dans l'égalité dix-sept ans seulement auparavant. Union profonde et fragile à la fois, votée dans un élan du cœur qui a ému nombre de lecteurs des déclarations de 1798 (publiées dans « Vallesia », XIX, 1964). Lorsque nos ancêtres proclamaient ainsi, après plusieurs siècles de domination ou de sujétion, leur volonté de vivre désormais « dans un amour fraternel très sincère », ils étaient portés par les vœux de tous ceux qui, évêques en tête, dès le lointain Moyen Age, avaient aimé, avaient voulu le Valais.

En la personne de saint Guérin, c'est également à leurs efforts qu'un modeste hommage est rendu dans les pages qui suivent.

d'Ottonelle, de Salvan et d'Aigle, à part la réforme du clergé, des problèmes graves et ardues restaient à résoudre. De plus il fallait prendre en main l'administration du pays, car l'évêque de Sion était d'office chef temporel.

Les activités et la vie de saint Guérin nous apparaîtraient sous un jour irréal si nous n'envisagions que le spirituel ou la pastorale en négligeant de présenter sa lourde tâche de chef du « comté » valaisan.

A Aulps, comme abbé bénédictin, puis cistercien, le nouvel évêque avait été longuement préparé à diriger les hommes et à administrer les choses. La règle de saint Benoît consacre, à l'intention de l'abbé, plusieurs chapitres à la manière de s'acquitter avec perfection des tâches administratives. Les cisterciens avaient encore accentué l'esprit d'organisation.

L'on croit donc volontiers les vieux auteurs affirmant que saint Guérin sut édifier ses collaborateurs et ses diocésains par la mesure, la sagesse, la fermeté et la bonté de son autorité, dans l'ordre naturel ou profane aussi bien que dans l'ordre religieux et pastoral.

Evêque et souverain, il dut cependant endosser le cléricalisme effréné de ce temps où son ami saint Bernard professait, d'accord avec Grégoire VII, la théorie des deux glaives appartenant l'un et l'autre à saint Pierre et qui doivent être tirés du fourreau « l'un sur un signe de lui, l'autre (le spirituel) par sa propre main, chaque fois qu'il est nécessaire ».

Pour éclairer ce qui va suivre, il est bon de mentionner qu'on fait d'ordinaire remonter le pouvoir temporel de l'évêque de Sion à l'an 999, date de la donation du *comitatus*,

comté du Valais, à l'évêque Hugues. La donation avait été faite par le roi de Bourgogne, Rodolphe III. L'évêque de Sion tenait cependant, plusieurs siècles auparavant, le rang de « principal propriétaire foncier dans le comté valaisan ».<sup>2</sup> L'acte de 999 ne représente qu'un certain aspect formel des choses. Il est vrai qu'il sera utilisé jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle comme arme juridique par les évêques dans leur lutte pour le maintien de leur pouvoir temporel.

Après la donation de Rodolphe III, le pouvoir temporel de l'évêque était demeuré limité par les droits des petits seigneurs, par ceux de l'Abbaye d'Agaune, et plus tard ceux du Grand-St-Bernard et de la Maison de Maurienne-Savoie. Le diplôme royal n'avait annulé aucun des droits antérieurs. Même les attributs essentiels du pouvoir temporel résumés dans l'expression « droits régaliens » n'étaient pas indemnes de servitudes. On l'observe à l'époque savoyarde : « L'évêque de Sion recevait des mains du comte régnant de Savoie l'investiture des droits régaliens incorporés à son siège ».<sup>3</sup>

<sup>2</sup> Poupardin, *Le Royaume de Bourgogne (888-1038)*, Paris 1907, pp. 454-456. Sur l'étendue du comté donné à l'évêque de Sion, Van Berchem, in *Anzeiger für Schweizer Geschichte*, T. 6, 363-378, sans oublier ce que dit Poupardin pour la période carolingienne : « Le terme *comitatus* désigne moins une circonscription territoriale qu'un ensemble de domaines et de droits utiles. » (*ibid.*, 430-432). Voir aussi Van Berchem, *Guichard Tavel*, p. 36 ; *Evéquo, Sion...*, p. 24. Le manuscrit de 999 se trouve à Paris, Fonds Brienne, No 44, f. 61, concernant le Pays-du-Vallais, reproduit MDSR, I, 1838, p. 151-152. Doutes concernant son authenticité : voir Van Berchem, *Anzeiger für Schw. Geschichte*, 1891, No 5.

<sup>3</sup> Gingins, *Dév. de l'indépendance du Haut-Valais*, p. 10. Selon un accord signé en 1179, le comte conserve la prérogative de conférer les régales aux évêques de Sion (Cibrario, *Documenti...*, p. 79). L'immédiateté impériale proclamée en 1189 n'aura force de loi que sur le papier. L'empereur est trop éloigné, la Savoie demeure sur place. V. Gremaud, V, p. XXI ; Graven, *Evolution du droit pénal*, p. 21 : immédiateté impériale effective en 1425 seulement.

Dans le concret, la régalie donnait d'abord à l'évêque le soin de la chancellerie d'Etat, de l'ordre public, de la justice et du contrôle des routes qu'il fallait entretenir et protéger contre les détrousseurs des marchands lombards, des voyageurs et pèlerins. L'évêque touchait le produit des péages et douanes sur la route conduisant au Simplon. Des *soutes* ou hangars étaient mis à disposition des marchands à Martigny, Sion, Loèche, Brigue, Simplon. L'évêque contrôlait la monnaie que les comtes fabriquaient à St-Maurice. Les eaux, les forêts et l'exploitation des richesses naturelles du sol dépendaient de l'évêque. Une taxe sur les ventes et les marchés lui revenait. Privilège supplémentaire, la liberté de pacage était assurée aux troupeaux épiscopaux.

On se réjouit de penser que le droit bourguignon et savoyard n'avait pas encore fait place aux coutumes germaniques plus rudes qui s'installèrent par la suite. Saint Guérin du reste n'eut pas à exercer lui-même les fonctions judiciaires : dès le début du XI<sup>e</sup> siècle, un avoué remplaçait l'évêque en qualité de juge laïc. Avant l'arrivée de saint Guérin, il existait des officiers épiscopaux laïcs. De même, les péages étaient affermés à des notables.

A partir des exemples fournis par les premiers évêques cisterciens, les deux Pierre de Tarentaise, Guérin de Sion et Amédée de Lausanne, le Chapitre général de Cîteaux édicta la règle autorisant les évêques de l'Ordre à emmener avec eux deux ou trois frères convers pour leur maison épiscopale, avec interdiction de les employer à des affaires séculières. On aperçoit là que les trois évêques s'étaient concertés afin de sauvegarder dans la mesure du possible le carac-

tère religieux de leur fonction essentielle par l'emploi de laïcs aux tâches nettement profanes.

Aux origines du *comitatus*, un chancelier avait été établi, chargé de dresser et d'enregistrer les actes au nom de l'évêque. Des notaires existaient dans les principales localités.

A part les chanoines, des prêtres nommés chapelains ou secrétaires se trouvaient directement au service de l'évêque pour le gouvernement du pays ou du diocèse.

L'administration épiscopale encore rudimentaire au XI<sup>e</sup> siècle se développa fort au XII<sup>e</sup>. Les résultats apparaissent dans les documents du XIII<sup>e</sup> avec les titres de vidôme, sautier, sénéchal, métral. Quels que fussent les titres au temps de saint Guérin, il nous suffit de savoir qu'une part notable de son temps fut consacrée à recevoir ses représentants dans les diverses régions et ses collaborateurs de tout rang, à les entendre, à leur donner ses avis.

### *Contexte social*

Il nous importe plus de découvrir notre saint évêque dans le contexte réel où il eut à gouverner. Quelle était, par exemple, la situation sociale des hommes dont il eut à s'occuper ?

Les historiens du Valais fournissent nombre d'éléments épars. Maurice Zermatten, en puisant aux meilleures sources, a dressé le tableau suivant qui reflète bien le temps de saint Guérin : « Au bas de l'échelle, les serfs dont la condition n'est pas très différente de celle des esclaves romains... Ils sont attachés à la glèbe, s'héritent avec elle quand ils ne deviennent pas l'objet d'un cadeau, d'un échange ou d'une

vente. Ont-ils amassé quelque bien, leur maître s'en empare par la mainmorte. Il leur est défendu de vendre ou d'acquiescer et ne sauraient se rebeller contre aucune exigence. Des coutumes fixaient la part du travail et du revenu qu'ils devaient à leur seigneur. Mais qui les défendait en cas d'injustice ? Où était la justice ? Il leur était même interdit de se marier sans l'autorisation de qui les possédait. On le voit, le christianisme ne change pas le monde en un jour, qui prêchait à Sion depuis sept siècles l'égalité et la fraternité.

Les *vilains* étaient de condition meilleure parce qu'ils n'appartenaient pas à un seigneur. Ils ne possédaient pas la terre non plus et ressemblaient aux affranchis et aux colons romains. Locataires d'alleux, ils seront nombreux en montagne. Sion, en revanche, n'en comptait guère.

La classe *noble* enfin, anciens Francs de condition, ennoblis, bénéficiait de certains privilèges qu'elle payait de l'obligation où elle se trouvait de porter les armes et de défendre la cité... La plupart de ces petits chevaliers possédaient un peu de terre, prairies dans la plaine et vers le *mayen*, vigne sur le coteau de Savièse, dont les serfs s'occupaient. D'autres tenaient en fief des propriétés de l'évêque, parfois très étendues. Ils les inféodaient à leur tour, souvent à des nobles moins puissants et moins riches ou, parfois, à des vilains. Les possessions épiscopales, celles de la montagne surtout, passaient ainsi de maître en maître jusqu'au serf qui devait, finalement, par son travail, nourrir la communauté tout entière. Les redevances du vassal au seigneur se payaient le plus souvent en nature... Par ailleurs, quel que fût son tenancier, chaque terre payait la dîme ecclésiastique. Taille, corvées, redevances civiles, redevances ecclésiastiques acca-



blaient les serfs et les vilains dont la misère fait penser au prolétariat moderne<sup>4</sup>.»

Il est juste de préciser qu'au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, les serfs étaient, plus souvent que des descendants d'esclaves romains, des hommes assez récemment asservis par la féodalité. Avant l'an 1053, c'est-à-dire un bon siècle avant saint Guérin, l'évêque Aymon I<sup>er</sup> avait hérité de ses parents plusieurs belles terres dont il avait gratifié son église, soit le diocèse : « Cette même année, il lui donna le château de Saillon avec vignes et champs et les serfs pour les travailler. »<sup>5</sup> En Valais comme en Savoie, la classe des vilains comprenait encore à cette époque une proportion de paysans libres avec franc-alieu, soumis à la seule autorité du souverain, ici l'évêque ou le comte de Savoie.

Les féodaux, il est vrai, allaient finir par appliquer de façon générale leur « loi », décrétant toute terre en tenure, c'est-à-dire subordonnée à un seigneur civil ou ecclésiastique et lui payant une redevance annuelle. Avec cet envahissement de la féodalité, anciens et nouveaux venus se virent décrétés serfs d'office, les nouveaux venus un an et un jour après leur établissement. Les paysans d'Abondance, près de St-Jean d'Aulps, demeurés libres à travers tout le Moyen Age, sont l'une des rares exceptions connues. Sous le dur régime féodal, moulin, four et scierie étaient détenus par le seigneur qui obligeait les familles à moudre, cuire et scier chez lui. Par la mainmise sur les denrées et objets de première nécessité, il exploitait la population et la tenait à sa merci.

<sup>4</sup> Maurice Zermatten, *Sion*, p. 49.

<sup>5</sup> Boccard, *Histoire de l'Abbaye de St-Maurice d'Aganne* (manuscrit) t. I, p. 206.

Le meilleur évêque du monde, chef temporel par surcroît, ne pouvait d'un coup de crosse magique transformer la société. Il lui revenait de chercher à adoucir le sort des faibles, à alléger le poids d'un monde dont il était responsable. Certaines bonnes règles sociales établies alors portent la marque d'un maître soucieux de la protection du petit peuple. Elles nous font penser à saint Guérin plutôt qu'aux politiciens batailleurs qui lui succédèrent. Ainsi l'interdiction de l'accaparement des denrées, la fixation des prix et des salaires, la limitation de la vente du vin dans les tavernes.

### *Contexte politique*

Les droits politiques des citoyens étaient-ils reconnus et protégés aussi bien que ceux des consommateurs ? « Dès le XII<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle, affirme l'historien valaisan Hilaire Gay, nous voyons les villes, les bourgs et de nombreux villages du Valais épiscopal en possession d'une organisation communale qui doit nécessairement remonter à des temps antérieurs. »<sup>6</sup>

Pour appuyer cet avis optimiste, il se trouve mentionné dans un traité signé en 1179, entre l'évêque Conon et le major de Sion Guillaume de la Tour, que si un différend s'élève entre les deux parties, il sera réglé par l'arbitrage des citoyens. Est-ce un héritage laissé par saint Guérin ? Il est ajouté que si la cause est importante, l'arbitre sera l'archevêque de Tarentaise.

<sup>6</sup> H. Gay, *Mélanges d'Histoire valaisanne*, p. 84.

En cette même année 1179, c'est-à-dire, peu de temps après le départ de saint Guérin, les habitants de Sion se reconnaissent cependant sujets et justiciables de l'évêque ; ils lui doivent aide et service militaire en cas de nécessité ; il n'est pas question de droits politiques.

Etre gouverné par un père au lieu de l'être par un tyran, cela semblait alors une faveur divine et ce l'était. Le paternalisme ne suscitait guère que des louanges. La fermeté dont saint Guérin fit preuve face à son puissant ami le comte de Savoie nous assure que la bonté comportait chez lui courage dans le choix et la surveillance des fonctionnaires. Sa présence apporta au moins réconfort et confiance aux malheureux. L'évêque Guérin ne serait pas saint Guérin s'il ne s'était montré accueillant et secourable aux humbles et aux opprimés.

Quant à ce que nous appelons les structures, force nous est bien d'admettre que rien ne fut changé. La féodalité et ses violences, les classes sociales, la dîme, tout cela était enraciné solidement et pour de longs siècles, en Valais comme ailleurs. A Naters même, l'un des deux bourgs que saint Guérin fera passer sous l'autorité directe de l'évêque, chaque famille payera tous les ans au major de l'évêque huit deniers ou une épaule de porc, trois pains de seigle, un « fichelin » de seigle et trois fromages valant chacun huit deniers, cela, quelques dizaines d'années après la fin de son pontificat <sup>7</sup>.

<sup>7</sup> Rameau, *Châteaux valaisans*, p. 106. En 1193, Guillaume, év. de Sion, donne les dîmes de plusieurs paroisses en échange de droits sur la vallée d'Anniviers (Chartes sédunoises, No 25).

*Une question se posa*

Le bien limité qui pouvait s'accomplir grâce au pouvoir temporel faisait-il contrepoids à tout le mal et à toutes les duretés qu'il n'était pas possible d'empêcher et dont l'odieux menaçait toujours de retomber sur le chef du diocèse ? Les tâches sacerdotales et pastorales pouvaient-elles ne pas souffrir des soucis de la charge temporelle ? Le père de l'histoire valaisanne, le chanoine de Rivaz, dit bien, à propos du cardinal Schinner, le plus illustre des successeurs de saint Guérin : « Tant d'affaires politiques et de chagrins domestiques durent le distraire beaucoup et de la prière et de la prédication. » Pourquoi donc ne pas laisser aux laïcs la direction des affaires de ce monde ? Pourquoi même ne pas renoncer absolument à tous ces domaines, à tous ces titres qui empêtaient le clergé dans les liens du système féodal ?

Ces questions, saint Guérin se les posa. Elles étaient présentes à l'esprit des meilleurs chrétiens depuis qu'un autre religieux sincère et audacieux se les était posées et les avait posées à toute l'Eglise peu d'années auparavant : « Une église pauvre, n'ayant d'autres ressources que les offrandes des fidèles ne serait-elle pas plus libre d'agir ? » Le pape Pascal II, car c'était lui, avait lutté et souffert, il avait été méprisé, emprisonné pour avoir répondu : oui, pour avoir cru que le détachement était possible et qu'il était la solution valable pour la chrétienté en péril.

« Au rêve d'un âge d'or où les évêques et les Abbés, débarrassés de tout souci temporel, n'auraient cure que des âmes, les dignitaires, dit Daniel-Rops, trouvèrent plus raisonnable de préférer leurs revenus<sup>8</sup>. »

<sup>8</sup> Daniel-Rops, *L'Eglise de la Cathédrale et de la Croisade*, p. 174.

Dans le Valais montagnard, en ce milieu de XII<sup>e</sup> siècle, les motifs de renoncement général et de renonciation au pouvoir temporel n'apparaissaient pas moins pressants qu'ailleurs.

Il y existait un motif particulier dans la situation du domaine épiscopal, voire peut-être un second motif dans la situation de la ville épiscopale.

### *Cathédrale et remparts à construire*

Le développement de Sion et la sécurité de ses habitants exigeaient la construction de nouveaux remparts et d'une nouvelle cathédrale. A l'époque barbare, par suite des guerres et des invasions, « la jolie ville aux toits bleus, barque de pierre amarrée à ses collines », comme la voit Maurice Zermatten, s'était blottie entre Valère et Tourbillon et à leurs abords immédiats. A la fin du XI<sup>e</sup> siècle et au début du XII<sup>e</sup>, elle déborda de nouveau vers l'ouest, en deçà de la Sionne.

Le ou les responsables de l'avenir de la cité firent preuve de vues très vastes, soit pour la cathédrale, si l'on en juge au monumental clocher qui a subsisté et qui orne l'édifice actuel, soit pour l'enceinte « trois fois plus grande que la cité ancienne » et qui se révéla du reste amplement suffisante jusqu'à sa démolition au XIX<sup>e</sup> siècle. Pendant plusieurs siècles, les guerres féodales et les incendies entravèrent l'essor de la ville.

Dans une étude intitulée « Les origines de Sion et son développement urbain au cours des siècles », Louis Blondel

écrit : « La construction de la cathédrale inférieure peut donc être fixée vers 1150, sous l'épiscopat de Louis de Grandson ». Plus loin, l'auteur précise sa pensée : « La cathédrale inférieure n'avait pu être construite que vers la fin de la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle. C'était du reste aussi l'opinion de de Rivaz qui avait vu juste, mais n'en avait pas tiré toutes les conclusions. »

« Il serait intéressant poursuit Louis Blondel, de savoir quel évêque a pris la décision d'établir ce nouveau quartier et la nouvelle cathédrale, mais on ne peut faire que des suppositions. Après saint Guérin, mort en 1150, qui semble s'être surtout occupé du développement spirituel de son diocèse, mais qui a probablement déjà posé les fondements de la nouvelle cathédrale, nous rencontrons un prélat du nom de Louis. » Un rapprochement avec Arducius de Genève, qui s'appuya sur le pouvoir impérial contre l'emprise des comtes de Genève, suggère à l'auteur l'idée que Louis pratiqua la même politique à cause de la menace des Zaehringen. « Une des conséquences les plus directes (de cette politique), dit-il, était de renforcer aux deux points de vue économique et militaire leur capitale ecclésiastique. L'extension urbaine de leurs cités est un résultat de cette politique<sup>9</sup>. »

Tout en croyant que l'essentielle préoccupation de saint Guérin fut le développement spirituel de son diocèse, Louis Blondel estime néanmoins prudent de lui attribuer l'initiative de la construction de la cathédrale. L'opinion est émise

<sup>9</sup> Louis Blondel, *Les origines de Sion et son développement urbain au cours des siècles*, dans *Vallesia*, VIII, 1953, pp. 27, 42 et 44. Voir aussi les études de Jules Michel dans *Mélanges d'histoire et d'archéologie*, t. I et II (Fribourg, 1897), en particulier t. I, pp. 233-243 : Le clocher de la cathédrale de Sion et celui de l'église de Valère.

par l'homme le plus compétent, dans le travail le plus récent et le mieux documenté qui ait paru sur l'antique Sion. Pour la mise en lumière de l'œuvre de saint Guérin, le fait mérite d'être noté.

Ajoutons que, selon toute vraisemblance, le projet de la cathédrale dut, avec celui des remparts, faire partie d'un unique plan d'ensemble, dans les décisions prises, ne serait-ce que du point de vue de la sécurité. La grandeur des projets ne serait pas pour nous étonner de la part de l'ancien abbé Guérin, qui avait fait démolir les cabanes des moines pour élever l'imposante abbaye de Notre-Dame d'Aulps.

Que la menace de Berthold de Zaehringen contre le Valais ait incité ensuite Louis à activer les travaux afin de protéger les quartiers situés « hors les murs », cela est également vraisemblable, du moins pour autant que cet évêque obstinément pro-impérial eût réussi à se distancer de Zaehringen, avoué impérial, et à faire corps avec ses diocésains. Il est vrai qu'il avait joint sa protestation à celles d'Amédée de Lausanne et d'Arducius de Faucigny, évêque de Genève, lorsque l'empereur avait octroyé aux Zaehringen les droits d'avouerie des diocèses de Genève, de Lausanne et de Sion.

Mais il dut lui être bien difficile d'être de cœur avec les Valaisans révoltés, préparant leur défense contre l'avoué de l'empereur. Louis continua en effet de soutenir Frédéric Barberousse en toutes circonstances, y compris durant les quatre ans de schisme provoqué par ce même empereur.

En se tenant très proche des vues de Louis Blondel, on attribuera à saint Guérin le mérite d'avoir posé les fondements de la cathédrale et d'avoir conçu sinon entrepris la réalisation des remparts de la ville.

### *Face à la Savoie*

Passé encore pour un évêque de bâtir une cathédrale, mais, la question revient : le ministère de la défense et des travaux publics pouvait-il ne pas empiéter sur le ministère des âmes ? Nous allons la considérer au plan du domaine temporel pris dans son ensemble, où il n'est pas besoin de recourir à des hypothèses et à des calculs de probabilités.

Le domaine temporel de l'évêque de Sion offrait l'aspect d'une mosaïque où les terres épiscopales et savoyardes, comme aussi les droits liés à chaque parcelle, se trouvaient enchevêtrés à l'extrême <sup>10</sup>.

<sup>10</sup> Limitées d'abord à Sion, Sierre et quelques territoires moins importants, les propriétés de l'évêque s'étaient étendues surtout à partir du XI<sup>e</sup> siècle, avec des alternances de recul. L'évêque de Sion avait acquis Chillon, Massongex, la châtellenie de Martigny, Ardon, Chamoson, une partie de Rarogne, la vallée de St-Nicolas, la plus grande partie de la vallée de Conches, et nous en passons.

En dessous de Martigny jusqu'au lac Léman, sur la rive gauche du Rhône, dans les districts de St-Maurice et de Monthey, c'était le Chablais valaisan qui n'appartint jamais à l'évêque, excepté Massongex. La région avait été donnée à l'abbaye de St-Maurice par l'empereur Sigismond, puis démembrée vers l'an 1000. Aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, le Chablais valaisan ou Vieux Chablais s'était trouvé partagé tout entier entre quatre seigneurs ecclésiastiques, les abbés bénédictins de Savigny et Cluse, les chanoines de St-Maurice et d'Abondance. (Dupont-Lachenal, *Paroisses et clergé en Bas-Valais aux environs de 1600, Annales Val.*, 1959, pp. 415-416).

Le titre d'abbés de St-Maurice dévolu aux comtes de Maurienne-Savoie leur valut la possession des terres de l'abbaye dans le Haut-Chablais, dans la vallée de Bagnes, à Conthey et en de multiples autres points, par exemple à Nendaz, Naters et Loèche, puis Mörel et, par d'autres voies, ils occupèrent les châtellenies de Saxon, Saillon, St-Brancher, s'introduisirent à Granges, Chalais, au val d'Hérens, à Ayent, à Drône-Savièse. (Van Berchem, *Guichard Tavel*, p. 37, note que des documents écrits n'apparaissent le plus souvent qu'après une occupation déjà plus ou moins ancienne. (Voir Van Berchem, *op. cit. passim*, Evéquoze,



Des conflits en chaîne allaient s'ensuivre, c'était aisé à prévoir. « L'évêque et le comte ne devaient rêver qu'à se souffler leurs pièces sur l'échiquier », dit un auteur valaisan, Jean Graven. Au cours des siècles suivants, nombre de différends se régleront sur le champ de bataille.

Jusqu'à saint Guérin cependant, on ne connaît pas de conflit ouvert, ni même de contestation. Était-ce complaisance de la part des évêques ? La coopération devait sembler naturelle. Au-delà des possessions directes, le prestige et le pouvoir de la Maison de Savoie étaient présents par les seigneurs, par les familles savoyardes fort nombreuses, par les évêques eux-mêmes souvent Savoyards, alliés ou élus, comme saint Guérin, avec l'appui savoyard, quand ils n'étaient pas membres de la Maison régnante, comme cet Aymon I<sup>er</sup>, abbé de St-Maurice en même temps qu'évêque de Sion, qui était le fils d'Humbert aux Blanches-Mains, comte de Maurienne et fondateur de la dynastie.

L'emprise de la Savoie sur le pays s'étendait à tel point que la question pratiquement posée était de savoir combien de temps il lui faudrait encore pour intégrer le Valais tout entier. La monnaie fabriquée à St-Maurice, ayant cours légal et obligatoire, sous le contrôle de l'évêque dans les terres épiscopales, était déjà la monnaie savoyarde.

La puissance de fait n'eût cependant pas été aux yeux du saint évêque le meilleur argument pour envisager de déléguer

*Sion, passim.)*

Faut-il rappeler que le territoire soumis à la juridiction spirituelle de l'évêque était, lui, assez homogène jusqu'au Léman et à droite du Rhône jusqu'à l'Eau-Froide de Villeneuve, à cette réserve près que l'évêque de Sion n'exerçait en général pas de juridiction sur les terres de l'abbaye d'Agaune-St-Maurice traditionnellement protégées par les rois de Bourgogne, puis par la Maison de Savoie.

sa charge temporelle aux comtes de Savoie. Il y avait mieux. L'administration savoyarde était appréciée, les historiens du Valais reconnaissent sa sagesse <sup>11</sup>.

Par elle, le droit prenait peu à peu un caractère moins arbitraire. Les bonnes coutumes locales d'origine bourguignonne étaient respectées, qui seront sanctionnées au XIII<sup>e</sup> siècle par plusieurs chartes. Les « franchises » codifiées alors dans le Bas-Valais ne font que manifester les libertés anciennes maintenues en régime savoyard, malgré la féodalité. La valeur de l'organisation savoyarde des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles en Valais et au Chablais ressort du fait que les occupants bernois et haut-valaisans la laissèrent bon gré mal gré en place <sup>12</sup>.

Sans recours excessif aux moyens modestes de la population, des œuvres utiles et belles se créaient. Rappelons l'église de Valère sur Sion, édifiée de l'argent savoyard et

<sup>11</sup> Voir Hoppeler, *op. cit.*, pp. 252-267. Graven, *passim*. Gingins, *Dév. de l'indépendance du Haut-Valais*, Boccard, *Histoire du Valais*, etc.

<sup>12</sup> Tamini, *Châtellenies...*, p. 259. A une différence près : l'administration savoyarde avait été beaucoup moins coûteuse en général. Cette qualité ne se démentit pas dans la suite là où la Savoie demeura présente jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle : « Les revenus du prince de Savoie étaient si modestes dans le Chablais que, dans la châtellenie de Monthey, ils ne s'élevaient pas, terme moyen, à plus de deux cents francs par an. Bien plus, après la conquête, une commission des sept dixains trouva qu'ils ne s'élevaient qu'à 156 francs. Cette somme était par trop modeste pour les nouveaux seigneurs. On vit bientôt paraître l'impôt sur le sel ; construction, reconstruction, entretien et réparations des châteaux et édifices publics furent aussi mis à la charge des communes. » (Chne Boccard, *Histoire du Valais*, p. 394). Voir dans le même sens Rameau, *Châteaux...*, pp. 7 et 15, sur témoignage du vicaire J.-Ls. Favre, de Val-d'Illeiez et les causes de la *Révolution bas-valaisanne de 1790* vues par l'abbé J.-Maurice Clément, chroniqueur de l'époque ; manuscrit publié par P. Devanthey dans *Vallesia* 1964, pp. 320 et suiv.

signée de ses armes ; un orphelinat et un couvent de religieuses un peu plus tard à Loèche, sans parler de plusieurs châteaux, œuvres moins désintéressées, élevés à partir du XII<sup>e</sup> siècle. On mentionne encore des hôpitaux fondés au XII<sup>e</sup> siècle par de nobles Savoyards ou Bas-Valaisans, non seulement dans le Bas-Valais, mais plus haut, à Granges et en Anniviers, et jusque dans le Haut-Valais, tel l'hôpital St-Jean de Salquenen, lié plus tard au prieuré de St-Jacques, au Simplon, sous la dépendance de Conflans en Savoie, tandis que d'autres étaient rattachés à la Commanderie de Chambéry de l'Ordre de Malte.

Ne négligeons pas de mentionner un avantage important de l'ordre savoyard, les foires et marchés qui « procuraient bien-être et richesse ».

« Ces faits trop négligés par les historiens nationaux (suisse et valaisans) expliquent très naturellement la haute influence que la maison de Savoie exerça sur le gouvernement intérieur du Valais épiscopal. <sup>13</sup> »

Ils expliquent aussi que du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, plusieurs évêques de Sion et non des moindres aient opté ouvertement ou discrètement pour un Valais savoyard. Amédée IV de

<sup>13</sup> Gingins, La Sarraz, *Développement...*, p. 12. Gingins parle plus haut de « la suprématie traditionnelle que la maison de Savoie exerça de fait, à divers titres et pendant plus de trois siècles, sur la généralité du diocèse de Sion ». (*Développement de l'indépendance du Haut-Valais*, pp. 9-10). Tamini reconnaît volontiers que la Savoie « joua dans notre pays un rôle de premier plan au Moyen Âge ». Il ajoute : « La Savoie conserva pendant plus de cinq siècles le bassin inférieur du Rhône. Nos populations connurent le régime paternel et sage de ces princes. Qui visite les archives de Turin ne peut que confirmer pareil jugement. » (*Châtellenies*, p. 258). Furrer, de son côté, inscrit en sous-titre pour le XII<sup>e</sup> siècle déjà : « La maison de Savoie gouverne non seulement l'abbaye, mais l'évêché et le pays. » (p. 75).

Savoie fut institué par l'un d'eux administrateur des biens épiscopaux. Au XIV<sup>e</sup> siècle, un prélat célèbre, le Genevois Guichard Tavel, longtemps honoré en Valais comme saint et martyr, confia la protection de son siège de Sion à la Savoie et ne cacha pas ses sentiments intimes, sensible qu'il était par surcroît à l'apport de culture chrétienne et de civilisation dont son diocèse aurait pu bénéficier.

Saint Guérin, pour sa part, avait de fortes raisons de faire confiance à Amédée III, (1103-1149), le « fondateur » de l'abbaye de Hautecombe. Il avait pu l'apprécier de longue date à Aulps où le prince lui rendait visite. Son fils et successeur Humbert III ne devait pas lui être inférieur. La voix du peuple allait bientôt l'appeler saint.

En de tels hommes, la question du pape Pascal II : « Pourquoi ne pas laisser aux laïcs la direction des affaires du monde ? » rencontrait des répondants bien rassurants. Au surplus, l'union du pays sous leur autorité apparaissait d'autant plus souhaitable que la persistance des deux pouvoirs temporels rivaux impliquait le danger déjà évoqué d'interminables conflits.

### *Le grand plaid de Conflans*

Au moment où la balance de l'histoire valaisanne penchait ainsi pour quelques siècles et avec tant d'apparentes bonnes raisons en faveur de la Maison de Savoie, on découvre que saint Guérin non seulement ne se déchargea pas sur les comtes du pouvoir et des soins temporels, mais qu'il entreprit de défendre les « intérêts » de son église précisément contre la Savoie et cela avec plus de fermeté et

d'efficacité qu'aucun de ses prédécesseurs. Relativement à ses successeurs en lutte avec la Savoie, son mérite restera de n'avoir voulu recourir qu'à des voies pacifiques.

Des actes historiques nous permettent de connaître avec quelque précision l'enjeu et les résultats de la très importante action diplomatique par laquelle furent liquidés les litiges existant entre la maison de Savoie et le diocèse de Sion. L'heureuse issue du débat amorça par surcroît le premier grand tournant de l'histoire valaisanne.

Les mobiles réels du saint évêque se discerneront mieux après l'exposé de la cause. On devine *a priori* l'influence de son ami et supérieur en religion, saint Bernard, qui voulait bien prêcher le détachement, combattre le luxe et les désordres de l'Eglise, mais se gardait tout à fait de suggérer une renonciation au pouvoir temporel. C'était à sa demande que le religieux tribun Arnaud de Brescia, qui soutenait des idées semblables à celles de Pascal II, venait (1140) d'être chassé de France et refoulé vers Rome où, après un règne agité, il allait être abattu par Frédéric Barberousse.



« Nous Amédée, comte et marquis, aux habitants de Loèche et Narrès et aux autres qui relèvent de ces terres, salut. Nous vous faisons savoir que, pénétré de la crainte de Dieu et déterminé tant par les prières des évêques que par les avis de plusieurs hommes vénérés, nous rendons en toute bonne foi à l'église Sainte-Marie de Sion et à Guérin, évêque de cette église, Loèche et Narrès avec toutes leurs dépendances ; nous les rétablissons dans l'ancienne possession de

ces terres et de leurs tenants. Et pour donner à cette restitution une plus grande autorité, c'est en présence du vénérable archevêque de Tarentaise, de l'évêque de Sion et des grands de notre cour que nous vous avons déliés et vous déliions de la fidélité que vous nous deviez. Nous vous commandons et ordonnons de recevoir avec une entière vénération Guérin, évêque de Sion, comme votre seigneur et de reporter sur lui et sur l'église de Sion l'hommage de fidélité, le service et l'honneur dus à votre seigneur <sup>14</sup>.»

Le caractère solennel des assises de Conflans, reflété dans la proclamation du comte Amédée aux habitants des deux communautés en cause, est encore attesté par la liste des principaux participants. Du côté ecclésiastique, on note la présence, autour de l'archevêque Pierre II de Tarentaise, des évêques de Maurienne, de Genève, d'Aoste, de Valence et de Sion. Du côté laïc, les acteurs ou témoins furent, à part le prince Amédée, Aymon de Bocxosel, Aymon de Briançon, Wilfred Borgia, Pierre d'Allinges, Guillaume et Werner de Bex, Pierre de Saillon et un « très grand nombre d'autres » <sup>15</sup>.

<sup>14</sup> Cibrario e Promis, *Documenti...*, pp. 46-47.

<sup>15</sup> Cibrario, p. 47. Cibrario date à tort l'acte « *dal 1136 al 1138* », suivant l'erreur de *Gallia Christiana*, t. XII, col. 741. Précisions dans Dimier, *Saint Pierre de Tarentaise*, p. 86. L'acte de Conflans n'étant pas daté, l'approximation 1139-1142 avait été ensuite obtenue par recoupements des dates connues grâce aux personnages présents. Le P. Dimier a établi que Conflans n'avait pu avoir lieu avant 1141 et que la date la plus probable était 1143. Le Chne de Rivaz, *Opera historica*, t. 10, p. 329, situa d'abord la proclamation du comte entre 1139 et 1143. Il écrit ailleurs que la chartre originale « existait du temps de M. Briguet (1744, publication de *Vallesia christiana*) aux Archives Episcopales. Briguet l'avait sous les yeux, à ce qu'il paraît, lorsqu'il écrivait son *Vallesia Christiana...* » « Quoique la copie de ce titre soit sans date et sans sceau, elle paraît d'ailleurs authentique à en juger à la forme, au style, à l'écrit-

L'acte de Conflans n'étant pas daté, c'est aujourd'hui seulement que l'on peut fixer avec assez de certitude la date de l'assemblée à l'an 1143, grâce à la coïncidence des patients recoupements effectués par deux savants historiens, le chanoine de Rivaz et le P. Anselme Dimier. Sans utiliser le manuscrit de Rivaz, encore inédit, le P. Dimier aboutit un siècle plus tard à la même conclusion et établit en outre que l'acte de Conflans n'aurait pu de toute façon être signé avant Pâques 1141<sup>16</sup>.

ture et à l'orthographe. Les personnages dénommés furent tous contemporains et ils sont connus par plusieurs autres titres. Pour vous en convaincre, voyez mes notes sur cette chartre dans ma *Diplomatique*. » (de Rivaz, *Opera hist.*, t. II, 436-437). Le grand historien valaisan établit ensuite avec soin la date approximative et fait une déduction personnelle : « Ainsi je ne doute presque pas que la restitution des terres de Loèche et de Narrès à l'Eglise de Sion et l'aimable composition du long différend qui existait depuis longtemps entre l'Eglise de St-Maurice et les seigneurs d'Allinges touchant Salvan ne soient de la même époque que la restitution de la Prévôté de St-Maurice à ses chanoines réguliers : savoir de l'an 1143, que le comte Amédée fit un voyage dans nos quartiers. » (*ibid.* 438). Le point à retenir est l'accord du P. Dimier et du Chne de Rivaz sur la date de 1143 qui paraît ainsi bien établie et d'autant mieux que les deux historiens n'eurent pas connaissance de leurs travaux respectifs. L'avis des deux historiens prend toute sa force lorsque l'on connaît la rigueur du P. Dimier et l'autorité du chanoine de Rivaz. Celui-ci avait par ailleurs corrigé, à propos de saint Guérin, certaines approximations insuffisantes de son père, l'historien estimé, auteur de la *Diplomatique de Bourgogne*. Le P. Dimier, cistercien, a apporté entre autres des précisions sur deux évêques cisterciens présents à Conflans : la présence de Jean de Valence, cistercien devenu évêque à Pâques 1141, prouve que la date de l'arbitrage doit être reportée après Pâques 1141 et que Pierre de Tarentaise nommé dans l'acte ne peut être que Pierre II. Plus loin, le Chne de Rivaz se montre encore plus catégorique : « ... c'est une nouvelle preuve que la restitution des terres de Loèche et de Narrès est bien de 1143, comme d'autres raisons m'induisent à le croire », (*ibid.*, t. II, p. 442).

<sup>16</sup> De sérieux historiens oscillaient entre 1136, ou même 1129, et 1138. Voir note précédente.

Conflans était alors le nom d'Albertville en Savoie, au confluent de l'Arly et de l'Isère. Pour s'y rendre, évêques et seigneurs avaient dû traverser monts et vallées sur des distances dont la beauté des paysages ne réussit pas à nous faire oublier la longueur lorsqu'on les franchit en auto. Pour saint Guérin, notons une étape réconfortante : de Sion à Conflans, l'itinéraire le plus court et le plus sûr passait par l'abbaye cistercienne de Tamié.

Il avait donc fallu grand pouvoir à l'évêque de Sion pour obtenir le déplacement de plusieurs évêques et de seigneurs importants, tous connus par d'autres titres historiques où leurs noms figurent.

Ou bien devons-nous croire que la situation était grave, que l'enjeu dépassait la possession de deux lointains villages de la haute vallée du Rhône ? Ces deux villages, il est vrai, ne manquaient pas d'importance.

En ce temps-là, on ne connaît, en effet, guère de paroisses et encore moins de communes, dans le Haut-Valais actuel, en dehors de Loèche et Naters<sup>17</sup> qui englobent toute la région avoisinante, villages, chapelles, rectorats. Les premières communautés organisées citées dans l'histoire, Viège, Conches, Rarogne, n'apparaissent que plus tard.

On est porté d'autant plus à s'interroger sur le fond de l'affaire que le bon droit de l'église de Sion ne paraît pas évident du tout si l'on examine les pièces principales du procès.

Loèche et Naters sont détenues par les comtes de Savoie grâce à leur titre d'abbés de St-Maurice. Leur bon droit s'appuie d'abord sur la plus haute ancienneté. C'est en effet

<sup>17</sup> Imesch, *Die Gründung der Pfarreien...*, pp. 247-273 ; Rameau, *op. cit.*, 105 ; Gingins, *Le Développement de l'indépendance...*, p. 6.



déjà en l'an 517 que le roi Sigismond donne Loèche à l'abbaye d'Agaune. Vers la fin du VI<sup>e</sup> siècle, le roi des Francs, Gontran, fait cadeau de Loèche et de Naters à l'évêque du Valais qui, en ces années-là, a transporté à Sion l'antique siège d'Octodure-Martigny illustré par saint Théodule, premier évêque connu du Valais et de la Suisse.

Mais voici l'acte capital : sous le second royaume de Bourgogne, les princes-abbés ayant réuni aux terres de la couronne les deux bastions du Haut-Valais, le même Rodolphe III qui, en 999, confia le « comté » du Valais à l'évêque de Sion, rend Loèche et Naters à l'abbaye de St-Maurice (1010 et 1017).

Contre une si antique donation, renouvelée dans des conditions si incontestables, comment ne pas s'étonner que saint Guérin ait plaidé en déclarant d'abord que l'église de Sion « avait été investie de ces terres durant une longue période par don de l'empereur Henri » ? — Nous venons de citer les termes du résumé officiel de l'assemblée de Conflans, résumé tiré du parchemin original et certifié par notaires. — Il est bien difficile d'imaginer qu'un saint évêque cistercien ait de bon gré voulu invoquer un tel « don ».

Saint Guérin n'ignorait pas dans quelles conditions très peu honorables l'église de Sion avait reçu Loèche et Naters de l'empereur. Lorsque l'empereur Henri IV avait été excommunié, Rodolphe de Rheinfelden s'était proclamé empereur et par surcroît comte-abbé de St-Maurice. Il s'était emparé des terres royales de Loèche et Naters. Henri IV, bientôt reconnu à nouveau comme empereur, avait repris les dépouilles de son rival et, le jour de l'An 1079, il avait fait don des deux bourgs haut-valaisans avec tous les serfs, bâtisses,

champs, prés et pâturages à l'évêque de Sion Ermanfroi qui l'avait soutenu malgré l'excommunication de Grégoire VII. Du même coup, l'empereur avait puni la maison de Maurienne-Savoie et l'abbaye de St-Maurice demeurées fidèles au pape. L'acte impérial de donation précise qu'Henri IV avait agi « sur la demande de Burcard, évêque de Lausanne ». Celui-ci avait été excommunié dès 1073 par Alexandre III. Seul de tous les évêques de Bourgogne, il avait, avec l'évêque de Sion Ermanfroi, soutenu Henri IV, se joignant même aux évêques allemands pour déposer Grégoire VII. Il avait ses raisons : la réforme grégorienne visait à interdire le mariage des clercs et l'hérédité de leurs biens. Or, la chronique des évêques de Lausanne nous l'apprend, Burcard avait une femme légitime.

Saint Guérin, lui, aurait eu un motif personnel supplémentaire pour apprécier sans complaisance les actes d'Henri IV en cette affaire. Comme moine et abbé, il avait amplement appris les alertes et tourments endurés par un bienfaiteur insigne de l'abbaye d'Aulps, Guy de Faucigny, évêque de Genève, du fait de l'empereur et parce que fidèle à Grégoire VII et à ses successeurs, en particulier à Pascal II, son ami personnel.

Le second argument utilisé par l'évêque Guérin paraît valable. Selon le résumé officiel déjà cité, il portait sur l'abandon des deux localités consenti le 30 septembre 1116 par une lettre d'Amédée III à Villencus, évêque de Sion connu par ailleurs pour avoir participé l'année précédente au concile de Tournus. On apprend par là que l'autorité de l'empereur n'avait pas empêché les comtes de Maurienne-Savoie de demeurer ou de redevenir bien vite les maîtres de la plus

grande partie du haut pays et en particulier de Loèche et de Naters, ceci non nécessairement par une action militaire, mais plutôt par la force des choses, parce que, Ermanfroï disparu, la cause impériale ne rencontrait pas encore dans la population le moindre soutien.

On ignore comment le comte-abbé avait repris possession des droits qu'il avait fait mine d'abandonner en 1116. L'auteur du *Nouvel Essai de Vallesia christiana* écrit que ç'avait été « sans doute après un arrangement pressenti par le chanoine de Rivaz, arrangement entre Amédée III et l'évêque Boson I<sup>er</sup>, qui modifia considérablement la situation des deux contractants dans la vallée ». La conjecture est vraisemblable.<sup>18</sup>

De toute façon, il s'agissait de péripéties consécutives à la décision abusive d'Henri IV, péripéties mineures relative-

<sup>18</sup> Tamini, *Annales valaisannes*, 1939, p. 529. L'auteur écrit plus loin : « ... à moins que le comte, profitant du voyage de l'évêque en Palestine, n'ait repris de lui-même ces deux localités importantes à cause des soutes (péages). » — Dans la donation de Sigismond, 517, Loèche est la seule localité nommée dans le Haut-Valais avec celles du Valais romand, Sierre, Conthey, Bramois, Vouvry, etc. — Sur 1010 et 1017, acte original aux archives de l'Abbaye, Gingins, *Mémoire sur le rectorat de Bourgogne*, p. 86. La donation comprenait aussi Vouvry, Lutry et Corsier. — *Mém. et Doc... Suisse romande*, 7, No 2, erreur de date selon Liebeskind, *Un prélat médiéval, Ermanfroï*, p. 175 ; Stumpf, No 2820. Donation de 1116 faite avec l'approbation des frères d'Amédée ; 1116 : *Chartes séd.*, pp. 358 et 360, Aubert, *Trésor*, 215, 219, Gingins, *Mémoires*, p. 87 ; Gremaud, MDSR, t. 29, p. 83, Conflans, selon une copie des anciennes archives de Valère prise sur l'original : texte contenu dans le *Liber instrumentorum de Leuca*, fol. 100, verso, en latin. — Louis Jacob, *Le Royaume de Bourgogne*, pp. 78, 87-88, sur Ermanfroï et la donation d'Henri IV. — Van Berchem, *Un conflit d'avouerie au XII<sup>e</sup> siècle*, p. 5, Gremaud, *Chartes sédunoises*, No 9, p. 355. Également les *Chartes séd.* sur traité de 1131. — Briguët, *Vallesia christiana*, se borne, pp. 145-146, à reprendre Le Nain en ce qui concerne Conflans : saint Guérin « procura la restitution de certains droits de l'Eglise de Sion », sans nommer Loèche et Naters.

ment aux actes fondamentaux de 517 et 1010-1017 et à la situation séculaire établie par eux en faveur de l'abbaye.

Au demeurant, l'éclairage donné plus haut sur les dessous de la donation d'Henri IV n'infirme pas le résumé des anciennes archives de Valère. Dès lors que saint Guérin s'était estimé en devoir de plaider, il n'avait pu faire silence sur le geste de l'empereur en faveur d'Ermanfroï. La difficulté proprement juridique, bien caractéristique de l'époque, résidait, semble-t-il, dans le mode d'inféodation des terres contestées, le comte Amédée ne niant nullement sa lettre de 1116, mais soutenant que l'évêché de Sion tenait de la Maison de Savoie ses droits sur Loèche et Naters.

Par contre, les mêmes données historiques nous confirment dans l'impression laissée par la conclusion de l'affaire et par les termes de la proclamation du comte aux habitants : le « plaict » de Conflans ne ressembla pas à un procès ordinaire. Le litige fut arbitré visiblement en considération de facteurs autres que juridiques. Encore moins pesèrent les rapports de force.

Déjà à la chaleur et à la générosité de l'avis du comte demandant aux habitants d'accorder à Guérin « entière vénération », « service et honneur », il apparaît que l'amitié des deux hommes n'avait été en rien altérée par la pacifique confrontation des points de vue. L'esprit de paix, d'amitié et de confiance établi à Conflans par le discours de l'évêque de Sion est également exprimé dans le vieux récit des archives de Valère : le comte acquiesce, comme aussi tous les auditeurs, *inspirante Deo*, « par une inspiration de Dieu ». Puis : « Dieu donc disposant tout, la cause fut adjugée au dit évêque de Sion par les autres évêques. »

Il convient de souligner aussi le louable assentiment de l'abbaye de St-Maurice. Quel que fût son bon droit, il ne lui eût pas été possible sur le moment de résister à une prise de position du comte, représentant, protecteur et restaurateur du monastère. Il n'est guère douteux cependant que les chanoines aient été consultés. Le règlement fut accepté sincèrement, sans doute en considération de l'aide précieuse reçue lors du différend avec la famille d'Allinges et surtout parce que saint Guérin avait restitué Aigle à l'abbaye de bonne grâce, à la première demande, après un simple examen des faits. On pense par ailleurs découvrir chez saint Pierre de Tarentaise l'intention d'assurer une compensation à l'abbaye par la donation qu'il fit aux chanoines d'Agaune de trois « églises » ajoutées à celle de Saint-Michel de Moûtiers<sup>19</sup>.

Saint Guérin, au nom de son église, avait dû présenter sa réclamation — *habebat querimoniam adversus comitem Amedeum* — parce qu'un problème de droit ou de paix publique était à résoudre. La visite du comte en Valais en 1143 s'était offerte comme l'occasion opportune. Circonspect, le comte aurait entraîné son ami en Savoie afin de faire mûrir par la présence et par la parole du vénéré abbé d'Aulps deve-

<sup>19</sup> Les églises de Salins, Montagny et Eissons-Dessus. (Ruffin, p. 177). — Meilleure compensation : le 30 mars 1143, à St-Julien en Maurienne, Amédée III rendit aux chanoines de Saint-Maurice le droit d'élire leur abbé. L'acte fut signé en présence de Pierre de Tarentaise, archevêque, et sans aucun doute sous son influence, comme l'acte de Conflans signé au même moment.

Il serait ainsi inexact de prendre à la lettre des affirmations comme celle-ci, de Gingins-La Sarraz : « Ces prétentions opposées donnèrent lieu à de sérieux différends entre l'évêque Guérin et le comte de Maurienne (Savoie), Amédée III. » Du reste, Gingins ne manque pas d'ajouter que le comte « touché des vertus de saint Guérin », voulut bien céder. (*Mémoire sur le rectorat de Bourgogne*, p. 87. — Id. Cibrario, op. cit., 46).

nu évêque de Sion, la décision souhaitée et d'obtenir l'approbation d'autorités ecclésiastiques et laïques reconnues, de façon que les notables de Savoie n'eussent pas le sentiment d'un abandon inconsidéré. Une fois de plus, le sage et fort Guérin de Molesme et d'Aulps s'était montré fidèle à soi-même par sa prudence, son désintéressement personnel, son don de persuasion. C'est ce que révèlent tous les anciens auteurs. Il nous plaît de les résumer d'une phrase empruntée au père des historiens du Haut-Valais et l'un des plus estimés historiens valaisans, le père Furrer : « Ce saint évêque sut agir avec tant de sagesse envers le comte Amédée III que celui-ci le laissa en paisible possession de la souveraineté dans le Haut-Valais »<sup>20</sup>. Furrer dit même que l'acte de Conflans constitua une « donation » de la part du comte Amédée.

Au terme du plus glorieux des chapitres de ses *Grans Chroniques de Savoye*, écoutant un peu « l'histoire aux portes de la légende », le Savoyard Champier révèle une fois de plus son sens profond des hommes et des choses. Après avoir raconté « comment le seigneur Pierre de Savoye conquesta vaillamment le pays de Chablais et de Valoys », il écrit en transposant le fait précis de Conflans aux dimensions que les siècles allaient développer : la Savoye tint en sa seigneurie « tous les Valoysiens longtemps, jusqu'à ce que, par les doulces parolles et prières du saint homme Garin de Syon, remist et donna à l'église les lieux et contrées de Valoys »<sup>21</sup>.

<sup>20</sup> « Dieser hl. Bischof benahm sich gegen Graf Amade III so weise, dass er ihn im ruhigen Besitze der Oberherrlichkeit im obern Wallis liess. » S. Furrer, *Geschichte des Wallis*, I, 72. — V. aussi t. III, p. 37.

<sup>21</sup> Champier, op. cit., f. 55.

*Conséquence pour le développement de l'indépendance  
du Haut-Valais*

Comme lors de l'arbitrage de St-Maurice, le haut esprit de paix mis en œuvre par les saints évêques pour obtenir l'accord volontaire des contractants, devait marquer la décision prise d'un caractère définitif et comme sacré. Le comte Humbert III, à vrai dire premier comte de Maurienne à porter le titre de comte de Savoie, confirmera en 1179, dans le cadre d'un traité plus général, la renonciation signée par son père Amédée. Amédée IV fera de même en 1348, alors que les conditions seront fort différentes<sup>22</sup>.

Naters, après Loèche, allait devenir un centre important de l'administration épiscopale et demeura jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle la plus grande paroisse du Haut-Valais. Tout en appartenant à l'évêque, Loèche servit de centre administratif savoyard pour les dépendances situées dans le Haut-Valais. « En ce lieu, dit la *Chronique de Savoye* au XV<sup>e</sup> siècle, a le Prince de coutume d'assembler les états de la contrée, pour être ce lieu quasi au milieu de toute son obéissance. »<sup>23</sup>

En dépit ou à cause de l'emprise savoyarde toujours en progrès, le sentiment national valaisan se raffermir dès le XII<sup>e</sup> siècle, d'abord dans le Haut-Valais. Né autour du chef

<sup>22</sup> En 1179, on note à nouveau l'heureuse intervention ou médiation de l'archevêque de Tarentaise, (Gremaud, t. V, p. XIX). — Sur 1348, Gremaud, t. IV, No 1930 et Doc. I, p. 83. Voir aussi ms, de Rivaz, t. 10, pp. 315-316, *Chartes séd.*, No 12, p. 359.

<sup>23</sup> Guillaume Paradin, *Chronique de Savoye*, p. 11. Sur Loèche et le Chapitre en particulier, v. manuscrit de Rivaz, t. V, pp. 734-750. — Naters, même ramenée plus tard à sa proche périphérie, comprenait encore Mund, Brigue et Glis. Les évêques y tenaient un vidomme et un major.

du diocèse, développé tant soit peu à partir du transfert à Sion du siège épiscopal, il était demeuré plutôt embryonnaire et sporadique. Désormais, l'évêque se verra de plus en plus stimulé, puis relayé par les patriotes haut-valaisans dans son rôle de défenseur des droits valaisans.

Il était écrit dans la configuration du pays que, tôt ou tard, se constituerait à part l'entité sociale et politique conforme aux données impérieuses d'une géographie exceptionnelle : majestueuse vallée, la *vallis* des Romains, à la fois protégée et emprisonnée par les deux plus puissantes chaînes du massif des Alpes.

Après Conflans, pour la période de l'histoire valaisanne marquée par la direction du Haut-Valais, une étape notable de la confrontation Savoie-Valais sera franchie en 1384, grâce au « génie » du petit Charlemagne, le comte Pierre de Savoie, lequel ayant admis la nécessité de supprimer l'enchevêtrement des possessions tracera une ligne-frontière nette et en principe définitive, sur la Morge de Conthey. Mais Gingins La Sarraz parle peut-être là mal-à-propos du génie de Pierre de Savoie. Ne serait-ce pas la frontière de la Morge qui aurait permis aux patriotes valaisans de préparer l'éviction finale de la maison de Savoie ? Jean Graven l'a bien vu : « C'est dès lors derrière cette ligne de la Morge que se déroulera la genèse de notre histoire. »<sup>24</sup>

<sup>24</sup> Pierre de Savoie n'agit pas en 1384 sans l'heureuse intervention de l'archevêque métropolitain de Tarentaise et des abbés de St-Maurice et de Haut-Crêt, abbaye cistercienne vaudoise fondée du temps de saint Guérin, en 1143. Certains attribuent à saint Guérin plutôt qu'à son prédécesseur ou à son successeur la cession de Saillon et d'Orsières dans le Bas-Valais. (Gingins, *Dév. de l'indép.*, p. 6, selon Briguët ?) Idem, J.-J. H. dans *Anzeiger für Schweizer Geschichte*, 1859, pp. 40-42 : Naters et Loèche auraient été reçues « en échange des seigneuries de



Pour aboutir à la création du rempart de la Morge, on le retiendra, les premières et les plus solides positions juridiques et politiques avaient donc été conquises à Conflans. Tout comme le Père Furrer déjà cité, d'autres historiens indépendants ont aperçu et exprimé la portée capitale de l'action de saint Guérin quant au développement de l'indépendance du Valais et d'abord du Haut-Valais. L'auteur, précisément, de *Développement de l'indépendance du Haut-Valais* écrit, parlant de Conflans : « Dès lors, les Evêques de Sion jouirent sans partage de la souveraineté temporelle dans toute l'étendue du Haut-Valais. »<sup>25</sup>

\* \* \*

On ne découvre dans les documents aucune mention particulière de l'existence d'une population de langue allemande installée dans le Haut-Valais. Il ne fait cependant plus de doute à nos yeux que, pour saint Guérin, cette population exista et qu'elle fut prise comme telle en considération.

Quels qu'aient pu être du reste les mobiles directs de l'action diplomatique de Conflans, le Haut-Valais s'en étant trouvé le grand bénéficiaire, on est bien surpris, à première vue, d'observer la désaffection prolongée presque jusqu'à notre époque dans cette partie de son diocèse à l'égard du culte et du souvenir même de saint Guérin. Empressons-nous de l'ajouter, les fidèles de toutes les régions du Valais vénèrent aujourd'hui de mieux en mieux et d'un cœur égal leur saint protecteur.

Saillon et d'Orsières ». Dans ce cas, l'œuvre de clarification aurait été déjà nettement entreprise par Amédée III et saint Guérin.

<sup>25</sup> Gingins, *Mémoire sur le rectorat de Bourgogne*, p. 8.

Pour vouloir élucider le point soulevé, il est aussi bien d'autres raisons que le simple souci de laver les ancêtres haut-valaisans d'une accusation d'ingratitude. Il vaut la peine de contribuer à établir les motifs concrets et les circonstances locales qui poussèrent notre évêque très pacifique à revendiquer si fermement et si solennellement en faveur du domaine temporel du diocèse. Les biographes de saint Guérin, tous étrangers au Valais et à la Suisse, n'ont prêté aucune attention à des aspects historiques dont l'examen se révèle d'un vif intérêt.

*Deux éléments nous semblent avoir exercé la pression la plus forte sur saint Guérin, avocat de « l'église de Sion » : le parti impérial et une poussée populaire venant du Haut-Valais.*

L'éclairage de ces deux éléments ne sous-entend pas qu'il faille minimiser le rôle joué par le chapitre de Sion, attentif aux droits du diocèse comme aux siens propres. Saint Amédée, contemporain et confrère cistercien de saint Guérin, se fit d'entrée confirmer par le pape et par l'empereur toutes les possessions du diocèse de Lausanne : un chapitre puissant ne siégeait pas en vain à la cathédrale de Lausanne ! Le chapitre de Sion, encore modeste, avait des raisons spéciales de faire du zèle. Les tractations des années 1131 avec la Savoie avaient été désavantageuses aux chanoines <sup>26</sup>.

Les chanoines n'avaient pu oublier qu'une compensation restait à obtenir. Ils n'avaient pas manqué d'informer leur évêque sur les possibilités de revendication et le devoir de saisir l'occasion. On ignore leurs relations avec les hommes du

<sup>26</sup> Selon *Chartes séd.* et Tamini, article cité des *Annales Valaisannes*, 1939.

parti impérial, nobles ou clercs mûs par le goût des honneurs, comme naguère Ermanfroï, par l'intérêt et la passion du jeu politique.

### *Les menées du parti impérial en Valais*

Était-ce un héritage d'Ermanfroï en Valais que cet actif et puissant parti favorable à la politique des empereurs d'Allemagne ? Cela est vraisemblable. Rappeler les donations impériales accordées à l'illustre évêque, s'agiter afin qu'elles fussent respectées, paraissait en tout cas de bonne guerre. Mais les agents impéricieux avaient manifesté leur présence dans le Valais bien avant Ermanfroï.

L'histoire des tentatives d'emprise allemande sur le pays est loin d'être connue dans le détail. Elle s'étale à travers plusieurs siècles. Obstruction facile à comprendre : après Jules-César, avant Napoléon qui créa le département du Simplon, les empereurs d'Allemagne, à la suite de Charlemagne, considérèrent toujours le Valais comme une pièce importante dans leur jeu, à cause des passages des Alpes vers l'Italie. Déjà lorsque Charles le Chauve, roi de France, avait passé le Rhône à St-Maurice (875), pour se rendre en Italie, le fils de l'empereur d'Allemagne avait voulu lui barrer la route. Cette fois-là, les troupes impériales avaient été culbutées et avaient dû abandonner les Alpes. Dès que la Bourgogne se constitua en royaume indépendant, l'empereur réagit en créant son fils comte du Valais.

Il faut dire que le Valais jouissait d'un prestige particulier aussi grâce à l'abbaye antique de St-Maurice, où Rodol-

phe se fit du reste couronner roi de Bourgogne par les évêques réunis. L'empereur Conrad I<sup>er</sup> était lui-même venu à St-Maurice, en 909, vénérer les reliques des martyrs. Henri IV, pour se rendre à Canossa, en 1077, avait eu grand peine à obtenir, sans doute par l'influence d'Ermanfroï, le droit de traverser le Grand-Saint-Bernard ou Mont-Joux, contrôlé par les Savoyards <sup>27</sup>.

Au temps de saint Guérin, les visées impériales préoccupèrent son ami et supérieur saint Bernard, par ailleurs « Européen » convaincu, mais d'abord religieux dévoué au pape et, à ce titre, soucieux de la sécurité et de l'indépendance de Rome. Arducus de Faucigny était alors évêque de Genève (1127-1185) ; son petit-neveu, prévôt de Lausanne, chancelier impérial par surcroît, soutenait dans nos régions le parti de l'empereur et son lieutenant, le duc de Zähringen, le Ravageur. Celui-ci dévasta longuement le Genevois et reçut une lettre suppliante de saint Bernard, l'adjurant de mettre fin à ses massacres et dévastations, alors que le comte de Genevois demandait la paix depuis le début des opérations. Saint Bernard voyait aussi loin et s'efforçait de freiner l'avance germanique pour sauvegarder les communications entre la France et l'Italie par Lausanne et le Grand-St-Bernard <sup>28</sup>.

Les craintes n'étaient que trop fondées. Saint Guérin n'était peut-être pas encore mort à St-Jean d'Aulps que son successeur Louis opérait un revirement violent et agissait ouvertement en partisan de la politique impériale prise en main dès

<sup>27</sup> Voir manuscrit Boccard, *L'Abbaye de St-Maurice*, p. 212.

<sup>28</sup> Voir Maxime Reymond, *L'Oeuvre de saint Bernard en Suisse romande*, p. 254.

1152 par Frédéric Barberousse. Brouillé avec le pape, Barberousse faisait passer quatre ou cinq fois ces armées en Italie, occupait Rome, détruisait la ville de Milan en 1162, emmenant tous ses habitants aux travaux forcés. Le Mont-Joux ou col du Grand-St-Bernard fut utilisé en 1158 par son lieutenant Berthold de Zaehringen. L'empereur y passa en personne vers 1175-1177, pour rejoindre son armée qui l'avait franchi en 1174.

La brouille avec le pape s'était produite parce que Barberousse avait répudié sa femme afin d'épouser l'héritière de Bourgogne, Béatrix.

Le Valais avait fait partie à un titre éminent des deux royaumes de Bourgogne. Bourgogne et Valais, également convoités par les empereurs d'Allemagne pour des raisons différentes, manifestent assez constamment des réactions semblables.

En Bourgogne, les mariages, alliances et combinaisons des grands ne réussirent jamais à étouffer le sentiment populaire profond. Une opposition raciale ou linguistique était sous-jacente. Ainsi, dès le premier jour, le peuple et les seigneurs de Bourgogne avaient considéré comme haute trahison le geste du roi sans enfant, Rodolphe III, livrant le royaume à son parent, l'empereur Henri II. Comme ses prédécesseurs, Barberousse voulut, par son mariage bourguignon, réunir la Bourgogne à l'empire « de crainte qu'elle ne passât à la France », ainsi que le dit Furrer. Et la résistance reprit ou continua.

De façon toute pareille, le Valais résista. Il s'agissait pour l'empereur de le soustraire à la maison de Savoie par trop ingrate et indocile. L'évêque Louis put bien renier l'esprit de saint Guérin et, en plus d'un point, ses actes — il reprit

par exemple à main armée Aigle rendue à l'abbaye par notre saint —, le peuple ne le suivit pas. N'oublions pas que l'évêque Louis osa participer à Roncaglia (1158) à la diète des partisans de l'empereur dirigée contre le pape ; il soutint l'antipape Victor IV créé par Barberousse et, s'il attaqua les terres de l'abbaye et reprit Aigle, ce fut autant pour plaire à l'empereur que dans l'intérêt de son diocèse, car sous la direction de l'abbé Rodolphe, « prélat qui a bien mérité de l'Eglise », écrit Furrer, l'abbaye était demeurée fidèle au pape et non à l'empereur, tout comme au temps de Grégoire VII, d'Henri IV et d'Ermanno. Louis mourut, toujours évêque, le 12 mai 1162. Une bulle du pape ne vint qu'après sa mort condamner la manière dont il avait géré les affaires du diocèse <sup>29</sup>.

Qu'au départ de saint Guérin, un tel évêque ait été mis en place et qu'il ait pu s'y maintenir malgré son appui non déguisé à un empereur excommunié, cela montre assez les influences extérieures et les moyens dont disposait le parti impérial. Cela explique les embarras et les troubles qui, selon certains récits, assombrèrent les dernières années de saint Guérin.

Le peuple n'avait pourtant pas été aussi patient que le pape. La mesure avait débordé lorsqu'en 1157, l'empereur,

<sup>29</sup> Bulle lancée de Paris par Alexandre III, le 18 mars 1163, pour obtenir remise en ordre. Martigny, St-Brancher, Liddes, Orsières avaient été aliénées. (*Chartes séd.*, 359-362 et 383, Gremaud, MDSR, t. 18.) On ignore les motifs de la générosité de Louis envers la maison du St-Bernard. On les découvrirait en relation avec le souci d'assurer le passage du Mont-Joux à l'empereur ou aux Zähringen, sans amener de révolte en Valais. Sur l'attitude de Louis, Aubert, *Le Trésor de l'Abbaye de St-Maurice*, donne, p. 219, un acte original. Il est dit que Louis reprit Aigle « injuste et violenter ». Le prieuré d'Aigle repris à l'abbaye fut donné par Louis à l'abbaye d'Ainay. (Dupont-Lachenal, *Quelques notes sur d'anciens établissements bénédictins en Valais*, p. 223.)

pour établir et perpétuer son intrusion, avait nommé un avoué impérial pour le Valais en la personne de Berthold de Zaehringen. « Ce nouveau maître ne plut ni aux Valaisans. ni à leurs voisins (les Vaudois) et ce, dit-on, à cause de ses mœurs et de la langue allemande qu'il parlait <sup>30</sup>. »

Le Valais fut le premier à prendre les armes contre Berthold. En 1160, il dut faire sa soumission. Berthold avait réussi à franchir les Alpes bernoises à la tête d'une armée. Toutefois, tenant compte de la résistance rencontrée et de l'état d'esprit de la population, l'envahisseur jugea prudent de remettre ses « droits » au comte de Savoie, qui était son beau-frère. La situation antérieure fut ainsi rétablie, mais non pas une paix durable. Les Zaehringen, collaborateurs de l'empereur, profitèrent dès 1179 de ce qu'Humbert III de Savoie avait été mis au ban de l'empire pour tenter de conquérir le Valais.

Ce devait être pour le Valais, jusqu'à 1211, des années terribles de luttes et d'angoisses. Les Zaehringen mirent en grave péril l'existence du pays, mais leurs attaques créèrent des liens précieux pour l'avenir entre tous les habitants, Valaisans, Savoyards et Haut-Valaisans <sup>31</sup>.

<sup>30</sup> Furrer, *Histoire du Valais*, p. 110. Voir aussi Gingins, MDSR, t. I, pp. 88-89. — Quel fut le sort, quelle fut l'attitude de Louis durant la guerre, nous l'ignorons. La nomination de Zaehringen apparaissait dans la ligne de sa politique, sinon peut-être comme son aboutissement voulu. — En 1158, Louis avait arbitré en recourant à l'épreuve du feu un différend entre l'abbaye et Guillaume de la Tour (3 avril 1158). Coopération à l'union sacrée contre l'inquiétant Zaehringen ? La même année, Louis soutenait à Roncaglia l'empereur contre le pape.

<sup>31</sup> Les Zaehringen ne menèrent pas moins de six campagnes, plus d'une fois à la tête de forces considérables (1160, 1182, 1185, 1186 et 1187, 1191, 1211). Les hommes du comte de Savoie combattirent aux côtés des Valaisans, par exemple, en 1191, alors que, sous le couvert

En 1211, venu avec « une armée de 13 000 hommes », « pour punir le Valais, à raison des sympathies de celui-ci pour Thomas », comte de Savoie, le duc Berthold V, après avoir incendié plusieurs villages, subit une défaite définitive à Ulrichen, grâce au courage « des habitants du Haut-Valais soutenus par les vassaux du comte Thomas accourus du Bas (Valais) à leur secours <sup>32</sup> ».

*Un second élément : la montée du peuple haut-valaisan*

Ce qui précède devait être rappelé, parce que les hauts faits de résistance aux Zaehringen démontrent la réalité de la force des Haut-Valaisans déjà sous le pontificat de saint Guérin. Les montagnards du Haut-Valais, attaqués chez eux, dans leurs villages, par-dessus les Alpes bernoises, avaient en effet dû intervenir en première ligne. Ils avaient fait leurs preuves dès 1160, puis surtout en 1182, vainqueurs près de Münster, et à chaque alerte jusqu'à la victoire d'Ulrichen. Ils avaient largement acquis leurs droits de citoyens dans le pays. Ils n'avaient à aucun moment pactisé avec les envahisseurs.

Résister ainsi aux grands seigneurs de la guerre qu'étaient les Zaehringen — l'un d'eux, Berthold V, refusa de devenir empereur — nul n'imagine que ce pût être improvisé. Auparavant, quelque occasion s'était présentée de prendre conscience de soi et de s'affirmer. On retrouve l'affaire de Loèche et Naters. Comment supposer que ce jeune peuple énergique

d'une feinte par la Gemmi, le gros des envahisseurs se portait sur Sion par la Lenk et le Rawyl. Voir Furrer, ch. des Zaehringen.

<sup>32</sup> Boccard, *Histoire du Valais*, p. 51.



et en expansion aurait été pratiquement inexistant au moment de Conflans, soit dix ans ou vingt ans plus tôt, et serait demeuré sans réaction, quand la confrontation avec la Savoie portait sur les deux principaux centres de la région qu'il occupait ? Comment de plus aurait-il été ignoré par le parti impérial en quête de base populaire ? Les agents de l'empereur toujours attentifs à ce qui se passait en Valais, ne pouvaient non plus se priver d'éveiller, de stimuler et de guider ces nouveaux venus, de langue allemande, plus aptes à s'opposer à la Savoie.

Fort bien ! Encore faudrait-il dénicher quelque trace d'un mouvement parti du Haut-Valais au temps de saint Guérin.

Grâce au chanoine de Rivaz, nous ne sommes pas entièrement démunis. Ses manuscrits ont sauvé, pour ce qui concerne le Valais, l'essentiel de « plusieurs vies de saint Guérin » introuvables à ce jour. Ces vies évoquent une action de résistance haut-valaisanne à l'emprise savoyarde déjà sous le pontificat de notre saint.

On croit que les populations de langue allemande s'étaient infiltrées peu à peu dans le Haut-Valais à partir du X<sup>e</sup> siècle. Arrivés par la Furka, la Gemmi, les cols des Alpes bernoises, les nouveaux venus avaient aisément submergé les familles très clairsemées qui occupaient avec leurs troupeaux la vallée de Conches et les pauvres vallées latérales, quand celles-ci n'étaient pas tout simplement désertes. Au XII<sup>e</sup> siècle encore et au début du XIII<sup>e</sup>, certains nobles, originaires de Zurich, s'employaient à défricher et à peupler des lieux déserts dans le Haut-Valais.

De pauvres montagnards incultes, installés dans les coins les plus reculés, parlant une langue étrangère et qui, jusque-là,

s'étaient montrés modestes et paisibles n'avaient pas inquiété l'administration savoyarde. En travaillant, en se multipliant, les nouveaux venus s'étaient rapprochés des villages de la plaine à l'est du pays. Ils les investissaient, les envahissaient sans bruit, sans poser apparemment aucun problème. Ils apportaient même quelques avantages aux colonies valaisannes ou savoyardes de nobles attachés au sol, de fonctionnaires, de paysans ou de soldats qui menaient leur vie comme par le passé. Furrer dit qu'au XII<sup>e</sup> siècle, l'immigration se développait toujours du Bas-Valais et de la Savoie vers le Haut-Valais, en concurrence avec celle qui venait du nord et de l'est. « Les vallées, jusqu'aux sources du Rhône, comme le Gerental, furent d'abord mises en culture par les nobles établis en Valais durant ce siècle et venus des pays français par la Savoie <sup>33</sup>. »

La langue dressait la principale difficulté. Après avoir été celtique, tout le Valais était devenu romain, du moins aux yeux du monde officiel. On l'a remarqué, seuls des noms de seigneurs bas-valaisans ou savoyards figurent à Conflans pour la cession de Naters et Loèche. Loèche ou Leuk se disait Luche, comme Brigue était Brigne, St-Niklaus, Chouson, tandis que Zermatt s'appelait Praborgne et Niedergesteln, Bas-Châtillon. On parlait français à Loèche au temps de saint Guérin et, deux siècles plus tard encore, l'évêque Guichard Tavel ne se fera accompagner d'un interprète que plus haut, à partir de Rarogne. A Viège — Vespe pour les Savoyards — les deux langues seront alors également en usage <sup>34</sup>.

<sup>33</sup> Furrer, *Histoire du Valais*, p. 124.

<sup>34</sup> Au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècles, « la limite des deux langues passait au-dessus de Loèche, où l'on parlait encore roman ». (Van Berchem, *Guichard Tavel*, pp. 65 et 141.) Les notables étaient par exemple, à

Comme il arrive toujours en pareil cas, la difficulté ou le malaise n'était guère ressenti par les hommes en place du Valais, tant épiscopal que savoyard. Des Haut-Valaisans se faisaient déjà comprendre en français. Pourquoi l'évolution ne se serait-elle pas poursuivie ? C'était si naturel, raisonnable et, par surcroît, conforme à l'intérêt de ces simples gens... Tandis que les Haut-Valaisans, eux, rongeaient leur frein, réduits à n'exister que dans leurs pauvres communautés locales dispersées, parce que l'autorité militaire, civile et religieuse leur échappait sans exception au plan de la région où ils étaient devenus les plus nombreux, comme leur échappaient le contrôle et le bénéfice des péages installés sur la voie du Simplon.

Quel magistrat, quel évêque, mieux que le « bon saint Guérin », aurait pu, le premier, entendre leur voix et écouter

Naters, les Rodier, à Ernen, les de Venthône, à Loèche, les de Blonay. (Rameau, *Châteaux...*, p. 109). Tamini et Délèze, p. 92, op. cit. L'allemand arrive à Rarogne au XIII<sup>e</sup>, à Loèche au XIV<sup>e</sup>. Voir aussi Gingins-La Sarraz, *Dév. de l'indép. du Haut-Valais*, passim. Paradin, *Chronique de Savoie*, 275, Hoppeler, *Geschichte des Wallis im Mittelalter*, pp. 3 et 4. Le premier évêque de langue allemande fut Guillaume VI en 1402. Jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, à l'ouest de Loèche, il n'existait pas d'école où l'on enseignât en allemand. Le cardinal Schinner vint : « C'est à son instigation que fut érigée à Sion, entre 1506 et 1509, la première école allemande. » (Büchi-Donnet, *Le cardinal Schinner*, p. 289). Pour la première fois, un officiel allemand fut également nommé alors à côté de l'official français. — « La langue française disparut graduellement du Haut-Valais avec les chanoines français, vers 1486 », c'est-à-dire à la suite de la victoire militaire du Haut-Valais. (Furrer, *Histoire du Valais*, p. 301.) — « Ce n'est qu'au XV<sup>e</sup> siècle que certaines communes alémaniques commencèrent à rédiger leurs statuts dans la langue populaire. » (Princesse Marie-José, *La Maison de Savoie. Amédée VIII*, p. 172.) A Pont-à-Mousson, dans sa lointaine jeunesse, saint Guérin n'avait pas entendu parler allemand. Fort loin à l'est de Pont-à-Mousson, on parlait français ou « roman ». (Voir Dom Calmet, *Histoire de Lorraine*, Préface, p. XXIV, contrairement à l'opinion émise par Siggen, *Walliser Jahrbuch*, 1963.)

leurs aspirations ? Pasteur «extrêmement vigilant », tel que le présente son premier biographe, il ne lui était pas permis de se dispenser de connaître et de servir cette portion de son troupeau. Il prit un contact direct avec elle, soyons-en certains, sans oser supputer, comme le Prieur Siggen, qu'il aurait su s'exprimer en allemand.

De quelle façon plus ou moins rude les Haut-Valaisans firent-ils valoir leurs doléances et revendications ? Nous l'ignorons ; de même nous ignorons les circonstances dans lesquelles parti impérial et mouvement populaire germanique purent joindre leurs efforts. Nous nous bornons à indiquer le schéma le plus vraisemblable suggéré par les récits anciens.

Avant d'aboutir aux extrémités que ceux-ci relatent, les chefs des villages, mis en confiance, se seraient concertés de proche en proche. Puis, inspirés et stimulés comme il a été dit, ils seraient devenus plus exigeants, menaçants, ne pouvant plus se contenter de bonnes paroles et d'espoir. Enfin, quelques années après Conflans, non satisfaits d'avoir passé, çà et là, de l'obédience savoyarde à un régime épiscopal, bon gré, mal gré, également savoyard, ils auraient tenté leur première épreuve de force avec la Savoie, sans rien retrancher de leur respect et de leur reconnaissance à l'égard de leur saint évêque. — Le phénomène s'est souvent répété en notre temps à l'égard des missionnaires, lors des mouvements d'émancipation asiatiques et africains.

*De vieux récits disparus*

Si le grand historien valaisan, Anne-Joseph de Rivaz, jugea bon de nous transmettre les données essentielles des vies de saint Guérin découvertes dans les archives du Chapitre de Sion, ce fut, nous le citons, « pour l'instruction de ceux de mes compatriotes qui, après moi, entreprendront d'écrire notre Histoire ».

Les auteurs des vieux récits qu'analyse de Rivaz ont brodé, à partir d'un fond commun des versions différentes et divergentes, mais il est remarquable qu'ils s'accordent à attribuer à la population haut-valaisanne un rôle semblablement important sous le pontificat de saint Guérin.

La plus étendue des vies aujourd'hui disparues, après avoir présenté notre saint évêque comme Lorrain « d'une humilité profonde, noble et savant », disait qu'« il quitta ce siège (de Sion) et alla finir ses jours dans son abbaye. Les Valaisans étant allés le supplier de revenir à Sion, il céda à leurs instances. Puis, comme il s'était mis en marche sans en rien dire à ses religieux... (etc.) ». Suivait le récit traditionnel, avec la légende du cheval s'arrêtant sans pouvoir avancer, ni reculer ».

Pourquoi saint Guérin aurait-il ainsi quitté son diocèse ? Le texte répond : « Il quitta l'Evêché de Sion à raison des insurrections de ses diocésains du Haut-Vallais. »

On soupçonnerait d'abord une tradition tendancieuse, par exemple savoyarde, visant à accaparer saint Guérin, mais de Rivaz fournit une référence précise : « Ceci, dit-il, a été traduit de l'allemand en latin par le chanoine Rittler, protonotaire apostolique, Official de Sion. » Or J.-Chrétien Rittler

était originaire de Lœtschen dans le Haut-Valais. Quant à déterminer d'où provenait la source allemande, quel était son auteur et de quel siècle elle datait, un patient travail de recherche n'y suffirait peut-être pas.

Une insurrection haut-valaisanne menaçante, voilà un argument de poids aux yeux des arbitres de Conflans : il fallait accepter que l'administration du comte fût relevée par l'autorité épiscopale ; c'était le moyen d'apaiser les esprits, tout en maintenant l'ordre établi, en sauvegardant même l'essentiel des intérêts savoyards, communications, commerce.

L'espoir aurait été déçu par la suite, les agents du parti impérial et leurs alliés du Haut-Valais n'ayant pas résisté à la tentation de mettre à profit l'absence, puis la mort du comte Amédée III. Celui-ci, rassuré par les années paisibles qui furent le fruit de Conflans, partit en effet en croisade, en 1147, aux côtés du roi de France Louis VII. Nombre de seigneurs du Chablais, tant valaisan que savoyard, l'accompagnèrent, influencés par saint Bernard, bien connu en Savoie et qui fut le grand propagandiste de cette deuxième croisade, assez malheureuse à divers égards. Amédée devait mourir sur le chemin du retour, à Nicosie, le 1<sup>er</sup> avril 1148. Son fils héritier, Humbert, n'était âgé que d'une douzaine d'année.

La version donnée par le doyen du chapitre de Tarentaise, Jean Frisat <sup>35</sup>, pourrait être d'emblée qualifiée de fan-

<sup>35</sup> Le chartreux Jean Frisat porte le titre de prieur de Tarentaise dans le manuscrit de Rivaz (*Opera historica*, t. II, p. 442), qui reproduit quelques-uns de ses vers. Richermoz, *Le Diocèse de Tarentaise*, p. 74, 76 et 79, l'indique comme chanoine en 1606, doyen en 1617, *resign.* en 1624-1625, avant d'être chne théol. et de décéder « avant les opt. du 19 novembre 1630 ».

taïste. A la suite du chanoine de Rivaz, nous devons la mentionner.

On comprend que chaque auteur ait, selon ses conceptions personnelles, souligné plus ou moins la fermeté ou les dons de persuasion que saint Guérin mit en œuvre en faveur de l'autonomie de l'Eglise de Sion dans les principaux centres du Haut-Valais. Le Père le Nain avait affirmé que le saint évêque avait résisté avec grand courage aux entreprises du comte de Savoie contre le temporel de l'évêché. C'était simple déduction à partir des données de l'acte de Conflans. La troisième vie analysée par de Rivaz dit de même que saint Guérin « se fit restituer ce que le comte de Savoie détenait injustement ». Cette *Vie* est écrite « en mauvais vers léonins » par Nicolas de Liège, évêque.

De même, une nouvelle vie publiée en Savoie à l'occasion de la translation des reliques (1804), raconte, selon le résumé de Rivaz, que saint Guérin « résista avec tant de zèle à Amédée III qu'il obligea ce prince, en présence de plusieurs évêques et de grands de sa cour, assemblés au château de Conflans, de lui restituer plusieurs domaines que lui (ou son père) avait enlevés à son Eglise ».

Le doyen Jean Frisat est allé, lui, beaucoup plus loin. Dans une sorte de poème en vers latins, intitulé *Maison de Savoie*, il pense exalter notre saint évêque en le montrant à la tête de ses troupes, les conduisant à la victoire, des terres de Sion à St-Maurice et à Thonon ! Les « faits » relatés par Frisat dans son poème appartiendront au domaine de la poésie jusqu'à « vérification d'iceux », ainsi que l'écrit de Rivaz. Celui-ci ajoute cependant : « S'il y a quelque chose de vrai à cette résistance armée de saint Guérin aux entreprises

injustes du comte Amédée III, c'est une nouvelle preuve que la restitution des terres de Loèche et de Narrès est bien de 1143. »<sup>36</sup>

Sans revenir sur le caractère, d'un bout à l'autre bienveillant et déférent, de la proclamation du comte aux habitants, il suffira de rappeler la précision formelle du texte : c'est « pénétré de la crainte de Dieu et déterminé par les prières des évêques et les avis de plusieurs personnes religieuses » que le comte rendit les terres en question et demanda aux populations de recevoir avec une entière vénération dom Guérin, évêque, pour leur chef. Réclamation (*querimonia*), arbitrage, accord, c'est tout ce que l'avis du comte et le résumé officiel nous apprennent. Pas le moindre écho d'un combat ; encore moins d'une guerre et d'une invasion.

Elle était donc hautement incongrue l'idée du poète-chanoine Frisat de lancer notre saint en chef de guerre contre Amédée. L'évolution du comte, son esprit de plus en plus religieux, manifesté par des gestes désintéressés et de grande portée à l'égard de l'Eglise<sup>37</sup> rendaient Amédée, « grand bienfaiteur de moines et grand fondateur d'abbayes »,

<sup>36</sup> *Opera historica*, t. II, 443-444. — Les autres passages concernant les vies de saint Guérin citées se trouvent au même tome, pp. 442 à 444, 487 à 489 et 513-514. A propos du texte traduit par le chne Rittler, de Rivaz note : « Il paraît que c'est tiré des vies de saints de la Suisse par le chartreux Murer. » Vérification faite, les vies de saints de Murer ne sont pas la source du récit traduit par Rittler. Une autre légende est encore résumée par de Rivaz (II, 488). Elle n'offre rien de particulier, à part ceci : « Même les protestants ressentent les salutaires effets de cet attouchemment de la clef (de S. Guérin). » De Rivaz en déduit que les deux vies sont postérieures à l'hérésie calvinienne, bien que la première ne contienne aucune allusion au protestantisme, si l'on s'en tient à ce qu'il en dit lui-même.

<sup>37</sup> Guichenon, op. cit., I, p. 223 ssq. Louis Dimier, *Histoire de Savoie*, pp. 20, 21.



toujours plus digne de la vieille amitié de l'abbé Guérin devenu évêque et ne l'exposaient pas à voir ses états envahis par ce saint religieux, réputé pour sa constante pondération et connu dès la première année de son pontificat par des actes de réconciliation et de généreuse réparation. *Si saint Guérin avait marché à la tête des troupes valaisannes contre la Savoie, jusqu'à Thonon, son souvenir ne serait jamais tombé en un tel oubli dans le Haut-Valais, il y serait demeuré glorieux entre tous.*

Pour terminer sur ce point, nous citerons enfin un auteur représentant l'authentique tradition savoyarde, qui respecte tout ce que nous savons par ailleurs de saint Guérin, de son caractère et de ses actes.

Guillaume Paradin, dans ses *Chroniques de Savoye*, nous dépeint notre évêque sous les traits d'un pasteur très pacifique, attentif d'abord à sa mission religieuse et se maintenant au-dessus des luttes politiques et militaires.

En l'absence « d'hoirs de son corps », raconte-t-il, les terres du comte Amédée étaient retournées « à la chambre impériale ». L'empereur y envoyait des gouverneurs « entre lesquels une fois s'en trouva un du pays d'Allemagne, qui fut si difficile, rogue et de mauvaise nature qu'à trop grande fascherie et difficulté pouvait-on traiter des affaires avec lui ». Des envoyés du comte ayant été maltraités en Valais par des gens du gouverneur au point que l'un d'eux en mourut en prison, puis le méchant gouverneur lui-même ayant insulté les envoyés qui devaient se rendre à Rome par le Mt-Joux, Amédée et son frère Pierre mobilisèrent des trou-

pes et se mirent en route. Alors que le comte approchait par la Tarentaise, le val d'Aoste et le Mt-Joux, tandis que Pierre arrivait par les bords du Léman, le gouverneur, alerté, « manda diligemment à Guarin, lors Evêque de Sion, pour avoir des gens de secours : lequel fit réponse que ce n'était pas son métier que de faire la guerre et porter les armes, ains (mais) seulement de prier Dieu et annoncer la sainte parole, estant les armes d'un prélat chrétien spirituelles et non charnelles : à cette raison, le pria qu'il le tint pour excusé. Ne voulant ce prélat (rien) entendre à cette guerre », le gouverneur envoya à toutes les communes du Vallais un appel au secours, leur « donnant à entendre que le comte » avait dessein de subjuguier et de joindre le Vallais au Chablais (savoyard). Les communes du Vallais se levèrent donc en armes au nombre d'environ 3000 (hommes), malgré les remontrances de l'Evêque qui était affectionné à la Maison de Savoye. » Le prince Pierre, d'abord arrêté au défilé de Brêt, près du lac, prit les « Valésiens » à revers par la vallée d'Abondance et les battit. Le méchant gouverneur fut tué d'un coup de lance. L'armée savoyarde fit démonstration de sa force « jusqu'à la source du Rhône »<sup>38</sup>.

Les hauts faits de la maison de Savoie forment dans les *Chroniques* de Guillaume Paradin une sorte d'épopée où l'esprit des temps et des personnages est assez fidèlement rendu, sans grand souci d'exactitude scientifique. C'est ainsi que saint Guérin se voit mêlé à des événements du règne d'Amédée IV comme s'il avait été son contemporain.

Le fond de vérité existe cependant bel et bien. Les batailles que Paradin situe au temps de saint Guérin se pro-

<sup>38</sup> Paradin, *Chroniques de Savoye*, pp. 127-129.

duisirent au siècle suivant, par la faute d'un évêque de Sion, Henri de Rarogne (1243-1271). Encouragé par l'empereur d'Allemagne — et aussi par Innocent IV qui avait approuvé « toutes les conquêtes faites ou à faire dans le Bas-Valais et le pays de Vaud » — l'évêque Henri se laissa entraîner dans la lutte entre deux clans impériaux et voulut profiter de l'absence du comte Amédée IV, alors en Angleterre, pour envahir le Valais savoyard, selon les directives du préfet impérial, Eberhard de Nidau, le gouverneur « rogue et de mauvaise nature », dont Furrer reconnaît les tristes procédés, contraires au droit des gens <sup>39</sup>.

Au cours du combat, dans la plaine de Port-Valais, Eberhard périt en effet. Le vainqueur savoyard, dans sa randonnée vers le glacier du Rhône, ne rencontra « jusqu'à Sion nulle résistance ». Le Valais romand avait fait cause commune avec la Savoie. De même Loèche et Mœrel, dans le Haut-Valais, « se réjouirent d'être délivrés de leurs oppresseurs » par la victoire de Pierre de Savoie. Et Furrer, plus précis que Paradin, dit que le gouverneur Eberhard « appela à son secours 3000 *Haut-Valaisans* » pour aller barrer la voie au Mont-Brêt. Quant au peuple du Valais romand, les accointances de l'évêque avec le clan impérial et l'hostilité du même évêque Henri envers la Savoie lui amenèrent des années de souffrances, comme au temps de Louis. Sans parler d'autres faits de guerre, les troupes d'Henri de Rarogne saisirent l'occasion de punir la fidélité à la Savoie pendant une nouvelle absence du comte, treize ans plus tard, en ravageant la plaine du Rhône jusqu'à Martigny.

<sup>39</sup> *Histoire du Valais*, pp. 154-157.

*Hypothèses et certitudes*

En vue de la conclusion de ces pages, il importe de souligner comme une constante l'attitude négative du peuple envers les manœuvres pro-impériales. Déjà plus d'un siècle avant saint Guérin, la population du Valais romand avait résisté à outrance à l'empereur allemand Arnolphe, venu en personne guerroyer sur son territoire durant toute une année. Finalement, Arnolphe avait incendié Sion, détruit Bex, pillé St-Maurice et tout le Bas-Valais, du Lac au Grand-St-Bernard, avec de nombreuses troupes tirées d'Italie et d'Allemagne. Mais les Valaisans s'étaient montrés « aussi indomptables que leurs forteresses ». « Ils cachèrent et défendirent Rodolphe (roi de Bourgogne) jusqu'à ce que la mort d'Arnolphe leur rendit un peu de repos <sup>40</sup>. »

Le roi de Bourgogne avait alors, par reconnaissance, confié le comté du Valais à l'évêque de Sion et avait fait de celui-ci son chancelier.

Si l'on se rappelle en outre que le Valais fut le premier à se soulever contre l'avoué impérial Berthold de Zähringen à cause, en particulier, de la langue allemande que parlait celui-ci et ce, malgré la présence sur le siège de Sion d'un évêque tout dévoué à l'empereur, il sera assez clair que les Valaisans, dans leur ensemble ne purent prendre la moindre part aux troubles anti-savoyards que l'on découvre à l'origine du départ de saint Guérin. — Il va de soi qu'après les franchises concessions d'Amédée III et alors que celui-ci se

<sup>40</sup> Furrer, p. 60-61. Voir Gremaud, *Doc. relatifs à l'histoire du Valais*, I No 56. — Furrer dit par euphémisme que le peuple valaisan « avait plutôt de l'aversion contre l'Allemagne ».

trouvait absent, en croisade, une attaque n'aurait pas été approuvée par le loyal et sage évêque.

Placés aux avant-postes des pays de langue romane ou française, les Valaisans et les Savoyards du Haut-Chablais, aujourd'hui valaisan, avaient dès l'époque bourguignonne été rendus sensibles et méfiants à l'endroit des manœuvres, tour à tour anti-bourguignonnes, anti-françaises et anti-savoyardes, dirigées plus ou moins directement de la cour d'Allemagne et renouvelées tant de fois du IX<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle. La défense contre les tentatives d'emprise allemande couvertes du manteau de l'empire, fut plus dure en Valais que dans le reste de l'ancienne Bourgogne, morceau trop gros, inassimilable, où l'autorité impériale dut ou sut se cantonner le plus souvent à un plan juridique plutôt formel.

Pour le reste, c'est-à-dire la réalité des troubles et le rôle joué par les Haut-Valaisans, l'histoire des évêques de Sion au cours des années et des siècles suivants pousse fort à le faire admettre, comme il est vraisemblable que Louis fut installé à la faveur de menaces et de désordres provoqués par le parti impérial, alors que saint Guérin n'était pas mort.

Le successeur de Louis, Amédée, alla finir ses jours à Aoste. Henri II de Rarogne eut de la peine à prendre possession de son siège à cause d'une double élection. Plus tard, alors que les Haut-Valaisans avaient déjà fort accru leur influence, l'évêque Edouard, ancien évêque de Belley et cousin du comte de Savoie, se vit expulser par eux de son diocèse. « Ils chargèrent le chapitre de leur élire un prélat qui leur fût agréable », dit Furrer. Réfugié à Chambéry. Edouard fut rétabli à Sion avec l'aide du comte, puis de nouveau chassé et rétabli une deuxième fois. Mais, « voyant que ses

ouailles ne s'accordaient ni avec lui, ni entre elles, l'évêque renonça à l'évêché de Sion et alla occuper le siège archiepiscopal de Tarentaise ; là comme à Sion, il se trouva succéder à un prélat assassiné »<sup>41</sup>.

Les Haut-Valaisans élurent alors un évêque opposé à deux autres élus, celui du pape, accepté par le Valais romand, et celui du chapitre ou de la Savoie.

Pour la période suivant l'épiscopat de saint Guérin, au lieu de deux ou trois évêques à la fois, on trouve au contraire des lacunes dans la série des évêques, lacunes dues aux désordres de la résistance à « l'empereur tudesque », comme disent les auteurs du *Nouvel Essai de Vallesia christiana*. D'autres évêques durent fuir, ainsi André de Gualdo et Jodoc de Sili-nen, par ailleurs conseiller de Louis XI, mort de chagrin à Rome.

Quant à Louis, nous retiendrons qu'en 1150, il occupe le siège de saint Guérin ; dès 1157, il assiste au soulèvement populaire, puis, en 1160, à l'invasion du pays et à l'écrasement du soulèvement par l'avoué impérial Zaehringen, dont la nomination a en somme couronné sa politique aveuglément dévouée à Frédéric Barberousse ; Louis réussit néanmoins à occuper le siège de Sion jusqu'à sa mort, survenue le 12 mai 1162. C'est après sa mort seulement qu'une bulle d'Alexandre III le condamne pour avoir dissipé les biens de son église et adhéré au schisme des antipapes opposés au pape légitime par Frédéric Barberousse. Saint Guérin n'avait donc pu désarmer que momentanément le parti impérial et ses alliés dans

<sup>41</sup> Furrer, *ibid.*, 250 et précéd. — Une douzaine d'années plus tard, nouvelle élection double (voir Tamini et Délèze, *Nouvel Essai*, p. 60). Pour succéder au cardinal Schinner, évêque de Sion, trois élus se trouvèrent en présence, mais aucun des trois ne put être installé.

le diocèse par son action de Conflans et la dévolution à l'évêché de Sion des terres naguère données à Ermanfroi par l'empereur Henri IV. Même si peut-être il ne fut pas contraint de quitter le Valais, notre saint évêque ne put éviter d'apercevoir la persistance des menées impériales, de discerner ce qui se préparait et d'en souffrir.

Ajoutons que de Rivaz lui-même, voulant évaluer l'âge de saint Guérin au moment de sa mort, suppose qu'il vécut encore « trois ou quatre ans » à Aulps, dans son abbaye, « depuis qu'il eut quitté son évêché »<sup>42</sup>.

Apparemment oublié pour longtemps dans cette partie du Valais en proie aux fermentations d'une très laborieuse genèse, saint Guérin reçoit un culte presque immédiat dans les terres savoyardes : on perçoit là la réaction des moines et de la population, témoins de l'épreuve endurée avec sérénité.

Que saint Guérin eût vécu jusqu'à la fin sans amertume, qu'il aimât le Valais d'autant mieux après les années de peine subies pour lui, l'unanimité des biographes, des traditions et des légendes en témoigne : la mort seule l'empêcha finalement de rentrer à Sion. A quelque distance de St-Jean d'Aulps, un oratoire veut marquer l'endroit où « saint Guérin se rendant à Sion fut arrêté. »

### *Situation de saint Guérin dans l'histoire du Valais*

« Les évêques ont fait la France comme les abeilles ont fait leur ruche. » La parole de Gibbons s'applique aussi bien qu'à la France, mieux même, au Valais. Parmi les évêques de

<sup>42</sup> De Rivaz, II, p. 436.

Sion qui frayèrent, comme chefs temporels, la voie au Valais actuel, avec ses deux communautés, romande et germanique, le rôle joué par saint Guérin demeure en général dans l'ombre. Les exceptions citées plus haut sont heureusement tout à fait rassurantes. Si le père des historiens valaisans, Anne-Joseph de Rivaz, ne concevait pas que l'on pût entreprendre de présenter l'histoire du Valais sans s'instruire de l'œuvre accomplie par notre saint évêque, pour l'y intégrer enfin ; si le Père Furrer, chef de file des historiens haut-valaisans, lui faisait hommage de la réalisation de l'autonomie du Haut-Valais sous l'autorité épiscopale, tôt ou tard, nombre de successeurs bruyants et apparents s'effaceront pour laisser apercevoir au-dessus d'eux l'homme de Dieu qui avait donné le coup de barre discret et décisif.

Lorsqu'il occupera son exacte position dans le panorama du passé valaisan, saint Guérin laissera à Ermanfroi et au cardinal Schinner la palme de la grande politique, avec les vicissitudes et les épreuves dont l'évêque Louis, leur émule, nous a offert quelques exemples.

D'autres évêques de Sion conserveront la réputation d'avoir été de fidèles serviteurs de la Savoie, tels Edouard de Savoie ou Jodoc de Silenen. L'on adjoint trop simplement aux partisans de la Savoie Guichard Tavel, incompris à d'autres égards et calomnié souvent. Murer l'honneur comme « confesseur et martyr », tandis que Furrer l'appelle « bienheureux », ajoutant ailleurs qu'il ne fut « ni avare, ni belliqueux, mais bien généreux et pacifique »<sup>43</sup>.

<sup>43</sup> Furrer, *ibid.*, p. 232. — Charrière est plus sévère dans son étude sur les Sires de la Tour, ennemis de Tavel (MDSR, t. XXIV).



Saint Guérin ne fut jamais classé dans l'un des deux camps par nos historiens, au hasard des mentions qu'ils en font. Il n'est cependant pas douteux que son souvenir ait souffert dans l'histoire valaisanne, tout comme son culte dans notre piété, de ses longues années de vie savoyarde, de sa sépulture savoyarde et du simple fait de s'être trouvé inscrit dans l'époque où la Savoie dominait : les Haut-Valaisans durent mener des combats ardues pour leur indépendance, pendant plus de trois siècles, principalement contre la maison de Savoie.

L'histoire des évêques de Sion reste à écrire, Elle le sera, le moment venu, après la publication de diverses études et monographies. On reconnaîtra alors sans peine qu'en ne servant ni l'Allemagne, ni la Savoie, en résistant à celle-ci, à l'occasion, par des voies pacifiques, sans pactiser d'autre part avec aucune action violente des patriotes haut-valaisans, saint Guérin pratiqua la politique la plus haute et la meilleure, celle que le pays devait enfin faire prévaloir dans l'intérêt du Valais entier, de la Furka au Léman. Saint Guérin fut efficace autant que modeste et détaché. C'est grâce à son total désintéressement politique de vrai pasteur, parce que sa victoire diplomatique de Conflans ne fut recherchée et conquise que comme par surcroît, en vue d'un bien plus élevé, qu'à la différence d'autres prélats sédunois trop représentatifs d'une politique, d'une nation ou d'une région, le rayonnement de son action proprement politique dépasse naturellement sa portée concrète, déjà considérable.

*Figure inspiratrice*

Vouée, au-delà des règlements immédiats, à la paix, à l'union fraternelle, l'œuvre de saint Guérin demande à se poursuivre. Afin de conclure dans ce sens à la lumière de ce qui précède, nous retiendrons un aspect, qui n'est certes pas dénué d'importance pour l'avenir, même s'il doit paraître à plusieurs inattendu.

L'histoire du Valais, dès le haut Moyen Age jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, se divise en deux périodes opposées. Assez normalement, l'antithèse — le Valais à direction haut-valaisanne — a refoulé, submergé, plus ou moins effacé la thèse, c'est-à-dire les exemples, la valeur, l'esprit du Valais de la période antérieure.

La synthèse, disons ici l'association, est à l'œuvre, surtout depuis 1815, date de l'entrée du canton dans la Confédération, mais nous sommes fort loin d'avoir pu réintégrer ouvertement et pleinement dans la vision de notre passé le tableau du vieux Valais *roman*, soit bourguignon, franc, puis savoyard. La rareté des documents<sup>44</sup>, le retard des travaux de recherche et de mise en œuvre ne sont pas seuls en cause dans le fait que les perspectives générales de notre histoire se soient maintenues ainsi à peu près telles qu'elles furent tracées du point de vue de la conquête de l'indépendance face à la Savoie. La psychologie humaine se trouve aussi en jeu.

<sup>44</sup> De Rivaz parle de « plusieurs vies de saint Guérin » conservées de son temps aux archives de Valère, à Sion. Il ne reste aujourd'hui que quelques malheureux vers de Nicolas de Liège. On déplore la disparition de pièces plus précieuses que les vies de saint Guérin. Sur l'histoire des évêques en général, de Rivaz avouait qu'il n'avait « rien découvert de bien ancien » aux archives de Valère (II, p. 85).

Le premier versant, vu du second, ne saurait révéler son juste relief, c'est évident. Au fur et à mesure qu'une lumière égale éclairera les deux versants, événements et personnages prendront un visage nouveau et s'ordonneront entre eux différemment.

D'autre part, ce n'est pas seulement par la vie en commun que l'attitude mutuelle des deux communautés se modifie et s'améliore, non sans crises et menaces d'échec ou de recul. Les réactions collectives sont également influencées, peu ou prou, par les liens plus ou moins conscients, plus ou moins vivants, plus ou moins vrais, qui les rattachent à leur passé.

Si le sentiment « national » de l'une des communautés est mal enraciné, parce qu'elle vit coupée en partie de ses racines, cette communauté n'est pas tout à fait elle-même et ne donnera pas sa mesure au service de l'ensemble. Dans les cas critiques, ce sont les racines qui tiennent.

Il n'est donc paradoxal qu'en apparence et il n'est pas vain que le souvenir du pacifique saint Guérin ait fait ressurgir avec son époque celui des anciennes violences dont les contre-coups, semble-t-il, ne l'épargnèrent pas. Le plus beau courage pour un chrétien n'est pas de tuer, ni de mourir en tuant, fût-ce pour sauver la liberté de son peuple. Tout de même, jusqu'ici, aucun peuple n'a supprimé volontairement de son histoire les « hauts faits » de ses aïeux.

Dans le domaine de la violence, les Valaisans romands ne s'étaient pas montré inférieurs ! Et pour le Valais, ils avaient accompli leur part autrement qu'en subissant avec une relative docilité la suprématie temporaire de leurs actuels partenaires. Défenseurs de la vallée du Rhône durant des siècles, ils avaient posé le fondement. Ils n'avaient pas fait

preuve d'un moindre courage, ni d'une moindre tenacité, nous l'avons observé au passage, contre les empereurs d'Allemagne ou leurs avoués.

Quant à lutter à outrance contre la Savoie, ils ne s'en seraient pas chargés. Ils étaient trop semblables en tout aux autres populations savoyardes et ceux d'entre eux qui vivaient sous régime savoyard étaient satisfaits de leur sort. Pour cette tâche, seuls les Hauts-Valaisans pouvaient entrer en ligne <sup>45</sup>.

Il est grand temps de sublimer ses énergies, même si, après Gandhi, l'on ose dire que la violence vaut mieux que la lâcheté. Pour les Valaisans en particulier, une meilleure gloire survit des jours où des royaumes chrétiens étendus établissaient chez eux leur acte de fondation sous la protection des soldats martyrs d'Agaune ou bien entretenaient à St-Maurice leur plus rayonnant foyer de vie spirituelle et de culture.

Et la gloire la meilleure nous attend en avant. Des batailles sanglantes à la paix, de la subordination à la liberté et à l'égalité, de la juxtaposition forcée à la coexistence pacifique, de l'incompréhension au respect mutuel, de la tolérance à l'amitié et à la fraternité chrétienne, c'est le chemin des hommes.

Saint Guérin, noble, détaché, bienveillant, s'offre à nous comme un compagnon et une figure inspiratrice, pour notre vie religieuse, certes, mais aussi bien pour notre avance temporelle, car l'ardeur et la patience, l'esprit de décision, la

<sup>45</sup> Sur la vigueur de la résistance des Bas-Valaisans, v. Muller, *Histoire de la Suisse*, t. I, ch. XII et XIII, et Boccard, *Histoire du Valais*, 35 ssq., 49 ssq.

sagesse des moyens, la persuasion et l'amour qui le conduisirent de réforme en réforme à travers sa vie monastique, les païens mêmes commencent à découvrir que ce sont aussi les voies du salut temporel.



## *Chapitre IX*

### DERNIER VOYAGE

#### *Le « bon saint Guérin »*

Au moment où notre saint va quitter son diocèse et s'en aller terminer ses jours au milieu des moines d'Aulps, la dernière image que nous conserverons sera celle de sa charité, introduite par un trait de ce saint Gérard de Toul en qui s'était manifesté à lui l'idéal de la sainteté épiscopale.

« Son application à l'étude de l'Ecriture Sainte était telle, dit dom Calmet, que non content d'y employer les heures du jour, il se la faisait lire pendant toute la nuit devant son lit et, si le lecteur fatigué cessait de lire pendant le sommeil du prélat, cette interruption l'éveillait et il exhortait doucement le lecteur à continuer ou à en appeler un autre, car ils se succédaient l'un à l'autre dans cette lecture. Ainsi, en s'instruisant, il formait aussi les clercs dans l'étude des choses saintes. »

Il avait pris saint Martin de Tours comme modèle. Il avait coutume de laver les pieds tous les jours à un certain nombre de pauvres, de « baiser leurs pieds et leurs mains, de les essuyer avec ses cheveux, après quoi, il les faisait asseoir à sa table et leur servait lui-même à manger ». Et s'il

manquait de pauvres, il les remplaçait par quelques-uns de ses domestiques <sup>1</sup>.

A saint Guérin, les indigents ne manquèrent jamais parmi les serfs et paysans de la haute vallée du Rhône. Les « congrégations du St-Esprit » fondées alors par le comte Guy de Montpellier visaient au soulagement des malades, des pauvres et des orphelins. Les distributions d'aumônes du jour de la Pentecôte ont perpétué leur souvenir jusqu'à l'aube de notre siècle en plusieurs paroisses du diocèse de Sion.

Les pauvres abondaient aussi parmi les pèlerins et voyageurs qui étaient nombreux, car le Valais « fermé » faisait tout de même fonction de porte ouverte du nord au sud, vers Rome, pour les pèlerins, du sud au nord pour les marchands.

Si l'on considère le phénomène de plus près, on découvre qu'il fut, en ces années-là précisément, assez important pour devenir sensible dans la vie de saint Guérin. Depuis peu, le commerce et les communications, longtemps entravés, connaissaient un nouvel essor. Dès 1127, les marchands se succédaient sur la longue route qui les conduisait des cols des Alpes vers la Champagne, les Pays-Bas, les Flandres. Pirenne a étudié ce mouvement dans son *Histoire économique de l'Occident médiéval*.

Le trafic était intense par le Mont-Joux-Grand-St-Bernard, moins par le Simplon qui allait s'animer au XIII<sup>e</sup> siècle. La route passant par Lausanne et le Valais était d'autant plus suivie que le St-Gothard, presque inabordable, ne devait s'ouvrir qu'au début du XIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>1</sup> Dom Calmet Auguste, *Histoire ecclésiastique et civile de Lorraine* t. I, 1014-1022.



L'intensité du mouvement, déjà démontrée par les mille voyageurs retenus au Mont-Joux en même temps que le prieur de Cluny, est illustrée par l'exemple de messire Amé, frère du comte de Savoie, qui se retira, malade, au bord du lac, près de Villeneuve, au château de Chillon, où il pouvait « bonnement voir passer les pèlerins, dit Champier, lesquels allaient de France à Rome, et leur donnait très volontiers à boire et à manger et leur donnait argent pour avoir leurs nécessités en chemin »<sup>2</sup>.

Dans ces conditions, pour l'évêque Guérin, la loi d'hospitalité n'était pas tombée dans l'oubli : on le dépeint accueillant pauvres, pèlerins et voyageurs. Chez les fils de saint Benoît, l'hôte était un frère et l'on voyait de simples abbés, supérieurs de monastères situés au voisinage de certaines routes ou de cols, recevoir presque chaque jour à leur table des passagers de toute origine. Écoutant, observant, ils étaient réputés comme connaisseurs des hommes et du monde.

Les pèlerins étaient les hérauts de la renommée et du culte des saints. Au milieu d'inoffensifs amateurs de dévotions et d'aventures, on trouvait sur le chemin des pèlerinages des chrétiens qui s'entraînaient à la pauvreté dans la fatigue et l'insécurité. Ayant discerné la bonté et la sagesse de l'évêque qui les avait reçus à Sion, ils surent faire écho aux louanges de saint Bernard. Comment des prêtres, des magistrats en contact constant avec lui et des fidèles n'auraient-ils pas fini par apercevoir, eux aussi, la taille véritable du saint évêque, la qualité et la force de l'esprit qui l'animait ?

<sup>2</sup> La maladie empirant, messire Amé choisit un lieu de repos plus tranquille « en la vallée d'Illiez, sur un roc », non sans avoir d'abord fondé à Villeneuve « un hospital pour charitablement recueillir les pèlerins ».

L'abbé Paillotin, prêtre lorrain, curé de Montana-sur-Sierre en Valais, promoteur du culte de son compatriote dans cette région, écrivait en 1938 : « Il rendit à nos ancêtres l'amour du Christ et de son Evangile. Après douze ans d'héroïques travaux, sa tâche était terminée : notre pays était redevenu le chrétien Valais. »

C'est le langage de la dévotion.

Il reste que, par la spiritualité biblique dont saint Guérin était imprégné, par l'exemple évangélique de fidèle et fervent cistercien offert en toute sa vie, l'esprit de renouveau spirituel qui produisit tant de fruits en France avant d'aboutir en Italie à la vocation de saint François d'Assises, avait été bien répandu sur le diocèse de Sion.

La sainteté s'était montrée incarnée en « un homme d'un caractère et d'une intelligence peu ordinaires. » C'est le jugement du savant historien de Cîteaux, Janauschek.

Et la nuance de charme discret qui attirait chez saint Robert avait été retenue par le disciple. On la sent présente tout au long des grandes étapes de son existence. Elle est suggérée dans l'unique fragment conservé aux archives du chapitre de Sion des vies de saint Guérin rencontrées autrefois par le chanoine de Rivaz :

*Celui-ci fut un homme doux, strict pour soi, large pour les pauvres.*

*Et il était débordant de toutes sortes d'idées<sup>3</sup>.*

<sup>3</sup> *Vir fuit hic lenis, sibi parcus, largus egenis  
Ipseque doctrinis multis fuit repletus.*

*Dernier voyage*

Il s'agit du dernier voyage à Aulps et du départ vers Dieu. La prière, les heures d'office avaient ponctué le déroulement des journées du saint évêque à peu près comme elles avaient réglé toute sa vie de moine durant un demi-siècle. Journées de visites pastorales, journées consacrées aux réceptions, aux entretiens ou aux bonnes œuvres, journées de soucis administratifs, journées paisibles de recueillement avec ses compagnons de vie, tantôt dans la chaleur des étés séduois, tantôt dans le calme figé des grands froids.

Le cœur du moine, de temps en temps, parlait plus haut et l'homme de Dieu cédait au souvenir et à l'attrait de l'ancienne cellule. Comme le dit Saudreau dans *La Piété à travers les âges*, « il allait de temps à autre rafraîchir son âme au monastère d'Aulps ». C'était pour lui retraite spirituelle, repos aussi, car le château de la Soie n'existait pas encore au-dessus de Sion, où ses successeurs iraient bientôt s'aérer à la belle saison.

Le Nain raconte qu'à l'occasion de l'un de ses séjours, l'ancien abbé avait eu la joie de consacrer l'église de l'abbaye, dont on pense qu'il avait entrepris la construction aussitôt après avoir réussi à grouper les ermites des cabanes sous un même toit. Le fait est bien douteux. Mais il est vrai que sous le toit de son abbaye, Guérin vint mourir « très pieusement, dans une bonne vieillesse, orné d'abondants titres de vertus ». C'est le *Ménologe* de Cîteaux qui parle.

La mort survint-elle lors d'une de ces visites ? Ou bien le saint s'était-il retiré dans son monastère aux derniers temps de sa vie, à cause de l'âge et des troubles politiques dont nous

avons parlé précédemment ? Le point d'interrogation demeure. On retient d'ordinaire 1150 comme date de la mort du saint, parce que le 27 novembre de cette année, on trouve son successeur Louis à St-Maurice, comme témoin, à la signature d'un acte par lequel Humbert III de Savoie remet à l'abbaye ses droits sur Bagnes et Octart (ou Etiez), en compensation de la table d'or prêtée à son père<sup>4</sup>. Saint Guérin n'était donc plus alors évêque de Sion. Était-il mort ? Cela est douteux pour les motifs déjà énoncés. Une antienne des vêpres en l'honneur du saint disait : « Ayant quitté le faite des honneurs, de nouveau il se retira dans le silence et s'imposa le joug du Seigneur. » Le chanoine de Rivaz incline à penser que, retiré en son abbaye, il y aurait vécu jusqu'en 1153 ou 1154, ou même jusqu'au 6 janvier 1158 ou 1159. Son avis est en général bien motivé<sup>5</sup>. Une aussi relative approximation n'est pas pour nous étonner : la vie publique de saint Guérin était terminée. On ignore également la date de la naissance ou de la mort de saints illustres de cette époque. Il faut savoir que les hagiographes s'intéressaient peu à l'année de la mort d'un saint. Le jour de la mort, c'est-à-dire de

<sup>4</sup> Le premier acte où apparaît le successeur de saint Guérin est daté de l'an du Seigneur 1150, comme dit plus haut. Quant au jour précis, voir également Cibrario e Promis, *Documenti...*, année 1150, ou Guichenon, *Histoire de Savoie*, IV, 40.

<sup>5</sup> De Rivaz, ms *Opera hist.*, II, 436 et 514-515. Les *Mémoires* d'Aug. Digot (J.S.A. Lorraine, 1862) parlent de saint Guérin (pp. 118-126). Il y est également dit que saint Guérin mourut à l'abbaye d'Aulps le 6 janvier 1158. — Plus anciennement, le chanoine Briguet, *Vallesia christiana*, pp. 145-146, avait rejeté par de bons arguments l'opinion de ceux qui, comme le P. Le Nain, avaient au contraire admis une date antérieure à 1150, par ignorance des faits et documents touchant saint Pierre de Tarentaise, saint Amédée, Conflans, etc.

la « naissance au ciel », importait seul pour célébrer dignement sa fête.

Suivant la tradition de St-Jean d'Aulps, d'accord avec le nécrologe de Sion et celui d'Abondance, l'abbaye voisine, saint Guérin mourut le 27 août.

Il aurait été enseveli dès le lendemain « au milieu d'un grand concours de peuple venu tant du Valais que des vallées environnantes ».

Cependant la tradition cistercienne indique et maintient le 6 janvier, selon le *Kalendarium* de Henriquez. Les Bollandistes font de même, et *Gallia Christiana* <sup>6</sup>.

Aux yeux du P. Muller, rédacteur de la *Cistercienser Chronik*, il est inexplicable que les cisterciens aient ainsi placé la mort de saint Guérin au 6 janvier. Il paraît invraisemblable que le vieil évêque ait voulu en plein hiver s'imposer les fatigues et les risques d'un voyage à Aulps pour un petit séjour ordinaire.

Bon gré mal gré, on revient toujours à l'idée du chanoine de Rivaz : notre saint évêque serait mort à Notre-Dame d'Aulps au terme d'un séjour prolongé bien au-delà de 1150, mort un 6 janvier, et sa fête aurait été transférée à l'été par les moines de son abbaye soucieux de favoriser le pèlerinage : la tradition cistercienne serait la vraie <sup>7</sup>.

<sup>6</sup> *Kalendarium sacri ordinis in quo...* etc., Dijon, 1617. — Gonthier cite une édition postérieure. Même date : *Martyrologe gallican* de du Saussay, 1627 : Briguet et Ruffin, *op cit.*, *Acta sanctorum*, I, 348, etc. Le Martyrologe de l'Ordre de Cîteaux mentionnait le 6 janvier, mais la fête fut reportée au 14 à cause de la coïncidence avec l'Épiphanie. La Vie imprimée en Savoie en 1804, à l'occasion de la translation des reliques, s'en tient au 6 janvier, « après une courte maladie ».

<sup>7</sup> L'autorité d'un nécrologe n'est pas absolue sans examen. « Ces deux témoignages nous semblent décisifs » (Obituaires d'Aulps et de Sion en faveur du 27 août), écrit par exemple Genoud dans *Les Saints*

Au moment de sa mort, saint Guérin pouvait être âgé de 80 à 85 ans.

Les étapes de sa vie se répartissent à peu près comme suit : une quinzaine d'années à Pont-à-Mousson, une dizaine à Molesme, quarante-trois ans à Aulps, dont au moins vingt-cinq comme abbé, une douzaine d'années à Sion et, peut-être, enfin trois ou quatre ans, huit même, de nouveau à Aulps<sup>8</sup>.

« Après quelques jours de retraite, Guérin, sur le point de retourner à Sion, se trouva indisposé. Cependant son zèle s'élevant au-dessus de ses infirmités, il ne laissa pas de partir. Mais, lorsqu'il fut à la montée du Bas-Thé, qui est environ à une demi-lieue de l'abbaye, il ne put passer outre. Dieu voulant qu'il finît ses jours dans son ancien couvent, permit par une merveille extraordinaire que la mule s'abattît et laissât sur le roc l'empreinte de l'un de ses genoux, pendant que les cloches de l'abbaye sonnaient d'elles-mêmes. Ce double prodige fit connaître au saint vieillard que la volonté de Dieu s'opposait à son retour dans sa ville épiscopale. Il revint

*de la Suisse romande*, p. 158. Mais de Rivaz analysant une note ajoutée à l'*obiit* de Sion, estime qu'elle est « d'une écriture moderne par comparaison à celle des premières lignes et encore plus du Martyrologe manuscrit » (*ibid.*, II, 444). V. Gremaud, MDSR, XVIII, p. 280 ou *Documents...*, I, 133.

<sup>8</sup> De Rivaz, *ibid.*, II, 436, donne les mêmes chiffres sur la durée des étapes depuis 1113. Il raccourcit la vie de saint Guérin en le supposant abbé déjà à trente ans, ce qui est faux. Il pense qu'il serait devenu évêque à 55 ans, ce qui est contredit par les paroles de saint Bernard sur son état de vieillesse avant sa nomination au siège de Sion et par l'analyse des périodes antérieures. Le P. Dimier, attentif et prudent, conclut : « ... plus de quatre-vingts ans » (*San Guarino*, p. 93).

donc à l'abbaye, s'étendit sur sa couche, reçut les sacrements et termina peu après sa course par une heureuse mort. »<sup>9</sup>

Tel est le récit du Père Le Nain dans son *Essai de l'histoire de Cîteaux*.

La Vie de saint Guérin en langue allemande, traduite en latin par le chanoine Ritteler, précisait, selon le résumé de de Rivaz, que le saint évêque s'était mis en route sur les instances des Valaisans. Cela suggérerait que les moines ou quelques habitants avisés avaient eux-mêmes sonné le tocsin afin de retenir chez eux le saint et les précieuses reliques escomptées.

<sup>9</sup> Le Nain, op. cit., t. V, p. 435. La vie de saint Guérin occupe les pages 417 à 438 de l'*Essai de l'histoire de Cîteaux*, t. V. — Les paysans de St-Jean d'Aulps sont toujours heureux de nous indiquer le point où saint Guérin dut rebrousser chemin, à cent mètres au-dessus du hameau de Bas-Thé. On y avait élevé une croix, puis un oratoire présentant le saint sur sa mule. Au-dessous, l'inscription : « Ici, la maladie arrêta S. Guérin allant à Sion. D. 1158. » (Gonthier, p. 46). L'oratoire et l'inscription existent encore (1969).





## *Chapitre X*

### LE CULTE DE SAINT GUÉRIN

#### *A Saint-Jean d'Aulps*

Le rayonnement de saint Guérin s'étend au loin et au cours des siècles son culte monte, tandis que l'abbaye des Alpes descend lentement la pente de la décadence. Les moines pauvres et fervents des débuts font place au bout d'un siècle à des moines encore honnêtes, mais trop imbus de leur importance et de leur pouvoir. Devenus peu à peu propriétaires de toute la vallée ou presque, ils font figure de seigneurs féodaux. Plus tard, ils apparaissent comme de petits rentiers mécontents, en lutte avec les abbés commendataires qui ont accaparé la meilleure part des revenus.

Le monastère semble ignorer la grâce des renouvellements et des ruptures que le saint abbé Guérin lui avait laissée en héritage. La figure modeste et attrayante du dernier prieur, dom Anselme Collet, laisse cependant deviner qu'au milieu de la masse somnolente, l'esprit des origines avait pu survivre. Mais, au lendemain de la Révolution, dom Collet s'en va finir ses jours paisiblement à Thonon, auprès de sa sœur. Les bâtiments intacts de l'abbaye sont abandonnés.

L'histoire fort instructive de l'antique abbaye d'Aulps vient d'être publiée. Elle forme la première partie de notre

ouvrage *Les Religieux en question*. Nous n'en dirons rien de plus ici.

L'histoire de la dévotion dont saint Guérin fut l'objet jusqu'à nos jours couronne dignement le récit de sa vie et manifeste par de nouveaux aspects sa sainteté. Un spécialiste de l'hagiographie, le Père Delehay, le remarque : « Les saints ont une existence visible en dehors des textes littéraires. Leur mémoire se perpétue et vit dans la vie même de l'Eglise, et ce n'est pas sans raison que les Bollandistes, à côté des Actes des Saints, recueillent avec tant de soin les faits qui constituent ce qu'ils appellent leur gloire posthume. »<sup>1</sup>

\* \* \*

« Les Fribourgeois, les Bourguignons savent et racontent les faveurs merveilleuses dues à l'intercession de saint Guérin ; la Savoie et les provinces limitrophes ont chaque jour sous les yeux les preuves de son pouvoir dans le Ciel. »

C'est Claude de Condé, prieur de l'abbaye d'Aulps, qui dans une lettre du 1<sup>er</sup> mars 1625, au vénérable chapitre de Sion, parle ainsi de la confiance inspirée par saint Guérin.

Le culte de notre saint se développe à partir de St-Jean d'Aulps parce que son corps repose à l'abbaye. La dévotion aux saints était liée autrefois de façon extraordinaire, excessive, à leurs reliques. Jusqu'au V<sup>e</sup> siècle, chaque ville ne vénérât en général que ses saints, ceux dont elle possédait le corps. La zone d'influence de plusieurs saints s'élargit par la dispersion des reliques et par le zèle des pèlerins.

<sup>1</sup> H. DELEHAYE, *La légende hagiographique*, p. XI (Bruxelles 1927).

C'est, peut-on dire, immédiatement après sa mort que naît le culte de saint Guérin, préparé par les panégyriques composés en son honneur, déjà de son vivant, par saint Bernard. Un autel particulier existe en l'église abbatiale tout juste un siècle après sa mort. L'*Inventaire inédit* de l'abbaye cite un acte de février 1257 par lequel noble Pierre de Boège cède à l'abbaye, pour cinquante livres de Genève, les deux tiers de la dîme de la paroisse de Boège et « donne la prévalence et mieux-value de cette dîme pour tenir une lampe allumée pendant le jour à perpétuité devant l'autel de saint Guérin »<sup>2</sup>. Un autel indique un culte établi et reconnu antérieurement.

Avant l'autel, selon l'ancienne notice de Cîteaux, un sarcophage de marbre avait été installé au milieu du transept de l'église, dix ans après la mort du bienheureux, lors d'une cérémonie d'exhumation<sup>3</sup>.

La dévotion populaire est partagée par les grands. A la suite de plus d'un prince de la Maison de Savoie, Marguerite d'Anjou, veuve de Louis, roi de Sicile, se trouve, le 6 mai

<sup>2</sup> L'acte porte le sceau de l'évêque de Genève, qui approuve ainsi le culte rendu à saint Guérin. « Au XIII<sup>e</sup> siècle, les seigneurs d'Allinges et autres semblent délaisser momentanément les chanoines de St-Maurice, Abondance et Filly pour s'attacher particulièrement à la maison de saint Guérin. La voix populaire l'avait canonisé aussitôt après sa mort. » (Piccard, *L'Abbaye de Filly*, 27).

Au siècle suivant, il est fait mention d'un « hommage » passé le 4 novembre 1356 en faveur de l'autel de saint Guérin, par Boccard Tornier. (no. 1099, *Inventaire inédit*). Il s'agit de la reconnaissance d'un acte antérieur. « Signé Jean Cornut, notaire de Samoëns ».

<sup>3</sup> Communiqué par le P. Séraphin Lenssen, rédacteur de la *Cist. Chronik*. Voici le texte original : « *Decem annis a beati viri morte — Dix ans après la mort du bienheureux... — reliquiae de terra levatae sunt atque depositae in sarcophago marmoreo in medio ante chorum collocato.* » (Notice cistercienne). Ruffin était en droit d'écrire que le culte de saint Guérin fut institué en l'église de l'abbaye « entre 1150 et 1160 ».

1444, en compagnie du duc de Savoie Louis, fils du célèbre Amédée VIII, en pèlerinage à *saint Guérin*.

Le sentiment du peuple, aussi bien que celui des moines et des grands, est exprimé dans une épitaphe qui avait été placée sur le tombeau du saint et dont l'*Essai de l'histoire de Cîteaux*, publiée par dom Le Nain en 1695, reproduit le texte :

ICI REPOSE L'EVEQUE SAINT GUERIN DONT LA  
VIE RESPLENDISSANTE A CONSACRE LA MEMOIRE.  
DIEU L'A GLORIFIE AVEC SES SAINTS... VIVANT,  
IL FUT EMINENT, ADMIRABLE EN SES ACTES. IL  
BRILLE MAINTENANT PAR LES SIGNES DU FEU  
D'AMOUR : IL GUERIT LES MALADES, IL APAISE  
LES FURIEUX, LES BOITEUX MARCHENT, LES  
AVEUGLES VOIENT... DELIVRE-NOUS DE NOS  
VICES, JE T'EN PRIE. POUR LE PETIT TROUPEAU  
DES ALPES : NICOLAS DE LIEGE.<sup>5</sup>

Autour de l'autel de saint Guérin, les marques de la piété et de la reconnaissance des fidèles s'accumulent jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Le prieur dom Huet, en 1708, fit supprimer « le chaos de murailles » qui séparaient l'autel du chœur des moines ; il mit mieux en valeur la châsse<sup>6</sup>.

<sup>5</sup> Le texte latin original est reproduit dans LE NAIN, t. V, et dans Gonthier, *Vie de saint Guérin*, p. 75.

<sup>6</sup> *Abrégé historique...*, par un religieux de la dite abbaye, p. IX.



*Eglise abbatiale de Sainte Marie d'Aulps. Les ruines en 1969.*  
(Photo Th. Winet, Sion)



*Saint François de Sales,  
promoteur du culte de saint Guérin*

Saint François de Sales, évêque de Genève-Annecy, donne l'exemple d'une dévotion chaleureuse à saint Guérin. Une tonalité semblable, la même bonté persuasive, unie à la fermeté, rapprochent les deux saints.

Le saint évêque de Genève « semble nourrir une prédilection particulière pour la paroisse de St-Jean d'Aulps », Gonthier en fait la remarque. Présent en 1604 pour une cérémonie de baptême, le 19 janvier, il ne s'y trouve pas moins de trois fois en 1606. « Il voulut offrir le Saint-Sacrifice sur l'autel dédié au Bienheureux Guérin, pria longtemps devant son tombeau, puis adressant aux assistants un discours enflammé, il leur rappela les vertus du saint et loua leur confiance en son intercession. »

C'était en la fête du 15 août. Saint François avait entendu les confessions et administré la confirmation. Il était arrivé le 13 août, s'était reposé à l'abbaye, tout en prenant contact avec les douze religieux qui s'y trouvaient. Le 14, en visite pastorale officielle, il avait été reçu à l'église paroissiale par le clergé, les autorités et le peuple. L'insuffisance du revenu du curé l'amena à réclamer du seigneur abbé la portion congrue. « L'examen de l'instruction religieuse est révélateur d'une profonde ignorance des mystères du Rosaire. François de Sales adresse de paternelles remontrances, puis, séance tenante, il compose une méthode pour la récitation du chapelet. »

Saint François quitte St-Jean d'Aulps dans la direction du Faucigny. Deux semaines plus tard, il est de retour, le

3 septembre. Passant outre à la résistance de l'abbaye, il érige Morzine en paroisse indépendante.<sup>7</sup> On le voit, la dévotion n'était pas seule en cause dans les visites à St-Jean d'Aulps. Encore missionnaire en Chablais, François de Sales s'était rendu déjà dans la vallée, préoccupé de la torpeur où était tombé le monastère. Il avait prié le saint réformateur de l'abbaye pour le succès de sa mission et le renouveau de la vie monastique. En 1597, il avait écrit au nonce du pape à Turin une lettre où il le suppliait avec instance de procurer la réforme de l'abbaye de Sainte Marie des Alpes.

À la suite des visites de 1606, le saint évêque fit preuve de longanimité, mais il finit par demander formellement le remplacement des cisterciens par des chartreux (1621), ce qui, à cause de son décès survenu en 1622, ne put se réaliser.<sup>8</sup>

En son *Traité de l'Amour de Dieu*, le saint docteur de l'Eglise rend également hommage à saint Guérin, au livre VIII, intitulé : « Que le mépris des conseils évangéliques est un grand péché ». Citant la parole de Jésus : « Soyez parfaits ainsi que votre Père céleste est parfait. », il dit : « Pour cela, le grand saint Bernard écrivant au glorieux saint Guérin, abbé d'Aux, duquel la vie et les miracles ont tant rendu de bonne odeur en ce diocèse : L'homme juste, dit-il, ne dit jamais : C'est assez ; il a toujours faim et soif de la justice. » — Saint François de Sales cite encore un passage

<sup>7</sup> Chaperon, *La Paroisse de St-Jean d'Aulps*, pp. 24-26. Aussi Gonthier, *Vie...*, p. 75, et *Mdas*, t. 29 p. 263 et t. 28, pp. 23-24. La méthode proposée est reproduite en Chaperon.

<sup>8</sup> Voir autres détails dans *Les Religieux en question*, Première Partie, Ed. du Cerf, Paris 1968.



de la lettre de saint Bernard à saint Guérin dans le même *Traité de l'Amour de Dieu*, livre III, chapitre premier.

En sa dévotion à saint Guérin, il fut suivi par ses successeurs sur le siège d'Annecy qui, jusqu'à nos jours, ont loué « l'illustre saint Guérin, dont les reliques sont la grande richesse de la vallée et dont le culte est toujours si vivant et si bienfaisant pour tous ».<sup>9</sup>

Mgr d'Arenthon d'Alex, l'un des premiers successeurs du saint, offre un exemple qui mérite d'être rappelé comme signe de la bonté de saint Guérin et de la ferveur qu'il inspire aux pèlerins. Il était venu à Aulps le 26 juin 1695. S'étant rendu, au lendemain de sa visite, à Abondance, il y relate ses impressions dans une lettre du 29 juin, l'avant-dernière qu'il ait écrite à la Visitation d'Annecy :

« A Dieu soit gloire ! J'ai été à la relique de saint Guérin à l'Abbaye d'Aulps, où j'ai demandé à ce saint la grâce dont saint Bernard le félicita autrefois. Joignez les prières de vos filles à la demande que j'ai faite à ce saint moine. »

M. Paris, aumônier de Mgr d'Arenthon ajoute : On avait remarqué, quatre ou cinq jours auparavant, que passant à l'Abbaye d'Aulps et s'y étant arrêté une heure ou deux pour honorer la relique de saint Guérin, il nous avoua en sortant qu'il s'était senti puissamment attiré de demander à Dieu par l'intercession de ce saint un renouvellement de ferveur et de zèle. »<sup>10</sup>

<sup>9</sup> Préface de l'ouvrage cité de Chaperon.

<sup>10</sup> *Vie de Mgr d'Arenthon d'Alex*. Cité par Chaperon, *op. cit.*, p. 36.

*Chez les cisterciens**qui renoncent à la canonisation de leurs saints*

*Au monastère de Sainte Marie des Alpes, dans le pays des Allobroges, on célèbre en ce jour l'entrée au ciel de saint Guérin, d'abord disciple de notre père saint Bernard et abbé du susdit monastère, puis évêque de Sion. Ce même saint Bernard nous dit en son gracieux langage que, devenu la bonne odeur de Jésus-Christ en tous lieux, Guérin, vrai soleil de sainteté, avait répandu un vif éclat sur la congrégation des Alpes et qu'il avait été promu par Dieu lui-même à une dignité plus haute. »*

C'est en ces termes, dit le manuscrit Duhoux, que chaque année, le 14 janvier, les Cisterciens annoncent la fête de saint Guérin. »<sup>11</sup>

Il n'en fut pas toujours ainsi. Alors que saint Guérin venait de quitter son siège épiscopal et qu'il vivait peut-être encore à Aulps, le Chapitre général de l'Ordre de Cîteaux promulgua en 1152 un décret interdisant de rechercher ou de susciter la canonisation des religieux de l'Ordre. Il faut savoir comment, à la différence de plusieurs autres décrets de la même autorité touchant la tendance à l'enrichissement, ce décret fut, lui, effectivement appliqué, pour comprendre le retard marqué par le culte officiel de saint Guérin chez les cisterciens, relativement au culte populaire.

Les plus illustres figures de l'ordre, à part saint Bernard, ne connurent qu'une gloire tardive et, en général, limitée. Le fondateur de Cîteaux lui-même, saint Robert, mort un

<sup>11</sup> L. M. Duhoux, *Saint Guérin, sa vie et son culte, spécialement à Jeuxey*, p. 1. La citation est tirée des *Petits Bollandistes*, t. I, p. 328.

demi-siècle avant saint Bernard, en 1111, fut honoré, par Molesme seulement, à partir de 1174. L'ordre de Cîteaux ne suivit qu'en 1222, discrètement, lui accordant à la même occasion, pour la première fois, le titre de premier abbé de Cîteaux. Le souvenir du retour à Molesme n'avait pu s'effacer. En l'honneur des compagnons et premiers successeurs de saint Robert à la tête de l'ordre, saint Etienne Harding et saint Albéric, aucune espèce de fête ne fut instituée durant cinq ou six siècles, leur culte ne fut autorisé et admis chez les cisterciens, respectivement qu'en 1623 et 1738, sans canonisation formelle. Saint Etienne avait cependant été inscrit au martyrologue romain par Baronius en 1586, mais les cisterciens n'avaient pas paru s'en soucier. Eugène III lui-même, pape cistercien dont nous avons parlé à propos de son passage en Valais au temps de saint Guérin, Eugène III fut vénéré à Rome comme saint, « et on en fut récompensé par des miracles », mais, à Cîteaux, on lui appliqua durant deux ou trois siècles les suffrages en faveur des défunts. Saint Pierre II de Tarentaise, archevêque métropolitain de saint Guérin, est l'un des trois cisterciens dont la sainteté fut proclamée selon les règles officielles, avec saint Bernard et saint Guillaume, évêque de Bourges. Sa canonisation fut demandée par le roi de France. De son vivant, il avait été illustre autant que saint Bernard, nous assure dom Dimier, son biographe. Il est aujourd'hui à peu près inconnu.

Des saints cisterciens plus illustres que notre saint ont donc connu ou connaissent encore de longues éclipses. Saint Guérin paraît privilégié, grâce sans doute à saint Bernard et à saint François de Sales, en même temps qu'à l'élan spontané et toujours fidèle des populations.

Saint François de Sales n'avait pas jugé utile d'évoquer l'attitude négative des cisterciens à l'égard des canonisations lorsqu'on l'avait interrogé sur l'opportunité d'introduire sa cause. C'était lors de sa visite pastorale de la mi-août 1606 à St-Jean d'Aulps. Le prieur de l'abbaye, Claude de Condé, dit dans la lettre déjà citée, du 1er mars 1625, que le saint docteur avait simplement répondu qu'« après le témoignage rendu par saint Bernard de Clairvaux à la sainteté de Dom Guérin, témoignage confirmé par des miracles quotidiens, la canonisation officielle n'était pas nécessaire ».

« Dans l'ordre de Cîteaux, note un historien cistercien, dom Grégoire Muller, Guérin avait toujours été considéré comme saint. » Les catalogues de saints comportaient toujours son nom. Dom Grégoire donne l'exemple du catalogue de Jean de Cirey, abbé de Cîteaux, paru en 1491. Plus anciennement déjà, l'abbaye de Bithaine en Bourgogne célébrait la fête de saint Guérin dans un rite solennel. Le *Ménologe* de Henriquez (1639) honore saint Guérin parmi les saints de Cîteaux : « Embrassant une humilité extrême, il obtint la pureté et la simplicité de cœur, s'adonnant de tout son être à la contemplation. » Un prieur d'Aulps, dom Delagrangé, avait repris l'idée ainsi exprimée dans les antiennes qu'il avait composées pour l'office de saint Guérin : « Toutes les œuvres du bienheureux père émanaient de la pureté de son cœur comme d'une source limpide. »<sup>12</sup>

<sup>12</sup> « *Omnia opera Beati Patris e puritate cordis velut e limpido fonte emanarunt.* » Les antiennes composées en l'honneur de saint Guérin par le prieur se trouvent en MDAS, t. XXX, pp. XII-XIII. Les autres antiennes sont tirées de la lettre de S. Bernard à S. Guérin, etc.

La lettre de Claude de Condé, 1625, aux chanoines de Sion rappelle

Dans l'ouvrage *Essai de l'Histoire de l'Ordre de Cîteaux*, dom Pierre Le Nain consacre un beau chapitre à saint Guérin — au tome V —. Il y revient au tome IX, à propos du passage de l'abbaye d'Aulps à Cîteaux. Il écrit : « Guarin en était alors abbé, et sa sainteté est reconnue de tout le monde. »<sup>13</sup>

Comme signes de la dévotion à saint Guérin parmi les cisterciens, nous citerons encore deux des historiens anciens de l'Ordre les plus estimés, Manrique et Janauscek. Manrique loue ainsi notre saint : « Le monastère de Sainte Marie des Alpes était dirigé par Guérin, vieillard non moins avancé en sagesse qu'en âge. »

Quant au savant Janauscek, en sa monumentale et très savante étude des origines de Cîteaux, il distingue, entre beaucoup d'autres saints abbés, Guérin, abbé d'Aulps, *abbatum sanctissimum ac sapientissimum*, c'est-à-dire, « Guérin, abbé extrêmement saint et extrêmement sage ». Janauscek relève en outre la noblesse de caractère dont fit preuve le futur évêque de Sion et son « intelligence non ordinaire. »<sup>14</sup>

Les Bollandistes confirment que saint Guérin était bien honoré chez les cisterciens. Ils rappellent que son nom figu-

que selon S. François de Sales, une canonisation dans les formes était superflue « *eo quod D. Bernardus de sancto viro infallibile dedisset testimonium, quod quotidianis miraculis confirmatum est* ».

Benoît XIV écrit dans *De servis Dei beatificandis* que nombre de cisterciens et de chartreux sont des saints sans être déclarés tels par l'Eglise militante.

En outre, Gregor Muller, *Der heilige Garinus*, in *Cisterc. Chronik*, 1910, p. 230.

<sup>13</sup> Le Nain, *Essai...*, t. IX, p. 266 (éd. de 1697).

<sup>14</sup> « *non mediocris ingenii* ». (Janauscek, *Originum cisterciensium...*, t. I, pp. 35 et 42. La citation de Manrique est tirée du t. I de son histoire, p. 315.

rait au Catalogue des Saints et Bienheureux de l'Ordre, au 6 janvier et dans l'antique missel d'Hugo Ménard.<sup>15</sup>

A notre époque enfin, le nom de saint Guérin suscite parmi les cisterciens et parmi les bénédictins en général une affection et un intérêt qu'il m'a été donné d'observer en toute occasion au cours de la préparation de la présente biographie. Partout, l'accueil fut fraternel, toujours un éclair de joie brillait à l'annonce de mon projet. Un supérieur, érudit dans la connaissance des écrits des grands spirituels cisterciens, me dit qu'il attendait « avec une joie immense » une présentation plus circonstanciée de la vie de ce grand saint. Un moine, bibliothécaire de son couvent, déclare dès la première rencontre : « A mes yeux, saint Guérin est, à certains égards, plus grand que saint Robert lui-même. »

### *Culte officiel et dévotion populaire*

Si, en toute modestie, vous négligez la canonisation de vos saints, le peuple chrétien proclamera lui-même leur sainteté ; il donnera à sa dévotion les formes qui lui conviendront. Il n'est pas toujours sans inconvénients que la dévotion populaire et la dévotion des moines fervents ou de quelques abbayes isolées aillent leur chemin indépendamment d'un culte officiel trop lent à s'établir et à s'animer.

Malgré les miracles et les témoignages les plus autorisés, malgré les panégyriques de deux saints docteurs de l'Eglise, et des meilleurs historiens de l'ordre, saint Guérin, tout en figurant au Ménologe cistercien, n'est, pas plus que les saints

<sup>15</sup> Bolland, *Dictionnaire hagiographique*, I, 347-348.

éminents dont nous avons parlé, honoré d'aucun office propre, d'aucune fête générale dans l'ensemble de l'Ordre jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle ; le Martyrologe de 1688-1689 ne le mentionne pas. C'est en 1701 seulement que la branche cistercienne des Feuillants d'Italie obtient de la Congrégation des Rites, le 3 décembre, un décret suivi d'autres décrets en 1702. Par ces décrets, confirmés et étendus à tout l'Ordre cistercien en 1710 par le pape Clément XI, plusieurs fêtes de saints sont enfin concédées sous le rite double, parmi lesquelles celles des saints Albéric, Amédée de Lausanne, Guérin, abbé d'Aulps, évêque de Sion, et Hugues, abbé de Bonnevaux.

Mais le Chapitre général ne réagit nullement à l'initiative des Feuillants, il ne met nullement à profit les concessions de Clément XI ! Il semble qu'un culte public général en l'honneur de saint Guérin ne fut institué dans l'Ordre — Commune et Stricte Observances — qu'à partir de 1872, en même temps qu'en l'honneur d'autres saints de l'ordre.

A Sainte Marie des Alpes, la fête de saint Guérin se célébrait depuis des siècles avec toujours plus de solennité, comme on le voit par la lettre du prieur Claude de Condé. De même à l'abbaye de Bithaine. L'approbation de l'office propre ne fut demandée et obtenue du Chapitre général qu'en 1783.<sup>16</sup> Des antiennes composées par dom Delagrangé, retenons la

<sup>16</sup> Le même chapitre général permit, en sa vingtième séance, que la fête de saint Guérin eût le rang *Sermonis majoris*. (*Collectanea O. Cist.*, 1939, p. 267, Séraphin Lenssen). Au propre du diocèse de Genève, en 1777, au missel, en 1778. Voir aussi Gonthier, *Vie de saint Guérin*, p. 78. Les Feuillants d'Italie ont, en 1929, reçu la permission de célébrer la fête de saint Guérin avec de nouvelles leçons. Le 7 février 1871, le nom de saint Guérin avait figuré au bréviaire de l'ordre cistercien réformé et amplifié. Le Ménologe de Henriquez, imprimé à Anvers en 1639, mentionne saint Guérin au 8 janvier.

deuxième des premières vêpres. Elle dit la recherche inlassable du progrès qui caractérise saint Guérin : « Sa vertu ne connut pas de limite. Toujours il se donna tout entier à la conquête de nouveaux progrès » — *de bono in melius, semper se totum dedit*.

Dans les diocèses, le culte officiel s'établit, comme dans l'ordre de Cîteaux, avec un sensible retard sur la dévotion populaire et sur la dévotion des saints et des historiens de l'ordre. Le manuscrit de l'abbé L. M. Duhoux présente nombre de données sur l'évolution et la date de la célébration en divers diocèses des Alpes et de Lorraine. Les diocèses des Alpes ont choisi, selon les circonstances et la commodité, un jour proche du 28 août. A St-Jean d'Aulps, depuis 1952, la solennité extérieure est renvoyée au dimanche. En Lorraine, au diocèse de Nancy en particulier, on célèbre saint Guérin le 11 février, puis le 19 janvier, sans parler d'autres changements et de certaines éclipses que nous rencontrerons en étudiant le culte en cette région. Il semble que les ménologes et missels cisterciens aient servi de premier point de repère.

Faut-il souhaiter la fixation d'une date commune à tous les diocèses ? Ce n'est pas le point important. Le culte de saint Guérin connaîtra le sort du culte des saints en général. Dans la perspective de l'actuelle réforme du missel et du bréviaire, il convient avant tout de ne pas laisser sacrifier le culte des saints à une conception formaliste de la rénovation liturgique. Un choix élargi et assez libre des textes bibliques destinés aux lecteurs de la messe en semaine n'implique pas du tout l'effacement des fêtes des saints. Le peuple ni le clergé non monastique ne lisent le Martyrologe. Intégrer au missel officiel des éléments biographiques et spirituels, ce



serait un moyen de révéler en des exemples vécus la portée des textes. Les hommes de Dieu sanctifiés à la lumière du Christ et de son Evangile offrent pour le moins une aide aussi précieuse que les hommes de l'Ancien Testament.

Il reste vrai qu'une simplification et une coordination sont désirables et que le nombre des fêtes de saints ne peut être augmenté. De même que les cisterciens de Suisse ont uni en une seule fête saint Guérin et saint Amédée de Lausanne, il est question, pour le diocèse de Sion, de célébrer au même jour les deux saints évêques du Valais, saint Théodule et saint Guérin.<sup>17</sup>

On peut concevoir et souhaiter une coordination et des fusions plus étendues qui laisseraient à chaque diocèse la faculté de mettre au premier plan tel protecteur particulier. Songeons à l'extraordinaire constellation des grands saints cisterciens, évêques et abbés, rassemblés au XII<sup>e</sup> siècle dans les Alpes de Savoie et dans les régions voisines, de la Tarentaise au Valais et au nord du lac Léman. Dom Anselme Dimier en a remis quelques uns en pleine lumière historique. Si l'on se rappelle les éclipses, voire l'oubli prolongé où disparut le culte de tel ou tel de ces saints authentiques, bien-fauteurs de nos régions, on ne doute pas qu'il y aurait dommage et inconvenance à livrer plus longtemps leur souvenir aux caprices et aux déformations d'une dévotion anarchique.

<sup>17</sup> Le culte de saint Amédée avait été approuvé par Rome en même temps que celui de saint Guérin, en 1701 et 1710, sur demande de l'évêque Hubert de Boccard. La tombe de saint Amédée fut découverte en 1911 seulement, lors de travaux dans les fondations de la cathédrale de Lausanne. (Dimier, *Saint Amédée*, pp. 208-210, et Gremaud, *Homélies de saint Amédée*, p. 54.) A Moûtiers en Tarentaise, la fête de saint Guérin se célèbre le 1<sup>er</sup> septembre. Détails sur diocèses et dates au manuscrit Duhoux, pp. 79-81.

De leur vivant, nous l'avons vu, leur action et leur rayonnement s'étendirent bien au-delà des étroites frontières politiques actuelles. Le champ naturel de leur action fut la grande région des Alpes de Savoie telle qu'elle apparaît en sa belle unité sur l'ancienne carte que nous publions à la fin du volume.

Mieux sauvegardé que celui de ses confrères, le culte de saint Guérin aurait été lui-même mieux compris, plus éclairé et plus bienfaisant encore, s'il avait été moins isolé du culte de ses saints confrères, en particulier de celui de son métropolitain, saint Pierre de Tarentaise.

### *Les pèlerinages*

Il est visible qu'avant de composer les antiennes des vêpres de la fête de saint Guérin, dom Delagrangé avait su regarder les pèlerins qui arrivaient, fervents et heureux, au terme de leur longue marche :

*Ecce isti veniunt, salientes in montibus, transientes colles, invocantesque sanctum.*

« Les voici qui viennent, bondissant sur les montagnes, franchissant les collines, en invoquant notre saint. » (5<sup>ème</sup> antienne).

Des pèlerins isolés se présentaient en toute saison, mais la plupart étaient attirés par la fête du 28 août. L'historien de Cîteaux, dom Pierre Le Nain, dit en 1695 que la fête de saint Guérin se célèbre chaque année « avec un concours incroyable de peuple qui y vient du fond de la Suisse et de divers autres pays ». Au siècle suivant, le chanoine Briguet

écrit dans *Vallesia christiana* : « Les peuples voisins honorent notre bienheureux Guérin par une grosse affluence » auprès de son tombeau monumental « disposé sur quatre colonnes de marbre et célèbre par les miracles qui s'y accomplissent ». <sup>18</sup>

La confiance populaire se manifeste de la sorte à travers tous les siècles et se maintient aujourd'hui comme une caractéristique du culte du saint évêque de Sion. Pour héberger les pèlerins venant de très loin, les moines avaient construit la *Maison des Pèlerins* qui était encore en bon état au XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque Ruffin publia sa *Vie de saint Guérin*. Durant la Révolution, de petits groupes surviennent encore. Le dernier prieur de l'abbaye, dom Amédée Collet, remonte de Thonon à St-Jean d'Aulps, en 1798, pour la reconnaissance officielle des reliques, entre temps mises en sécurité chez un habitant. La translation solennelle s'effectue en 1804, en même temps que la reprise des grands pèlerinages. Trente-quatre prêtres sont présents, « tous confesseurs de la foi » dit Gonthier. L'orateur du jour, le futur évêque d'Annecy, Mgr Rey, proclame : « Si cette contrée est vierge dans sa foi, si l'hérésie a vainement essayé d'en forcer l'entrée, si l'impiété du XVIII<sup>e</sup> siècle n'y a eu qu'un retentissement passager et si, à part la première et la deuxième année (1793-1794), elle n'a pas cessé d'être un asile sûr aux prêtres et aux familles honorables, c'est à la présence des saintes dépouilles que la vallée en est redevable. Si les mœurs sont toujours respectées, la piété en honneur, la probité inviolable dans les trafics, si les promesses verbales y sont plus sacrées que ne le sont en beaucoup de pays les actes revêtus des for-

<sup>18</sup> Le Nain, *Essai...*, t. V, p. 435, et Briguet, *Vallesia christiana*, p. 146.

malités de la loi, c'est, il n'en faut pas douter, à la puissante et religieuse influence que Guérin continue d'exercer au sein de ces montagnes qu'il faut en rendre grâces. »<sup>19</sup>

Parmi d'autres pèlerinages, relevons celui de 1851 qui voit quatre évêques à St-Jean d'Aulps, Mgr Rendu, d'Annecy, Mgr de Preux, de Sion, Mgr Marilley, évêque de Genève et Lausanne, et Mgr Bagnoud, évêque de Bethléem-St-Maurice, « entourés d'innombrables ecclésiastiques et fidèles ». « Durant trois jours et trois nuits, trente prêtres entendirent les confessions des fidèles. »<sup>20</sup> Le nombre des pèlerins est évalué à 30 000, en 1877, par Gonthier, à 10 000 par Chaperon dans sa *Monographie de St-Jean d'Aulps*. Aux années ordinaires, par exemple de 1881 à 1887, on compte 4 000 à 4 500 pèlerins et 30 à 40 prêtres, selon le chanoine Gavard, qui est présent.

Au XX<sup>e</sup> siècle, l'évêque d'Annecy, Mgr Dubois de la Villerabel, loue la ferveur du peuple et met en lumière les fruits du pèlerinage dans une lettre pastorale publiée en 1938, lue dans toutes les églises et chapelles du diocèse à l'occasion du huitième centenaire de la consécration épiscopale de saint Guérin. En cette occasion encore, quatre évêques sont présents : Mgr Bieler, de Sion, qui célèbre la messe, Mgr Besson, de Lausanne, Genève et Fribourg, qui prêche, l'évêque d'Annecy, Mgr Dubois et Mgr Genoud, de la Guadeloupe.

Le style du pèlerinage se transforme. Les pèlerins venus en auto sont plus nombreux que les pèlerins à pied. En 1950,

<sup>19</sup> Gonthier, *Vie de saint Guérin*, p. 67, et Ruffin, *Vie de saint Guérin*, pp. 276-278.

<sup>20</sup> Duhoux, *Vie de saint Guérin...*, manuscrit, p. 64.

lors du huitième centenaire de la mort du saint, on admire que plus de cent pèlerins soient venus du Valais à pied, comme des milliers de Savoyards des paroisses voisines. La messe est célébrée en ce jour par dom Guérin, abbé cistercien de Tamié, au milieu des ruines de l'église abbatiale, en présence de sept ou huit mille personnes. Les jeunesses catholiques rurales de Savoie et du Valais animent la journée. La dévotion du clergé et de la population de la vallée apparaît dans le soin apporté à la préparation spirituelle et à l'organisation extérieure : chaque maison est ornée de fleurs, tentures et oriflammes, une immense croix d'épis de blé surmonte l'autel, trois arcs de triomphe, deux rangées compactes de jeunes sapins conduisent la procession du village à l'abbaye ; les chorales de Liaud, Lavinges et Morzine, des fanfares se produisent au cours de la journée, tandis que les diocésains du Valais, venus au nombre de trois ou quatre mille, offrent en l'honneur de leur saint évêque et de leurs amis savoyards un jeu scénique retraçant la vie de saint Guérin.<sup>21</sup> En priant et en chantant la foule, à l'issue des cérémonies, accompagne les reliques à l'église.

Le pèlerinage de 1950 évoque et renouvelle les grands pèlerinages d'autrefois. Les pèlerinages de l'avenir seront moins spectaculaires sans doute. Par exemple, pour éclairer le thème « Communauté » adopté pour une année d'action, les curés de la vallée d'Aulps, menant une pastorale d'ensemble, ont selon l'expression du curé de St-Jean d'Aulps, mis saint Guérin dans le coup. C'est le jour de sa fête qu'a été organisée pour toute la vallée la journée couronnant la cam-

<sup>21</sup> Œuvre de l'abbé G. Michelet, musique de l'abbé G. Roch, « une merveille », dit *Le Réveil*, de Chambéry, au lendemain de la fête.

pagne de recherche et d'action, sous le titre : « Saint Guérin, formateur de communautés ».

En 1968, la plus jeune paroisse de Sion, placée sous le patronage de saint Guérin par Mgr Nestor Adam, a réalisé pour la sixième année consécutive son pèlerinage : 80 à 100 voitures roulent en convoi.

L'auto ne supprimera pas les pèlerinages à pied. Par l'excès même de la vitesse et du bruit, les hommes ressentiront le besoin et retrouveront le goût de marcher longuement, seuls, ou ensemble, dans la prière, le dialogue ou le silence. D'autre part, un tourisme religieux et artistique peut être chose honnête et bonne, appelée à se développer dans l'attrayante vallée des Dranses, autour des ruines grandioses de l'ancienne église abbatiale. Un saint catholique sait conduire à la prière à travers l'amour de la nature et de la beauté tout aussi bien que par le souci de la santé des troupeaux qui conduisait autrefois beaucoup de pèlerins.

En 1869, Pie IX accorda une indulgence plénière aux pèlerins qui se rendaient au tombeau de saint Guérin. Par la suite comme auparavant, la foi et la charité assurèrent la meilleure indulgence. La lettre pastorale publiée en 1938 par l'évêque d'Annecy parle des fruits étonnants du pèlerinage, fruits abondants, dit-elle, « à l'égal d'une grande et fervente mission ». Aux pèlerins d'aujourd'hui, le bon saint Guérin manifeste qu'il est demeuré fidèlement lui-même. Au cours des vingt dernières années l'auteur a entendu des témoignages très particuliers, touchant le bien de l'âme, le bien temporel ou la santé.

*Miracles*

Un registre était tenu à l'abbaye « où étaient consignés les principaux faits de protection particulière et les grâces signalées obtenues par l'invocation de saint Guérin ». Le registre n'a pas été retrouvé à la suite de la dispersion des cinq ou six derniers moines.

Le chanoine Ruffin, qui rapporte un certain nombre de faveurs extraordinaires, se réfère pour sa part à des témoignages de contemporains, sans omettre, concernant les miracles, la nette déclaration de saint François de Sales, ni le texte de l'épithaphe rédigée par Nicolas de Liège. Les guérisons subites paraissent encore fréquentes à l'époque. Ruffin écrit : « Nous le voyons redressant les boiteux, rendant la parole aux muets, la vue aux aveugles, le calme aux furieux, la raison aux insensés, le libre usage des membres engourdis par des rhumatismes invétérés. » Le prieur Claude de Condé avait été plus éloquent encore dans sa lettre de 1625 aux chanoines de Sion, qui se terminait ainsi : « Les miracles obtenus par l'invocation du bienheureux sont notoires et si fréquents que, pour les écrire, il faudrait non pas une lettre mais un gros volume. »

Dom Pierre Le Nain raconte qu'en 1689, les disciples de Valdo, eux-mêmes persécutés, rentrent chez eux par la vallée d'Aulps. Ils se mettent à abattre le tombeau du saint. Tout-à-coup, la cloche sonne. Ils se rendent au clocher. Personne. Ils prennent la fuite. « Or, ce miracle a été attesté par un grand nombre de personnes qui sont encore presque toutes présentement en vie. » Le Nain écrit cinq ans après l'événement.

Plus près de nous, en 1896, Gonthier écrit : « On invoquait jadis le saint contre la rage (Gallizia). On l'invoque avec succès contre la fièvre, les maladies de la peau, la gale, les dartres, les incendies, etc. Il y a quelque vingt ans, le fils aîné de M. Noble, de Châtillon, se trouva subitement guéri d'une gale opiniâtre devant son tombeau. »

Enfin l'historien valaisan J.-B. Bertrand reflète une confiance semblable de la part de ses compatriotes qui « invoquaient le saint évêque contre la fièvre, les maladies de la peau et des yeux, les rhumatismes et les incendies ». « Mais, ajoute-t-il, depuis la guerre (1914-1918), son culte est en sensible décroissance. »<sup>22</sup>

Retenons deux ou trois cas particuliers.

A la cure de St-Jean d'Aulps, j'ai pu voir le portrait de mademoiselle Catherine Plagnat peint par Fr. Cortay en 1805. Catherine Plagnat avait été transportée de Morzine à St-Jean d'Aulps pour la fête solennelle de 1804. Elle pouvait à peine se mouvoir à l'aide de deux béquilles. Elle était âgée de quarante-quatre ans. Après la messe, l'affluence des fidèles s'était maintenue durant toute la journée à l'église. La guérison se produisit au cours de ces heures de fervente prière stimulée par les circonstances historiques et par l'ardente prédication de M. Rey, vicaire général. Catherine Plagnat, tout à coup « se lève, raconte Ruffin, sans le secours d'aucun bras étranger, laisse ses béquilles et marche d'un pas ferme et assuré en présence de la foule pénétrée d'admiration et rendant grâce à Dieu et à Guérin, son serviteur. Elle re-

<sup>22</sup> Les références aux textes et auteurs indiqués ci-dessus sont dans l'ordre : Ruffin, *Vie de saint Guérin*, pp. 104 et 273 ; Le Nain, *Essai...*, t. V, p. 436 ; Gonthier, *Vie de saint Guérin*, p. 86, et J. B. Bertrand, *Cahiers valaisans du Folklore*, 1935, p. 130.



tourne à pied à Morzine, distant de l'abbaye ou de St-Jean d'Aulps de près de deux heures. La guérison fut publique, entière, subite et durable. Cet événement eut un grand retentissement dans la vallée et au loin et la mémoire s'en est conservée fraîche dans cette partie des Alpes. »

Un autre exemple est donné dans la vie de saint Guérin éditée à l'occasion du pèlerinage de 1872. Il est attesté par l'abbé Lacombe, curé-archiprêtre de St-Jean d'Aulps depuis 1849. « Quiconque connaît ce respectable ecclésiastique sait que l'on peut s'en rapporter avec une pleine sécurité à sa prudence, à sa discrétion et à sa sagesse. Par caractère autant que par devoir, il est plus éloigné de la crédulité qui accepte sans un examen sérieux que de l'incrédulité qui se refuse aux démonstrations les mieux établies ; et les guérisons dont il garantit la vérité, il les a apprises des témoins oculaires ou des personnes qui en ont été favorisées, et souvent des uns et des autres.

« M. l'abbé Jordan, mort en 1856, archiprêtre et curé de Frangy, Haute-Savoie, fut menacé de la perte de la vue par une ophtalmie violente et tenace. Il était alors dans sa jeunesse sacerdotale et vicaire à Taninges. L'intensité et l'opiniâtreté du mal ne lui laissaient pas d'espoir. La lumière la plus ménagée était pour ses yeux une douleur insupportable, à laquelle il ne se dérobaît qu'imparfaitement par un épais et large bandeau. Il allait se retirer du ministère sacré, saintement résigné à son triste avenir, lorsqu'il reçut la visite de son frère Claude. Ils convinrent entre eux de recourir à Dieu par l'entremise de saint Guérin, puisque les médecins n'avaient pas de remède contre ce mal. « A ton retour à St-Jean d'Aulps, dit l'abbé à son frère, tu feras dire une

messe au tombeau du saint pour ma guérison. » Ainsi fut fait, et la guérison obtenue. « Quel jour et à quelle heure, demanda l'abbé à son frère, la messe a-t-elle été dite pour moi à l'autel de saint Guérin ? — Tel jour, à telle heure. — Eh bien ! répondit le vicaire de Taninges, c'est le jour et l'heure où j'ai été instantanément guéri. »

« Une femme de Passy, sous le Mont-Blanc, atteinte d'un rhumatisme aigu et opiniâtre, fait le vœu d'aller nu-pieds au tombeau du bienheureux, s'il lui obtient la délivrance du mal qui la clouait sur son grabat. Elle est exaucée et, en accomplissement de sa promesse, elle arrive nu-pieds par des chemins longs et difficiles au tombeau du saint, le jour de sa fête, le 28 août. Elle y passe trois jours, à la grande édification des pèlerins et des habitants de St-Jean d'Aulps, devant lesquels elle publiait à haute voix la merveille de sa guérison. Le curé, M. Lacombe, le même qui nous a fait ce récit, l'appela au presbytère, où elle fut accompagnée de plusieurs personnes de Passy, sa paroisse, qui s'étaient jointes à elle pour le voyage, et les unes et les autres affirmèrent par serment la vérité du fait attesté par leur compagne. »<sup>23</sup>

Par le zèle des pèlerins et par les guérisons signalées, la renommée de saint Guérin s'est étendue fort loin de la Sa-

<sup>23</sup> Ruffin, *Vie de saint Guérin*, pp. 279 et 284-286. A la page 287, on lit : « On invoque encore le bienheureux contre les incendies et, à l'invocation de son nom, on a vu le feu s'éteindre tout-à-coup, comme il arriva à la Baume, canton du Biot, vallée d'Aulps, pour la maison de François Rosset. Les faits que nous rapportons ici, à part la guérison de Mademoiselle Plagnat, et d'autres que nous passons sous silence pour ne pas surcharger ce récit, ont eu lieu dans l'espace des vingt-deux ans du ministère pastoral à St-Jean d'Aulps de M. l'abbé Lacombe, qui en garantit l'authenticité. » Gonthier précise que la guérison de l'abbé Jordan eut lieu vers 1830 (p. 84).

voie. Nous faisons plus bas une rapide revue des lieux où il est spécialement connu et invoqué.

Dans le ton humoristique qui le distingue, le *Dictionnaire des Saints de tous les jours*, de Robert Morel (1963), présente saint Guérin « cistercien, bon à tout faire, un Abbé de N. D. d'Aulps, un évêque de Sion (Valais) et, sans doute à cause de son nom, un guérisseur renommé. »

Disons plus justement : à cause de son renom de sainteté et de sa bonté, saint Guérin s'est vu invoquer avec la foi ardente qui est exaucée.

### *La clé de saint Guérin*

Nous sommes aujourd'hui assez persuadés du caractère stable des lois de la nature. Jean XXIII parlant des paysans en son encyclique *Mater et Magistra* déclare : « Ils sont en rapports réguliers avec la nature animale et végétale, inépuisable en ses manifestations, inflexible en ses lois. » Les agriculteurs prêtent attention aux prévisions de la météo. Ils y croient plus fort qu'aux prières qu'ils pourraient faire pour la pluie ou le bon temps. Ils comprennent mieux que les lois naturelles révèlent « la Providence du Dieu créateur », ainsi que Jean XXIII le rappelle au même passage.

Des forces naturelles miraculeuses nous sont cependant encore presque inconnues. La foi est devenue elle-même pour nos contemporains une force inaccessible, méconnue, inconnue. Au surplus, démêler la foi et la superstition dans les dévotions ne serait pas aisé dans tous les cas.

Le préambule aidera-t-il quelque lecteur à ne pas mépriser la confiance mise en la *clef de saint Guérin* par des

paysans qui ne bénéficiaient pas de services vétérinaires très efficaces ? Pourquoi les effets de la prière et de la foi ne s'étendraient-ils pas à la nature et aux animaux ? « Tu sauveras les hommes et les animaux. » C'est une parole du psaume 35.

Mgr Rey, en son discours de 1804, exprimait les faits observés et la conviction de ses milliers d'auditeurs, lorsqu'il affirmait : « Si les maladies se déclarent parmi les animaux, son intercession les met bientôt en fuite, et elles ne semblent avoir apparu que pour faire mieux ressortir son crédit auprès de Dieu. »

Le curé de St-Jean d'Aulps écrivait au chanoine Ruffin, le 15 mai 1872 : « En appliquant la clé, nous disons : saint Guérin, priez pour nous. Les personnes malades la vénèrent en la baisant. » L'usage avait été approuvé de façon d'abord tacite, puis bientôt expresse, par les archevêques et évêques de Tarentaise, Chambéry, Genève, Lausanne, Sion, etc.

Qu'était donc cette clef ? Ruffin explique : « Saint Guérin n'avait pour son corps que des rigueurs. Un cilice aux pointes aiguës lui servait de ceinture ; celui qui fut trouvé sur sa chair à sa mort, et dont les crochets sont la matière des clefs que l'on applique avec succès, depuis sept cents ans, aux animaux malades ou menacés de contagion, était un cadeau que le pape Calixte II avait envoyé de Rome à notre bienheureux, qui était son ami. » « Le cilice se composait d'une ceinture de crin renforcée par des pointes de fer. » Le fermoir du cilice avait été placé dans un étui en forme de clef, d'où le nom.<sup>24</sup>

<sup>24</sup> Ruffin, *Vie de saint Guérin*, pp. 302 et 304, V. Briguet.

Saint Guérin est souvent représenté avec une clef. A Beaufort, en Tarentaise, c'est-à-dire au chef-lieu de la vallée de ce nom, « on voit, sur un côté de l'autel principal, la statue en bois, de grandeur naturelle, de saint Guérin, avec une clé à la main droite » (Ruffin). Il en est de même au vitrail du chœur de la cathédrale de Sion.

Le notaire Gaspard Bérodi, de St-Maurice, a laissé une chronique estimée qui couvre la période allant de 1610 à 1642. A l'année 1624, nous trouvons la relation suivante :

« Au début du mois d'août, une épidémie soudaine et mortelle frappa tellement les troupeaux que plus de 140 vaches périrent au mont d'Ollon, mandement d'Aigle, tellement que le peuple fut contraint de recourir au secours divin et aux suffrages des saints. Après avoir tenu conseil, ils firent venir la clé de saint Guérin, célèbre déjà par de nombreux miracles. Par les mérites et l'intercession du saint, l'épidémie s'apaisa et, ce qui est plus admirable, des bestiaux qui semblaient déjà moribonds furent rendus à la santé. Les ministres et prédicants du Mandement et spécialement le ministre d'Aigle se firent accorder la bénédiction sur des aliments et des provisions — *cibbis et victualibus* — tant pour la conservation des troupeaux que pour d'autres usages et nécessités. »<sup>25</sup>

Saint François de Sales lui-même ne refusa pas de servir d'intermédiaire aux bontés de saint Guérin : « Près de Nan-

*Vallesia christiana*, p. 146. Détails sur les trois exemplaires de la clé de saint Guérin, origine, forme, etc. dans la brochure *Saint Guérin et son Abbaye N. Dame d'Aulps*, Annecy 1956, p. 6 ; autres détails dans le manuscrit Duhoux, pp. 47-50. Une enquête au sujet de la clé conservée au Biot avait eu lieu en 1691. Celles d'Armoiy et de St-Jean contiennent également des éléments authentiques.

<sup>25</sup> Gaspard Berodi, *Chronica*, année 1624.

tua, la petite paroisse du Poizot a fait poser un médaillon en marbre avec une inscription rappelant le passage de saint François de Sales, porteur d'une relique de saint Guérin qu'il apposa sur les animaux malades, puis guéris miraculeusement. » Le fait est attesté en la brochure « Saint Guérin et son abbaye N. Dame d'Aulps » publiée en 1956 par le chanoine Coutin, d'Annecy, frère de l'archiprêtre-curé de St-Jean d'Aulps à qui l'on doit le dégagement et la sauvegarde des ruines de l'église abbatiale.

La clef de saint Guérin fut encore portée en 1625 à Evionnaz en Valais ; en juillet 1627, sur les montagnes de Vérossaz et de Sallanches ; en février 1631, dans divers lieux du Valais atteints de maladie, et à son contact, « tout mal fut dissipé », affirme le chroniqueur Bérodi déjà cité.

« Le nombre des animaux amenés à la porte de l'abbaye, le 28 août, augmentant de jour en jour, dom Antoine de Savoie, abbé d'Aulps, à la prière des habitants de la vallée, demanda et obtint du duc Charles-Emmanuel II, la création d'une foire franche à Aulps pour le lendemain de la fête (1656). Si considérable devint cette foire qu'elle en fit désirer une autre, pour l'entrée du printemps. » C'est Gonthier qui parle.

Ruffin, témoin direct, ajoute « En dehors de ces deux jours, on voit souvent arriver à saint Guérin des animaux conduits par leurs propriétaires, soit pour obtenir la délivrance de quelque infirmité, soit pour les préserver des maladies qui ont cours dans les pays voisins. »

« En 1869, continue Ruffin, sur la fin de juillet, le charbon se déclara tout-à-coup dans les vallées d'Aulps, d'Abondance, de Bellevaux. Les vaches, les génisses, les juments et che-

vaux attaqués périssaient presque aussitôt. Quelques hommes, en soignant les animaux, avaient été atteints du mal qui, des vallées, était rapidement descendu dans les plaines du Chablais et du Faucigny qui avoisinent les cantons suisses de Genève, de Vaud et du Valais. Le gouvernement helvétique interdit l'entrée en Suisse du bétail provenant des arrondissements de Bonneville et de Thonon. Cette interdiction dut être levée presque aussitôt qu'elle eut été publiée... Le fléau n'avait frappé que pour signaler sa présence, réveiller la foi et provoquer le recours à saint Guérin. »

Ruffin raconte le fait « avec un peu d'étendue, dit-il, parce qu'il est de date récente et aussi parce que celui qui le consigne dans ces pages en a été le témoin, s'étant trouvé dans la vallée en ces jours de désolation. » De toute la vallée, les habitants « qui n'étaient pas hors d'état de marcher », les chefs de famille en tête, s'étaient rendus à St-Jean d'Aulps et avaient participé avec foi à la messe, puis à une immense procession. « Dès ce jour, le fléau eut cessé dans la vallée ; il n'y eut pas de nouvelles victimes parmi les animaux. »<sup>26</sup>

La contagion avait été pareillement arrêtée en 1741 et en 1779. Duhoux donne des exemples semblables concernant la Lorraine.

En résumé, comme deux siècles auparavant, au temps où écrivait dom Pierre Le Nain, la clef de saint Guérin « guérit les hommes et les bêtes de toutes sortes de maladies... Ceux qui en voudront douter davantage feront bien de s'en informer par eux-mêmes. Car ce sont des faits de notre temps

<sup>26</sup> Ruffin, *Vie de saint Guérin*, pp. 290-293.

et que tout le monde peut apprendre sans avoir recours aux livres et aux anciennes histoires. »<sup>27</sup>

Cette dernière affirmation se vérifierait-elle au XX<sup>e</sup> siècle ? Le curé de St-Jean d'Aulps, Alexis Coutin, m'adressa en tout cas un rapport en 1949 sur un fait survenu douze ans plus tôt. Le hameau des Grues, de la paroisse d'Eteaux, près de La Roche-sur-Foron, Haute-Savoie, avait déjà en 1814 été délivré d'une épizootie qui ravageait les étables. Les habitants avaient alors fait le vœu de se rendre en pèlerinage à St-Jean d'Aulps et d'élever un oratoire en l'honneur de saint Guérin. « Chose extraordinaire, il n'y eut plus jamais d'épidémie dans les étables des Grues. » « Ces dernières années, la fièvre aphteuse de sinistre mémoire fit son apparition dans la Haute-Savoie. Comme d'habitude, les gens des Grues n'oublièrent pas saint Guérin... Toutefois la violence de l'épidémie était telle que de jour en jour l'inquiétude se faisait plus grande aux Grues. C'est alors que les cultivateurs des Grues, forts de l'exemple et de la foi de leurs ancêtres, renouvelèrent le vœu à saint Guérin, en promettant cette fois de remplacer le petit oratoire par une chapelle si le bétail était à nouveau préservé. Leur foi dans le saint était si grande que le vœu, comme celui des anciens, fut exaucé, et cela au-delà de leur espérance. Par miracle, pendant que tout le canton de La Roche était ravagé par la maladie, pas une étable des Grues ne fut atteinte par la fièvre aphteuse. Aucune bête ne fut perdue et de plus, dans toute la commune d'Eteaux, il ne fut constaté que deux légers cas d'épidémie. La nouvelle chapelle de saint Guérin fut inaugurée en 1938. »<sup>28</sup>

<sup>27</sup> Le Nain. *Essai...*, t. V, pp. 437-438.

<sup>28</sup> Texte paru dans *Le Messager* du 23 juin 1939.

<sup>29</sup> *Revue du Diocèse d'Annecy*.



Dans sa lettre pastorale du 2 juillet 1938, l'évêque d'An-necy fit allusion aux faits rapportés ci-dessus : « Ce n'est pas seulement d'ailleurs dans le passé que saint Guérin... s'est montré le bienfaiteur spécial de ces populations rurales... Tout récemment encore, ceux qui l'ont invoqué, alors que sévissait le redoutable fléau de la fièvre aphteuse, ont pu constater avec bonheur que sa puissance n'avait pas diminué... Les reliques connues sous le nom de clef de saint Guérin et que trois de nos paroisses, Armoy, Le Biot et St-Jean d'Aulps, gardent précieusement, ont une longue histoire qui redit à ce sujet d'une manière très touchante les bienfaits du Saint. »

### *Lorraine et provinces voisines*

« Premier personnage historique de notre ville. » C'est ainsi que saint Guérin est qualifié dans la *Biographie des Mussipontains illustres* publiée au XIX<sup>e</sup> siècle par M. Charaux. L'expression est reprise dans le beau panégyrique prononcé par M. l'abbé Henry en l'église de Saint-Laurent de Pont-à-Mousson, lors des fêtes organisées sous la présidence de l'évêque de Nancy, Mgr Lallier, en 1938, dans la cité d'origine du saint, pour commémorer le huitième centenaire de sa consécration épiscopale. Le texte de l'abbé Henry fait écho à la lettre de saint Bernard à saint Guérin, « panégyrique de son vivant, le plus autorisé, dit-il, le plus généreux, le plus vrai ».

Un vitrail et la statue monumentale qui domine le clocher de St-Laurent de Pont-à-Mousson rappellent le souvenir de saint Guérin à ses compatriotes. Selon le manuscrit Du-

houx, le terrain paroissial de jeux porte le nom de *parc Saint-Guérin*. Une procession s'y rendait encore, il y a quelques années, au jour de la fête du saint patron.

Quelques fidèles entreprennent même parfois le grand pèlerinage qui les conduit de Lorraine vers la Haute-Savoie. L'abbé Brélat, curé de St-Jean d'Aulps, m'écrivait deux ans après les fêtes commémoratives de 1950 : « Je viens justement d'accueillir des pèlerins de Pont-à-Mousson qui aiment leur saint compatriote. » (19 juin 1952).

Quant à d'autres régions de la Lorraine, l'abbé L.-M. Duhoux, curé de Harol, dans les Vosges, a consacré de nombreuses pages à faire connaître les particularités du culte de saint Guérin autrefois et jusqu'à nos jours. Son manuscrit est intitulé *Saint Guérin, sa vie et son culte, spécialement à Jeuxey*.<sup>30</sup> L'œuvre est demeurée à l'état de manuscrit parce que l'auteur décéda des suites d'un bombardement subi en 1940. Par contre, grâce à l'abbé Duhoux, une nouvelle série d'images de saint Guérin fut approuvée par l'évêque de St-Dié et éditée. La popularité de saint Guérin était grande et les « images de saint Guérin », en couleurs vives, avaient connu, au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>, un succès extraordinaire parmi les enfants de la région. Editées par la maison Pellerin, d'Épinal, elles représentaient le saint bénissant les hommes, les chevaux, les bœufs, les brebis, ou bien « on le voyait avec un bœuf à ses côtés, en compagnie de saint Blaise qui, lui, avait pour voisin et ami un majestueux lion. Au sortir de l'école, dit l'abbé Duhoux, les heureux d'entre nous qui avaient un sou en poche, se précipitaient pour

<sup>30</sup> Le manuscrit Duhoux compte 140 pages. Nous donnons dans notre bibliographie des précisions sur les trois copies existantes.

acheter une de ces images, puis ils la collaient ou clouaient chez eux en bonne place. Ah ! le beau temps. »<sup>31</sup>

Au nord du Jura, l'abbaye cistercienne de Bithaine, au diocèse de Besançon, est l'un des centres les plus anciens du culte de saint Guérin. Non seulement de la Bourgogne, mais de la Lorraine, de l'Alsace et de la Champagne, on y voit accourir dès le Moyen-Age de grandes foules de pèlerins. La fête se célébrait le 28 août, comme à St-Jean d'Aulps. La guerre de Trente ans amène une éclipse du pèlerinage. Celui-ci est rétabli en 1650 par l'archevêque de Besançon, avec concession d'une indulgence plénière. La relique de saint Guérin vénérée jadis en l'église abbatiale de Bithaine a été transférée en l'église paroissiale de Damebenoîte (Haute-Saône). Il existait encore, au XVIII<sup>e</sup> siècle, une « clé de saint Guérin ». « Une charte de 1706, signée des Maïeux (ou maires) et des échevins de la ville de Lure, atteste qu'à leur demande cette relique fut portée à Lure pour faire cesser par l'intercession du saint la mortalité du bétail. »

Saint Guérin est le titulaire de la paroisse de Claudon-Monthurens-sur-Saône. Un autel surmonté de la statue et un vitrail rappellent son souvenir. Une nouvelle statue de saint Guérin, en bronze, a été installée par Mgr Marmottin à mi-hauteur du clocher, dans une niche.

Duhoux fournit des renseignements sur un grand nombre d'autres paroisses de la région : reliques reconnues authentiques par archevêque, confréries de saint Guérin, processions. Il énumère quatre-vingts paroisses « figurant le plus souvent au pèlerinage de saint Guérin » de Jouxey.

<sup>31</sup> Duhoux, *Saint Guérin*, pp. 103-104.

Pour l'ensemble du diocèse de Nancy, la fête liturgique de saint Guérin se célébrait, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, avec deux leçons historiques, le 11 février. Depuis la réforme de saint Pie X, saint Guérin eut sa fête le 19 janvier, avec saint Agrice, évêque de Trèves, la deuxième et la troisième leçons lui étant consacrées.<sup>32</sup>

En guise d'hommage à l'abbé Duhoux, nous accorderons la mention finale à Jeuxey. Après Bithaine, en Franche-Comté, Jeuxey fut un des centres les plus vivants et les plus fréquentés du culte de notre saint. Jeuxey se trouve près d'Epinal, dans les Vosges.

Une députation de la paroisse de Jeuxey vint à Annecy en 1780, portant une pétition signée du maire, du syndic, de tous les notables de la commune, et appuyée d'une lettre de l'évêque de St-Dié à l'évêque d'Annecy. « De tout temps, disait la pétition, saint Guérin, évêque de Sion, a été honoré dans notre paroisse d'un culte spécial, tellement que nos ancêtres lui ont érigé un autel très bien décoré, qu'ils ont établi

<sup>32</sup> Son office avait disparu d'une édition abrégée parue sous l'occupation allemande, en 1942 ou 43. Sur d'autres aspects et variations de l'office au diocèse de St-Dié, etc., voir Duhoux, 81 et suivantes. Saint Guérin est mentionné aussi dans les leçons d'une fête commémorant les saints vénérés dans le diocèse. De plus, Duhoux, p. 67 et suivantes ; sur indulgences accordées aux pèlerins, p. 110. Sur le culte en Lorraine, Digot, article du *Journal de la Société d'Archéologie de Lorraine*, 1860, p. 114.

A Fontaine-lez Luxeuil, il se trouve deux statues de saint Guérin, dont l'une circule — ou circulait — de maison en maison, comme à Epinal et à la Chapelle-aux-Bois. A Amoncourt, grand-messe où l'on vient baiser le reliquaire, procession.

Autres lieux où le culte de saint Guérin existe et présente des particularités que signale Duhoux : Le Poizot, canton de Nantua, (Ain). Evillers par Goux les Thiers (Doubs), Pont-de-Poitte, (arr. Lons-le-Sauvier, Jura), Claudon, Deyvillers, Tendon, Harol, Golbey, Liézy, et « beaucoup d'autres paroisses, par exemple dans le val de Cleurie et dans la Voge ». (Duhoux, ms. *Saint Guérin...*, p. 77 et *passim*.)

en son honneur une confrérie, à laquelle N. S. Père le pape Clément XI de sainte mémoire a accordé tous les privilèges des archiconfréries de Rome... De temps immémorial, on a éprouvé dans notre paroisse des effets bienfaisants de la puissante intercession de saint Guérin auprès de Dieu pour la conservation des bestiaux, aucun n'y étant péri dans le temps où la contagion les faisait tomber à centaines et à milliers dans les lieux circonvoisins, comme en 1740 et 1741, et encore l'an dernier (1779), pas un n'y a été malade, tandis que dans les paroisses voisines, telles que la ville d'Epinal, les villages de Dogneville, d'Egville et autres dont les plus éloignés ne sont qu'à une lieue de Juxey, la contagion faisait de grands ravages. »<sup>33</sup>

L'abbé Duhoux constate, après la guerre, que le bétail est remplacé par la machine. Le culte ancien est « un peu délaissé ». Plus loin, il ajoute cependant : « Grâce au zèle ardent et discret de M. l'abbé Maire, le pèlerinage reprend un nouvel élan. »

Comme ailleurs, le culte subit une heureuse mutation. En se décantant, il laisse venir à jour des éléments essentiels, peut-être un peu négligés dans le culte de naguère. Serviteur de Dieu, saint Guérin bénit hommes et troupeaux, de préférence les hommes !

Comme transition aux pages qui présentent la dévotion en Valais, on peut signaler le rôle actif et précieux joué par un prêtre lorrain, l'abbé André Paillotin, devenu premier curé de Montana, en 1928. Ce prêtre zélé introduisit le culte

<sup>33</sup> Gonthier, *Vie de saint Guérin*, pp. 82-84. Des reliques furent enfin accordées à Juxey en 1873 par le curé de St-Jean d'Aulps.

Sur le culte en Lorraine, voir encore Digot, Aug., *Mémoires*, pp. 118-126 et L'Hôte, *La Vie des Saints* (1897), t. II, pp. 251-257.

de son saint compatriote en cette région valaisanne où il était demeuré inconnu jusque là. Par son influence, la nouvelle paroisse fut placée sous le patronage de saint Guérin.

### *Valais - Suisse*

La nouvelle paroisse de Saint-Guérin, érigée à Sion en mai 1961, accomplit aujourd'hui son pèlerinage annuel à St-Jean d'Aulps. La longue file des voitures numérotées passe à travers les villages de la plaine du Rhône, observant avec une discipline helvétique les consignes de l'organisateur: « Gardez en vue la voiture qui vous précède. Ne la dépassez pas. Roulez sans excès, 80 à 100 km-heure. Il existe une liaison radio entre la voiture de tête, une du milieu et la dernière. En cas de..., le service sanitaire..., la voiture de réparation interviennent. » Un guide de prière a été remis à chaque voiture. Après la messe, agape fraternelle, visite à l'oratoire rappelant que le dernier geste de saint Guérin fut de repartir vers Sion... Pèlerinage, sortie paroissiale, prière, amitié, entraide, c'est tout cela. Saint Guérin sourit aux paroissiens de sa ville épiscopale, pèlerins du XX<sup>e</sup> siècle et à son successeur, Mgr Adam, qui les accompagne.

Avec l'église neuve qui accueille les visiteurs à l'entrée de Sion, avec la dévotion vivante qui caractérise la jeune paroisse, saint Guérin ne sera plus oublié ici. Une rue du quartier porte également son nom.

Il faut dire que dans le Haut-Chablais, districts de Monthey et de St-Maurice, la dévotion était demeurée fervente de façon ininterrompue, nous allons en donner quelques

exemples. De même en quelques paroisses des autres régions. Mais on sera surpris d'apprendre qu'il y a vingt ou trente ans, le saint évêque de Sion était presque inconnu en sa cité épiscopale comme aussi en plusieurs autres régions du diocèse.

L'abbé Duhoux s'était informé auprès de la chancellerie de Sion. Il résume ainsi la réponse, datée du 15 octobre 1937 : « Dans le Valais, le saint est peu connu ; il n'y a pas d'autel ou d'église placés sous son invocation. »<sup>34</sup> La fête était pourtant normalement indiquée dans le calendrier liturgique du diocèse ; le bréviaire des prêtres contenait trois leçons propres qui ont servi à établir le nouvel office de l'ordre de Cîteaux et qui auraient dû inspirer les prédicateurs.

Le chanoine de Rivaz fait de son temps des observations non moins surprenantes. « Ce qu'il y a de plus déplorable, écrit-il en ses *Opera historica*, c'est que notre Eglise célèbre la fête de ce Garin du X<sup>e</sup> siècle qui n'a (peut-être) jamais existé, et qu'elle ne fait pas celle de saint Guérin, abbé des Alpes, indubitablement son évêque au XII<sup>e</sup> siècle, dont on fait la fête en Savoye. » Il « n'empêche pas, ajoute l'historien valaisan, que son culte date au diocèse de Sion de temps bien voisins de son heureux trépas. »

En son *Vallesia christiana*, le chanoine Briguët avait déjà écarté le légendaire Garin du X<sup>e</sup> siècle et honoré le vrai saint Guérin, *beatum Guerinum nostrum*, « notre bienheureux Guérin, illustre par ses miracles ». Les auteurs populaires de la Suisse catholique ne s'étaient néanmoins pas résignés à laisser tomber le Garin légendaire. Le chanoine de Rivaz en est outré : « Les Bollandistes répètent au long cet

<sup>34</sup> Duhoux, *Saint Guérin*, p. 67.

absurde anachronisme de Simler, de Murer, de Bucelin, répété par les trop peu critiques Frères de Ste Marthe. »<sup>35</sup>

C'est au XVII<sup>e</sup> siècle que l'on remarque un éveil ou un réveil de la dévotion à saint Guérin dans des régions qui semblaient l'avoir oubliée. Saint François de Sales vient prêcher à Sion en 1614. En 1625, les chanoines de Sion confient des reliques des martyrs d'Agaune au messager chargé d'obtenir en retour des reliques de saint Guérin. L'occupation temporaire de la vallée des Dranses par le Haut-Valais rappelle d'autre part le souvenir du saint évêque à ses diocésains et leur révèle la confiance extraordinaire dont il jouit ailleurs. Autre signe mineur d'un intérêt renouvelé : c'est de 1638 qu'est daté un résumé latin, sans valeur propre, tiré d'un écrit du P. Fr. Crebti sur la vie de saint Guérin<sup>36</sup>. La vie de saint Guérin citée plus haut, traduite de l'allemand en latin par le chanoine Rittler, est datée, elle, de 1674.

Les évêques du Valais se sont rendus en pèlerinage au tombeau de saint Guérin. Citons, au XIX<sup>e</sup> siècle, Mgr de Preux en 1851, Mgr Bagnoud en 1877 ; au XX<sup>e</sup> siècle, Mgr Bieler, en 1938 et Mgr Adam à plusieurs reprises et encore

<sup>35</sup> Anne-Joseph de Rivaz, *Opera historica*, t. II, p. 443-444. Quant à Murer Henri, chartreux, son *Helvetia sancta*, publiée à St-Gall en 1751, 500 pages, ne cherche guère à distinguer les pures légendes de la vérité historique. On en a un exemple par ce qu'il écrit de saint Guérin. L'historien valaisan Briguet est plus courageux dans sa critique des légendes admises de son temps. Saint Elias était par exemple fêté dans le diocèse de Sion le 14 avril. Briguet le classe parmi ceux dont l'existence est douteuse *quoad tempus et quoad locum*. (*Vallesia christiana*, p. 50 à 60. Voir aussi p. 146).

<sup>36</sup> Titre du résumé : *Läben und History des H. Bischoffs zu Sitten und Beichtigers St. Garini* (Archives du chapitre de Sion).



en 1969. Mgr Jardinier s'y rendit souvent comme curé de Troistorrents, puis comme évêque.

Constatant que son saint prédécesseur n'était pas connu partout en son diocèse, Mgr Bieler publia un *memorandum* en 1950. Solennité spéciale et prédication étaient ordonnées. « Que ces fêtes du 800<sup>e</sup> anniversaire deviennent pour le peuple valaisan une occasion d'apprendre à mieux connaître et de s'habituer à mieux honorer ce saint évêque de Sion. » Le même évêque plaça la nouvelle paroisse de Montana-Crans sous la protection de saint Guérin.

Le premier curé de Montana-Crans, l'abbé Paillotin, Lorrain comme nous l'avons dit, obtint du curé Coutin, de St-Jean d'Aulps, une relique qu'il installa dans une châsse sur l'autel de la Sainte Vierge. Il édita images, prières et livrets afin de développer la connaissance et l'amour du saint patron. Il institua une cérémonie mensuelle en son honneur. Il bénit les troupeaux de Corbyre avec une « clé de saint Guérin ». Son bel effort ne réussit toutefois pas à ébranler tout le Valais central et oriental.

Citons deux ou trois paroisses où le réveil du XVII<sup>e</sup> siècle avait laissé des fruits durables. A Grimisuat-Champlan sur Sion, une grande fresque du XVII<sup>e</sup> siècle mise à jour, il y a quelques années, rappelle une dévotion fidèlement maintenue. Une messe fondée naguère est chantée chaque année, le 30 août. A Fully-Masembroz, les statues des saints évêques du Valais, Théodule et Guérin, encadrent l'autel principal de la chapelle St-Gothard. Saint Théodule et saint Guérin figurent également dans les deux cadres centraux de l'église de Münster-Obergoms<sup>37</sup>.

<sup>37</sup> Le tableau de saint Guérin conservé à Mörel, Haut-Valais, révèle

Quoiqu'il en soit du passé, où nos investigations ne sont pas complètes, réjouissons-nous d'avoir vu des délégations nombreuses, venues de toutes les régions du Valais, au grand pèlerinage de 1950. Dès lors, de diverses paroisses rurales comme Ayent, Savièse, de la vallée d'Hérens, des cars de pieux pèlerins se rendent chaque année « à saint Guérin ».

Mais, de toutes les régions du Valais, ce fut le Vieux-Chablais qui dès les origines se distingua par sa confiance envers saint Guérin. Les districts de Monthey et de St-Maurice sont proches de St-Jean d'Aulps. Très longtemps, ils sont demeurés savoyards — le district de Monthey, jusqu'en 1569. Les communications avec la vallée d'Aulps étaient, ose-t-on dire, mieux assurées, les relations plus suivies au Moyen Age qu'aujourd'hui. Au col de Coux, entre Morzine et Champéry, un hospice et une chapelle servaient de relais, jusqu'à 1451.<sup>38</sup>

Douze heures de marche n'effrayaient pas les pèlerins. Une vieille Champérolaine, encore vivante, se rappelle leur passage au bas du col de Coux. « Ils montaient par bandes, me dit-elle, venant de St-Maurice et de plus loin. Certains, âgés ou infirmes, marchaient péniblement, appuyés sur deux

l'existence du culte du saint, mais aussi, par la date : 906, inscrite au bas, la confusion dénoncée par les chanoines Brigue et de Rivaz avec le Garin légendaire du Xe siècle. — Le prieur Siggen présenta saint Guérin dans le *Walliser Jahrbuch* de 1950. Très dignes d'attention sont les peintures de Münster-Obergoms reproduites dans le *Walliser Jahrbuch* de 1963 : saint Guérin et saint Théodule figurent au centre.

Gruber, *Die Stiftungsheiligen der Diözese Sitten im Mittelalter* (Fribourg, 1932), ne cite aucunement saint Guérin, mais bien « saint Silvius » dont la non-existence a été démontrée par Mgr Marius Besson.

<sup>38</sup> La chapelle du col de Coux fut transférée en 1451 près de Samoëns. L'hospice subsistait au XVIe siècle.

cannes. Ils y allaient parce que saint Guérin guérissait les maux de jambes. »

Même son de cloche chez l'historien J.-B. Bertrand dans les *Cahiers valaisans du Folklore* : « Le nom seul de saint Garin était une garantie de succès. Dans les comptes des syndics du XVI<sup>e</sup> siècle déjà, on voit figurer les dépenses pour une messe chantée, fondée anciennement pour la conservation du bétail. Cette messe solennelle, payée par la ville (de St-Maurice), existait encore au début du XIX<sup>e</sup> siècle. »<sup>39</sup>

Les Savoyards ne se déplaçaient pas moins dans l'autre sens pour aller vénérer à St-Maurice les martyrs de la Légion thébéenne. Le culte de nos saints formait un vivant trait d'union entre les populations.

Pour l'ensemble de la *Suisse romande*, l'intérêt envers saint Guérin se manifeste par des ouvrages populaires tels que *Les Saints de la Suisse romande*, de l'abbé Genoud, *Les Pèlerinages suisses*, de l'abbé Magnin, où une bonne place lui est réservée, de même que dans *Ermites et bâtisseurs*, de Thérèse Loup, paru en 1967, à Genève, aux Editions Perret-Gentil.

<sup>39</sup> J.-B. Bertrand, *Les Cahiers valaisans du Folklore*, 1935, p. 68. J.-B. Bertrand donne dans le même numéro des *Cahiers* divers détails sur la fin d'une épizootie survenue au lendemain de la bénédiction des animaux, sur la place de Monthey, au soir du 17 juin 1839, avec la clé de saint Guérin. Le nom de saint Guérin était « très populaire, dit Bertrand, dans les « dizaines de St-Maurice et de Monthey et son image ornait la paroi de nombreux chalets » (p. 129-131).

A Salvan, village dont saint Guérin avait eu à s'occuper dès son arrivée à Sion, un tableau, restauré en 1933, représente saint Augustin, saint Guérin et saint Antoine. La messe en l'honneur de saint Guérin était suivie d'une procession à travers le village.

Quant à *Fribourg* en particulier, on se rappelle que le prieur Claude de Condé citait les Fribourgeois en tête parmi les fervents de saint Guérin : « Les Fribourgeois, les Bourguignons savent et racontent les faveurs merveilleuses... » Une demi-douzaine de chapelles ont été dédiées au saint évêque de Sion dans le canton. « Le jour de la fête du saint, il y a naturellement des visiteurs qui se rendent à ces diverses chapelles ; autrefois, on y allait encore souvent individuellement. » Il semble que l'on se trouve en présence, dans cette région, d'une dévotion très ancienne et bien enracinée. Un prêtre fribourgeois, l'abbé Hubert Dey, curé de Charmey, nous a laissé un manuscrit, achevé en 1829, qui concerne essentiellement la chapelle du Pré-de-l'Essert, dédiée à saint Guérin. La chapelle dépendait des moines de l'abbaye cistercienne de Hauterive.

Le mérite de la dévotion populaire revient ici aux moines. L'abbaye de Hauterive avait été fondée du vivant de saint Guérin, alors qu'il venait d'accéder au siège épiscopal de Sion. A propos de la chapelle du Pré-de-l'Essert, le curé Hubert Dey écrit : « Cette chapelle est sans contredit la plus ancienne de la paroisse de Charmey puisque, à l'époque de la fondation de la Valsainte, c'est-à-dire en 1295, le domaine du Pré-de-l'Essert appartenait déjà à l'abbaye d'Hauterive et que deux religieux de ce monastère y habitaient. Il fallait donc qu'il y eût une chapelle pour qu'ils pussent s'acquitter des devoirs de la religion. » Un tableau servant de rétable à l'autel représente la Sainte Vierge entourée de saint Guérin et de saint Bernard.

Après des siècles de pieux pèlerinages, une vogue excessive finit par ternir la fête religieuse. Kuenlin, dans son Dic-

tionnaire historique, et le Doyen Bridel, qui assista sans doute à la fête de 1797, parlent de danses, d'ivresse et de rixes. La « bénichon » du Pré-de-l'Essert fut supprimée et l'on revint aux cérémonies purement religieuses. En 1968, le Père Joseph-Marie, prieur d'Hauterive, a célébré la messe avec d'autres confrères devant une foule recueillie.

Les anciens comptes de Bulle, datant du début du XVI<sup>e</sup> siècle, nous apprennent que cette commune fribourgeoise envoyait chaque année quérir deux religieux d'Aulps pour bénir le bétail en parcourant les « ciernes »<sup>40</sup>. Les fidèles fribourgeois ne s'en rendaient pas moins nombreux aux grands pèlerinages de St-Jean d'Aulps. Mgr Rey avait spécialement salué leur présence en 1804.

Dans le *Jura* suisse, on note en séries des décisions semblables à celles de Bulle. De 1690 à 1709, c'est presque chaque année que le Conseil de Delémont décide un recours à saint Guérin ou un acte de reconnaissance. A titre d'exemple, voici un extrait de la séance du 28 février 1692 : « Comme la mortalité ne cesse pas dans la ville et pour obtenir grâce de ce grand Dieu, l'on enverra le frère de Vorbourg à *saint Guer-*

<sup>40</sup> Autres chapelles et oratoires où saint Guérin est honoré dans le canton de Fribourg et qui lui sont dédiés : la Neirigue, paroisse de Vuisternens-devant-Romont, Cordast-Cormondes, Echarlens (Gruyère), Autigny, Treyvaux, Marly. Comme signe de dévotion dans le diocèse de Fribourg, Lausanne et Genève, on se rappellera aussi le pèlerinage et le beau panégyrique de Mgr Marius Besson, évêque du diocèse, 1938. — Sur la dévotion autrefois, voir *Archives de la Société d'Histoire du canton de Fribourg*, t. III, p. 39, et un bon article paru dans *La Liberté* du 25 septembre 1968. — De Hauterive - Fribourg, le culte de Saint Guérin - Gwerin - put s'étendre, au XIV<sup>e</sup> siècle, jusque dans l'*Oberland bernois*, à Frutigen, où un premier prêtre fribourgeois Jacob Wyler, doyen de Fribourg, apparaissait alors comme curé. On lira à ce sujet l'étude du Dr Aloïs Kocher, « *Um den Kirchenpatron von Frutigen* » dans *Zeitschrift für Kirchengeschichte*.

*rin* qui repose en Savoie pour faire une dévotion et célébrer neuf messes, et Messieurs en charge traiteront avec lui pour son voyage. Il apportera attestation. » Le 30 juillet 1714, « dans un danger tout prochain de la mortalité du bétail », il est décidé que « outre les messes ordinaires qu'on a fait lire à l'honneur de saint Guérin, on en fera dire neuf à l'honneur de saint Guérin, plus neuf à Saint-Marcel (paroisse) et neuf à Saint-Antoine (hôpital) ». Parmi les autres paroisses qui organisent des pèlerinages par délégations à St-Jean d'Aulps, figurent en tête Courchon et Villars-sur-Fontenay<sup>41</sup>.

L'industrialisation intense du Jura a fait passer à l'arrière-plan les soucis bucoliques et le saint qui aidait à les dissiper. Comme ailleurs, une dévotion devenue trop étroite cède la place à de nouvelles formes.

C'est dans l'ancien diocèse de *Genève* que saint Guérin passa la majeure partie de son existence. Nous avons vu sa présence attestée à Seyssel en 1124, au rang des plus importants personnages ayant contribué à l'établissement de la première charte de la cité. Les pèlerins du canton de Genève avaient été salués à St-Jean d'Aulps, lors du grand pèlerinage de 1804. Ils étaient également présents en 1950. Chez les Genevois, la dévotion a depuis longtemps un caractère plus personnel et mieux décanté. Effet de la présence protestante et de la moindre importance des bestiaux !

Les ruines de l'abbaye d'Aulps ont été étudiées avec soin d'abord par un Genevois, Ernest Renard<sup>42</sup>, qui a mis en lumière leur intérêt architectural.

<sup>41</sup> *Procès-verbaux du Conseil de Delémont*, 28 février 1692 au 28 août 1694, 31 août 1702, et 30 juillet 1714. Voir aussi Magnin, *Pèlerinages suisses*, p. 292.

<sup>42</sup> Ernest Renard, *L'Abbaye d'Aulps*, Kundig, Genève, 1940, 78 p.

Les diverses maisons cisterciennes de *Suisse allemande*, entre autres Kappel et Wettingen aujourd'hui disparues, développèrent une dévotion à saint Guérin qui se trouve reflétée dans les œuvres de Simler, Murer, Bucelin, Burgener, de façon trop peu critique au gré du chanoine de Rivaz cité plus haut. L'*Helvetia sancta* de Murer connut une grande diffusion aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles et, par elle, l'histoire plus ou moins fidèle de saint Guérin.

C'est l'occasion de signaler les monastères cisterciens subsistant en Suisse. Le lecteur attiré par saint Guérin retrouvera très vivant en ces maisons l'esprit qui l'anima tout au long de sa vie. Quelques heures au couvent peuvent évoquer notre saint tout aussi bien, mieux même que les vieux écrits mal époussetés qui ont guidé notre travail.

En Suisse allemande se trouvent les monastères de Sœurs Bernardines d'Eschenbach (Lucerne), Frauental (Zoug), Wurmschbach (St-Gall), Magdenau (St-Gall). Et en Suisse romande : l'unique couvent de cisterciens est établi à Haute-rive (Fribourg), deux monastères de Bernardines en Valais, à Collombey (1627) et à Géronde (1935), deux autres dans le canton de Fribourg, la Fille-Dieu, près de Romont, et la Maigrauge.

Les cisterciens de Suisse ont contribué à l'adoption récente d'une fête unique des deux saints évêques de Sion et de Lausanne, Guérin et Amédée, pour tout l'ordre, Commune et Stricte Observances, masculines et féminines. La fête est fixée au 27 août pour les monastères de tous pays.

30 ill. Dans *Le Courrier de Genève*, parut en feuilleton, en 1938, un récit de René Noir : « Comment quelques moines de saint Benoît fondèrent l'abbaye de St-Jean d'Aulps et ce qu'il advint de l'un d'eux du nom de Guérin. »

*Savoie et provinces voisines*

En Savoie, où nous revenons pour finir, nous retrouvons, à Vongy sur la route de St-Jean d'Aulps, entre Evian et Thonon, l'attrayante chapelle de Notre-Dame du Léman, avec saint Guérin, figure centrale de la grande mosaïque du chœur. L'un des six vitraux de la nef représente le foyer chrétien, les cinq autres, les travaux des laboureurs, des pâtres, des vignerons, des pêcheurs, des ouvriers. En faveur de tous, uni à la Vierge, saint Guérin intercède, saint François de Sales, sainte Jeanne de Chantal et tous les saints de Savoie intercedent.

Notre-Dame du Léman est une chapelle nouvelle. Des dizaines de chapelles et d'oratoires anciens se tiennent cachés au creux des vallons du pays, connus des seuls villageois qui les entretiennent et s'y arrêtent parfois pour prier. Des pèlerins isolés, venus de loin, s'y présentent pourtant. Ainsi à l'oratoire de la Bénite-Fontaine, à La Roche-sur-Foron, au départ du chemin de croix. Les chapelles et oratoires rappellent plus d'une fois des faveurs obtenues par saint Guérin. Ainsi la chapelle de Duche, dans la vallée du Grand-Bornand, élevée en 1671, lors d'une épizootie.

Le chanoine Burlet, en son étude *Le Culte de Dieu, de la Sainte Vierge et des Saints en Savoie*, énumère, à part les chapelles savoyardes, dix chapelles édifiées en *Tarentaise* en l'honneur de saint Guérin <sup>43</sup>.

<sup>43</sup> J. Burlet, *Le Culte de Dieu, de la Sainte Vierge et des Saints en Savoie*, p. 166-167. — Autres chapelles à Vacheresse, sur la montagne d'Ugine, à Mégève, Samoëns, Sixt, N.-D. de Bellecombe, Morand, Crucelles, Desingy, Sillingy, Passière, St-Nicolas-La Chapelle, Chesnay-Marignier, Bernex, Novaz, Arèche-Beaufort, etc. En *Tarentaise* : Marthod,



Dans les plus humbles oratoires, des tableaux ou des sculptures montrent le saint « à cheval, gravissant les chemins qui donnent accès aux fermes écartées ». Plus exactement, il s'agit de notre saint repartant pour Sion.

La confiance très simple des paysans s'exprime dans le cantique de pèlerinage que nous avons entendu clamer :

*A toi nos cœurs, enfant de la Lorraine,  
Qui vins chez nous, guidé par ton amour.*

Plutôt qu'à l'intention de saint Guérin de rentrer à Sion, nos pieux Savoyards pensent au fait qu'il était revenu chez eux et qu'il y est enseveli :

*En vain, loin de cette retraite,  
L'antique Eglise du Valais  
De la mitre chargea sa tête ;  
Son cœur resta dans le Chablais !  
Que de fois ce lieu de délices  
Vit de Sion le saint pasteur  
Revenir sur ces monts propices  
Du cloître goûter le bonheur.*

La dévotion à saint Guérin n'est qu'un bon exemple de l'esprit de foi et de la piété du peuple de Savoie. Léon Ménabréa, doucement libéral, le révèle lui-même, en passant, dans son *Histoire de Savoie* : « En dépit de tout et prise dans son ensemble, l'histoire de la Savoie est jusqu'à nos jours celle d'un peuple profondément catholique. Les saints barbares et

Granier, Chevron, Les Chapelles, Grignon, Bozel, Césarches, Sainte-Foy, Villargerel, toutes bâties entre 1681 et 1768. — Voir encore Gonthier, *Vie de saint Guérin*, p. 81, 82 et 87, et *Œuvres*, t. III, p. 72.

les saints féodaux étendent encore à demi leur grande ombre sur le pays. » <sup>44</sup>

Il est indéniable que les récits de caractère merveilleux occupent la plus grande place dans l'histoire de la dévotion aux siècles passés. Un événement est par exemple raconté avec force détails par Ruffin et par Gonthier. En liaison avec l'invasion bernoise d'une partie du Chablais au XVI<sup>e</sup> siècle, une bande de Bernois ou de Genevois profana des églises à Thonon, s'avança dans la vallée de la Dranse, abattit sur le pont de Bioge « l'image de Monsieur saint Guérin ». « Alors un vénérable religieux, frère Jean, s'en va prendre à l'église l'image de la Vierge bénie et de Monsieur saint Guérin — c'était la bannière de l'abbaye — et sortant du couvent, il appela sous cette image et rassembla tous les hommes de la vallée, à savoir ceux de Biot, de Morzine, de Saint-Jean et des environs. Tous armés de fourches, de bâtons et de pierres, ils allèrent à l'encontre des hérétiques jusqu'à mi-chemin entre le Biot et le pont de la rivière, près de La Vernaz. Il y avait un défilé à cet endroit. Les hérétiques, voyant cette troupe armée de bâtons, criant moult admirablement : *Deo vero ! Deo vero !* furent merveilleusement ébahis. Les nôtres, en chantant les litanies de la Vierge et le *Vexilla Regis*, tombèrent sur l'ennemi et le poursuivirent jusqu'à La Vernaz... Or fallut-il faire pause pour admirer la bonté de Dieu, qui nous a gardés en un si grand danger contre ces méchants qui étaient bien six-vingts à cheval et

<sup>44</sup> L. Menabrea, *Histoire de la Savoie*, p. 48. — En 1938, un hymne latin en dix-huit strophes fut imprimé à Annecy, avec traduction. Les pèlerins le chantèrent en procession.

près de huit cents marchant à pied, tandis que les nôtres étaient au nombre de trois cents. »<sup>45</sup>

A la suite de saint François de Sales, les évêques d'Annecy continuent d'encourager et d'éclairer la dévotion de leurs diocésains. Mgr Cesbron préside à St-Jean d'Aulps, en 1950, les cérémonies du huitième centenaire, suivant ainsi l'exemple des prédécesseurs dont nous avons déjà parlé à propos du pèlerinage. Le 25 août 1952, il fait procéder à la reconnaissance des reliques<sup>46</sup>. Dans sa Lettre pastorale du 2 juillet 1938, Mgr Dubois exprime à la fois le sentiment des évêques et celui du peuple de Savoie : « Parmi les saints dont s'honore notre diocèse, il en est un dont le souvenir est resté particu-

<sup>45</sup> Gonthier, *Vie...*, p. 54-55. Le Nain raconte un événement survenu lors du passage des disciples de Valdo en 1684 (*Essai...*, t. V, p. 436). Gonthier raconte l'histoire des trois volontaires corses citée plus bas : « Dans une embuscade où leur bataillon tomba la même année, sur les bords du Rhin, ils furent les seuls qui échappèrent à la mort. C'est ce qu'ils écrivirent à leurs amis de St-Jean, pour les prier de remercier le saint en leur nom. » De là, semble-t-il, la coutume des conscrits du village de demander au curé une parcelle des ornements et linges entourant les reliques. « Des nombreux soldats fournis en 1870 par la commune de St-Jean, pas un seul n'est tombé sous les baïonnettes prussiennes. » (Gonthier, *Vie de saint Guérin*, p. 60).

<sup>46</sup> On retrouve les huit cachets de cire aux armoiries de Mgr Isoard. « La cassette contient deux sacs de soie : l'un, plus petit, renferme le crâne de saint Guérin, la mâchoire et le cuir chevelu ; l'autre, long de cinquante centimètres, contient une grande partie des ossements du saint, un calice de plomb, une pièce de bois semblant avoir fait partie de sa crosse abbatiale. Nous avons retiré de ces reliques : 1<sup>o</sup> pour Mgr l'évêque d'Annecy, deux petits fragments du crâne et une partie de vertèbre ; 2<sup>o</sup> pour un reliquaire d'exposition de la paroisse de St-Jean d'Aulps, trois vertèbres, dont l'une est entière, les autres, non. Nous avons refermé les deux sacs et avons mis les cachets de Mgr (Cesbron). Fait à St-Jean d'Aulps le 25 août 1952. Signé : A. Duret, Vicaire Général. » — Aujourd'hui, la châsse transparente laisse voir deux ossements. La statue de N.-D. d'Aulps qui surmonte l'autel des reliques fut découverte dans les ruines de l'église abbatiale.

lièrement vivant et dont la mémoire, après de longs siècles, est toujours en bénédiction parmi nous. C'est saint Guérin, évêque de Sion. Ses faveurs, qui sont souvent de vrais miracles, répondent aux prières confiantes des populations. »

L'attitude des autorités civiles de Savoie est digne d'éloge. Même au temps de la Révolution, les deux membres du Directoire de Chambéry, chargés d'une inspection de l'abbaye et du tombeau lui-même de saint Guérin, le 25 juin 1793, se comportèrent de façon correcte, se permettant seulement de prélever trois petits fragments de relique afin de répondre au désir de leurs gardes-du-corps, trois volontaires corses. Dans une embuscade où leur bataillon tomba, la même année, sur les bords du Rhin, les trois Corses « furent les seuls qui échappèrent à la mort. C'est ce qu'ils écrivirent à leurs amis de St-Jean, pour les prier de remercier le saint en leur nom ».

La confiance et le respect sont exprimés par des représentants de l'administration civile et de la magistrature, en particulier par des autorités des arrondissements de Thonon, Samoëns et Taninges, une fois ou l'autre par un sénateur, tout comme autrefois par les comtes de Savoie des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, puis par Amédée VIII, venu à Aulps en août 1444, en compagnie de sa sœur Marguerite d'Anjou, reine de Sicile <sup>47</sup>.

Dans le peuple de Savoie, l'évolution des formes du culte produit une décantation qui peut être heureuse. La dévotion des chapelles et des oratoires n'a pas à être reniée ou abandonnée, pas plus que les pèlerinages ou le respect des reliques du saint. Ruffin et Gonthier rendent en particulier hommage

<sup>47</sup> Gonthier, *Vie...*, p. 49 et ss. — Le sénateur Jordan ne manquait jamais la fête de saint Guérin à St-Jean d'Aulps (Ruffin, p. 300).

aux habitants de St-Jean d'Aulps pour leur vénération envers saint Guérin et pour la protection assurée à ses reliques lorsqu'un danger les menaça.

En 1968, les curés et les militants de la vallée des Dranses ont lancé, à l'occasion de la fête de saint Guérin, une nouvelle campagne d'année sous l'enseigne : « Saint Guérin, promoteur du développement. » Dans des conditions toutes différentes, saint Guérin avait de fait contribué au développement de la vallée. Sa personne et son esprit peuvent inspirer les jeunes ruraux. Après la célébration de 1964 : « Saint Guérin, formateur de communautés », en 1965, afin de donner tout son relief à la fête de saint Guérin à St-Jean d'Aulps même, les huit autres paroisses de la vallée avaient supprimé en ce jour toute messe solennelle <sup>48</sup>.

### *Visite aux ruines*

Les pèlerins venant à St-Jean d'Aulps ne manquent pas d'aller visiter les ruines de l'église abbatiale et d'y prier. C'est là que saint Guérin vécut les derniers jours de sa vie ; c'est dans cette enceinte, au transept, que son corps reposa durant plus de six siècles.

On se rappelle que le monastère avait été construit sous la direction du saint abbé qui voulait réunir les moines, jusque là dispersés par groupes en de petites cabanes. L'emplacement de la nouvelle église avait été fixé à la même occasion, mais

<sup>48</sup> Précisions sur la date de la fête de saint Guérin dans la brochure *Saint Guérin et son abbaye N.-Dame d'Aulps*, p. 12 : Annecy, Tarentaise, Maurienne, Sion, etc.

l'abbé, élu en 1138 au siège de Sion, avait tout au plus réussi à amorcer l'œuvre. S'inspirant des observations détaillées du chanoine Gonthier et d'Ernest Renard, le chanoine Coutin écrit : « Peut-être l'édifice a-t-il été commencé, comme tant d'autres églises cisterciennes, par le chœur, entre 1136 et 1170. La construction se serait poursuivie très lentement, en gardant cette fréquente et remarquable unité de style des abbayes cisterciennes. En conclusion, il est probable que les parties subsistantes de la nef sont de la fin du XII<sup>e</sup> siècle et la façade du XIII<sup>e</sup> siècle. »

Les dimensions sont imposantes : 52 mètres de long sur 26 mètres de largeur à l'intérieur des murs. Les parties maîtresses qui subsistent sont la façade occidentale avec rosace, la muraille de gauche de la nef, un lambeau du chœur, d'importants fragments du transept et, dégagés par le curé Coutin, des socles de colonnes qui « ne cherchent par aucun art à dissimuler leur solidité ».

Telles quelles, les ruines de Sainte Marie d'Aulps révèlent un des rares monuments « où l'on voit l'architecture romane essayer un dernier effort contre la toute-puissance du système ogival » (Léon Ménabréa, en son avant-propos). Artistes et archéologues disent leur admiration.

Pour le profane même, qui sait s'arrêter et contempler, l'impression de grandeur et de beauté est inoubliable. Comme Francis Wey, passant par là, il y a exactement un siècle, on est saisi par ce monument en ruine qui garde la majesté des œuvres éternelles et qui « réduit des fonds splendides à l'état d'accessoires ». « Telle est la puissance de cette première impression qu'en essayant de la raisonner, on la subit encore davantage. »

L'admiration se teinte de mélancolie. Le chanoine Gonthier, toujours sage, se laisse aller ici à un accès de colère en parlant de l'église « que la Révolution avait épargnée, et que des imbéciles, dit-il, ont détruite depuis ».

Voici les faits. Dans la nuit du 11 au 12 mars 1823, un incendie détruit l'église paroissiale de St-Jean d'Aulps, située alors à La Moussière. Dès le 16 mars, le conseil municipal décide de démolir l'église de l'abbaye afin d'en utiliser les magnifiques pierres taillées de tuf fin, pour édifier une nouvelle église paroissiale. « Sans retard, on fait sauter la voûte du superbe monument. » Le coup réussi, le curé et le maire entonnent, assure-t-on, un *Te Deum* d'action de grâces. Mais la population de la rive gauche s'élève et adresse à l'Intendant du Chablais une protestation et un appel ; les signatures des chefs de familles couvrent cinq pages. Les ruines, du moins, sont ainsi sauvées, car un décret ordonne aussitôt l'arrêt de la démolition <sup>49</sup>.

Les péripéties se succèdent dès lors, assez dramatiques. On assiste même à des efforts en vue d'une restauration intégrale, efforts qui n'empêchent pas la dégradation de se poursuivre, non sans l'aide, parfois, d'individus intéressés. En 1896, à la dernière page de sa *Vie de saint Guérin*, J.-F. Gonthier lance un cri d'alarme, qui se fait plus pressant en 1905 : « Que l'on se hâte de faire les réparations nécessaires, si l'on veut sauver d'une irrémédiable destruction ces glorieux ves-

<sup>49</sup> Chaperon, *Monographie de St-Jean d'Aulps*, p. 115 et ss. — Ph. Jamin, *Pérégrinations historiques en pays romand*, fournit d'autres précisions, p. 285-286. Voir également Dumolin et Pol Abraham, étude *Bull. monum.*, 1933, p. 397-418 et les auteurs déjà cités Francis Wey et Ernest Renard.

tiges qui constituent l'un des plus grands attraits de la vallée pour le touriste et pour le chrétien. »

Les Beaux-Arts ont cependant pris les ruines sous leur protection en 1902. Mais on a négligé d'en informer les troupeaux ! Des dizaines d'années plus tard, les touristes photographient les vaches du hameau broutant paisiblement dans l'ancien sanctuaire.

C'est enfin le curé de St-Jean d'Aulps, Alexis Coutin, vrai dévôt de saint Guérin, nouveau moine défricheur, qui passe des vœux pieux à l'action. Avec une calme ténacité, de 1930 à 1938, généralement sans autre aide que les conseils des Beaux-Arts, il déblaye tout seul, avec pioche, pelle et brouette, plus de 1400 mètres cubes de pierres et gravats formant une couche d'un demi-mètre à trois mètres de hauteur, couverte de végétation, broussailles et petits arbres <sup>50</sup>.

Au milieu des ruines, c'est au saint fondateur qu'il faut penser, qu'il fait bon penser. L'institution, devenue trop puissante, figée dans sa richesse, a dégénéré et n'a laissé que des ruines. L'esprit va de l'avant, au-delà de l'institution morte, méditant la leçon de saint Guérin, l'exemple du renouvellement perpétuel et du progrès spirituel inlassable.

### *Dévotion en esprit*

Saint Guérin avait renoncé aux bénéfices superflus. Son monastère cependant, devenu peu à peu propriétaire de la vallée presque entière, en vint à posséder des domaines et

<sup>50</sup> Gonthier, in *MDAS*, t. 28, p. 30, et brochure *Saint Guérin et son abbaye N.-Dame d'Aulps*, p. 19.



des droits en plus de soixante-dix paroisses en dehors de la vallée d'Aulps. Il agit, comme d'autres monastères, en seigneur féodal. Son histoire, qui s'étend au long de sept siècles, est émouvante, décevante, éclairante. Racontée en tête de notre ouvrage *Les Religieux en question*, paru en 1968 aux Editions du Cerf, Paris, elle éclaire le survol de l'itinéraire suivi par les ordres religieux et la prospection des voies de rénovation adaptée de la vie religieuse, qui forment les deux autres parties de l'ouvrage <sup>51</sup>.

Un engourdissement chronique, jamais secoué, c'est le fait frappant dans l'expérience d'un monastère qui avait bénéficié de l'amour, des soins et des réformes d'un abbé présenté par saint Bernard comme modèle du progrès religieux. La puissance matérielle semble agir comme si elle était le vrai objet du culte des « hommes de Dieu ». Elle leur apparaît comme condition de sécurité, comme élément majeur, indispensable à la continuité de la vie religieuse et de ses traditions. Mais elle amène leur décadence et leur perte.

L'échec ne fait que confirmer la valeur de la leçon que saint Guérin avait voulu laisser en héritage. La lettre de saint Bernard aux moines d'Aulps disait : « Soyez ses imitateurs comme il l'est lui-même du Christ. » Saint Guérin avait su, comme saint Robert, abandonner la maison bien pourvue, Molesme, la forme de vie accoutumée, les cabanes, et l'autonomie conquise, en s'agrégeant à Cîteaux.

Moines ou séculiers, imitateurs du Christ à l'école de saint Guérin, notre dévotion pourra prendre, on l'a vu, des formes variées, pourvu que celles-ci se rencontrent par leur sommet,

<sup>51</sup> Clovis Lugon, *Les Religieux en question*, Paris, Ed. du Cerf, 1968.

la recherche inlassable de la sainteté, au lieu de se laisser dévotement emprisonner dans l'étroitesse d'un couvent fermé sur soi ou d'une préoccupation particulière, si légitime qu'on la suppose, comme était légitime le souci des paysans pour la santé de leurs troupeaux.

## INVOCATIONS A SAINT GUÉRIN

Saint Guérin, généreux enfant de la Lorraine, priez pour nous.

Saint Guérin, religieux toujours prêt à suivre les nouveaux appels de Dieu, priez pour nous.

Saint Guérin, supérieur confiant et prudent, priez pour nous.

Saint Guérin, évêque au zèle infatigable, priez pour nous.

Saint Guérin, invoqué comme guérisseur des animaux, qui reconnaissent leur maître, priez pour les hommes qui méconnaissent leur Dieu.

Saint Guérin, vous qui avez été proposé par saint Bernard comme modèle du progrès et du renouveau, priez afin que nous soyons attirés, selon notre vocation particulière, à une vie sainte et évangélique.

Saint Guérin, pacifique et bon, priez pour nous. Dieu vous accorda d'apaiser de dures discordes ; obtenez la vraie paix pour nos esprits, pour nos familles, pour nos cités, pour nos villages.

Afin que les artisans de la paix se manifestent, fermes et bons, priez avec nous. Afin qu'ils soient mieux soutenus, priez avec nous.

Aidez-nous à construire, dans l'amour fraternel, une paix juste et durable, entre toutes les nations.

Prions :

O Dieu, qui avez donné un pouvoir merveilleux à votre évêque saint Guérin pour obtenir aux hommes la santé, la paix, le progrès dans la sainteté, accordez-nous, nous vous en prions, d'imiter ses vertus et d'user des biens de ce monde de manière à recevoir de votre bonté les biens éternels, par Jésus, le Christ, notre Sauveur. Amen.



Carte religieuse des Alpes savoyardes au XII<sup>e</sup> siècle tirée de *Saint Bernard et la Savoie*, par Anselme Dimier.  
(Editions Gardet, Annecy).



## BIBLIOGRAPHIE

- Acta Sanctorum Bollandiana*, Jan., t. I, 347-348 et 730. Cite essentiellement Henriquez et la lettre de saint Bernard aux moines d'Aulps. On verra aussi dans les Bollandistes la vie des premiers compagnons de Molesme, les saints Albéric, Etienne et Robert.
- Arbois de Jubainville (d'), *Etude sur l'état intérieur des abbayes cisterciennes et principalement de Clairvaux aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1858.
- Archives départementales d'Annecy, SA 180, I, années 1094-1593 : diverses pièces, dont une copie de l'Inventaire de l'abbaye d'Aulps.
- Archives départementales de Chambéry, SA 198. La pièce la plus précieuse est la charte originale d'une donation faite en 1121 à l'abbé Guérin, du monastère de Sainte Marie d'Aulps. La donation porte sur la montagne de Cessens où s'établit le premier monastère d'Hautecombe, filiale d'Aulps au temps de saint Guérin (pièce no. 2). Au même carton, pièce no. 18, copie d'un inventaire de l'Abbaye établie en 1778, avec analyse de la bulle adressée en 1120 à Guérin, abbé d'Aulps, par le pape Calixte II.
- Aubert (Edouard), *Le Trésor de l'Abbaye de St-Maurice*, Paris, 1872.
- Berchem (Victor van), *L'évêque Humbert de Grammont (1119-1135 env.) et la réforme ecclésiastique dans le diocèse de Genève*, Stans, 1928.
- Berchem (Victor van), « La donation du comté du Vallais... par Rodolphe III, roi de Bourgogne, en 999 », article paru *Anzeiger für Schweizerische Geschichte*, no. 5. « L'étendue du comté du Vallais », *ibid.*, 1892, p. 368. « Guichard Tavel, évêque de Sion », dans *Jahrbuch für Schw. Geschichte*, 1899.
- Berlière (U.), *L'ascèse bénédictine des origines à la fin du XII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1927.
- Berlière (D. Ursmer), *L'Ordre monastique des origines au XII<sup>e</sup> siècle*, Maredsous, 1924, 3e. éd. Du même auteur : « Les origines de Cîteaux et l'Ordre bénédictin au XII<sup>e</sup> siècle », dans *Revue d'Histoire ecclésiastique*, Louvain, 1900, p. 448-471 et 1901, p. 253-290. « Monastères et sujets au Moyen-Age », dans *Revue bénédictine*, Maredsous, 1931 et 1932.
- Bernard (saint), *Epistola* no. 142, *ad monachos Alpenses*, et no. 254, *ad Guarinum abbatem*, dans P. L., t. 182, col. 297-298 et 459-462.
- Berody (Gaspard), *Memorabilium rerum...*, (chronique), St-Maurice, 1610-1642.
- Besse (J.), article « Cisterciens » dans *Dict. Théol. cath* Vacant-Mangenot.

- Besson (curé de Chapeiry, diocèse de Genève), *Mémoire pour l'histoire ecclésiastique des diocèses de Genève... et du Décanat de Savoye*, Moûtiers, 1871.
- Besson (Mgr. Marius), « Panégyrique de saint Guérin pour le 8<sup>e</sup> centenaire de son élévation à l'épiscopat (28 août 1938), dans *Revue du diocèse d'Annecy*, t. VII (1938), p. 638-644.
- Blanchard (Claudius), *Histoire de l'abbaye d'Hautecombe*, Chambéry, 1874.
- Bligny (Bernard), *L'Eglise et les Ordres religieux dans le royaume de Bourgogne aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1960. Du même auteur : « La Concurrence monastique dans les Alpes au XII<sup>e</sup> siècle » (Extrait du *Bulletin philologique et historique*, 1951-1952, p. 279-287, Paris, 1953).
- Boccard (Fr., Chne.), *Histoire du Vallais*, Genève, 1844.
- Boccard (François, Chanoine rég.), *Monuments historiques sur l'antique et royale abbaye de St-Maurice d'Agaune*, 1832, 2 vol. de 232 et 245 pages, manuscrit des archives de l'Abbaye de St-Maurice.
- Bouyer (Louis), *La Spiritualité de Cîteaux*, Paris, 1955.
- Briguet (Sébastien., sed. can.), *Vallesia christiana seu diocesis sedunensis historia sacra vallensium episcoporum*, Seduni, 1744.
- Burgener (Laurenz), *Die Heiligen des Walliser-Landes sammt den Concilien von St-Mauritz und Epaon*, Einsiedeln, 1857. Du même auteur : dans *Helvetia sancta*, t. I, p. 255-256 et 285-291, Einsiedeln, 1860.
- Burlet (abbé), *Le Culte de Dieu, de la Sainte Vierge et des Saints en Savoie, avant la Révolution*, Chambéry, 1916.
- Calmet (Dom Augustin), *Histoire ecclésiastique et civile de Lorraine*, Nancy, 1728, 3 tomes.
- Canivez (Jos.-M.), « Aulps » et « Cîteaux », articles du *Dict. Hist. Géo. eccl.*, t. V et t. XII.
- Canivez (D. Jos.-Maria, O. cist. ref.), *Statuta Capitulum Generalium Ordinis Cisterciensis*, t. I (1116-1220), Louvain, 1933.
- Champier, *Les Grans chroniques des gestes et vertueux faicts des très excellens catholiques illustres et victorieux ducs et princes des pays de Savoye et Piémont... nouvellement imprimées à Paris*, 1515.
- Chaperon (abbé A.), *Paroisse de St-Jean d'Aulps et ses filiales*, Thonon, 1930.
- Chevalier (Ulysse), *Répertoire des Sources hist. du M.-A.*, Paris, 1905.
- Cibrario e Promis, *Documenti, sigilli e monete*, Torino, 1833.
- Cibrario (Luigi), *Storia e descrizione della R. Badia d'Altacomba*, Torino, 1863.
- Cistercienser Chronik, Bregenz. En particulier, 1911 : « Cistercienser Pápste, Kardinäle und Bischöfe », par Fr. Dominicus Willi.
- Commission d'histoire de l'ordre de Cîteaux, *Bernard de Clairvaux*, Paris, 1953.
- Cottineau (Dom L.-H.), *Répertoire topo-bibliographique des Abbayes et Prieurés*, 2 vol, Mâcon, 1939.



- Daniel-Rops, *Saint Bernard et ses fils*, Paris, 1962.
- Delbene (Alphonse), *De Origine familiae Cistercianae et Altaecombae...*, Altaecombae, 1593, ms. Bibliothèque Université de Turin. Lettre de Delbene reproduite dans Cibrario, *Storia...* « Un aimable homme et un historien peu sûr », dit de Delbene, abbé commendataire, Gabriel Pérouse, dans *Hautecombe, abbaye royale*.
- Delehaye (Fernand, O.C.S.O.), « Un moine, saint Robert, fondateur de Cîteaux, article des *Collectanea Ord. Cist. Ref.*, 1952, (p. 83-106).
- Digot (Auguste), « Mémoires », dans *Journal de la Soc. d'Archéologie de Lorraine*, Nancy, 1862 (p. 118-126).
- Dimier (Fr. Marie-Anselme), *Saint Bernard et la Savoie*, Annecy, 1948.
- Dimier (Fr. M.-A.) *Saint Pierre de Tarentaise*, Tamié, 1935 ; sous le nom d'un Moine de Tamié, *Saint Hugues de Bonnevaux*, Grenoble, 1941 ; *Amédée de Lausanne*, Abbaye St-Wandrille, 1949 ; « *San Guarino, Abad de los Alpes y Obispo de Sion* » dans *Cistercium*, Cobreces-Santander, 1952.
- Dimier (Fr. M.-A.), *Recueil de plans d'églises cisterciennes*, 2 vol., Paris, 1949.
- Dimier (Père A.), *L'Art cistercien, France*, « *Zodiaque* », 1962, Pierre-qui-vire.
- Ducourneau (R. P. Othon, cist.), *Les origines cisterciennes*, ouvrage demeuré inédit du vivant de l'auteur, paru dans *Revue Mabillon*, Ligugé, 1932-1933.
- Duhoux (abbé L.-M., curé, Harol, Vosges), *Saint Guérin, sa vie et son culte, spécialement à Jeuxey*, 1937, manuscrit dactylographié. Une copie conservée à la cure de Harol compte 93 pages. La copie conservée à la cure de St-Jean d'Aulps, probablement corrigée par l'auteur, compte 108 pages. Photocopie aux archives cantonales de Sion.
- Dumolin et Abraham (Pol), « Notice historique et description archéologique de l'abbaye Sainte-Marie d'Aulps », dans *Bull. monumental*, t. XCII (1933).
- Exordium *Coenobii et Ordinis Cisterciensis* (« Petit Exorde », in P. L., t. 166, col. 1501. Le « Grand Exorde », plus tardif, in P. L., t. 185, col. 995.
- François de Sales (Saint), *Traité de l'Amour de Dieu*, Liv. III, ch. I et Livre VIII, ch. VIII.
- Furrer (Sigismund), *Geschichte des Wallis*, Sion, 1850.
- Gallia Christiana, t. XII, Paris, 1770, fol. 729-803, et app. 421-484 et 490-570 ; t. XV, 486 ; t. XVI, 489.
- Gallizia (P. G.), *Atti dei santi... di Savoia*, Turin, 1756, t. IV et XII.
- Gingins La Sarraz (Fréd.), *Développement de l'indépendance du Haut-Vallais et conquête du Bas-Vallais*, Zurich, 1844, paru dans *Archiv für schweizerische Geschichte*.
- Gingins (Fréd. de.), *Mémoire sur le Rectorat de Bourgogne*, Lausanne, 1838, paru dans *Mém. et Doc. Soc. Hist. Suisse Romande*, t. I.

- Gonthier (abbé J.-F.), *Vie de saint Guérin, évêque de Sion*, Annecy, 1896.  
Du même auteur : « Notice sur l'abbaye d'Aulps » et « Notice sur les abbés d'Aulps », adjointes à l'*Inventaire inédit* (Voir *Inventaire*).
- Gremaud (abbé Jean), « Documents relatifs à l'histoire du Valais », dans *Mémoires et Doc. Soc. Hist. Suisse rom.*, t. 29 (1875) ; « Nécrologe de l'église cathédrale de Sion », *ibid.*, t. 18 (1863) ; « Saint Amédée de Lausanne », dans *Mémorial de Fribourg*, t. I.
- Henry (abbé J.), « Panégyrique de saint Guérin prononcé à St-Laurent de Pont-à-Mousson », dans *Bulletin paroissial de Saint-Laurent*, oct., 1950.
- Henriquez (P. Jo. Chrysost.), *Menologium cisterciense...*, Anvers 1630, in fol.
- Imesch (L.), « Die Gründung der Pfarreien... des Oberwallis », dans *Blätter für Geschichte...*, t. III.
- Inventaire inédit de l'abbaye d'Aulps. dans *Mémoires et Doc. Acad. Salésienne*, t. 28 et 29 (1905 et 1906). Etabli en 1736-1737, édité par les soins de l'abbé J.-F. Gonthier (Voir Gonthier).
- Jacob (Louis), *Le Royaume de Bourgogne sous les empereurs franco-niens, (1038-1125)*, Paris, 1906.
- Janauschek (P. Leopoldus), *Originum Cisterciensium...*, t. I, Vindobonae, 1877.
- Lathion (Lucien), *Théodore d'Octodure et les Origines chrétiennes du Valais*, Lausanne, 1961.
- Laurent (J.), *Cartulaires de l'abbaye de Molesme*, t. I (916-1250), avec Introduction, Paris, 1907 ; t. II, Paris, 1911. Du même auteur : « Le problème des commencements de Cîteaux », dans *Annales de Bourgogne*, 1934 ; « Un fondateur (saint Robert) », *ibid.* 1940.
- Lefèvre (J.-A., abbé), « Que savons-nous du Cîteaux primitif ? », dans *Revue d'Hist. eccl.*, Louvain, 1956 ; « S. Robert de Molesme dans l'opinion monastique du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècles », dans *Analecta Bollandiana*, 1956.
- Lekai (Louis-J., S. O. Cist.), *Les Moines blancs*, Paris, 1957. Reproduit en annexe « la législation primitive de Cîteaux », trad. Lefèvre.
- Le Nain (dom Pierre), *Essai de l'histoire de l'ordre de Cîteaux*, t. V, Paris, 1697 (S. Guérin, p. 417-438). L'ouvrage compte neuf tomes.
- Lenßen (Séraphin), *Hagiologium cisterciense*, Tilbourg, 1948, 1949 et 1951.
- L'Hoste (J. E.), *Saints de St-Dié*, St-Dié, 1897.
- Manrique (Angelus), *Cisterciensium Annalium*, 4 vol., Lugduni, 1642-1659. Le mieux documenté et le plus sérieux de son temps.
- Martin (abbé), « Le vandalisme de l'église et de l'abbaye d'Aulps en 1823 » dans *Mém. et Doc. Acad. Chablaisienne*, 1899, t. XIII.
- Mémoires et Documents..., Académie Salesienne, *passim* et voir *Inventaire*.
- Menabrea (Léon), « L'Abbaye d'Aulps », d'après des documents inédits,

- dans *Mém. de la Soc. royale académique de Savoie*, t. XI, 1843, p. 213-323.
- Moine (Un... de Lérins), *Vie de saint Guérin, abbé d'Aulps, évêque de Sion*, N.-D. de Lérins, 1880 (résumé de la vie de Ruffin).
- Moine (Un... de Thymadeuc), *Ménologe cistercien*, Saint-Bricu, 1898.
- Muller (P. Gregor), « Der heilige Garinus », dans *Cistercienser-Chronik*, 1910. Résumé de Ruffin et Gonthier.
- Othon (R. P.), voir Ducourneau.
- Pérouse (Gabriel), archiviste de la Savoie, *Hautecombe, abbaye royale*, Chambéry, 1926.
- Petits Bollandistes (P. Guérin), par abbé Ducis, arch.,
- Piolin (Dom), *Supplément aux Vies de Saints, spécialement aux Petits Bollandistes*, Bloud, Paris.
- Regeste Genevois des Documents imprimés relatifs à l'histoire de la ville et du diocèse de Genève avant l'année 1312, Genève, 1866.
- Reymond (Maxime), « L'œuvre de saint Bernard dans les diocèses de Lausanne et de Genève », dans *Saint Bernard et son temps*, t. II, Dijon, 1928.
- Rivaz (Chne. A.-Jos. de), *Opera historica, passim*, en particulier t. II, t. X et t. XVII, manuscrit, aux Archives cantonales du Valais, Sion.
- Ruffin (abbé, archidiacre d'Annecy), *Vie de saint Guérin, abbé d'Aulps, évêque de Sion (Vallais)*, Genève et Annecy, 1872.
- Saussay (du. André), *Martirologium gallicanum*, Paris, 1638, (6 février).
- Spon, *Histoire de la ville et de l'état de Genève*, Genève, 1730, 2 vol.
- Tamini (abbé J.-E.), et Délèze (abbé Pierre), *Nouvel Essai de Vallesia christiana*, St-Maurice, 1940.
- Tamini (abbé J.-E.), « Les Châtellenies savoyardes de la vallée du Rhône », dans *Les Echos de St-Maurice*, 1929 et 1930 ; « Saint Guérin et le Valais » dans *Annales Valaisannes*, juin 1939, p. 523-531.
- Vacandard (abbé), *Vie de saint Bernard*, 2 vol., Paris, 1895.
- Vie des Saints, 6<sup>e</sup> année, août 1932, no. 65, Bonne Presse, Paris.
- Zimmermann (P. Alfons, OSB), *Kalendarium Benedictinum, Die Heiligen und Seligen des Benediktinerordens und seiner Zweige*, Bd. I., Metten, 1933.

Pour ce qui concerne l'abbaye d'Aulps et l'ordre cistercien, nous avons donné une bibliographie plus complète dans *Les Religieux en question*, Editions du Cerf, Paris, 1968.

Sur l'environnement savoyard, on consultera les historiens de la Savoie, la princesse Marie-José, Louis Dimier, Gabriel Pérouse, Costa de Beauregard, Samuel Guichenon, Plaisance, Paradin, etc.

## TABLE DE MATIÈRES

### PRÉFACE

9

### PREMIÈRE PARTIE

#### MOINE

#### Chapitre I : PREMIÈRES ANNÉES SAVOYARDES 19

A la découverte, 19. — L'entourage humain, l'évêque, 24. — Comment le comte Humbert fonda une moult belle abbaye, 29. — L'acte officiel de fondation, 33. — Rapide expansion, 35. — Guy et Guérin, 39.

#### Chapitre II : LORRAINE ET MOLESME, OU LES ANNÉES DE FORMATION 43

Saint Guérin, Lorrain, 43. — Une vocation précoce, 45. — A Molesme, abbaye prestigieuse, carrefour des mouvements de rénovation, 48. — Le maître spirituel, saint Robert, fondateur de l'Ordre de Cîteaux, 52. — Dans Molesme en crise, 55. — L'objet du débat, 58. — Saint Robert et saint Guérin, 61. — De Molesme à Aulps, 67.

#### Chapitre III : QUELQUES ACTES DE SAINT GUÉRIN, ABBÉ 71

Sens des premiers actes officiels, 71. — Une bulle, à première vue, gênante, 73. — Aux origines des libertés de Genève, 78. — Hautecombe, illustre filiale, 81. — Saint Guérin « renonce aux bénéfices », 88.

#### Chapitre IV : REGARD SUR LA VIE QUOTIDIENNE 93

A la lumière de la règle, 93. — Vie de prière, 95. — Vie de travail, 98. — En santé par « la mesure dans le manger » 102. — Loisir et culture religieuse, 104.

## Chapitre V : L'ABBAYE DES ALPES PASSE A L'ORDRE DE CITEAUX

109

Ermite ou cénobite ?, 109. — Passage au cénébitisme intégral, 111. — Saint Bernard proclame saint Guérin modèle du renouveau permanent, 114. — Attendre et voir, 118. — L'autre pôle : Cluny, 122. — Pourquoi enfin Cîteaux, 125. — L'occasion : une visite de saint Bernard à Aulps, 129. — Deux ans de vie cistercienne, 135.

## DEUXIÈME PARTIE

### ÉVÊQUE DE SION

## Chapitre VI : ÉVÊQUE DE SION

140

L'élection, 140. — D'Aulps à Sion, 145. — Les actes de paix qui marquent l'arrivée de saint Guérin, 150. — La réforme de l'abbaye de St-Maurice, 153. — Pour la réforme du clergé, 156.

## Chapitre VII : RELATIONS ET MINISTÈRE

165

A son poste, 165. — Les confrères en épiscopat, 166. — Avec Amédée de Lausanne, 168. — Le pape Eugène III en Valais, 170. — A l'exemple des deux métropolitains, 174. Souffle d'en-haut, souffle du large, 181.

## Chapitre VIII : SAINT GUÉRIN MARQUE UNE ÉTAPE VERS L'INDÉPENDANCE DU VALAIS

183

Saint Guérin, chef temporel, 183. — Contexte social, 187. — Contexte politique, 190. — Une question se pose, 192. — Cathédrale et remparts à construire, 193. — Face à la Savoie, 196. — Le grand plaid de Conflans, 200. — Conséquence pour le développement de l'indépendance du Haut-Valais, 211. — Les menées du parti impérial en Valais, 215. — Un second élément : la montée du peuple haut-valaisan, 220. — De vieux récits disparus, 225. — Hypothèses et certitudes, 232. — Situation de saint Guérin dans l'histoire du Valais, 235. — Figure inspiratrice, 238.

Chapitre IX : DERNIER VOYAGE	243
Le « bon saint Guérin », 243. — Dernier voyage, 247.	

## TROISIÈME PARTIE

### LE CULTE

Chapitre X : LE CULTE A TRAVERS SIÈCLES ET PROVINCES	253
A St-Jean d'Aulps, 253. — Saint François de Sales, promoteur du culte de saint Guérin, 257. — Chez les cisterciens qui renoncent à la canonisation de leurs saints, 260. — Culte officiel et dévotion populaire, 264. — Les pèlerinages, 268. — Miracles, 273. — La « clé de saint Guérin », 277. — Lorraine et provinces voisines, 283. — Valais-Suisse, 288. — Savoie et provinces voisines, 298. — Visite aux ruines, 303. — Dévotion en esprit, 306.	
INVOCATIONS A SAINT GUÉRIN	309
BIBLIOGRAPHIE	313
TABLE DES MATIÈRES	318

IMPRIMATUR :  
SION, LE 28 MAI 1969  
JOS. BAYARD, VIC. GÉN.





*Achevé d'imprimer  
le 6 février 1970  
sur les presses de  
l'Imprimerie Ganguin et Laubscher S. A.  
à Montreux*

*Imprimé en Suisse*







